


00005242J



HISTOIRE

POLITIQUE ET MILITAIRE

DU PRINCE

EUGÈNE NAPOLÉON,

VICE-ROI D'ITALIE.

II.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN,
RUE RACINE, N°. 4, PLACE DE L'ODÉON.

HISTOIRE

POLITIQUE ET MILITAIRE

DU PRINCE

EUGÈNE NAPOLÉON,

VICE-ROI D'ITALIE.

PAR

LE GÉNÉRAL DE VAUDONCOURT,

AUTEUR DE L'HISTOIRE DES CAMPAGNES DE 1812, EN RUSSIE: DE 1813, EN ALLEMAGNE; DE 1813 ET 1814, EN ITALIE; ET DE 1814 ET 1815, EN FRANCE, ETC.: MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES MILITAIRES DE SUÈDE, ET DE PLUSIEURS AUTRES SOCIÉTÉS SAVANTES.

TOME SECOND.



PARIS.

LIBRAIRIE UNIVERSELLE DE P. MONGIE,

BOULEVART DES ITALIENS, N°. 10.

1828.

HISTOIRE

POLITIQUE ET MILITAIRE

DU PRINCE

EUGÈNE NAPOLÉON,

VICE-ROI D'ITALIE.

CHAPITRE VIII.

Situation du Tyrol. — Les Autrichiens l'évacuent après l'armistice. — L'insurrection y continue. — Armée d'expédition contre le Tyrol. — Proclamation du prince Eugène. — L'armée d'expédition entre en Tyrol. — Les Bavarois soumettent la vallée de l'Inn. — Prise de Mülhbach. — Soumission feinte des Tyroliens. — Seconde insurrection. — Le Tyrol est définitivement soumis. — Arrestation et mort de Hofer. — Divorce de Napoléon; conduite du prince Eugène à cette occasion. — Conspiration jésuitique en Italie.

L'ARMISTICE de Znaym avait suspendu les hostilités entre les armées belligérantes, et, trois mois après, le traité de Vienne donna la paix aux peuples du continent de l'Europe. Les Tyro-

liens seuls n'avaient pas posé les armes, après que les troupes autrichiennes les eurent abandonnés, en exécution de l'armistice, et à la paix ils ne parurent pas disposés à se soumettre. L'Autriche, qui n'avait pas vu dans l'armistice un préliminaire de paix, mais une déception, qui devait lui donner le temps de réorganiser ses armées, et de s'assurer des moyens de recommencer la guerre avec encore plus d'acharnement, s'il se pouvait, n'avait pas perdu de vue le Tyrol. Les rescrits de l'empereur d'Autriche, dont nous avons fait mention plus haut (page 333), devaient confirmer les Tyroliens dans la persuasion que plus rien ne les séparerait de l'Autriche. Lorsque l'armistice obligea les troupes autrichiennes à évacuer ce pays, le gouvernement eut grand soin de faire annoncer aux Tyroliens, qu'il n'avait fait que céder momentanément à la nécessité, mais que bientôt les hostilités recommenceraient, et que leur pays serait délivré. Hormayer n'employa point d'autres moyens que ces promesses et ces protestations, pour calmer l'exaspération, et empêcher les insurgés de se porter à des mesures violentes. Même après la paix, les agens de l'Autriche, et surtout les prêtres, dirigés par la cour de Vienne et par celle de Rome, continuèrent à exciter les Tyroliens à se défendre. Peu importait qu'on sacrifiât une province, pourvu qu'on atteignît le but de troubler les pays occupés

par les armées françaises, et qu'on les obligeât à se disséminer.

Le prince Eugène ayant été chargé, par l'empereur Napoléon, de l'occupation et de la soumission du Tyrol, quoiqu'il ne s'y soit pas rendu personnellement, cette guerre, qui ne se termina qu'en 1810, appartient à son histoire. Nous la décrirons donc aussi brièvement que possible. Ce que nous en avons déjà dit, et ce que nous allons dire, n'est point tiré de l'historique de la campagne du Tyrol en 1809, comme le dit, sans aucun fondement, le général Pelet; c'est au contraire l'historique du général Vignolle, qui a été copié de celui de l'auteur, fait sur l'invitation du général Vignolle, au mois d'août 1810. L'auteur en a l'accusé de réception [1], et s'il y a quelque différence entre les deux récits, la lettre qu'on cite expliquera les motifs qui les ont produites.

Après la retraite de la division bavaroise du

[1] « Milan, le 31 août 1810.

» Mon cher général, j'ai reçu les deux cahiers des Mé-
» moires sur la guerre du Tyrol, que vous avez bien
» voulu rédiger de manière à remplir parfaitement l'objet
» d'un historique, tel qu'on le désire au dépôt de la
» guerre, à Paris, pour le faire servir à l'histoire géné-
» rale de la dernière campagne contre l'Autriche. En
» suivant autant que possible les mêmes erremens pour le
» restant du travail, il ne laissera rien à désirer; c'est

général Deroy, sur Rosenhaim d'un côté, et celle des deux bataillons du 3e. régiment italien de Trente sur Dolce, le Tyrol parut ne plus être menacé d'aucun danger extérieur. Cette heureuse situation fit espérer à l'intendant Hormayer qu'il pourrait concourir avantageusement à l'exécution du grand plan d'insurrection de l'Allemagne, préparé dès 1808, par les émissaires de l'Autriche. Au commencement de mai il avait organisé l'insurrection du Voralberg, et des montagnes de Salzbourg. Les paysans du Voralberg avaient fait des progrès, et ayant battu, le 29 mai, un petit corps des troupes de Wurtemberg, qui occupait Bregenz, ils s'étaient avancés jusqu'à Lindau. L'insurrection de la Valteline se soutenait, et les insurgés occupaient encore les montagnes, d'où le manque de troupes empêchait qu'on ne pût les débusquer. Des symptômes d'insurrection se faisaient apercevoir dans la Souabe, ci-devant autrichienne, et inquiétaient le gé-

» du moins ma manière de voir, qui, j'espère, est con-
» forme à celle de tous les militaires qui ont lu un grand
» nombre de relations de campagnes, et contribué à la
» rédaction de plusieurs, parmi les plus mémorables.
» S'il y a quelques suppressions ou changemens à faire,
» c'est qu'ils seront exigés par des motifs politiques et
» des considérations particulières, qui entrent toujours
» pour quelque chose dans tout ce qui s'écrit et se fait....

» *Signé* VIGNOLLE. »

néral Beaumont, qui se trouvait à Augsbourg avec un petit corps de troupes. Les prisonniers autrichiens, qui traversaient ce pays, aidés par les habitans, désertaient en foule, et venaient grossir les troupes du général Buol. Dans ce moment Hormayer crut pouvoir déboucher dans la Souabe, à la tête de quarante mille insurgés et dix mille hommes de ligne, et, en allumant l'incendie dans l'Allemagne méridionale, seconder les projets de Schill, de Dörenberg et du prince de Brunswick-Oels.

C'est dans ce but qu'il tenta, sur Innsprukc, l'expédition à la suite de laquelle le général Deroy évacua cette ville: Mais, peu de jours après, la mort de l'aventurier Schill, et le mauvais succès de l'expédition de Dörenberg, vinrent renverser ses espérances. Peu après, le général Deroy, ayant fait un mouvement sur Kufstein, le 5 juin, approvisionna et compléta la garnison de cette place; après quoi il reprit sa position de Rosenhaim, d'où il renforça le colonel d'Arco, qui était à Mittewald, couvrant Munich. D'un autre côté, quelques troupes françaises, détachées d'Augsbourg, réunies à une partie de la garde du roi de Wurtemberg, à la tête de laquelle ce souverain se mit lui-même, attaquèrent les insurgés du Voralberg à Lindau, les battirent le 13 juin, et les repoussèrent dans leurs montagnes. Il n'y eut plus de ce côté que quelques excursions insignifiantes,

excepté la surprise de Constance, que les insurgés occupèrent le 29 juin.

Hormayer et Buol commencèrent alors à sentir la difficulté de leur position. Ils avaient bien, à la vérité, plus de huit mille hommes de troupes de ligne, et environ dix mille hommes en compagnies de chasseurs réguliers; mais ils manquaient de poudre, de plomb, de fusils et d'argent. Ils s'adressèrent alors au général Giulay, qu'ils croyaient toujours à Gratz, et lui demandèrent des lettres-de-change sur la Suisse, qui, malgré sa prétendue neutralité, leur fournissait des armes et des munitions autant qu'ils en pouvaient payer. Ils proposèrent d'envahir la Bavière, où les insurgés du Voralberg pénétreraient par Kempten, et les Tyroliens par Scharnitz. En même temps le général Schmidt, soutenu par sept mille Tyroliens, attaquerait le général Rusca à Klagenfurt; mais il fallait que le général Giulay fît de son côté marcher un corps de troupes sur le même point. Cette dernière opération était alors inexécutable.

L'attaque sur la Bavière fut fixée au 17 juillet. Mais comme elle n'avait pour but que de lever des contributions et de piller des villages, et que le plan en fut conçu par des hommes plus accoutumés aux intrigues politiques qu'à la guerre, tout y fut désordre et confusion. Les cinq colonnes qui entrèrent en Bavière, y furent battues et dispersées.

Alors la victoire de Wagram, et l'armistice de Znaym, avaient déjà décidé du sort du Tyrol et du Voralberg, qui étaient abandonnés à la discrétion de leur souverain. Le 18 juillet, la notification en fut faite à tous les avant-postes des insurgés. Cette notification fut suivie, le 20, d'une sommation adressée au général Buol, par les généraux français, d'évacuer le pays. En même temps le général Rusca, qui, de Salzbourg, s'était rapproché des frontières du Tyrol, sommait le général Schmidt de lui remettre Sachsenburg. Le général Buol répondit qu'il n'avait point d'ordres de son gouvernement, et qu'il les attendrait. Nous avons vu plus haut (t. 1, page 433) qu'il en reçut un contraire de l'archiduc Jean.

Alors la position du Tyrol devint vraiment alarmante pour tous les auteurs de l'insurrection, et surtout pour Hormayer, né Tyrolien. Il tremblait qu'on n'eût ordonné son arrestation, et il en répandit le bruit pour se faire un mérite et donner une couleur à sa poltronnerie. Aucun ordre relatif à l'évacuation du Tyrol n'arrivait du gouvernement autrichien. Cependant les dépêches de quelques courriers interceptés, et la prise du colonel Lejeune, ne permettaient pas de douter de l'armistice. Ce dernier était porteur d'un ordre du maréchal Lefèvre au général Rusca, de commencer les hostilités le 3 août, si le Tyrol n'était pas évacué ce jour-là. Le désespoir et la

méfiance s'étaient emparés des esprits des insurgés et surtout des chefs. Hofer, ballotté par les conseils de ses confédérés, flottait entre le projet de se faire comte de Tyrol, et celui de se cacher dans une caverne jusqu'à la reprise des hostilités, que Hormayer annonçait être prochaine. Enfin, son aide-de-camp, Eisenstecker, et son directeur, le capucin Joachim Haspinger lui persuadèrent de surprendre Sachsenburg, au moment de la remise qu'en ferait le général Schmidt, et d'arrêter les troupes autrichiennes, pour forcer les soldats à servir avec les Tyroliens. Un nommé Kolb lui fit en même temps goûter celui de massacrer les prisonniers français et bavarois, afin que les troupes autrichiennes, mises hors du droit des gens, ne pussent pas quitter le Tyrol. La surveillance des officiers autrichiens et la fermeté du général Buol firent échouer ces projets.

Le long retard des ordres d'évacuation amena des hostilités réelles. On se battit près d'Innspruck et dans la Haute-Piave. Le général Beaumont et le maréchal Lefèvre s'avançaient, l'un d'Augsbourg et le second le long de l'Inn, chassant devant eux tous les postes autrichiens. Le général Rusca se préparait à attaquer Sachsenburg. Enfin, le 29 juillet, le général Buol reçut l'ordre de quitter le Tyrol; le 1er. août, Sachsenburg fut remis, et le 9 l'évacuation fut achevée.

Alors le général Rusca, croyant que l'insurrection

du Tyrol n'avait été soutenue que par la présence des Autrichiens, se disposa à y entrer, pour tenter le désarmement du vallon de la Haute-Drave. Le 2 août, il s'avança jusqu'à Ober-Drauburg, où il reçut une députation de Lienz, qui lui annonça la soumission du district. Les députés l'avaient trompé, où s'étaient trompés eux-mêmes; l'effervescence des esprits était encore trop forte parmi les Tyroliens, pour qu'on pût attendre d'eux aucun parti raisonnable. Le 4, la division Rusca fut attaquée, au moment d'entrer à Lienz; elle y pénétra cependant et s'y maintint jusqu'au 11, sans être inquiétée autrement que par un léger combat d'avant-garde à Leisach. Mais le général Rusca renonça à l'idée d'un désarmement, qu'il jugea impraticable, dans l'état de fermentation où se trouvait encore le Tyrol. Le 11, il reçut l'ordre du prince Eugène de se rapprocher de l'armée d'Italie, et il concentra sa division à Klagenfurt, occupant Villach, Tarvis, Spital et Sachsenburg.

Le maréchal Lefèvre, qui s'était avancé dans la vallée de Saint-Jean, jusque vers Kufstein, avait poussé en avant de lui la division Rouyer, formée du contingent des petits princes de la confédération du Rhin. Le général Rouyer pénétra jusqu'à Steinach, au pied du Brenner. Mais là il rencontra les forces principales des insurgés, et, ayant éprouvé un échec, il fut obligé de se replier le 11 août. L'empereur Napoléon, voyant

que la pacification et le désarmement du Tyrol exigeraient un plus grand développement de forces qu'il ne convenait d'en employer, lorsque la paix avec l'Autriche était encore très-douteuse, ordonna au maréchal Lefèvre de reprendre ses anciennes positions dans le pays de Salzbourg. L'expédition du Voralberg fut plus heureuse. Le 7 août, le prince royal de Würtemberg s'était rendu maître de Bregenz, et une capitulation, conclue avec le docteur Schneider, amena la soumission et le désarmement du pays.

L'empereur Napoléon, croyant qu'un mois de temps aurait pu calmer l'agitation, où la présence des troupes autrichiennes avait maintenu le Tyrol, voulut faire une nouvelle tentative, pour engager les habitans à se soumettre. Le 27 août, il fit donner l'ordre au général Rusca, qu'il choisit pour cette négociation, d'envoyer un officier intelligent auprès des chefs tyroliens, pour leur faire connaître le désir de l'empereur, de ne pas se voir forcé de porter la guerre et la dévastation dans leurs montagnes; que si leur but était de rester réunis à l'Autriche, ils ne pouvaient s'attendre qu'à une guerre éternelle; mais que si leur intention n'était que d'obtenir des priviléges ou quelques avantages particuliers, l'empereur ne désirait que de contribuer à leur bonheur; enfin, que s'ils ne voulaient pas être Bavarois, l'empereur ne voyait pas d'incon-

vénient à leur accorder leur réunion au royaume d'Italie et une organisation conforme à leurs vœux; que pour traiter ils n'avaient qu'à envoyer au quartier impérial une députation nombreuse, qui apportât l'expression de leurs désirs. Les propositions du général Rusca ne furent pas écoutées [1].

Après ces expéditions le Tyrol resta tranquille, sur ses frontières, jusque vers le milieu de septembre. Mais l'intérieur du pays se trouvait dans un état voisin de l'anarchie, qui ne permit pas aux insurgés de faire usage du repos dont ils jouissaient, pour se donner une organisation uniforme, et une administration régulière. Les

[1] Nous avons suivi ici le récit du général Pelet, dans son Histoire de la Campagne de 1809 (Tom. IV, p. 357). Le journal et les rapports du général Rusca, que l'auteur a eus sous les yeux, pour son travail, ne font aucune mention de cette circonstance. Il paraît donc que la lettre de Napoléon ne fut qu'un projet, qui resta sans exécution. Ce qui peut confirmer cette opinion est la situation intérieure même du Tyrol. Les idées d'indépendance et de gouvernement national germaient et se développaient dans la tête de Hofer, et dans celle de ses conseillers et des chefs tyroliens, tous de l'ordre des bourgeois et des paysans; le clergé même, sûr de mieux dominer alors un peuple superstitieux et ignorant, partageait cette tendance. Dans une situation pareille, la notification de Napoléon était de nature à être accueillie avec empressement, par les espérances qu'elle faisait naître. Il paraît que des considérations, relatives à la Bavière, firent abandonner ce projet.

Autrichiens, en entrant dans le pays, y avaient rétabli l'ancien système administratif, et tant qu'ils restèrent dans le pays, le comité organisé par Hormayer reçut de lui, et des généraux Chasteler et Buol, la direction qu'il devait suivre. Hormayer et tous les agens autrichiens, qui étaient venus, en Tyrol, s'emparer des emplois, se hâtèrent d'en sortir à l'évacuation. Après leur départ, le pays, presque sans administrateurs, tomba dans un état voisin de l'anarchie. Chaque canton ou chaque bailliage avait son comité et son chef militaire, indépendans les uns des autres, et souvent divisés de vues et d'intérêts. A défaut de commissaire impérial, le pouvoir tomba dans les mains de Hofer, devenu général en chef de l'armée tyrolienne. Guidé par deux moines, et fanatique lui-même, il était l'instrument des prêtres et le point de ralliement du bas peuple.

Cependant Hofer, quoique son autorité, née uniquement du crédit dont il jouissait, et de la confiance de ses compatriotes, ne fût légitimée par aucun acte légal, essaya d'établir un certain ordre dans sa patrie. Il établit à Innspruck une espèce de comité central, destiné à gouverner le pays, mais dont l'autorité ne fut jamais bien reconnue. La population du Tyrol aurait pu fournir une armée de quatre-vingt mille hommes, en complétant le système de formation des bataillons de chasseurs, qu'avait commencé le gé-

néral Buol. Mais les nobles Tyroliens, qui voulaient seuls commander ces bataillons, ne voulaient pas être sous les ordres de l'aubergiste Hofer, et des autres plébéiens qui avaient la confiance de la nation. L'orgueil et la jalousie les firent tenir à l'écart, et ils abandonnèrent la défense du pays à la levée en masse.

Pour couvrir le royaume d'Italie des excursions des Tyroliens, et faire poser les armes à la Valsugana, dont l'insurrection menaçait la ville de Bassano, le prince Eugène avait ordonné la formation, à Vérone, d'un corps de troupes destiné à réoccuper Trente. Le 15 septembre, quatre bataillons français et deux italiens, et un détachement de chasseurs à cheval, arrivés successivement à Vérone, s'avancèrent à Dolce, où, réunis aux deux bataillons du 3e. de ligne, ils formèrent une brigade d'environ cinq mille hommes et neuf bouches à feu, dont le général italien Peyri prit le commandement. Peu après, il reçut l'ordre de marcher sur Trente, en suivant les dispositions tracées par l'auteur, le 30 avril, pour tourner les positions de Serravalle et de Caliano et la ville de Trente. Le 26 septembre, il se mit en marche sur trois colonnes : celle de droite, par les montagnes de la Val-Pantena ; celle de gauche, par la rive droite de l'Adige ; et celle du centre, par la grande route.

Le 29 septembre, le général Peyri se mit en

mouvement. Les insurgés, battus le premier jour à Avio, ne tinrent ni à Serravalle, ni à Caliano, et la brigade Peyri arriva, le 28, à la Fersina, où les insurgés réunis se disposaient à se défendre. Une charge vigoureuse du 3e. italien les enfonça, et nos troupes entrèrent pêle-mêle avec eux à Trente. Un des bataillons de la colonne de gauche occupait déjà le pont, et coupait cette retraite aux insurgés. Environ deux cents se noyèrent en voulant passer l'Adige, au-dessus du pont. L'autre bataillon de la colonne de gauche, s'étant rendu maître de Buco-di-Vela, marcha sur Vezzano, où les insurgés, presque tous soldats autrichiens restés en Tyrol, qui gardaient le village, furent passés au fil de l'épée. Le général Peyri voulut essayer d'emporter le même jour la position de Lavis, occupée par cinq mille Tyroliens. Mais le pont étant coupé, et le torrent, grossi par les pluies, inguéable, il renonça à son projet, et revint à Trente.

Le 30, le général Peyri ayant reçu un renfort de deux bataillons du 5e. de ligne français et de sept cents gardes nationaux de la Brenta, venant de Bassano, se crut assez en forces pour emporter Lavis. Il résolut d'attaquer la position de front avec six bataillons, tandis que deux bataillons et les gardes nationaux de la Brenta la tourneraient en passant le torrent plus haut. Mais il commit la faute d'envoyer cette colonne de droite beau-

coup trop haut, à Segonzano, où elle allait se trouver devant un pont rompu, gardé par un corps considérable et un torrent qui n'est pas guéable en cet endroit. Il y avait entre Segonzano et Cembra des gués dont il aurait pu profiter. L'attaque eut lieu le 2 octobre. Les insurgés résistèrent d'abord très-opiniâtrément, dans Lavis qu'ils avaient retranché. Mais un gué ayant été découvert, près de l'embouchure du torrent, le général Peyri y fit passer quatre bataillons, deux canons et sa cavalerie. Alors les Tyroliens, effrayés, quittèrent Lavis, et, vivement poursuivis, perdirent une cinquantaine de prisonniers. A la droite, les deux bataillons envoyés à Segonzano échouèrent complétement. Repoussés sur Savignano, ils se réplièrent dans la nuit à Gardolo.

Le 5, les insurgés, ayant été renforcés par les levées en masse de Salurn et de Neumarkt, attaquèrent le général Peyri sur tous les points, depuis Buco-di-Vela jusqu'à Lavis. Ce jour ils furent repoussés partout. Mais le tocsin sonnait dans toutes les vallées, et les levées de Botzen et de Brixen étant arrivées, dans la nuit, les insurgés recommencèrent leur attaque, le 6 au matin. Le général Peyri, craignant d'être tourné à droite par Segonzano et Lona, et à gauche par le défilé de Buco-di-Vela, qui était mal gardé, se replia sur Trente, où il se concentra; ayant quatre bataillons échelonnés à la Fersina et à Matarello. Il

y fut bloqué par les Tyroliens, que commandait un aubergiste appelé Eisenstetten, qui fit occuper les hauteurs de Levico, et le poste de Pilcante. Le 9, le chef tyrolien fit détourner l'eau du moulin de Trente, et resserrer les avant-postes. Le général Peyri, ayant reçu dans la nuit un renfort de deux bataillons et deux escadrons napolitains, fit sortir, le 10, huit cents hommes d'élite, qui enlevèrent le poste ennemi, qui gardait la coupure des eaux. En même temps, le général Peyri attaquait le gros des Tyroliens, vers Gardolo. Ils se défendirent d'abord avec vigueur; mais un bataillon napolitain, sorti par la porte de Bassano, s'étant présenté sur leur gauche, par le revers des coteaux de Gardolo, ils prirent la fuite en désordre. Cette défaite leur fit repasser l'Avisio, abandonnant Pilcante et Buco-di-Vela.

Le 13, le général Vial vint prendre le commandement de la division du Tyrol. Le général Peyri, étant remplacé dans cette division par le général Digonet, se rendit à Bellune, pour y réunir un corps de troupes et entrer en Tyrol de ce côté. Le général Vial, attendant celles qui devaient compléter sa division, ne fit d'abord aucun mouvement, que d'envoyer les deux bataillons du 5e. français à Mori, pour désarmer ce bailliage: Les insurgés, de leur côté, se contentèrent de se fortifier dans leurs positions

de Lavis, Cembra et Salurn. Les jours suivans, le général Vial reçut successivement cinq bataillons, qui portèrent cette division à quinze bataillons et deux escadrons [1], faisant près de huit mille hommes. Sa division étant réunie le 20, le général Vial résolut de reprendre l'offensive. L'attaque de Segonzano n'ayant pas réussi au général Peyri, le général Vial se décida à faire attaquer le triangle, qu'occupaient les insurgés, par le côté de l'Adige, qui était précisément le plus fort. Le général Digonet reçut l'ordre de remonter, le 21, la rive droite de l'Adige avec deux bataillons, et d'aller s'emparer du bac de Saint-Michel, tandis que lui-même attaquerait Lavis avec six bataillons. Le général Digonet chassa les insurgés de Zambano

[1]

	Bataill.	Escad.	B. à feu
14e. léger français.	1	»	»
1er. de ligne *idem*.	1	»	»
5e. *idem*.	2	»	»
81e. *idem*.	2	»	»
101e.	2	»	»
15e. demi-brigade.	1	»	»
3e. italien.	2	»	»
4e. *idem*.	1	»	»
7e. *idem*.	1	»	»
1er. léger napolitain.	2	»	»
Chasseurs *idem*.	»	2	»
Chasseurs italiens.	»	$\frac{1}{2}$	»
Bouches à feu.	»	»	9
TOTAL.	15	2 $\frac{1}{2}$	9

et de Molven, força le passage de la Nos, et réussit à se saisir du bac. Mais un insurgé tyrolien eut le courage héroïque de couper, sous le feu meurtrier de nos troupes, le câble du bac et le rendit inutile. Pendant ce temps, le général Vial avait emporté Lavis; mais, appprenant que le passage du général Digonet avait manqué, il s'arrêta et revint à Trente le 22. Le 24, il en revint au plan d'attaque le plus naturel, et porta sur Segonzano quatre bataillons, qui enlevèrent ce poste. Un ordre du prince Eugène lui fit suspendre alors ses opérations offensives, et il rentra à Trente, occupant la Valsugana par trois bataillons.

En même temps que les insurgés tyroliens se portaient au secours des leurs attaqués à Trente, ils voulurent tenter de nous chasser du vallon de la Dravé et de se rendre maître de Sachsenburg. Le 4 octobre, deux colonnes de leurs troupes se dirigèrent par Lienz et par la vallée de la Moll, sur Sachsenburg, qu'elles investirent le 5. Le gégéral Julhien les en chassa le 8; mais se trouvant, à Greiffenburg, en présence de forces trop supérieures, il se retira sur Villach, que menaçait une colonne tyrolienne, venant de Gmünd par Mühlstadt. Les insurgés furent battus, mais le général Julhien ne put pas déboucher de Spital. Pendant ce temps, les Tyroliens avaient livré deux assauts au fort de Sachsenburg, où ils fu-

rent repoussés avec une grande perte. Le 20, le colonel Moroni, qui avait remplacé le général Julhien, s'avança sur Sachsenburg; n'ayant pu ravitailler le fort complétement, parce que le pont de la Moll était rompu, il fit travailler à le réparer. Deux attaques des insurgés, les 23 et 24, le détournèrent d'abord de cette occupation; mais, les ayant battus et dispersés, le pont fut achevé le 27, et le fort complétement ravitaillé en vivres et en munitions.

La paix ayant été signée, le 14, à Vienne, l'empereur Napoléon, que rien ne détournait plus, résolut de hâter la soumission du Tyrol, en faisant accompagner les paroles de paix et la promesse du redressement des griefs fondés, par le déploiement de la force. Il destina à cette expédition l'armée bavaroise, commandée par le général Drouet-d'Erlon, et un corps de vingt-six mille hommes, tiré de l'armée d'Italie, et que devait commander le général Baraguey-d'Hilliers. La direction et le commandement en chef furent confiés au prince Eugène, qui eut en même temps la mission de prendre possession des pays cédés par la paix, et de les organiser sous le nom de province d'Illyrie. Le corps du maréchal Marmont, destiné à les occuper, passa également sous ses ordres [1].

[1] Le général Rusca avait reçu l'ordre de réunir à Villach la division italienne, forte de six mille hommes, mais

La force et la composition de l'armée qui devait occuper et soumettre le Tyrol, sous les ordres du prince Eugène, étaient les suivantes :

Corps français.

Le général BARAGUEY-D'HILLIERS.

			Bataill.	Escad
Severoli...	Bertoletti.	1er. léger italien	1	»
		2e. *idem*......	1	»
		Dalmates.....	2	»
	Col. Rossi.	1er. de ligne ital.	3	»
		4e. *idem*......	1	»
		Chasseurs ital. ..	»	2

4,000 hommes d'infanterie, 200 chevaux, 8 bouches à feu.

Barbou...	Moreau..	13e. de ligne....	3	»
		29e. *idem*.....	3	»
	Huard...	35e. *idem*.....	2	»
		53e. *idem*.....	3	»
		8e. de chasseurs..	»	4

7,000 hommes d'infanterie, 650 chevaux, 12 bouches à feu.

dont le général Severoli conserva le commandement. La division Broussier et celle du général Lamarque, dont le général Barbou prit le commandement, devaient se rendre sur le même point. Le général Vial devait s'avancer, avec six mille hommes, de Trente sur Botzen. Les trois divisions bavaroises devaient agir dans le Nord. Le prince Eugène chargerait le maréchal Macdonald de ce qui regardait l'évacuation, et porterait son quartier général à Villach, d'où il pourrait se mettre en mouvement, du 25 octobre au 1er. novembre. Le prince Eugène devait entendre les réclamations des habitans, et prendre des mesures pour les contenter, et employer la force si on voulait lui opposer de la résistance. Si le Tyrol paraissait disposé à la soumission, le prince pouvait charger le général Baraguey-d'Hilliers de l'expédition.

Broussier..	Garreau.. / Teste...	9e. de ligne....	3	»
		84e. *idem*.....	3	»
		92e. *idem*......	3	»

7,000 hommes et 8 bouches à feu.

Vial....	Digonet..	....	15	2

8,000 hommes, 250 chevaux, 9 bouches à feu.

Corps bavarois.

Le général DROUET D'ERLON.

		Bataill.	Escad.
Le prince royal.	Rechberg............	5	»
	Stengel............	5	»
	Vieregg............	»	12

6,000 hommes, 1,200 chevaux, 36 bouches à feu.

Wrède...	Minucci.............	5	»
	Beckers.............	4	»
	Preysing............	»	8

5,400 hommes, 800 chevaux, 24 bouches à feu.

Deroy...	Siebein.............	5	»
	Vincenti............	5	»
	Stiednitz...........	»	4

6,000 hommes, 400 chevaux, 24 bouches à feu.

Le total de ces troupes présentait donc une masse de quarante-deux mille hommes d'infanterie et trois mille cinq cents chevaux, qui allait envahir le Tyrol de trois côtés. Il n'était pas probable que les habitans du pays fussent assez insensés ou assez ignorans, pour prétendre résister aux forces qui se présentaient contre eux et qui devaient les accabler.

Le 25 octobre, à l'instant où il allait mettre son armée en mouvement, le prince Eugène adressa, de Villach, où se trouvait son quartier

général, une proclamation aux Tyroliens, pour les engager à poser les armes et à se soumettre; leur promettant, d'après l'engagement pris par la France dans le traité de paix (art. 10), pardon et oubli du passé, et que leurs réclamations seraient écoutées, pour y faire droit [1]. Dès que Hofer reçut cette proclamation, il réunit le plus qu'il put de députés des cantons et bailliages, et, de concert avec eux, envoya à Villach deux députés, porteurs d'un écrit adressé au prince Eugène, en forme de soumission et signé par tous.

Avant de rendre compte de l'expédition du général Baraguey-d'Hilliers, et afin de ne pas interrompre le récit des événemens qui se passèrent dans le Tyrol, au sud des Alpes, nous allons rendre compte, en peu de mots, des opérations de l'armée bavaroise.

Depuis le mois d'août, l'armée bavaroise était restée cantonnée, savoir : la division du prince royal à Hallein, Berchtesgaden et Reichenhall, ayant son quartier général à Salzbourg; la division de Wrède, autour de Traunstein; celle du général Deroy, sur la frontière méridionale de la Bavière, depuis Füssen jusqu'à Rosenheim. Le général Drouet-d'Erlon, qui en avait pris le commandement, reçut le 16 octobre, du prince Eugène, l'ordre de se mettre en mouvement et

[1] Voyez pièces justificatives, N°. IX.

de s'approcher du Brenner, afin de coopérer à l'expédition du général Baraguey-d'Hilliers. Le général Drouet, en même temps qu'il ordonnait au général Deroy de concentrer sa division, en avant de Rosenheim et de prendre position au delà de Kufstein, en face du Wörgel, résolut de se servir des deux autres, pour assurer la soumission du pays qu'il laissait derrière lui. La division de Wrède reçut donc l'ordre de se mettre en mouvement, le 17, pour se rendre à Sanct-Johann, sur l'Aicha, vers Kitzbühel. La division du prince royal devait se mettre en mouvement le même jour, et nettoyer les vallées de la Salzach, de l'Albe et de la Saale. Le 17, les troupes de Reichenhall, se dirigeant par les montagnes, tournèrent les positions des insurgés à Unken, les battirent et les dispersèrent avec perte de leur artillerie, trois cents morts et six cents prisonniers. Un détachement envoyé à leur poursuite les chassa encore de Lovers, et occupa le pont de la Kainach et le pas de Luftenstein. Le 18, les troupes de Berchtesgaden joignirent la première colonne. Le même jour, deux bataillons et quatre escadrons, partis de Hallein, occupèrent Gölling et le pas de Lueg.

Le 19, les habitans de la vallée de la Salzach se soumirent, et la deuxième brigade de la division du prince royal fut laissée à Saalfelden, Zell et Gölling, pour assurer cette soumission.

Le même jour, la première brigade de cette division et celle de Wrède, s'avancèrent à Wörgel et Sanct-Johann. La division Deroy était, depuis le 18, en face de Wörgel, ayant passé l'Inn à Kufstein. Du 20 au 24, le général d'Erlon étendit ses troupes le long de l'Inn, jusqu'à Hall, qu'occupa la division Deroy. Le 25, l'avant-garde bavaroise occupa le faubourg d'Innspruck, du côté de Hall, et rétablit le pont de Mühln. Le général d'Erlon, ayant reçu l'avis de la marche du général Baraguey-d'Hilliers, vers le Pusterthal, et la proclamation du prince Eugène, envoya ces pièces à Hofer, qui se trouvait à Steinach. Le 26, la brigade qui était entrée dans la vallée de la Salzach, ayant achevé le désarmement du pays, rejoignit la division à Hall. D'un autre côté, une colonne bavaroise, partie de Partenkirch, enleva les retranchemens de Scharnitz. Le 29, Hofer fit demander des passe-ports, pour des députés qu'il voulait envoyer au prince vice-roi, et proposa un armistice, sous la condition que les Bavarois se retireraient au delà de Kufstein. L'un et l'autre furent refusés; les députés, devant se rendre à Villach, n'avaient pas besoin de passer à Innspruck.

Le 1er. novembre, le général d'Erlon résolut d'attaquer tout à la fois un corps insurgé, qui s'était avancé à la gauche de l'Inn, vers Hottingen et les retranchemens d'Ysgl. Les deux opérations réussirent, et le 2, l'avant-garde bavaroise oc-

cupa Schönberg et Patsch. Le 3, le bailliage de Lermos se soumit, et le bas de la vallée d'Oez fut occupé, afin de couper la communication directe du Haut-Adige aux insurgés. Le 4, l'armée bavaroise était déployée dans la vallée de l'Inn, depuis Rottenberg jusqu'à Landeck. Ce jour-là Hófer fit notifier au général d'Erlon, qu'il avait ordonné à ses troupes de poser les armes. Cela n'empêcha pas que la division de Wrède, envoyée vers le Brenner, pour communiquer avec l'armée d'Italie, n'eût à combattre à Steinach un corps de quinze cents insurgés, qu'il fallut chasser de position en position. Le 10, le général de Wrède occupa le Brenner, et le 11, un parti, envoyé par lui, rencontra la division Barbou entre Sterzing et Mittewalde.

La vallée du Ziller, après la déclaration de Hofer, se souleva de nouveau, et il fallut y envoyer trois bataillons pour la soumettre. Le prince royal, envoyé dans l'Engadine, commença à éprouver de la résistance à Imst. Mais la division réunie soumit bientôt le bailliage de Landeck et la vallée d'Oez. De là, le prince s'avança vers le pas de Finstermüntz, la clef de l'Engadine, et la dernière communication des insurgés avec la vallée de l'Adige, par Glurns. Il les battit le 20, le 22 et le 27 novembre, et emporta ce jour-là les retranchemens de Finstermüntz. Le 28, le prince royal poussa un parti de cavalerie, par Nauders et

Glurns, vers Meran, pour communiquer avec le général Baraguey-d'Hilliers. Depuis ce moment, la partie du Tyrol, occupée par les troupes bavaroises, resta soumise et tranquille.

D'après les ordres que l'armée bavaroise avait reçus, elle devait se trouver, vers le 28 ou le 29 novembre, à Innspruck, où elle appellerait la principale attention des Tyroliens vers le Brenner. D'un autre côté, la réunion d'un corps d'armée considérable, à Villach et à Klagenfurt, devait leur donner des inquiétudes pour le vallon de la Drave et le Pusterthal. Il était donc probable que les Tyroliens rappelleraient au nord, les troupes, qu'ils avaient dans le Tyrol méridional, et faciliteraient ainsi la marche du général Vial, sur Botzen. Mais, pour l'assurer encore davantage, le prince avait résolu de faire déboucher de Bellune, une petite colonne, qui, en se rendant directement à Botzen, par les montagnes, menacerait à revers les positions des insurgés dans la val Fiemme, à Salurn et à Neumarkt. Le général Peyri avait été destiné pour cette expédition.

Le général Vial reçut l'ordre de se mettre en mouvement le 31, et il lui fut prescrit de donner au général Peyri, celui de commencer le sien le même jour. Tous deux devaient être rendus à Botzen le 4 novembre. Le 29, le chef des insurgés tyroliens fit demander, au nom de Hofer,

un armistice, qui fut refusé. Le 31, le général Vial, ayant concentré sa division, et fait occuper Segonzano par deux bataillons, se préparait à passer l'Avisio, lorsqu'il reçut l'ordre de retarder son mouvement, ne devant arriver à Botzen que le 6. Le général Vial commit la faute grave de ne point communiquer ce contre-ordre au général Peyri, dont la colonne se trouva fortement compromise, par un mouvement prématuré.

Pendant ce temps, les insurgés firent occuper, d'un côté Pergine, et de l'autre s'avancèrent vers Cadine et Buco-di-Vela. Ce mouvement ne pouvait avoir aucune suite, puisque les insurgés seraient obligés de se retirer, dès qu'ils apprendraient l'arrivée du général Baraguey-d'Hilliers dans le Pusterthal, et la marche du général Peyri. Mais le général Vial craignit qu'ils n'occupassent Trente, après son départ, et voulut d'abord dégager ses ailes. Le 1er. novembre, il envoya un second bataillon à Cadine, et les Tyroliens furent rejetés au delà de la Nos. Dans la nuit, deux bataillons avaient été dirigés, par Matarello, sur Pergine; deux autres et un escadron, par la grande route, sur le même point; les deux bataillons de Segonzano eurent l'ordre de se rabattre sur le val di Pinà, pour couper la retraite aux insurgés. Pergine fut emporté, mais un faux mouvement, des bataillons de Segonzano, ouvrit aux

insurgés leur véritable direction de retraite, et ils furent se rallier à Segonzano et Bedoll, où ils réunirent leurs principales forces.

Le général Vial, qui en fut informé, résolut de les attaquer par la droite. Le 3, il se dirigea, avec dix bataillons, sa cavalerie et son artillerie, sur Segonzano et Bedoll. Deux bataillons restèrent devant Lavis. Mais les insurgés, avertis de la marche du général Peyri, s'étaient déjà retirés, pour se porter sur lui. Au lieu de continuer son mouvement avec quelque rapidité, le général Vial ne passa l'Avisio que le 4, et se contenta de déployer sa division, dont il porta la droite jusqu'à Cavalese; l'artillerie et la cavalerie furent renvoyés à Lavis, pour reprendre la grande route. Le 5, la division Vial déboucha sur trois colonnes, par Cavalese, sur Neumarkt; par Savignano, sur Salurn; et par Faedò, sur Saint-Michel. La cavalerie et l'artillerie arrivèrent à Neumarkt, et la division s'étendit de Salurn à Branzoll. Le même jour le général Vial reçut, du général Peyri, l'avis du danger où il se trouvait à Botzen.

Le général Peyri, arrivé à Bellune le 25 octobre, s'était hâté de réunir les dépôts qui se trouvaient dans le département, et en avait formé une colonne de neuf cents hommes et de seize chasseurs à cheval. Le 31, il reçut l'ordre de marcher sur Botzen, où il devait être rendu le 4 novembre. Le 1er., il se porta sur Agordo, où il fut

joint volontairement par un détachement de gardes de finances. Le 2, il s'avança par Capril, et, après avoir dispersé un petit corps d'insurgés, il lui fit poser les armes à Pieve-di-Vinal. Le 3, il continua sa marche par Arabba et Corfara. Le col Fosco, à l'entrée de la vallée de la Gredner, qui conduit à Kollmann, était occupé par un corps assez considérable d'insurgés. Le général Peyri divisa sa petite colonne en trois, et pendant qu'il amusait les insurgés de front, en parlementant avec eux, il les faisait tourner par les deux ailes. Les insurgés, surpris et effrayés, furent successivement poussés jusqu'à Saint-Ulrich, où le général Peyri comptait passer la nuit. Mais, entendant le tocsin sonner dans tous les villages, il jugea plus prudent de continuer sa marche, après deux heures de repos. A quatre heures du matin, le général Peyri arriva à peu de distance de Bruck, vers l'embouchure de la Gredner. Au point du jour il attaqua et emporta le village; mais le pont du torrent était coupé, et il se trouva arrêté et enveloppé. Il eut alors encore une fois recours à la ressource de parlementer. Les insurgés firent jeter des planches sur le pont, et leurs chefs s'avancèrent, avec quelques troupes, pour désarmer la colonne. Alors le général Peyri, faisant battre la charge, ses troupes s'élancèrent avec tant de rapidité, que non-seulement elles passèrent le pont de la Gredner, mais celui de

l'Eysach, qu'elles occupèrent. Les bagages seuls furent perdus.

Voyant le mont Rittner garni de levées en masse, le général Peyri continua sa route sans s'arrêter à Kollmann. Jusqu'à Cardaun, la colonne reçut en flanc une vive fusillade, et une grêle de pierres, roulées des rochers par les femmes; mais elle arriva à Botzen vers deux heures après midi. Le général Vial n'y était pas, et on n'en avait pas de nouvelles; le général Peyri ne fut pas peu étonné de se trouver ainsi abandonné, dans une ville ouverte, et au moment de manquer de munitions. Il fit cependant barricader les avenues, et résolut de se défendre, en même temps qu'il envoyait un émissaire au général Vial, pour l'avertir de sa situation. Le soir ses avant-postes furent poussés sur la ville, et les corps tyroliens, qui avaient occupé les positions de l'Avisio, s'établirent sur les hauteurs environnantes. Le 5, les insurgés essayèrent une surprise, qui échoua, et une attaque de vive force, qui ne réussit pas mieux, quoique nos soldats, faute de munitions, fussent réduits à se servir de la baïonnette. Le même jour, le général Vial, ayant reçu l'avis du général Peyri, ordonna au général Digonet de se rendre à Botzen, avec deux escadrons et deux caissons d'infanterie : ce renfort arriva sans obstacles à cinq heures. Dans la nuit arrivèrent également les trois bataillons, qui étaient à Branzoll, en tête de

colonne de la division Vial. Cette expédition, qui fait honneur à la présence d'esprit et à l'intelligence du général Peyri, lui coûta quarante-sept morts, soixante-treize blessés et neuf égarés.

Le 6, le général Vial réunit sa division à Botzen; le 7, il la déploya autour de la ville. Le général Digonet, avec sept bataillons, fut placé entre l'Eysach et la Talfers; le général Peyri, avec sa colonne, et trois bataillons, sur les hauteurs de Gries, entre la Talfers et l'Adige, occupant le pont de Sigmund; un bataillon à Loreto, et deux avec la cavalerie, en réserve à Botzen; deux bataillons étaient restés à Trente. Des colonnes mobiles furent envoyées dans le pays, et la vallée de Merau se soumit, et remit cent trente prisonniers qui s'y trouvaient. Mais la vallée de la Talfers resta sous les armes. Le 10, le général Vial échelonna deux bataillons à Lengenstein et deux à Kollmann, où la tête de la colonne du général Baraguey-d'Hilliers arriva le 11.

Le 28 octobre, le corps d'armée commandé par le général Baraguey occupait les positions suivantes : division Severoli, à Sachsenburg, Spital et Villach; division Barbou, autour de Klagenfurt, ayant le 8ᵉ. de chasseurs à Villach; division Broussier en marche, pour se rendre à Klagenfurt. Le 29, les deux divisions Severoli et Barbou se mirent en mouvement. Le 31, la division Severoli occupait Greiffenburg et Sachsen-

burg; la division Barbou, Spital et Paternion; un demi-bataillon flanquait la marche, à droite, par la vallée de la Moll, et devait rejoindre à Lienz; le général Rusca, avec son avant-garde, composée du 53e. de ligne et deux canons, fut dirigé par Saint-Hermagor et Mauten, sur Sillian. Ce jour-là, les députés, envoyés par Hofer, se présentèrent aux avant-postes, et furent dirigés sur Villach.

Le mouvement des deux divisions n'en continua pas moins. Le 4 novembre, l'avant-garde du général Rusca était à Nieder-Rasen, vers Prunecken; la division Severoli, de Welsperg à Toblach; la brigade Moreau, à Inniching, et la brigade Huard, à Lienz. Jusque-là la marche avait été paisible; mais ici il fallait commencer à prendre des dispositions militaires. Les insurgés, afin de couper les communications de la colonne qui marchait sur Prunecken, avaient jeté des troupes à Windisch-Matray, dans la vallée de l'Ils, qui était insurgée en entier. Mais la division Broussier devant arriver à Lienz, cette diversion ne pouvait présenter aucun danger, et le général Baraguey-d'Hilliers ne songea qu'à occuper le Pusterthal.

Le 5, le général Rusca s'avança à Rienz, et la division Severoli à Prunecken. La brigade Moreau vint à Tolbach, et la brigade Huard resta à Lienz. Un bataillon italien fut envoyé à Gais, et deux à Nider-Rasen, pour désarmer la vallée d'Ant-

tholz. Des reconnaissances furent envoyées dans toutes les vallées latérales. Le bataillon qui était à Gais ayant été attaqué le même jour, et repoussé sur Prunecken, le 6 deux bataillons italiens furent envoyés dans cette vallée. Les insurgés furent poussés sur leurs retranchemens à Uttenheim, et y ayant été également forcés, ils furent culbutés jusqu'au château de Taufers, où cinq cents d'entre eux se renfermèrent. Dans la nuit, le château fut abandonné, et le 7 toute la vallée se soumit, et rendit sept cents prisonniers. Ce jour-là, la division Barbou se réunit à Prunecken; le général Garreau occupa Lienz avec le 92e.; le 84e. vint à Spital.

Quoique les insurgés tyroliens se trouvassent dans une position fort difficile; menacés de front par le général Baraguey-d'Hilliers, à gauche par les Bavarois qui arrivaient au Brenner, sur leurs derrières par le général Vial, qui occupait Botzen; ils résolurent néanmoins de se défendre. Ils espéraient se maintenir au Brenner, fermer le passage au général Vial à Clausen, et arrêter le général Baraguey-d'Hilliers à la Chiusa de Mühlbach. Des ordres furent en conséquence donnés aux levées de l'Adige et de l'Eysach de s'avancer en hâte. Les habitans du Pusterthal et de la Haute-Drave devaient faire une diversion sur Lienz, et ceux du Gaderthal s'emparer du passage de l'Adige à Saint-Lorenzen, près de Pru-

necken. Le fort de Mühlbach, qu'ils voulaient défendre, est établi entre la Rienz, qui est rapide et inguéable, et les rochers presque à pic qui bordent la route; son front, formé par un ancien mur très-épais, et qu'ils avaient crénelé, était flanqué par quatre tours garnies d'embrasures et de meurtrières. Il était couvert par un fossé profond et palissadé, qui s'étendait de la montagne à la rivière. Le pont de la grande route était couvert d'un tambour en palissades. Le fort était garni de trois pièces, et une batterie de deux pièces était sur un plateau à gauche.

Le 8, au matin, le général Baraguey-d'Hilliers se mit en mouvement pour attaquer le fort. L'avant-garde du général Rusca prit la tête de la colonne; la division Severoli suivait, flanquée à droite par les deux bataillons qui avaient été à Gais; la brigade Moreau formait l'arrière-garde; la brigade Huard resta à Prunecken. Au delà de Unter-Wintel, on rencontra une avant-garde ennemie derrière un abattis. Elle en fut facilement chassée, et le général Rusca arriva à portée de fusil du fort, et déploya le 53e. dans le bois à droite de la route. Un abattis avancé fut déblayé par les sapeurs, et une batterie de quatre canons et un obusier commença à canonner le fort. Le général Baraguey-d'Hilliers fit alors rétrograder un bataillon du 2e. léger italien, à Unter-Wintel, où il devait passer la Rienz, et se diriger, par la

rive gauche, sur les hauteurs en arrière de Mühlbach. Au bout d'une heure, notre artillerie avait déjà causé beaucoup de dommages dans le fort. En ce moment le bataillon italien arriva sur les hauteurs en face. Son apparition mit le désordre parmi les insurgés, dont un grand nombre commencèrent à s'enfuir vers Brixen.

Alors le général Rusca ordonna à deux bataillons du 53e. de s'étendre à droite, pour tourner le fort. Le général Baraguey-d'Hilliers jeta quelques compagnies à gauche, le long de la rivière, pour pénétrer par là dans le fossé, tandis qu'un bataillon du 1er. léger et un du 4e. de ligne (italiens) enlèveraient le tambour. Malgré la mitraille de trois pièces, et une vive fusillade, les sapeurs italiens coupèrent les palissades, et le fossé fut emporté. Mais le pont était coupé; et la porte, barricadée avec des blocs de pierres, ne put être enfoncée. Pendant ce temps les voltigeurs du 53e. avaient gagné les hauteurs qui dominent le fort, et commençaient à descendre sur les derrières. Alors l'épouvante et la déroute se mirent parmi les insurgés, qui s'enfuirent à toutes jambes, les uns vers Sterzing, et les autres, avec leur commandant Kolb, vers Brixen. Le général Rusca les poursuivit jusqu'au pont de Laditsch, qu'ils brûlèrent, et le général Bertoletti s'avança devant Brixen. Le pont de Mühlbach ayant été réparé dans la journée, le soir la division Severoli

se réunit à Brixen ; la brigade Moreau occupa les hauteurs de Mühlbach et d'Aicha, le général Rusca celle de Schabs. Notre perte, le 8, s'éleva à trente-un morts et cent trente-quatre blessés, dont dix-huit officiers. Le général Rusca, et le chef de bataillon Veissières, du 53e., le furent légèrement ; le chef de bataillon Peraldi, du 1er. italien, grièvement.

Ce même jour, Hofer, ayant reçu, par le retour des députés qu'il avait envoyés à Villach, la confirmation des promesses que contenait la proclamation du prince Eugène, en adressa une de Sterzing, où il se trouvait, aux Tyroliens, pour leur faire connaître la réponse du prince, et les engager à poser les armes [1]. Le style seul de cette proclamation suffit pour convaincre, que la prétendue soumission de Hofer et des Tyroliens n'était qu'une concession momentanée, arrachée par la force. Les seuls sentimens qui s'y laissent franchement apercevoir, sont celui de l'impossibilité de lutter contre les forces qui les entouraient, et l'espérance d'en être bientôt délivrés par une soumission feinte. On y voit aussi que l'évêque de Brixen y contribua beaucoup par ses exhortations, que les moines, dont Hofer était l'instrument, n'osèrent pas contredire en face. Mais tout le parti prêtre, en général,

[1] Voy pièces justific., N°. X.

dans le Tyrol, poussé par la cour de Vienne, et par les machinations des jésuites, et des débris de la cour de Rome en Italie, tendait à rallumer l'insurrection du Tyrol. A peine l'évêque de Brixen lui eut-il arraché sa proclamation, que les deux capucins, qui obsédaient Hofer, lui persuadèrent que le moment de la délivrance du Tyrol allait arriver. Pour procéder au désarmement, ou le surveiller, il fallait que les troupes françaises se répandissent par détachemens dans le pays. Elles allaient donc se trouver trop faibles partout, pour résister à une levée en masse, qui les attaquerait sur tous les points. Il suffisait de ne livrer que le moins possible d'armes, et c'est ce que les curés et les autres agens de l'insurrection recommandèrent dans tous les cantons. Ce plan de trahison était assez bien conçu, et aurait causé de grands dommages à l'armée française, si toute la classe moyenne, et la plus saine partie de la population, fatiguée de l'état anarchique où les tenaient quelques intrigans, qui s'étaient mis à la tête des affaires, et des maux qu'ils souffraient, n'eussent sincèrement désiré la soumission et la paix.

Le 9, la brigade Bertoletti s'avança à Clausen, pour entrer en communication avec la division Vial. Le 10, le général Garreau soumit les insurgés des vallées de l'Ils, et occupa Hopfgarten, Windisch-Matray et Hasslach. Le 11, le 33e. régiment, en marche pour Sterzing, rencontra, à

Mittewald, les troupes bavaroises qui avaient passé le Brenner.

Le 12, un ordre du prince Eugène fixa l'organisation et la distribution de l'armée. Le général Vial reçut l'ordre de se rendre à Trente, avec huit bataillons et un escadron de sa division, pour prendre le commandement du Tyrol méridional et le désarmer. Le 53e. devait rentrer à la divison Barbou, et les troupes laissées par le général Vial former une nouvelle avant-garde, que commanderait le général Rusca. Le général Almeyras prit le commandement de la division du général Broussier, qui avait obtenu un congé. Le général Vial, en se rendant à Trente, devait faire passer l'Adige à cinq bataillons, dont deux, sous les ordres du général Digonet, devaient désarmer la vallée de la Sarca, et trois, avec le général Peyri, feraient la même opération dans les vallées de Non, de Sol et de Rabbi. L'armée occupa les positions suivantes :

Avant-garde.	— Le général Rusca, à Meran, sept bataillons et deux escadrons.
Division Barbou.. .	— La brigade Huard, trois bataillons à Sterzing et deux à Prunecken. — La brigade Moreau à Sterzing.
Division Severoli. .	— Six bataillons à Botzen, et deux à Clauzen.
Division Broussier.	— Brigade Teste, deux bataillons à Klagenfurt, un à Villach, un à Spital, un à Gründ et un à Sachsenburg. — Brigade Nagle, deux bataillons à Linz et un à Sillian.

Le prince Eugène, pressé par les réclamations des habitans, qui représentaient que les rassemblemens, encore existans, ne pouvaient être formés que par des gens sans aveu, étrangers au pays; persuadé par l'acte de soumission et les discours des députés tyroliens, par la proclamation de Hofer, et par les premiers rapports des généraux, que la soumission était sincère, crut en effet qu'il n'y avait plus sous les armes, dans ce pays, que des bandits étrangers et leurs complices, et prit à cette époque un arrêté portant en substance : 1°. que les insurgés et leurs chefs qui auraient fait leur soumission et resteraient fidèles, seraient mis sous la protection des généraux commandant en Tyrol ; 2°. que tout individu arrêté les armes à la main, cinq jours après la publication de l'arrêté, serait fusillé ; 3°. que la même peine serait appliquée à ceux qui recéleraient des armes.

Le 14, le général Baraguey-d'Hilliers donna, à tous les généraux qui étaient sous son commandement, l'ordre de faire partir, le 16, des colonnes mobiles, qui devaient parcourir les districts qu'il leur indiqua. C'étaient le Passeyr et les vallées de Tolfers, d'Ulten, de Non, de Gader et de Taufers. Mais Hofer qui avait suivi, par ses émissaires, les mouvemens de l'armée française; qui savait qu'une partie était retournée dans le Tyrol méridional, et le reste étendu depuis Villach

jusqu'à Merau, crut le moment favorable arrivé, et donna le signal d'une nouvelle insurrection générale. Elle éclata, dans le Passeyr, le 14, et, ce jour-là, le château de Tyrol fut occupé par les Tyroliens. Le général Rusca les en fit chasser, mais le bataillon qu'il y envoya, s'étant un peu trop avancé, il fallut en envoyer deux autres pour le secourir. Le général Baraguey-d'Hilliers, averti de l'insurrection du Passeyr, où s'étaient réunies quatorze compagnies de chasseurs (deux mille hommes), changea en partie sa première disposition. Il envoya, de Brixen à Sterzing, un bataillon du 13e., qui y arriva le 16, et qui devait soutenir, à deux heures de distance, celui du 53e., qui de Sterzing devait entrer dans le Passeyr, et atteindre Saint-Leonhard. Le général Rusca eut ordre de faire remonter le Passeyr par une colonne de douze cents hommes, qui devait rencontrer celle de Sterzing à Saint-Leonhard. La colonne de Meran devait partir le 16, et celle de Sterzing ne pouvait partir que le 17; il était donc impossible qu'elles se recontrassent. Cette erreur de date, dans les ordres, fut la cause des catastrophes qui suivirent. Le 15, au soir, le général Baraguey-d'Hilliers, ayant reçu le rapport du général Rusca, envoya à Meran le général Bertoletti, avec deux bataillons.

Le 16, au matin, le général Rusca fit partir le colonel Bay, avec un bataillon du 5e. et un na-

politain, pour se rendre à Saint-Leonhard. Les insurgés, n'étant point inquiétés du côté de Sterzing, s'étaient portés contre Meran, et le colonel Bay se trouva bientôt en présence d'une colonne qui descendait d'Ober-Mais, tandis qu'une autre avait repoussé les troupes qui occupaient le plateau du Tyrol. En même temps, une colonne venant du Wintschgau se présentait à Steinach, et une de la vallée d'Ulten marchait sur le pont de Marlingen. Le général Rusca se rendit à Steinach avec quatre bataillons, et contint les insurgés de ce côté. Le général Bertoletti repoussa ceux de la vallée d'Ulten. Le colonel Bay avait également battu ceux qui lui étaient opposés; mais, un nouveau renfort étant arrivé du Passeyr, le combat se ralluma. Le bataillon napolitain lâcha pied, et celui du 5ᵉ. fut obligé de se replier sur Meran. Le général Rusca, craignant d'être coupé de Botzen, se replia dans la nuit sur Terlan, et de là sur Gries, ayant perdu près de trois cents hommes.

Le 17, les deux bataillons de Sterzing se mirent en mouvement. Celui du 53ᵉ., qui était en tête, n'ayant rencontré qu'environ trois cents insurgés, arriva le soir à Walten, où il fut rejoint par celui du 13ᵉ. Le 18, ces deux bataillons se mirent en marche pour Saint-Leonhard. Celui du 53ᵉ., qui était encore en tête, ayant été arrêté par un abatis, devant Saint-Leonhard, l'au-

tre le rejoignit, et tous deux réunis occupèrent le village. A peine y furent-ils entrés, que la fusillade les atteignit de toutes parts, et le chemin par lequel ils étaient venus fut coupé. Le chef de bataillon du 13e., qui commandait la colonne, voulut se dégager en allant au-devant des troupes de Meran, et lança le bataillon du 53e., en avant, vers Saint-Martin. Mais les insurgés, qui avaient chassé le général Rusca et l'avaient suivi jusqu'à Terlan, retournaient en ce moment, en grande partie, dans le Passeyr. Le bataillon du 53e., hors d'état de résister, fut obligé de rentrer à Saint-Leonhard, qui fut alors étroitement bloqué. Les deux bataillons essayèrent en vain, le 19, le 20 et le 21, de se faire jour. Manquant de munitions, de vivres, et même d'eau, ils auraient succombé le 22, dans l'attaque générale qu'ordonna Hofer, si le capucin Joachim Haspinger ne s'était interposé pour arrêter les Tyroliens. Les deux bataillons posèrent les armes et furent envoyés à Mals, près de Glurns.

Cet avantage inattendu servit à exalter Hofer, et à l'aveugler sur les suites de l'imprudence qu'il avait eue de reprendre les armes. Une proclamation du 23, signée de lui [1], annonça sa victoire aux Tyroliens, et les appela de nouveau aux armes, en leur promettant le secours certain de

[1] Voyez Pièces justificatives, N°. XI.

l'Autriche. Un certain Zingerlé de Meran, en répétant cet appel aux armes, y ajouta que les troupes autrichiennes étaient déjà arrivées à Sachsenburg [1]. Quelque absurde que fussent ces nouvelles, le peuple ignorant du Tyrol y ajouta foi, et pendant que la majeure partie des troupes françaises contenait le Passeyr et le Wintschgau, l'insurrection éclata jusqu'à Botzen. Les habitans de Pusterthal ne prirent cependant les armes que le 30, lorsqu'il crurent que toutes les troupes françaises étaient entrées en Tyrol.

Le général Baraguey-d'Hilliers, manquant lui-même de vivres et de munitions, se vit obligé à rester dans l'inaction à Botzen, où il se trouvait; tout ce qu'il put faire fut d'avertir le général Moreau à Brixen, et le général Huard à Sterzing, de se tenir sur leurs gardes et de placer la division Rusca devant lui à Terlan. Le 19, les insurgés occupèrent Jenesien, dans la vallée de Tolfers, et attaquèrent Botzen, du côté de Gries. Le général Baraguey-d'Hilliers se contenta de les en faire chasser. Enfin, le 22, ayant reçu un convoi de munitions et du biscuit, il résolut de nettoyer le Passeyr et le Wintschgau. La division Broussier s'était avancée, et le général Almeyras, qui la commandait, était à Prunecken avec trois bataillons. Le général Barbou, ainsi relevé, était venu à Sterzing avec les cinq bataillons de la

[1] Voyez Pièces justificatives, N°. XII.

brigade Moreau, et avait envoyé ce général avec le 35e. à Brixen.

Le 23, le général Huard[1], avec l'avant-garde, partit de Terlan, flanqué à droite par le général Bertoletti, avec trois bataillons; le général Severoli le suivait avec trois bataillons, flanqué à gauche, au delà de l'Adige, par deux autres bataillons. Les insurgés, ayant appris que les Bavarois occupaient Landeck, et les vallées d'Oez et de Vaez, et manaçaient Finstermüntz, se dissipèrent sans combat, et Meran fut occupé sans résistance. Le même jour, le général Barbou arriva, avec cinq bataillons et les compagnies d'élite du 53e., à Saint-Leonhard, où il apprit le désastre des deux bataillons pris la veille. Le 24, il se rendit à Meran. Menacés d'aussi près, les habitans du Wintschgau et du Passeyr envoyèrent, le 24, des députés au général Baraguey-d'Hilliers pour négocier leur soumission. Le général leur accorda jusqu'au 2 décembre; mais, pour s'assurer d'eux, il résolut de rester à Meran, avec ses trois divisions.

Pendant ce temps l'insurrection éclata dans la vallée de l'Eysach. Les insurgés occupèrent Clausen, et un de leurs corps, commandé par Kolb, bloqua Brixen. Les compagnies d'élite du 53e., que le général Baraguey-d'Hilliers ren-

[1] Le général Rusca avait quitté l'armée, à raison de la blessure qu'il avait reçue à Mühlbach.

voyait à Sterzing, par Botzen, furent obligées de s'ouvrir le passage à Clausen. A cette nouvelle, le général Baraguey-d'Hilliers renvoya le général Severoli à Botzen, avec trois bataillons. Ce dernier poussa sur Brixen quatre compagnies, qui y arrivèrent; mais la communication demeura coupée. Alors le général Baraguey-d'Hilliers, voulant en finir avec le Passeyr et le Wintschgau, cessa, pour le moment, de s'occuper de Brixen, et fit revenir le général Severoli à Meran.

Le 30, la position de l'armée en Tyrol était la suivante :

		Bataillons.
Meran	L'avant-garde	6
	Général Barbou	6
	Général Severoli	5
Botzen	Colonel Moroni	2
Sterzing	Colonel du 53e	2
Brixen	Général Moreau	5
Prunecken	Général Almeyras	2
Leinz	Général Teste	2
Sachsenburg et Villach	Colonel Vautré	3

La division Vial occupait le Tyrol méridional, où le désarmement s'opéra paisiblement, les habitans ayant l'espoir d'être réunis au royaume d'Italie.

Le 30, l'insurrection éclata dans la vallée d'Antholz, au nord-est de Prunecken, et se répandit dans celle de Taufers, par les soins du nommé Engelberger, d'Antholz, qui en fut le chef. Les

bataillons; à son approche, les habitans des environs s'empressèrent de poser les armes et de se soumettre. Ceux d'Aineth en firent autant le 13. Le général Broussier, étant alors venu prendre le commandement de sa division, marcha sur Windisch-Matray, et y déploya tant d'activité que la vallée se soumit, et les chefs furent tous livrés ou arrêtés.

Depuis cette époque, l'insurrection du Tyrol cessa de faire un corps organisé. Le 13 décembre, le Passeyr étant entièrement désarmé, le général Barbou revint à Meran, pour faire exécuter la capitulation du Wintschgau. Les peuples, fatigués d'une guerre destructive et sans autre but que leur ruine totale, et éclairés sur leur véritable situation et sur les mensonges de leurs meneurs, par les principaux habitans, s'empressaient de poser leurs armes et de rentrer dans leurs foyers, à l'approche de nos détachemens. Il n'y avait plus d'insurgés armés que quelques hommes sans aveu, dans le haut des vallées. Hofer errait dans les montagnes entre le Passeyr et la vallée d'Oez; les autres chefs principaux étaient cachés en différens endroits. La seule opération qui restait à faire était d'achever le désarmement total du pays. Afin d'éviter les réactions et les désordres, que pouvaient commettre les détachemens partiels, elle fut faite par des corps entiers, sous les yeux des chefs et des généraux. La dis-

cipline des troupes, les ordres sévères du prince Eugène, et la protection efficace accordée aux habitans paisibles, isolèrent tellement les chefs fugitifs, qu'ils commencèrent à ne plus trouver d'asile. La prudence avec laquelle s'opéra le désarmement, fit qu'il ne put être achevé que vers la fin de janvier 1810. Le 26 janvier, les divisions Broussier et Barbou, qui s'étaient concentrées de Sterzing à Botzen, commencèrent leur mouvement d'évacuation, qui fut achevé le 10 février. Il ne resta dans le Tyrol méridional que des troupes italiennes; le Tyrol septentrional fut occupé par les Bavarois.

Le 27 janvier, Hofer avait été arrêté au haut du Passeyr, au pied des glaciers, et sur l'indication des habitans, par un détachement de cinq compagnies d'élite, commandé par un chef de bataillon. Il fut envoyé à Trente, et de là à Mantoue, où il fut jugé et condamné, pour le fait de la proclamation, par laquelle il avait appelé les Tyroliens aux armes, après avoir fait sa soumission et avoir reçu l'assurance de ne point être inquiété. Cette victime d'un dévouement fanatique, des promesses que l'Autriche lui fit faire par ses agens, des suggestions des Kolb, des Eisenstecker, et surtout des deux capucins Joachim et Pierre, excita la pitié. Il n'avait point été cruel, et quelques traits de générosité envers des prisonniers français ne pouvaient pas être

oubliés par des militaires. Les juges même auraient désiré le sauver, et il lui fut suggéré de désavouer une proclamation, qu'il n'avait point écrite, et où la signature pouvait avoir été contrefaite. Mais le fanatisme, que lui avaient inspiré les prêtres, lui fit préférer ce qu'il appelait le martyre, comme si la religion eût réclamé l'insurrection du Tyrol. On aurait pu l'épargner, et on regretta de le voir périr, lorsque les deux capucins, dont il avait été l'instrument, semblaient, en continuant à vivre, insulter à sa cendre, et à la crédulité des peuples.

Pour ne point interrompre le récit de l'expédition du Tyrol, nous avons suspendu celui des événemens appartenans plus particulièrement au royaume d'Italie. Nous allons y revenir : dès que le prince Eugène eut reçu, à Villach, l'avis que Hofer avait ordonné le désarmement du Tyrol, ne jugeant plus sa présence nécessaire à l'armée, il était revenu à Milan, où il arriva le 14 novembre 1809. Ce jour-là, fut promulgué le décret royal, qui fixait les attributions du sénat. Ce corps, qui fut chargé de l'examen des comptes des ministres, et de faire connaître au souverain les vœux et les besoins de la nation, se trouva ainsi remplacer le corps législatif, dont il n'avait été fait aucune mention dans les statuts constitutionnels précédens. Le pouvoir accordé, par le même décret, au sénat, de juger les questions

d'inconstitutionnalité dans les actes des colléges électoraux, en fit le premier corps de l'état. Il y eut à peu près à cette époque quelques changemens dans le ministère. Le comte de Brème, qui avait remplacé M. Felici, dans le ministère de l'intérieur, fut remplacé lui-même par le secrétaire d'état Vaccari; la direction générale de la police fut ôtée au sénateur Guicciardi, et donnée au conseiller d'état Mosca. Le comte de Brème, d'un esprit faible et peu éclairé, n'était pas propre à un ministère aussi important, dans un état où il fallait tout organiser. Son successeur, travailleur infatigable et zélé, homme éclairé et intègre, changea bientôt la face de ce ministère, et fit beaucoup de choses utiles à sa patrie. Le sénateur Guicciardi était une créature de Melzi, et, comme directeur général de la police, il était plutôt nuisible qu'utile au gouvernement, autant par le défaut de surveillance, où il en aurait fallu, que par les formes irritantes dont il avait entouré la police. Son successeur, homme probe, instruit et bien intentionné, fit de la police, ce qu'elle devait être, la protectrice des citoyens paisibles, et la gardienne des mœurs, autant que l'appui du gouvernement. Les conspirateurs, et surtout l'auteur des Mémoires sur la cour du prince Eugène, ont beaucoup loué le tact et la finesse de Guicciardi, qui fermait les yeux sur leurs trames, et ils ont dit beau-

coup de mal de Mosca; qui les gênait. Ils auraient cependant dû le remercier de s'être contenté de les empêcher de faire du mal, au lieu de les châtier, comme il le pouvait, et comme ils le méritaient.

Peu après son retour à Milan, le prince Eugène fut appelé à Paris, pour assister à un acte qui devait avoir, et qui eut, en effet, une bien grande influence sur sa carrière politique. C'est ici où nous le verrons déployer cette grandeur d'âme et cette loyauté de caractère, qui ne l'abandonnèrent jamais, dans les circonstances les plus critiques de sa vie. Depuis la nomination du prince Eugène à la vice-royauté d'Italie, la famille Bonaparte n'avait pas cessé de s'élever contre lui, et de chercher à lui nuire dans l'esprit de l'empereur Napoléon. Toutes les suggestions contre son zèle et sa fidélité échouèrent cependant; Napoléon était trop bon juge pour se laisser abuser sous ce rapport: les faits parlaient. Mais il en fut un qui l'ébranla, ce fut la considération de la succession au trône de France, qui pouvait passer sur la tête du prince Eugène, à défaut d'héritiers directs et naturels. La famille Bonaparte se réunit toute, pour peindre à Napoléon, sous les couleurs exagérées de la haine et de la jalousie, le dommage qu'il faisait par là à ses propres parens. Laisser au prince Eugène l'expectative de la couronne de France, et même

seulement de celle d'Italie, était, selon eux, élever autel contre autel; sacrifier la famille Bonaparte à la famille Beauharnais. Lorsque Napoléon pouvait encore avoir lui-même des enfans, pourquoi fallait-il qu'il se privât des douceurs de la paternité, et de l'espérance de léguer sa couronne à un successeur qui lui devrait le jour?

Mais, pour y parvenir, il fallait rompre les liens qui l'attachaient à l'impératrice Joséphine; ces liens qui avaient été comme le signal de sa gloire et de sa grandeur, et l'heureux augure de sa puissance. Ce souvenir ineffaçable, les vertus de Joséphine, l'amour et la vénération des peuples, qu'elle avait si bien mérités, firent long-temps balancer Napoléon. Mais il n'est point d'émotions plus fortes, pour une âme sensible, que celles qui tiennent à l'amour paternel, gravé par la nature dans tous nos cœurs. Elles l'emportèrent et il céda aux instances réitérées de sa famille. Bientôt on sut y joindre des considérations politiques, dont l'avenir n'a pas tardé à démontrer la futilité. Tandis que les dynasties de l'Europe étaient toutes alliées entre elles, par une multiplication de mariages réciproques, celle de Napoléon, comme isolée en Europe, ne reposait encore que sur la France. On crut, ou on feignit de croire, pour le persuader à Napoléon, qu'il fallait qu'il entrât lui-même en alliance avec quelqu'une des

familles souveraines, et que son successeur trouvât des parens parmi les princes de l'Europe. Les catastrophes de 1814 et 1815 ont été le fruit de cette funeste erreur, et ont démontré qu'une alliance étrangère, loin de prévenir une défection, ne sert, la plupart du temps, qu'à la rendre plus odieuse et plus immorale. Aucune considération, rien de ce qui est sacré parmi les hommes, ne balance les intérêts de la politique de ce siècle, ni n'empêche les crimes qu'elle ordonne.

Quoique Napoléon se fût décidé à dissoudre son mariage, il ne voulut pas néanmoins que le fait suivît immédiatement sa résolution. L'opinion publique, si fortement prononcée pour Joséphine, demandait à être ménagée. L'empereur Napoléon voulait surtout éviter le reproche de légèreté et d'ingratitude; il lui importait donc que la nation connût les motifs qui le décidaient, et qu'ils lui fussent présentés, de manière à lui concilier l'opinion publique. Malheureusement l'agent dont il fit choix, pour une mission aussi délicate, et que son emploi désignait pour la remplir, fut ce même Fouché, dont le nom ne saurait se rencontrer dans l'histoire, si ce n'est à côté d'une infamie. Porté par son propre caractère, poussé par les suggestions de la famille Bonaparte, il crut parvenir à son but et flatter Napoléon, en essayant de flétrir la victime qui devait être sacrifiée.

Bientôt des légions de mouchards se répandirent dans tous les lieux publics, et pénétrèrent même dans les sociétés particulières, tenant les propos les plus indécens et les plus révoltans, sur le caractère et les mœurs de l'impératrice Joséphine. L'opinion publique repoussa avec force ces hideuses calomnies, et ne tarda pas à prononcer son jugement, en face de Napoléon même. Un jour qu'ils étaient tous deux au théâtre, les spectateurs accueillirent Joséphine, avec des expressions si vives et si unanines d'attachement et de respect, que non-seulement elle en fut émue, mais que Napoléon même en fut ébranlé. Bientôt il fut éclairé sur la cause de ce mouvement extraordinaire, et il y connut le résultat de la honteuse conduite de Fouché, et de l'indignation qu'elle avait causée. Ce dernier fut mandé et reprimandé fortement; les discours cessèrent; mais cette tentative eut un funeste effet, dans l'esprit d'un grand nombre, qu'elle commença à éloigner de Napoléon.

Le divorce était cependant résolu, et, peu après la paix de Vienne, des négociations s'entamèrent, pour le mariage de Napoléon avec uue archiduchesse. C'est à cette occasion que le prince Eugène fut mandé à Paris, où, comme archichancelier d'état de l'empire, sa présence devenait nécessaire, pour un acte auquel l'empereur Napoléon voulait donner un caractère,

d'autant plus légal, qu'un sentiment intime devait le lui reprocher. Le prince Eugène se trouvait dans une position difficile et délicate. Il n'ignorait pas ce qui se passait, et il était placé entre ses devoirs de sujet et de grand dignitaire de l'empire français, et ceux, plus sacrés encore, que la nature lui imposait envers sa mère. Nous verrons comment il sut en sortir.

En arrivant à Paris, les premiers pas du prince Eugène furent dirigés vers sa mère, et sa première démarche porta le caractère de la droiture et de la loyauté, qui étaient si profondément gravées dans son cœur. Dans la position où l'empereur Napoléon se trouvait, vis-à-vis de tous deux, une explication franche et sincère était non-seulement nécessaire ; elle était urgente. Sous le voile sombre qui enveloppait la cour, couvaient la méfiance et la gêne réciproque ; la malveillance y distillait ses poisons dans l'ombre. Le silence ne pouvait qu'aggraver une position pénible et douloureuse, et amener enfin des déchiremens, là où il était peut-être encore possible de conserver de la décence et de la dignité, et d'une affection, qui n'existait plus, sauver au moins l'estime mutuelle.

Telles furent les réflexions que fit le prince Eugène et qu'il fit facilement approuver par sa mère. Il demanda donc à l'empereur Napoléon, pour l'impératrice et pour lui, une audience, où

l'on pût s'expliquer sans détour et à cœur ouvert. Elle fut accordée. Il est facile de concevoir combien une entrevue pareille fut pénible. L'empereur Napoléon fut interpellé par son épouse, de dire franchement quels étaient les motifs qui l'engageaient à vouloir la dissolution de leur mariage. Laissant de côté toutes les suggestions de famille, Napoléon se retrancha sur la raison d'état; l'intérêt et le bonheur de la France exigeaient que Napoléon eût des successeurs directs et naturels, et que la dynastie, qui occupait le trône impérial, se liât avec les autres maisons souveraines de l'Europe. Telle fut la substance du discours qu'il tint, et où il s'appliqua à justifier les motifs qu'il alléguait, et à démontrer leur solidité. « Je ne crois pas, répondit Joséphine, que notre séparation puisse causer » votre bonheur, je crains plutôt qu'elle ne vous » soit nuisible. Mais dès que V. M. me parle » de l'intérêt et du bonheur de la France, je » cède : il n'est rien que je ne sacrifie au bien » de ma patrie. Cependant que deviendra mon » fils, privé de l'appui de sa mère? Que deviendront les promesses solennelles que vous lui » avez faites? Assurez-lui au moins le royaume » d'Italie... » — « Arrêtez, ma mère, s'écria à son » tour le prince Eugène, cessez de vous occuper » de moi. Votre séparation doit être l'effet de » votre conviction et de votre consentement

» mutuel ; elle ne peut pas être marchandée, et » je ne saurais accepter une couronne à ce prix. » Tant de noblesse d'âme et un désintéressement aussi pur devaient toucher l'empereur Napoléon, et l'émurent en effet; il se hâta de rassurer son épouse, en lui promettant de nouveau d'assurer au prince Eugène un sort digne de lui. Nous verrons quel sort les événemens destinaient à ces promesses.

Le prince Eugène avait obtenu ce que sa prudence et sa tendresse filiale lui avaient fait désirer, pour sa respectable mère. La dissolution des liens qui l'unissaient à Napoléon, prenait l'aspect, plus décent pour tous deux, d'un consentement mutuel. Eugène pouvait remplir le pénible devoir que lui imposait sa charge, sans manquer au respect et à l'affection filiale, et il le devait, pour l'honneur même de celle qui l'y avait autorisé, par son consentement. S'y refuser n'eût été que provoquer des scènes affligeantes, et peu dignes de tous. Il était plus noble que Joséphine descendît de ce trône, qu'avaient mérité ses vertus, volontairement et avec dignité, que de la voir augmenter le nombre des souveraines répudiées, par la volonté toute-puissante de leurs époux. Dès ce moment tout rentra, au moins en apparence, dans l'ordre accoutumé; la défiance et la gêne disparurent; la malveillance fut enchaînée et réduite au silence. La tristesse seule resta, et ce

sentiment douloureux, qui affectait tous les cœurs, ne s'en effaça jamais entièrement.

Le moment fatal arriva. L'acte de séparation devait être lu par Joséphine elle-même, qui y comparaissait comme agissant également par sa volonté propre. Les consolations, la tendre affection, l'exemple même de son fils, lui avaient rendu quelque courage. Elle voulut s'efforcer de surmonter ce dernier moment d'amertume ; mais bientôt la foule des sentimens, qui l'oppressaient et la déchiraient, étouffèrent sa voix tremblante.... le papier fatal échappa de ses mains.... Le *chancelier* acheva la pénible lecture. Le 16 décembre, le prince Eugène, ou plutôt l'archichancelier d'état de l'empire français, annonça la dissolution du mariage de Napoléon, et rendit compte des motifs de l'empereur. La sagesse, et la noble décence de son discours, lui méritèrent tous les suffrages, et lui valurent des témoignages flatteurs de l'estime publique. On ignorait cependant assez généralement ce que nous venons de rapporter, qu'aucun des intéressés n'avait encore divulgué, quoique par des motifs bien différens.

C'est ainsi que le prince Eugène s'acquitta de la tâche pénible et délicate, qui lui était imposée, et c'est ce qui doit donner la juste mesure de son caractère. Supporter le malheur avec constance et résignation, ne pas l'aggraver par des plaintes ou des récriminations inutiles, est le devoir de

tout homme sensé; c'est le partage de la philosophie passive. Mais il n'appartient qu'à une grande âme de le dominer, avec autant de dignité que de courage, et d'en tirer même un nouvel éclat.

Le prince Eugène fut de retour à Milan le 18 février. Pendant ce temps, les négociations pour le mariage de Napoléon avec une archiduchesse d'Autriche avaient obtenu leur effet, et bientôt tout fut préparé à Paris pour la réception de la nouvelle impératrice. Le prince Eugène, et la princesse son épouse, furent appelés pour y assister, et quittèrent Milan le 12 mars. Si, d'un côté, le prince ne pouvait se dispenser d'obéir à l'ordre qu'il reçut, de l'autre Napoléon aurait pu lui épargner ce nouveau motif de douleur. Il ne devait pas ignorer tout ce que le sacrifice de Joséphine avait de douloureux et de pénible. Une généreuse délicatesse, bien plus digne de la véritable grandeur, que l'éclat des pompes, faites pour en imposer aux yeux du vulgaire, aurait été ici à sa place. Nous n'entrerons pas dans le détail des fêtes qui célébrèrent l'union de la France et de l'Autriche, étonnées de se trouver un moment réunies. Cette époque était celle de l'apogée de Napoléon; la fortune lui sourit encore une fois, en lui accordant un fils, puis elle l'abandonna. Le vice-roi et la vice-reine furent de retour en Italie au mois de juillet.

Dès la fin de 1809, les troubles occasionés en Dalmatie par les intrigues des agens de l'Autriche, obligèrent Napoléon à déclarer cette province en état de siége, ainsi que l'Istrie. Bientôt toutes deux furent ôtées au royaume d'Italie, et réunies aux provinces illyriennes, appartenantes à l'empire français. En même temps des négociations entamées avec la Bavière, amenèrent la cession, au royaume d'Italie, du Tyrol méridional. Cette province forma un département, sous le nom de *Haut-Adige*, dont le chef-lieu était Trente. Sa population était de deux cent soixante-quatre mille deux cents âmes. De cette manière le royaume d'Italie resta composé de vingt-quatre départemens, dont la population totale était de six millions quatre cent soixante-un mille huit cents habitans.

Des plaintes graves, qui s'élevèrent de toutes parts contre le ministère de la guerre, à la tête duquel se trouvait depuis plus d'un an le général Caffarelli, obligèrent l'empereur Napoléon à le rappeler. Il fut quelque temps sans être remplacé. Aucun autre changement n'eut lieu dans le ministère, si ce n'est le remplacement du ministre du trésor Veneri, par le sénateur Birago. L'administration du comte Veneri avait été aussi bonne qu'on pouvait l'attendre, d'un homme éclairé, intègre et zélé; son grand âge seul motiva sa retraite.

Cette année vit également mettre fin à une trame, qui menaçait la tranquillité intérieure du royaume, et qui fut le dernier effort de la faction jésuitique, dirigée et poussée par les débris de la théocratie romaine. Nous avons déjà vu plus haut que les hostilités sourdes, les intrigues et les actes scandaleux de la cour de Rome, avaient obligé, dès 1808, l'empereur Napoléon à réunir au royaume d'Italie, les légations de Macerata et d'Urbin et la Marche d'Ancône. Cette mesure ne pouvait qu'augmenter la haine des prélats, qui composaient le gouvernement pontifical, et leur faire redoubler leurs menées obscures, afin de troubler, à tout prix, et l'empire français et le royaume d'Italie. Le pape lui-même se montra plutôt un homme violent, et emporté outre mesure, que le chef d'une église, qui prétend être basée sur la douceur, la paix et l'harmonie. Ce n'était plus l'évêque d'Imola, prêchant la république, et démontrant, dans une éloquente homélie, que ce gouvernement est le seul selon l'esprit du christianisme. La tiare pontificale en avait fait un digne successeur de Grégoire VII, et de ceux qui, foulant aux pieds la décence et la morale, armèrent, contre l'empereur Henri IV, les mains parricides de son fils. Il montra la prétention de ramener les ténèbres de ces siècles barbares, au milieu des lumières du 19e.

Dès la fin de 1808, la cour de Rome se présenta sous un aspect hostile, aussi ridicule, sous le rapport de la force ouverte, que dangereux, par l'effet que pouvaient produire ses menées criminelles, sur l'esprit des peuples livrés, par la superstition, à son influence. D'un côté, elle excitait ses sujets contre la France et les préparait à un armement général, auquel elle les faisait préluder par des assassinats. De l'autre, elle répandait ses manifestes clandestins au milieu des populations de l'Italie, soit par des écrits incendiaires, soit en glissant le poison de la rébellion, et les semences du meurtre, jusque dans les livres de prières, qu'elle faisait colporter et répandre dans le royaume. Le mal ne s'arrêtait pas là. Ces productions immorales du jésuitisme, de l'ambition et de la cupidité théocratiques, passaient les Alpes et arrivaient jusqu'à Lyon. Là un homme, devenu plus tard hideusement célèbre, à la tête de la police immorale et sanguinaire des disciples de Loyola, les répandait dans l'intérieur de la France. Alors, il n'était encore qu'un employé administratif obscur, justement suspect de malversations, et qui, dit-on, a échappé à la vengeance des lois, par l'effet des bouleversemens de 1814 et 1815.

Dès que la cour de Rome vit celle de Vienne se mettre en état de guerre contre la France, elle entra secrètement dans l'alliance des coalisés, et

se prépara à se joindre à eux, aussitôt que les armes victorieuses de l'Autriche, en arrivant sur le Pô, lui prêteraient l'appui dont elle avait besoin. De concert avec les Anglais, qui menaçaient le royaume de Naples sur toutes ses côtes, des bandes de brigands, organisées en Calabre et dans les états pontificaux, interceptaient les communications, et en retenant le roi Joachim à la défense de sa capitale, l'empêchaient de contenir les états romains. Un pareil état de choses ne pouvait durer, surtout lorsque l'empereur Napoléon se voyait obligé de réunir toutes ses forces, dans le centre de l'Autriche, et de laisser l'Italie presque dégarnie; il suffit, pour justifier et légitimer la mesure prise par Napoléon, le 17 mai 1809, de faire séquestrer les états du pape. Plus tard, le 6 juillet, le pape fut enlevé de Rome et transféré à Savone. On a prétendu, et un écrivain de beaucoup d'esprit a entrepris de prouver, que Napoléon était étranger à cette mesure, que le roi de Naples, Joachim, prit, sans son consentement, et pour se tirer de la situation critique où il se trouvait, autant que pour rétablir la tranquillité dans l'Italie centrale, troublée par les menées de son gouvernement. En effet, dès que le pape eut quitté Rome, tout rentra dans l'ordre, et les troubles cessèrent.

Il est possible qu'en effet Joachim n'ait pas demandé l'autorisation de Napoléon, ou qu'il

ait prévenu ses ordres. Il l'est également que Napoléon, forcé à une mesure violente, qui n'était, ni dans son caractère, ni dans sa politique, n'ait pas été fâché d'en répudier la responsabilité. C'est ce qu'on appelle un désaveu politique, et on sait ce qu'ils valent. Mais il est un fait incontestable. *La découverte et la saisie, à Trieste, d'un magasin considérable d'effets militaires*[1], *fournis par les Anglais au pape, et destinés pour les troupes qu'il devait lever contre nous, constituaient ce souverain dans un état de guerre contre la France, combiné avec les préparatifs d'une trahison manifeste.* Ce fait seul autorisait Napoléon à user du droit de guerre et à faire son ennemi prisonnier. C'est ainsi, que, en 1756, Frédéric II se crut autorisé à faire prisonnière l'armée saxonne à Pirna. En vain les partisans du jésuitisme ont-ils voulu incriminer cet acte du droit naturel, en couvrant le pape de la tiare du souverain pontife, et en substituant le caractère sacré du chef de la religion catholique, au caractère profane du souverain temporel. Il n'agissait dans le cas présent que comme souverain temporel, puisque rien ne menaçait cette religion, qu'il aurait dû s'appliquer à maintenir dans sa pureté, et se contenter de faire honorer par son exemple. Le crime le plus impardon-

[1] Voyez tome Ier., page 293.

nable, l'impiété la plus monstrueuse, est celle de faire servir la religion à des intérêts temporels sordides, et de l'appeler au secours de l'ambition déçue, dans ses projets usurpateurs.

Ainsi contenus et empêchés de pouvoir exciter une rébellion ouverte, les jésuites et leurs partisans recoururent de nouveau à leurs manœuvres ténébreuses. Personne n'ignore que l'association jésuitique est en elle-même une franc-maçonnerie théocratique, qui a emprunté à l'autre son organisation, ses usages, ses formes, et jusqu'à ses rites intérieurs. Dès la fin de 1809, les jésuites ajoutèrent, en Italie, aux différentes classes de leurs adeptes, une classe de *néophytes*, et la société prit le nom de *Société théocratique anti-Napoléonienne*.

Le comité principal des conspirateurs était à Lugo, entre Bologne et Ravenne, et siégeait dans l'antre de l'inquisition, qui y avait existé. Un autre comité était établi à Bellune. Ces deux points centraux formaient une ligne de correspondance entre Rome, d'un côté, Vienne et le Tyrol, de l'autre; quelques clubs subsidiaires, établis à Ferrare, à Padoue et dans d'autres villes, achevaient de lier les deux extrémités de la ligne. C'est de ce comité directeur que partit le plan et le signal de la seconde insurrection du Tyrol.

L'auteur, qui commandait au commencement

de 1810, dans le département de la Brenta (Padoue), eut le premier avis de cette conspiration jésuitique. Les mesures de surveillance les plus rigoureuses furent prises; même un cordon, sur le Pô, fut établi, afin d'examiner les voyageurs, qui, sous différens prétextes, allaient assez souvent, et contre l'ordinaire, de Lugo à Bellune, et réciproquement. Tout ce que l'auteur put obtenir par les recherches les plus scrupuleuses et l'examen le plus attentif, fut de connaître exactement quels étaient les principaux correspondans des comités jésuitiques dans le departement; leur nombre se réduisait à une douzaine. Mais les règlemens de police étaient tellement conservateurs de la liberté des citoyens, qu'il n'était pas possible d'en obtenir davantage, sans les violer; c'est ce qu'on ne savait pas faire dans le royaume d'Italie. Dans une pareille circonstance, le seul moyen d'arrêter la conspiration, qui restât encore, était l'ouverture des lettres, des individus connus pour y participer, et tellement signalés que les preuves matérielles, résultantes de leur correspondance, devaient suffire pour les faire condamner par les tribunaux. Le conseil d'état, consulté sur cette question, décida *que le secret des lettres ne pouvait être violé que dans des cas extrêmement urgens, et à la vue d'un danger grave et imminent, qui ne se présentait pas encore, dans la circonstance actuelle.*

Les recherches et la surveillance continuaient encore avec aussi peu de succès, lorsque le *comité lui-même* se livra au pouvoir des tribunaux. L'école d'Escobar, qui avait produit les Malagrida, les Jacques-Clément et les Ravaillac, ne pouvait pas produire d'autres fruits. Mais les temps étaient passés, et l'assassinat pouvait être canonisé dans les oratoires des jésuites, sans échapper pour cela à la vindicte des lois. Une des obligations imposées aux néophytes, pour les mettre en état de grâce et leur mériter de passer au nombre des adeptes, était celle d'assassiner un franc-maçon, comme étant nécessairement libéral, ou un napoléoniste, comme excommunié par le pape. La première tentative fut malheureuse.

Un apothicaire de Lugo, qui demeurait presque hors de la ville, sur le chemin de Ravenne, vit un matin de bonne heure sortir l'adjudant-major de la garde nationale, accompagné d'un jeune homme de la même ville, âgé tout au plus de vingt ans. Une demi-heure n'était pas encore écoulée, lorsque l'apothicaire vit revenir chez lui le jeune homme pâle et tremblant, qui, prétextant avoir été saisi à la promenade d'un mal subit, lui demanda un cordial. Ce prompt retour, le trouble du jeune homme, l'absence de l'adjudant-major, firent naître des soupçons à l'apothicaire. Prétextant avoir à préparer un cordial qui fît l'effet désiré, il fit entrer celui qu'il

jugeait coupable, dans l'arrière-corps de logis, et envoya chercher le commissaire de police. Pendant ce temps, il vit arriver dans son laboratoire l'adjudant-major blessé. Le jeune homme, qui était son assassin, était venu le matin lui proposer une promenade; à quelque distance de la ville, le néophyte des jésuites, prétextant un besoin naturel, s'était arrêté. L'adjudant-major continuait son chemin au petit pas, lorsqu'au bout de peu d'instans il entendit un coup de pistolet, et se sentit atteint. La main de l'assassin, non encore faite au crime, avait tremblé, et la balle manquant son but, frappa l'adjudant-major à l'épaule. Le coup le renversa; mais, après quelques minutes, étant revenu à lui, il se releva, rentra en ville, et se dirigeait chez l'apothicaire, pour se faire panser. Ce dernier sut alors qu'il tenait, en effet, l'assassin; et, le commissaire de police étant arrivé, le jeune homme, mis en présence de sa victime, avoua tout. Le commissaire de police, se trouvant tout à coup au but de ses longues et inutiles recherches, promit, selon l'autorisation qu'il en avait, l'impunité au coupable, et en obtint toutes les indications qu'il désirait.

Les chefs de la conspiration furent arrêtés à Lugo et dans d'autres lieux, et une procédure s'instruisit contre eux, à la cour de justice de Bologne, dans le ressort de laquelle s'était commis

le crime. Bientôt le nombre des personnes compromises se trouva monter à quelques milliers, et, avant que de provoquer leur arrêt d'accusation, le procureur du roi crut devoir demander des instructions. La conjoncture était délicate, et, en poursuivant autant de coupables, on allait alarmer un grand nombre de familles, et peut-être produire des insurrections partielles, et répandre du sang, dont le gouvernement du prince Eugène était avare. Les principaux chefs de la conspiration, dont quelques-uns avaient pu s'enfuir, n'étaient qu'au nombre de trente, dans les prisons. Il y avait contre eux assez de chefs d'accusation et de preuves personnelles, pour les condamner, sans impliquer d'autres individus dans le procès. En se contentant de leur châtiment, la grande masse des conjurés, qui était plutôt égarée que coupable, ne se voyant pas inquiétée, ni compromise, se tranquilliserait, et l'exemple devait suffire pour la retenir dans le devoir, et la mettre en garde contre de nouvelles suggestions jésuitiques.

Ce fut à ce parti que s'arrêta le gouvernement, comme le plus prudent, et en même temps le plus équitable et le plus humain. Les trente conspirateurs, jugés par leurs juges naturels, furent condamnés. Un seul échappa à l'échafaud, en se précipitant par la fenêtre de la salle d'audience, la tête la première, sur le pavé; les

autres furent exécutés dans la grande cour du palais de justice. La procédure, relative aux individus non mis en cause, fut anéantie. Le gouvernement recueillit le fruit de sa sagesse et de sa prudence : tout resta tranquille désormais, et ce ne fut qu'en 1814, lorsque déjà les armées autrichiennes étaient arrivées sur les bords de l'Adige, que les jésuites osèrent remuer de nouveau.

La paix étant rétablie sur le continent européen, le prince se livra tout entier à l'administration intérieure du royaume, et à l'encouragement du commerce et de l'industrie. Nous allons rapporter brièvement les principaux actes administratifs de cette année.

Un décret, du 24 février, accorda à la fabrique de la cathédrale de Milan un fonds de deux millions de biens domaniaux, pour l'achèvement de cet édifice. Un autre, du 21 juillet, ordonna l'organisation de sept compagnies de canonniers gardecôtes, dont quatre dans la direction de Venise, et trois dans celle d'Ancône. Quatre autres décrets accordèrent au ministère de l'intérieur une somme de deux cent mille francs, pour l'acquisition de machines à filer le coton, le lin et le chanvre, et une de cent cinquante mille francs pour encourager la culture du coton; une gratification de cinquante mille francs, à répartir entre les quatre établissemens qui auraient fourni

le plus de sucre de raisin; et une prime de trente mille francs, pour le meilleur projet d'une machine à moudre les grains à Venise, en profitant du flux et du reflux de la mer. Cette année, le gouvernement s'empara du débit des sels. Un décret royal, du 29 juin, en interdit la fabrication aux particuliers, qui n'étaient pas possesseurs de mines, de fontaines ou de marais salans; ces derniers devaient en faire la déclaration et attendre l'autorisation du gouvernement, qui se réservait l'achat.

Les Anglais, qui infestaient l'Adriatique par leurs pirateries, et qui inquiétaient les côtes, en y jetant à chaque instant des bandits, et par leur correspondance active avec les mécontens de l'intérieur, avaient établi dans l'île de Lissa une station fixe, qui leur servait d'entrepôt et de point de départ. Le prince Eugène résolut de détruire ce nid de corsaires, successeurs des anciens Uscoques. Une expédition, composée de deux frégates et deux corvettes italiennes, et de deux frégates françaises, mit à la voile de Venise, le 30 octobre, sous les ordres du capitaine de vaisseau Dubourdieu. La station anglaise fut surprise et détruite, environ quarante bâtimens, charges de marchandises, furent incendiés, et quelques vaisseaux français et italiens délivrés; le dommage de l'ennemi fut évalué à environ vingt millions. Jusque-là tout allait bien. Mais,

croisant dans les eaux de la Lissa, le capitaine Dubourdieu eut connaissance de la flotte anglaise, de même force que la sienne. Emporté par son courage il força de voiles pour l'atteindre, sans égard à la marche diverse de ses bâtimens. Il arriva par conséquent en colonne, à assez grande distance, sur l'ennemi, qui venait en bataille et serré. Dès le commencement du combat, le capitaine Dubourdieu fut tué; les deux frégates françaises quittèrent le combat, en forçant de voiles sur Raguse; les corvettes italiennes les suivirent. Les deux frégates italiennes, restées seules, eurent alors à soutenir l'effort du combat; elles étaient montées chacune par trois cents hommes du 3e. de ligne italien, et elles opposèrent pendant long-temps la résistance la plus honorable. Enfin une, désemparée, s'échoua sur la côte de Lissa, où elle fut brisée et incendiée. L'autre, commandée par le capitaine de frégate Pasqualigo, n'amena son pavillon qu'après avoir perdu cent cinquante hommes de la garnison et la moitié de son équipage, et au moment de couler bas. Le brave Pasqualigo, quoique fait prisonnier, fut nommé capitaine de vaisseau et échangé peu après.

Le 6e. régiment de ligne, dont le numéro avait été laissé vacant, fut organisé au mois de novembre. Il existait à l'île d'Elbe un corps appelé *légion coloniale*, et qui se composait d'individus ren-

voyés des corps de l'armée pour inconduite, de vagabonds sans aveu, et d'individus coupables de rébellion et d'insurrections partielles, et que le gouvernement n'avait pas voulu mettre en jugement, en raison de la sévérité des lois, trop dures pour des individus égarés, par des suggestions étrangères. Ce corps se trouvant alors fort de quatre mille hommes, l'auteur reçut l'ordre d'en extraire six ou sept cents individus jugés incorrigibles, et qui devaient former le nouveau bataillon colonial, et d'organiser le restant en un régiment de quatre bataillons, qui prit de suite rang dans l'armée.

Le 9 décembre, la vice-reine mit au monde un prince, qui reçut le nom d'Auguste-Napoléon.



CHAPITRE IX.

Querelles intérieures suscitées par le pape et le clergé. — Naissance du fils de Napoléon. — Projets de Napoléon au sujet du prince Eugène. — Anecdote de la cour du prince Eugène. — État du royaume à la fin de 1811. — Guerre de Russie. — L'armée d'Italie forme le 4e. corps de la grande armée. — Elle passe le Niémen. — Combats devant Vitepsk. — Passage du Dnieper. — Bataille de Borodino. — Arrivée à Moscou. — Retraite. — Bataille de Malo-Iaroslavetz. — Bataille de Viazma et combat de Krasnoi. — Désorganisation du 4e. corps. — Affaires intérieures d'Italie.

L'AN 1811 fut tranquille, sous le rapport de la politique générale. La paix continentale avait, au moins en apparence, ramené le calme en Europe. L'Autriche, assurée d'avoir endormi Napoléon par son mariage, travaillait à réparer ses pertes, et à se remettre, en silence, en état de reprendre les armes à la première occasion. Rien ne paraissait vouloir troubler l'harmonie continentale, dont les expressions se trouvaient dans tous les journaux; mais le génie du mal planait sur l'Europe. L'Angleterre, que sa politique, ses mœurs et son caractère national, rendent l'ennemie de ce qui n'est pas elle, et mettent hors de l'humanité, commençait à réunir

les matériaux d'une nouvelle coalition. La haine irréconçiliable de l'Autriche, le ressentiment de la Prusse, l'ambition qui bouillonnait dans la tête légère de l'empereur de Russie, lui fournirent les moyens de parvenir à son but. Dès cette année, la Russie commença à changer de politique, et le désir de domination et de suprématie disposait déjà son souverain à se préparer à une nouvelle lutte. Il occupait la place d'Attila, et régnait sur ces mêmes Slaves, qui, sous le nom de Huns, ont ravagé la Germanie et les Gaules, il y a quatorze siècles [1].

Pendant que l'orage grondait ainsi, loin des yeux du vulgaire et à l'insu des peuples, des troubles d'une autre espèce agitaient la France et l'Italie. L'ancienne querelle, suscitée par les papes dans les siècles d'ignorance et de barbarie, celle de leur domination sur tous les souverains et de la théocratie universelle, se ralluma de nouveau. La grande massse des nations était trop éclairée, pour se livrer d'elle-même à la domination papale, dont l'effet inévitable était leur misère et leur abrutissement. Napoléon avait tous les moyens nécessaires pour réprimer

[1] Des recherches sur Gemona et sur l'invasion d'Attila, en Italie, et le siége d'Aquilée, ont prouvé que la population slave, qui habite le canton de Cesaris, dans les Alpes Juliennes, est descendante d'un reste des Huns qui accompagnaient Attila.

des prétentions odieuses et absurdes. Mais il ne fallait pas s'engager dans la querelle, où il ne pouvait que compromettre la dignité souveraine, en la mettant au pair, avec ceux qu'elle devait tenir sous ses pieds. Il eut la faiblesse de croire qu'il pourrait ramener à ses devoirs un clergé, excité par la cour de Rome, et déjà dirigé par les jésuites. Il voulut le convaincre et l'éclairer, en se servant des armes biens réelles que lui donnaient les maximes et les préceptes de l'Évangile, que ce clergé professait. Il oubliait qu'il n'est qu'un seul dogme religieux, que la cour de Rome professe de bonne foi et avec persévérance; celui de sa domination, de l'humiliation des souverains et de la spoliation des peuples. Il tomba sous l'influence et les intrigues de l'esprit prêtre, et les factieux, que les lois auraient pu atteindre et punir, dès qu'il entra en controverse avec eux, furent transformés en martyrs par le fanatisme et l'imposture.

Cette querelle, affligeante et ridicule, amena des adresses de différens évêques ou chapitres métropolitains, qui proposaient à l'empereur de se passer de l'institution canonique refusée par le pape, sans qu'il en eût le droit; puisque cette institution pouvait être donnée sans lui. Tous les évêques d'Italie, excepté l'archevêque d'Urbin, adoptèrent la doctrine émise par le chapitre métropolitain de Paris. Un concile, convoqué dans

la capitale de l'empire, fut le résultat de ces adresses, et devait donner une solution définitive, et ramener la paix, en faisant cesser l'abus qu'un prêtre étranger pouvait faire, de l'autorité que lui donnait le fanatisme, pour troubler les états voisins. Mais, à Paris, la scène changea; l'esprit jésuitique dominait déjà alors sûr le clergé français, et les évêques italiens se laissèrent la plupart entraîner par l'esprit ultramontain, d'opposition et de rébellion au souverain. Il fallut faire cesser ces scènes scandaleuses, en dissolvant un concile, qui, réuni pour ramener la paix et calmer les consciences timorées, se préparait à aggraver la discorde, et à jeter dans les peuples des semences de révolte et de guerre civile.

Les agens et les partisans de la cour de Rome et des jésuites en Italie, auraient volontiers profité, pour lever la tête, de la circonstance qui se présentait. Napoléon avait compromis la dignité et l'autorité souveraine, en consentant à argumenter contre des factieux, que l'intérêt des peuples mêmes aurait voulu qu'il se contentât de réprimer et de châtier. C'était le moment où ils auraient voulu reprendre une marche hostile plus ouverte. Mais, dans le royaume d'Italie, au lieu d'argumenter, les tribunaux punissaient. Ils se contentèrent donc de redoubler leurs manœuvres secrètes, en se servant de la confession, pour exiger que leurs pénitens se révoltassent contre le

souverain, et menaçant d'excommunication ceux qui lui resteraient fidèles. Tel est l'esprit de Rome et des disciples de Loyola, et la véritable religion qu'ils professent, en s'enveloppant dans le manteau du christianisme.

Le 20 mars 1811, la nouvelle impératrice des Français donna un fils à Napoléon. Le vice-roi fut appelé à Paris pour assister à sa naissance et à son baptême. Peu après le retour du prince Eugène, il parut se présenter une occasion, où Napoléon pourrait tenir à son égard la promesse faite à l'impératrice Joséphine : celle de lui assurer une couronne. La puissance de la France était arrivée à un tel degré de grandeur, qu'il n'y avait plus qu'un seul moyen de la mettre à l'abri de la jalousie de ses deux puissans rivaux, sur le continent, c'était de l'élever jusqu'au point où ses antagonistes seraient obligés de perdre l'espérance, de pouvoir désormais lutter contre elle. La position actuelle de l'Europe en offrait alors la possibilité, si les intrigues de l'Angleterre n'eussent déjà pas obtenu tant de succès. Pour éviter une rupture avec la Russie, et lui donner de l'occupation, en même temps qu'un élément à son ambition, Napoléon avait été obligé de consentir à ce qu'elle continuât la guerre contre les Turcs, et poursuivît ses succès sur le Danube. En achevant son ouvrage, en renversant, d'accord avec elle, ce dernier asile de la barbarie, au milieu de la

civilisation européenne, le partage même des provinces arrachées aux sauvages Osmanlis, assurait le succès des projets de Napoléon, sur le continent occidental. La Russie ambitionnait la possession de la Bessarabie, et des principautés de Moldavie et de Walachie, qui lui donnaient la navigation du Danube, et achevaient de lui assurer celle de la mer Noire. La garantie de la possession tranquille de ces provinces, devait amener la Russie à consentir à la création d'un état indépendant, dans la Turquie occidentale. Alors le royaume d'Italie pouvait être incorporé à l'empire français, et le royaume de Grèce indemnisait le prince Eugène, de la succession de l'Italie qu'il perdait.

Dès le mois de mai il fut question de la création d'un royaume de Grèce, qui devait comprendre la Hellade, le Péloponèse, la Thessalie, la Macédoine, l'Épire et l'Albanie, et dont la capitale serait Salonique. Une armée de soixante mille Français et Italiens, que devait commander le prince Eugène, était destinée à l'invasion de la Turquie d'Europe. Cette expédition, facilitée par la possession de la Dalmatie, la Croatie et Corfou, ne pouvait échouer que par des obstacles étrangers. L'auteur, qui commandait alors à Ferrare, et qui devait en faire partie [1], fut appelé à

[1] En 1810, l'auteur avait présenté à Napoléon un Mémoire militaire, sur l'invasion de la Turquie occidentale, qu'il avait visitée.

Milan, et travailla, avec le général Fontanelli, à la formation de l'état major du corps italien. Mais bientôt les démêlés qui s'étaient élevés avec la Russie, au lieu de se terminer à l'amiable, comme on le croyait, s'animèrent, et ne laissèrent presque plus d'espoir de conserver la paix avec cette puissance. D'un autre côté, les affaires d'Espagne allaient mal; par la faute des lieutenans de l'empereur, dont la jalousie réciproque de tous, et le manque de capacité de quelques-uns, prouva plus que jamais qu'ils n'étaient capables de rien de bon, que sous ses yeux. La réunion de l'armée d'expédition fut contremandée, avant que d'avoir commencé, et la division italienne du général Severoli passa en Espagne. Le général Fontanelli fut peu après nommé au ministère de la guerre, qu'il occupa jusqu'en 1814. Le nouveau ministre ne tarda pas à justifier la confiance de Napoléon, par une administration sage et éclairée, qui fit le plus grand honneur à sa capacité et à son caractère.

Cette même année il arriva un léger incident, particulier à la maison du prince, et sans aucune influence sur les affaires publiques, mais dont le misérable auteur des *Mémoires sur la cour du prince Eugène*, a fait un roman pathétique, pour avoir l'occasion de le calomnier. Un aide-de-camp du prince devint amoureux, ou crut le devenir; de la fille d'un négociant de

Botzen, en Tyrol. La jeune personne était riche et jolie. Elle se laissa probablement éblouir par un habit brodé, et par la perspective de paraître et de briller à la cour. Jusque-là il n'y avait rien d'extraordinaire, et il est probable que le mariage se serait fait, sans l'opposition des tuteurs; car la jeune personne était orpheline. Il est possible que ce qu'on dit aux tuteurs sur le caractère de l'aide-de-camp, qu'on peignit comme un homme peu délicat en femmes, dissipateur, et ayant une liaison intime à Milan, ait pu influer sur leur refus. Mais ce qui les épouvanta en effet, fut l'intention prononcée de l'aide-de-camp, de réaliser la fortune de sa future épouse, et d'en disposer à son gré. Cette fortune était placée dans le commerce de Botzen; et, par sa masse, elle menaçait, si on la retirait, de laisser un grand vide, et d'entraîner peut-être la faillite de quelques maisons. Ce motif suffisait pour décider les tuteurs à s'opposer au mariage, et à refuser la demande faite. Mais, ne voulant pas heurter de front, ils prirent un moyen terme: ce fut d'alléguer la grande jeunesse et la faible constitution de leur pupille, et d'exhiber un certificat du médecin, qui, pour ce motif, défendait de la marier avant vingt-cinq ans.

L'aide-de-camp refusé ne se tint pas pour battu, et, sans doute d'accord avec la jeune personne, qu'il ne pouvait pas enlever de sa maison,

par force et malgré elle, il résolut de passer outre, et partit de Milan pour se rendre sur les lieux. Le préfet de Trente le voyant arriver, à l'entrée de la nuit, n'ayant point de mission pour lui, et ne devant aller qu'à Botzen, soupçonna la vérité. Pendant qu'il retint l'aide-de-camp à souper, il expédia une estafette pour avertir les tuteurs. La jeune personne fut sur-le-champ éloignée et l'entreprise manqua [1]. Les tuteurs et le médecin n'étant pas employés, le prince Eugène n'aurait eu à destituer que le préfet, qui ne le fut à coup sûr pas. Le prince prit la chose comme elle le méritait : il n'y pensa plus.

Tout entier aux fonctions du gouvernement du royaume d'Italie, le prince Eugène s'y livrait avec son activité accoutumée. Tout était déjà créé ; mais il y avait encore beaucoup à perfectionner : après avoir élevé l'édifice en grand, il fallait en soigner les parties. Ce fut l'objet d'un grand nombre de décrets, dont le détail ne peut trouver place dans cet ouvrage. Les dispositions suivantes sont les seules dont nous croyons pouvoir faire une mention particulière. L'organisation de l'institut des sciences, lettres et arts, résidant à Milan, composé de soixante membres, et ayant quatre sections subsidiaires, à Venise, Bologne, Padoue et Vérone. La confirmation, sous le nom

[1] L'auteur tient ces détails du préfet même.

d'athénées libres, des académies particulières établies dans beaucoup de villes. Les règlemens sur les établissemens et les fonds de bienfaisance, attribués au ministère de l'intérieur, et sur la salubrité publique. L'établissement d'un bureau central des poids et mesures. L'introduction et la mise en activité des codes civil, de procédure, de commerce et des délits et peines. Les règlemens de police administrative et des douanes. Les règlemens sur la librairie et sur la propriété des ouvrages. Les règlemens sur les lycées, les concours et la distribution des prix; ceux sur les postes, dont le nombre et l'activité furent augmentés. La création de trois inspecteurs de l'instruction publique; celle d'un conseil général des arts, commerce et manufactures. Une prime d'un million à l'inventeur de la meilleure machine, pour filer le lin. Une nouvelle gratification de 50,000 francs, pour encourager la fabrication du sucre de betteraves.

A la fin de 1811, le royaume d'Italie avait atteint, non-seulement sous le rapport de l'administration intérieure, mais sous celui de l'organisation militaire et des finances, la situation que sa population et ses richesses lui destinaient, au milieu des puissances de l'Europe. Il ne manquait plus, pour consolider la force et la prospérité de cet état, que quelques années de paix, et les

améliorations de détail, que le temps seul peut faire connaître.

L'armée présentait l'effectif suivant :

Garde royale.

	Bat.	Escad.	Homm.	Chev.
Gardes d'honneur. . .	»	4	»	600
Vélites	2	»	1,500	»
Infanterie.	2	»	1,500	»
Chasseurs.	2	»	1,500	»
Dragons.	»	2	»	300
Artillerie.	»	»	»	100
Infanterie.				
Sept régim^s^. de ligne..	35	»	24,500	»
Quatre régim^s^. léger..	20	»	14,000	»
Dalmates.	5	»	3,500	»
Cavalerie.				
Deux régim^s^. de drag^s^.	»	10	»	1,200
Quatre de chasseurs...	»	20	»	2,400
Artillerie.				
Un régiment à pied...	2	»	2,400	
Un régiment à cheval.	»	6	»	600
Génie.				
Sapeurs et mineurs. . .	1	»	900	»
TOTAL.	69	42	49,800	5,200

La caisse d'épargnes avait quatre-vingt-douze millions en réserve.

Dès la fin de 1811, tout était prêt, pour la grande lutte qui allait s'engager entre la France et la Russie. L'armée d'Italie fut destinée à y prendre part, par la formation d'un corps, qui

devait être le 4e. de la grande armée, et que devait commander le prince Eugène.

Ce corps était composé comme il suit :

Garde royale.

	Bat.	Escad.	Homm.	Chevaux.
Lecchi.	6	8	4,500	1,100
Division Delzons.				
Huard.	16	»	12,000	»
Roussel.				»
Ferrière.				»
Division Broussier.				
Bertrand de Sivray.	16	»	12,000	»
Girardin.				»
Plausonne				»
Division Pino.				
Guillaume.	16	»	11,800	»
Fontane.				»
Dembowsky.				»
Cavalerie.				
Ferrière.	»	8	»	1,000
Gauthrin.	»	8	»	1,000
Gérard.	»	8	»	1,000
Vilatta.	»	8	»	1,000
TOTAL.	54	40	40,300	5,100

Dans le courant du mois de février, toutes les troupes qui composaient le 4e. corps se mirent en mouvement par le Tyrol, et traversèrent la

Bavière et la Saxe, pour se rendre en Silésie. Là le 4e. corps se trouva réuni vers le 15 avril. La brigade de cavalerie légère de Vilatta y resta seule attachée; les autres rejoignirent les divisions de cavalerie de réserve de la grande armée. Au commencement de mai, la grande armée étant à peu près déployée, dans son ordre de bataille, le 4e. corps se remit en mouvement le 10, et arriva, vers la fin du mois, sur la Vistule, où l'empereur Napoléon l'arrêta encore, pour attendre l'*ultìmatum* des Russes. Le prince Eugène, parti de Milan le 18 avril, était arrivé à son corps d'armée, le 10 mai, à Neustädl, près de Glogau. N'ayant pu parvenir à s'entendre, la grande armée se remit en mouvement, et le 4e. corps quitta les environs de Plosk et arriva le 29, sur les bords du Niémen, entre Prenny et Kowno. La grande armée avait déjà passé cette rivière le 24.

La gauche de la grande armée occupait Wilna, et s'étendait vers Drissa. La droite, composée des 5e., 7e. et 8e. corps, passa le Niémen, le 30, à Grodno, et devait se diriger sur Novo-Grodek. Le prince Eugène ayant fait jeter un pont sur le Niémen, le 4e. corps passa cette rivière, les 31 juin, 1er. et 2 juillet. Un orage, accompagné d'un froid très-vif, qu'il fit pendant ces deux jours, fit déjà périr un bon nombre de chevaux du train. Après son passage, le 4e. corps

se dirigea d'abord le 2 sur Jijmory, afin de gagner Wilna. Mais Napoléon, n'ayant encore point de nouvelles de son aile droite, et sachant que le corps russe de Bagration devait croiser la direction de l'armée, se décida à placer le 4ᵉ. corps, en intermédiaire. Le 4, le prince Eugène prit position à Novoi-Troki, où son corps couvrait la droite du centre de la grande armée. Pendant ce temps, le maréchal Davoust, avec le 1ᵉʳ. corps, s'était avancé par Oszmiana sur le Dnieper, afin de prévenir le général Bagration, et de couper le général Doktorow, qui, n'ayant pu gagner Wilna, se dirigeait sur Oszmiana. Doktorow échappa au maréchal Davoust.

Le 4ᵉ. corps resta à Novoi-Troki jusqu'au 7 juillet. Le prince Eugène poussa devant lui des reconnaissances de la cavalerie légère italienne et des deux brigades bavaroises de Seidewitz, et Preysing; mais il ne put avoir aucune nouvelle de l'aile droite, et l'ennemi ne fut rencontré nulle part. L'armée commençait déjà à éprouver toutes les privations, qui peuvent résulter du manque de vivres et de toutes espèces de ressources, dans un pays sauvage et à moitié désert. Les troupes avaient dû s'approvisionner en vivres, dans les magasins établis en Pologne. Mais les corps n'avaient pas de moyens de transport suffisans avec eux; les réquisitions ne fournissaient qu'un petit nombre de voitures mal attelées. Les

convois, retardés par le chargement et par les mauvais chemins, ne purent pas rejoindre les divisions; une grande partie fut perdue, les chevaux ayant péri en route. Après le passage du Niémen, l'armée se trouva donc réduite aux ressources du pays et à ce qu'on put sauver du gaspillage des magasins, abandonnés par l'ennemi. Mais la saison déjà avancée avait réduit les ressources du pays presque à rien, et les magasins étaient pillés, par les premiers corps qui s'en emparaient.

Pendant que le roi de Naples, avec les 2e. et 3e. corps, trois divisions du 1er., et deux corps de cavalerie, suivait la grande armée russe vers Drissa, Napoléon résolut de porter le centre de son armée en avant, vers Glubokoë. Dans cette position, il était en mesure d'attaquer le général Barclay de Tolly à Drissa, s'il le fallait, et il empêchait la jonction de Bagration, si ce dernier échappait à son aile droite et au maréchal Davoust. En conséquence le prince Eugène mit le 4e. corps en mouvement de Novoi-Troki, et se dirigea sur Oszmiana, où il arriva le 12. Lui-même, avec sa cavalerie légère, sur le faux bruit de l'apparition d'un corps ennemi, s'avança sur la droite jusqu'à Solezniki. N'y ayant point rencontré d'ennemis, il rejoignit son corps à Oszmiana. Le 19, le 4e. corps se trouva réuni à Dokszitzy, où le le prince en fit passer une revue de rigueur, par

les généraux, afin de s'assurer du nombre d'hommes présens. La dyssenterie s'était déjà déclarée dans l'armée, et faisait des progrès rapides, tant par le manque de vivres, et surtout de pain, que par la mauvaise qualité des eaux croupissantes, les seules qu'on rencontrât. Il n'y avait ni vinaigre, ni eau-de-vie, pour corriger le défaut des eaux. La brigade de l'auteur, forte de cinq mille neuf cents hommes, en passant le Niémen, était déjà diminuée de douze cents hommes aux hôpitaux, et quinze cents traînards, ou plutôt déserteurs. La perte était la même dans les autres divisions, en sorte qu'on pouvait calculer que le 4e. corps, qui comptait quarante mille hommes le 1er. juillet, était réduit, sans avoir combattu, à moins de ving-huit mille, le 19.

Le 23, le 4e. corps arriva à Boiszikova, et le prince Eugène envoya sur la route de Beszenkovitzy une reconnaissance de cavalerie légère italienne, qui rencontra et chassa devant elle un gros de Cosaques et de hussards, du corps de Doktorow. Le même soir, le prince fit occuper Beszenkovitzy par la brigade Vilatta, et l'avant-garde de la 13e. division. La cavalerie que Doktorow avait dans ce bourg, repassa la Dvina, après avoir échangé quelques coups de canon.

Le 24, le 4e. corps se réunit à Beszenkovitzy. Le corps du maréchal Ney (3e.), et le général Nansouty, avec les divisions de chasseurs de

Bruyères et de cuirassiers de Saint-Germain, y arrivèrent peu après, par la route d'Ula. Le corps de Doktorow était encore en présence, à la rive droite de la Dvina. Le prince Eugène fit de suite travailler à l'établissement d'un pont, sous la protection de deux pièces d'artillerie. En même temps la cavalerie légère bavaroise passa la rivière à gué, et se déploya en face de l'arrière-garde de Doktorow; le prince Eugène la fit soutenir par quelques compagnies de voltigeurs. Mais le général Doktorow s'étant mis en retraite, son arrière-garde suivit le mouvement sans combat. L'empereur Napoléon, étant arrivé dans ce moment avec sa garde, passa le pont, qui venait d'être achevé, se mit à la tête des Bavarois, et fit continuer leur mouvement jusqu'à environ deux lieues. Voyant alors que Doktorow se dirigeait sur Witepsk, il fit repasser la Dvina à la cavalerie bavaroise. Le soir, les 3e. et 4e. corps, et la garde, prirent position en avant de Beszenkovitzy. Le roi de Naples, avec les divisions Bruyères et Saint-Germain, soutenues par le 8e. léger (division Delzons), s'avança jusqu'à Budilova.

Le 25, le corps russe d'Ostermann, que le général Barclay de Tolly avait poussé en avant de Witepsk, vers Ostrovno, se mit en mouvement vers Beszenkovitzy. Le roi de Naples s'avançait, de son côté, vers Ostrovno, et la division

Bruyères, qui était en tête de colonne, rencontra, vers Dolgaia, la division de cavalerie de Pahlen, qui formait l'avant-garde du général Ostermann. La division Bruyères la culbuta, et lui prit sept canons; mais elle fut arrêtée dans sa poursuite, par les deux divisions d'infanterie qui suivaient, et qui étaient en bataille en travers la route. Le roi de Naples étant arrivé, fit déployer la division Saint-Germain en seconde ligne, et couvrit sa gauche par les deux bataillons du 8e. léger. Le général Ostermann essaya de déborder la ligne française, mais un changement de front, de la brigade Roussel d'Hurbal, fit échouer ce mouvement. Une charge faite par la brigade Piré, sur le centre des Russes, échoua à son tour. Alors le général Ostermann voulut, en détachant trois bataillons de sa gauche, débusquer le 8e. léger du bois qu'il occupait. Une charge de flanc de la brigade Piré les culbuta. Une seconde attaque, que le général russe tenta avec cinq bataillons, sur chacune de ses ailes, fut également repoussée par la brigade étrangère et le 9e. de lanciers. Dans ce moment, la division Delzons déboucha de Budilova sur Gnezdilova, menaçant la droite des Russes. Ces derniers se mirent alors en retraite, ayant perdu six cents prisonniers, à peu près autant de morts et sept canons. Le soir, le roi de Naples prit position à Karpoviczi, et le prince Eugène à Ostrovno, avec sa garde,



les 13e. et 14e. divisions, et la brigade Vilatta; la division Pino resta à Dolgaia.

Le 26, le mouvement continua en avant. La cavalerie prit la tête de la colonne, avec le 8e. léger; la division Delzons suivait, puis la division Broussier, et la garde plus en arrière, en échelons, à une heure de distance. Vers Kukoviaczi la cavalerie se trouva en présence de l'ennemi. L'arrière-garde d'Ostermann avait été renforcée dans la nuit, par la division Konovnitzin. Elle était déployée derrière un ravin, sa gauche appuyée à un bois, et son front couvert d'une nombreuse artillerie. Le 8e. léger prit position en face de la ligne ennemie, et la division Delzons se déploya en arrière, dans l'ordre suivant : à gauche de la route, le régiment croate en bataille, et le 84e. en colonne par division; à droite, un bataillon de voltigeurs en bataille, et le 92e. en échelons par bataillon; le 106e. en réserve. La cavalerie fut disposée pour soutenir le mouvement. Les brigades Girardin et Piré, de la division Bruyères, sur la grande route; la brigade étrangère du général Roussel d'Hurbal avait passé la Dvina, pour couvrir la gauche. La division Saint-Germain était en réserve. Toute l'artillerie du 4e. corps et de la cavalerie fut mise en batterie sur le front, au nombre de soixante-dix bouches à feu.

Le général Ostermann, ayant porté à l'extré-

mité de sa droite, contre le bois, une brigade de cavalerie qui menaçait notre gauche, le roi de Naples la fit charger par le 7e. de hussards, qui fut ramené. Alors la gauche du général Delzons, s'avança, sous les ordres du général Huard, et passa le ravin. Mais le général Ostermann, ayant tiré quelques bataillons de sa gauche, bien défendue par le bois devant notre droite, le général Huard fut repoussé. Une seconde attaque n'eut pas un meilleur succès; mais les Russes s'étant avancés, à la poursuite de la brigade Huard, le roi de Naples les fit charger par le 9e. de lanciers, qui les culbuta. Deux bataillons du 106e. vinrent renforcer la brigade Huard, et une troisième attaque porta nos troupes encore une fois au delà du ravin. Pendant ce temps, le général Roussel, avec le 92e. régiment, appuyé par les deux bataillons de chasseurs de la garde italienne, avait forcé les débouchés du bois et approchait de la gauche ennemie. La brigade du général Girardin, ayant débordé la droite ennemie, se rabattit, par un changement de front, sur ses derrières. La brigade Piré était parvenue, malgré les difficultés du terrain à joindre la gauche des Russes. La charge devint générale, et le corps d'Ostermann, culbuté sur tous les points, fut rejeté dans le bois de Dobrijka, où il se réorganisa un peu. Le prince Eugène et le roi de Naples hésitaient à s'engager dans ce bois, où ils

pouvaient rencontrer des forces considérables, si Barclay de Tolly faisait un mouvement en avant. Mais Napoléon, qui arriva sur le champ de bataille, ordonna de continuer le mouvement, et le corps d'Ostermann fut poussé jusqu'au delà de Dobrijka, où la cavalerie et le 4e. corps prirent position. La division Pino s'arrêta à Ostrovno, par la faute du général Pino, qui voulut attendre un ordre exprès pour continuer son mouvement. Dans la nuit, le général Roussel, faisant la visite des postes, fut tué par erreur, par une sentinelle peureuse.

Le corps d'Ostermann étant rentré fort affaibli et en désordre, le général Barclay de Tolly forma une autre arrière-garde, dont le général Pahlen eut le commandement, et qui, dans la nuit du 26 au 27, prit position entre la Luczissa et Dobrijka. Le 27, le mouvement de notre armée continua. La division Broussier prit la tête de la colonne. Le général Bertrand de Sivray avec le 18e. léger, trois compagnies de voltigeurs et la brigade Piré, passèrent à droite de la route; le restant de la 14e. division se déploya à gauche. La division Saint-Germain suivait, et celle du général Delzons était en troisième ligne. La 15e. division était restée vers Ostrovno, par la gaucherie du général Pino, qui, s'étant imaginé qu'un corps ennemi défilait sur sa droite, crut rendre un grand service à l'armée en s'arrê-

tant, pour la couvrir. L'ennemi fut vivement attaqué dans sa position. La division Broussier passa le ravin en carrés doubles, par régiment, et marcha sur la cavalerie, qui formait la droite des Russes. La division Delzons passa après, et se porta contre leur gauche, soutenue par la cavalerie. Le corps de Pahlen fut enfoncé et poussé derrière la Luczissa, où il rentra en ligne. La perte des Russes, dans ces trois journées, s'éleva à trois mille hommes hors de combat, mille prisonniers, dix canons et vingt caissons.

Le soir, les deux armées étaient en présence. Celle du général Barclay de Tolly, sur deux lignes à la droite de la Luczissa, et sa droite appuyée à la Dvina. A la rive opposée était l'armée française; le 3e. corps en première ligne à droite, le 4e. corps à gauche [1]. La garde, les trois divisions du premier corps, et la cavalerie du général Nansouty en seconde et troisième ligne. La cavalerie du général Montbrun était au delà de la Dvina, devant le faubourg de Vitepsk. Tout présageait une bataille pour le 28 juillet. Mais telle n'était pas l'intention de Barclay de Tolly. Ayant appris que Bagration avait réussi à passer le Dnieper et se dirigeait sur Smolensk, il se décida à aller l'y joindre. Dans la nuit, l'armée russe exécuta sa retraite sur Rudnia et Poriecze.

[1] La 15e. division entra en ligne le soir.

Le 28, l'armée française passa la Luczissa; le 3e. corps fut dirigé sur Rudnia, pour suivre les Russes; le roi de Naples avec sa cavalerie et un bataillon du 1er. léger italien, prit la route de Suraj. Le 4e. corps était d'abord destiné à suivre le 3e., mais, après une heure de marche, il reçut l'ordre de se rabattre sur Agaponovszczina, pour appuyer le roi de Naples, qui se trouvait aux prises avec l'arière-garde du corps de Pahlen. Le 29, la brigade Piré et celle de l'auteur furent poussées à Suraj, où elles prirent un convoi ennemi. Le même jour, la division Delzons occupa Stenkovo; la garde royale et la division Pino campèrent en avant de Suraj. Le lendemain, la brigade légère de Vilatta occupa Velij. La division Broussier avait été envoyée à Janoviczi. Le 4e. corps resta dans cette position jusqu'au 10 août, pour reposer les troupes et leur laisser le temps de ramasser des vivres. Depuis le 19, il avait encore perdu plus de deux mille traîneurs.

Le 10, le Prince Eugène quitta Suraj, avec la garde royale et la division Pino, laissant à Velij, pour observer le corps russe de Wintzingerode, la brigade Vilatta et le 2e. de ligne italien, de la brigade de l'auteur. Le 13, tout le 4e. corps fut réuni à Liozna, et, le 14, il passa le Dnieper à Rasasna. Le 16, pendant que les 1er., 3e. et 5e. corps, la garde impériale et la réserve de cava-

lerie se déployaient devant Smolensk, le 4e. corps, qui était à Liady, dépassa Krasnoi et s'avança jusqu'à Sorokvaszina, où il resta en position, le 17. Le 18, les divisions Delzons, Broussier et la garde s'avancèrent vers Smolensk jusqu'à Korytnia; la division Pino resta en position. Le 19, le 4e. corps se réunit de nouveau devant Smolensk, et, le 20, il passa le Dnieper, et prit position sur les hauteurs au Nord.

La communication de Vitepsk se trouvant interceptée par les corps de Platow et de Winzingerode, qui poussaient des partis jusqu'à Suraj et Liozna, la division Pino eut ordre de se porter, le 21, sur Vitepsk avec la brigade légère du général Pajol. Le mouvement de ce corps se prolongea jusqu'à Janoviczi, afin d'atteindre Winzingerode qu'on disait à Suraj; mais, à Janoviczi, les généraux Pino et Pajol reçurent l'ordre de rejoindre l'armée.

Le restant du 4e. corps conserva sa position devant Smolensk jusqu'au 23 août. Ce jour-là, le prince Eugène se mit en mouvement, et, le 25, la grande armée française était réunie à Dorogobuj. Le mouvement continua sur trois colonnes, dont le 4e. corps forma celle de gauche. L'armée s'arrêta les ^{er}., 2 et 3 septembre autour de Gjat. Le 6, l'arièrre-garde russe de Konovnitzin ayant été chassée de la position d'Alexino, la grande armée se trouva en présence de l'armée

russe, dont Kutusow avait pris le commandement, et qui était déployée, en ordre de bataille, sur les hauteurs de Borodino. L'armée russe s'étendait sur les hauteurs en arrière de Borodino, entre la vieille route de Moscou et Smolensk et la Moskwa. La gauche, composée du corps de Bagavout et d'Ostermann, sur deux lignes, était couverte sur son front par la Kologa, et à droite par des retranchemens. Le centre, composé du corps de Doktorow et de Rajevski, également sur deux lignes, était couvert à droite par le village retranché de Gorka; et sur son centre par deux fortes batteries de position. Celle qui était le plus à gauche, porta, dans la bataille, le nom de la grande redoute. A l'aile gauche, le corps de Barasdin occupait la hauteur de Seminskoi, couvert par trois redoutes. Le corps de Tutchkow, appuyé par les milices de Moscou, était à l'extrême gauche à cheval de la vieille route. Les quatre corps de cavalerie étaient en troisième ligne, et la garde en réserve, derrière Tatarinova. L'armée française s'arrêta en face de l'ennemi, les 1er. et 5e. corps et la réserve de cavalerie, à droite de la Kologa; le 4e. corps, que la 15e. division n'avait pas encore rejoint, en face de Borodino; la garde impériale prit poste à Valonieva; les 3e. et 8e. corps étaient encore en arrière. La journée du 6 se passa en reconnaissances et en préparatifs.

Le 7 au matin, l'armée française se mit en

mouvement, pour attaquer les Russes dans leurs positions. D'après l'ordre de bataille qu'avait adopté Napoléon, il refusait tout-à-fait sa gauche, pour porter ses forces principales contre la gauche et le centre de l'ennemi. Le corps du prince Poniatowski (5e.) fut destiné à attaquer celui de Tutchkow, sur la vieille route. Le maréchal Davoust, avec trois divisions de son corps (1er.), appuyé par la cavalerie du général Nansouty, devait pénétrer par la lisière du bois qui séparait les deux corps de l'aile gauche ennemie. Le maréchal Ney (3e. corps), suivi par le corps westphalien (8e.) et appuyé par la cavalerie du général Latour-Maubourg, était destiné à attaquer le corps de Barasdin et les hauteurs de Seminskoi. Le prince Eugène, avec la garde royale, les divisions Delzons et Broussier de son corps, et les divisions Morand et Gérard du 1er., appuyé par la cavalerie du général Grouchy, devait attaquer Borodino, les hauteurs de Gorka et la grande redoute, qui était le pivot de l'armée ennemie et le point tactique de la bataille. Le général Montbrun, avec ses trois divisions de cavalerie, devait remplir le vide qui allait se trouver entre l'attaque du maréchal Ney et celle du prince Eugène. La garde impériale resta en réserve, sur les hauteurs de Chevarino. La brigade légère du général Ornano passa à la gauche du corps du prince Eugène, pour le couvrir.

A six heures du matin, le prince Eugène fit attaquer Borodino par la division Delzons, tandis qu'avec les autres il passait la Kologa, sur des ponts qui furent jetés à l'instant. Le village de Borodino fut emporté par le général Plausonne, à la tête du 106e. régiment, qui dépassa le village, força le pont de Kologa, et s'avança sur Gorka. Le général Plausonne, en voulant modérer l'ardeur des troupes, fut tué en ce moment, et le 106e., attaqué par les troupes qui défendaient Gorka, se trouva fortement compromis. Mais, le 92e. ayant passé le pont, les deux régimens réunis continrent les efforts de l'ennemi, et rentrèrent en ordre à Borodino. A huit heures du matin, la division Morand, qui avait passé la Kologa, reçut l'ordre du prince Eugène d'attaquer la grande redoute. Elle déboucha du ravin, sa première ligne déployée et la seconde en colonnes par bataillons. Le 30e. régiment, conduit par le général Bonamy, pénétra dans la redoute; mais le général Doktorow ayant fait avancer le restant de la 24e. division russe, le 30e. régiment en fut repoussé, abandonnant le général Bonamy, grièvement blessé. Le général Morand, attaqué en flanc par la 12e. division russe, fut obligé de rester en position, sans pouvoir soutenir l'attaque de la redoute. Bientôt il eut à résister de front à la 24e. division.

Mais, les autres divisions du prince Eugène

ayant passé la Kologa, la division Gérard entra en ligne à la droite du général Morand; la division Broussier à gauche, et la garde royale à droite, se placèrent un peu en arrière. Le combat se soutint de pied ferme pendant quelque temps, et le prince allait donner l'ordre à la garde royale d'attaquer de nouveau la grande redoute, lorsque son attention fut rappelée sur sa gauche et ses derrières. Huit régimens de cavalerie du 1er. et du 2e. corps russe, et quelques milliers de cosaques, détachés de l'aile droite, passèrent la Kologa devant leur front, et, débordant notre gauche, acculèrent la brigade Ornano, derrière le ruisseau de Borodino. Le général Delzons se hâta de former en carré sa seconde brigade, qui était restée sur les hauteurs de Borodino. En même temps, le prince Eugène repassa la Kaloga avec la garde royale, et se porta au-devant de l'ennemi. La garde, formée en carré, aborda la cavalerie russe et l'arrêta. La brigade Ornano, ralliée, chargea sur les cosaques qu'elle culbuta, et le désordre s'étant mis dans les régimens qui les appuyaient, toute cette cavalerie tourna le dos et repassa la Kologa.

Le prince Eugène, de retour sur le champ de bataille, se disposa à enlever la grande redoute. Cinq bataillons de la division Gérard, qui n'avaient pas donné, prirent la droite de l'attaque; la division Broussier, qui était en arrière de la

gauche, passa en avant. Pendant ce temps, la division Friant (1er. corps) avait emporté le village de Semenskoi. Le roi de Naples, voyant les dispositions du prince Eugène, voulut profiter de ses avantages et ordonna au 2e. corps de cavalerie de charger le corps de Doktorow, par sa droite, et de tacher d'arriver à la grande redoute. Le général Caulaincourt, qui le commandait[1], s'étant mis à la tête de la division de cuirassiers du général Wathier, culbuta les deux lignes russes, et entra à la tête du 5e. de cuirassiers, par la gorge de la redoute. Mais le feu de la ligne ennemie, qui était en arrière, força notre cavalerie à l'évacuer; le général Caulaincourt y fut tué.

Presqu'en même temps, l'attaque du prince Eugène se développait, et l'ennemi, à peine rentré dans la redoute, y fut attaqué de nouveau. Les 9e. et 35e. régimens (division Broussier), 17e. (division Morand), et 21e. (division Gérard), y entrèrent en même temps. Tout ce qui y était fut tué et un général russe pris. Maître de la redoute, le prince Eugène poussa en avant, sur le corps de Doktorow, qui fut enfoncé et culbuté avec une grande perte. Le centre de l'armée russe se trouva ainsi coupé. L'attaque tentée par le maréchal Kutusow, pour reprendre Semenskoi,

[1] Le général Montbrun avait été tué au commencement de la bataille.

ayant échoué, et le corps de Tutchkow étant dispersé par les Polonais, la bataille fut gagnée.

L'armée russe, ayant achevé d'évacuer le champ de bataille, pendant la nuit, l'armée française se remit en mouvement le 8. Le prince Eugène, avec le 4e. corps, passa la Moskwa et se dirigea, par Ruza, sur Zvenigrod, d'où il chassa le général Winzingerode. Le 14, le 4e. corps prit position à quelques verstes de Moscou, tandis que Napoléon y entrait avec les 1er. et 3e. corps, et la garde impériale. Pendant tout le restant du mois de septembre et la moitié de celui d'octobre, le 4e. corps, qui avait été rejoint, après la bataille de Borodino, par la division Pino, resta en position devant Moscou, du côté de Petrovskoi, ayant ses avant-postes sur la route de Dmitrow et sur celle de Tver. Le 5 octobre, la division Delzons fut envoyée à Dmitrow, afin d'éloigner les partis de cosaques qui infestaient les environs de Moscou et d'élargir le cercle des fourrages. Winzingerode, qui commandait de ce côté, se retira à Klin, et y resta jusqu'au 13. Ce jour-là, la division Delzons s'étant rapprochée de Moscou, où l'armée commençait à se réunir, Winzingerode revint à Dmitrow.

Le moment de l'évacuation de Moscou s'approchant, le prince Eugène reçut l'ordre de commencer à pousser son corps sur la route de Kaluga, afin de couvrir le mouvement des troupes qui

étaient à Winkovo. Le 15 octobre, la division Broussier occupa Fominskoi, avec la brigade légère du général Ornano. La cavalerie de la garde royale italienne fut placée en échelons à Szarapovo. Le 18, le 4ᵉ. corps quitta Moscou et vint camper à Kolomenskoi, sur la vieille route de Kaluga. Le 19, il s'avança à Batutinka, où il fut rejoint par la cavalerie de la garde italienne. L'empereur Napoléon étant parti ce jour-là de Moscou, le quartier impérial fut à Troitzkoi, où s'établirent la garde impériale et le 1ᵉʳ. corps. Le 3ᵉ. vint à Batutinka. Le 21, le 4ᵉ. corps occupa Fominskoi, où toute l'armée se réunit, excepté la jeune garde, qui était restée à Moscou avec le maréchal Mortier.

A la nouvelle du mouvement que commençait l'armée française, le maréchal Kutusow, craignant qu'elle ne se portât sur Czernigow et Kiow, ordonna au général Doktorow de quitter Vereia et de se rapprocher de Malojaroslavetz. Napoléon, averti de la marche de Doktorow, ordonna au prince Eugène d'occuper Malojaroslavetz. Le 23, le général Delzons fut dirigé sur cette ville; le restant du 4ᵉ. corps suivit ce mouvement dans la nuit. Le général Delzons, arrivé à six heures du soir devant Malojaroslavetz, fit réparer le pont de la Luja, plaça deux bataillons dans la ville et prit position avec le restant de sa division, dans la petite plaine à la tête du pont.

D'un autre côté, Kutusow quitta avec toute son armée le camp de Tarutino, dans la nuit du 23 au 24, et s'avança vers Malojaroslavetz, pour soutenir Doktorow.

Ce dernier arrivant le 24, à cinq heures du matin, par le chemin de Cziurikova, fit attaquer les deux bataillons qui occupaient Malojaroslavetz. Le général Delzons les fit soutenir par d'autres troupes, et bientôt toute sa division se trouva engagée. Le combat se soutenait avec un avantage égal, lorsqu'on vit déboucher l'armée russe des bois qui entourent Malojaroslavetz, par les deux chemins de Letaszevo. Le plateau qui s'élève en pente douce, jusqu'à la lisière des bois, permettait d'observer tous les mouvemens de l'ennemi. Kutusow déploya de suite son armée autour de la ville, et fit établir, en seconde ligne, quatre batteries, qu'il fit couvrir, pendant l'action, par un parapet et un fossé. La division Delzons, attaquée par des forces aussi supérieures, fut forcée de plier, et se vit au moment d'être rejetée au delà de la rivière.

Le prince Eugène, qui y était accouru aux premiers coups de canon, voyant arriver le restant du 4e. corps, fit avancer la division Broussier. Les Russes furent rechassés de la ville, et les deux divisions se déployèrent en avant, la 13e. dans et devant Malojaroslavetz, et la 14e.

devant le faubourg à gauche. Le combat recommença avec le plus grand acharnement; la ville fut prise et reprise plusieurs fois; mais nos divisions s'y soutinrent. Ce fut à une de ces charges que le général Delzons perdit la vie. Mais les pertes que ces attaques causèrent à nos troupes et l'affaiblissement des divisions, firent sentir au prince la nécessité de les faire soutenir. La division Pino reçut l'ordre de passer le pont; la 1re. brigade se porta à droite dans Malojaroslavetz; la seconde monta par le revers du ravin. La division de la garde royale, composée des vélites, des grenadiers et carabiniers et des chasseurs, resta en réserve en deçà du pont. La cavalerie légère du général Ornano était plus en arrière à l'entrée du bois, la cavalerie de la garde royale et les équipages du 4e. corps, près du village de Maloczina. Une batterie fut établie au bord de la rivière, pour éteindre celle de gauche de l'ennemi, qui prenait nos troupes en flanc.

La 2e. brigade de la division Pino arriva jusqu'au faubourg, qu'elle reprit; mais, attaquée de front et en flanc par la droite des Russes, qui s'était rapprochée du chemin de Cziurikova, elle fut rejetée en bas des hauteurs. Le général Levié, qui la commandait, y fut tué. Alors le prince Eugène fit passer le pont au régiment de chasseurs de la garde, et lui fit prendre position

près d'une église en arrière du faubourg. La 2e. brigade de la division Pino s'étant ralliée derrière les chasseurs, le colonel Peraldi, qui les commandait, porta son premier bataillon contre les Russes, qui s'avançaient vers le pont, et, profitant du désordre où les avait mis le combat, les poussa jusqu'à l'embranchement des chemins de Marina et de Cziurikova où il prit position. Le prince Eugène, approuvant le mouvement du colonel Peraldi, lui envoya son second bataillon, et fit remplacer les chasseurs de la garde, dans leur position, par les grenadiers et carabiniers. Ayant réuni ses deux bataillons, Peraldi attaqua encore les Russes et les poussa jusqu'au ravin ; mais le feu des batteries ennemies, et la trop grande supériorité des forces, l'empêchèrent de s'y soutenir, et il fut ramené dans sa position. Une seconde attaque réussit mieux, et le colonel Peraldi put arriver au petit bois, où il s'appuya et se soutint.

Cependant Napoléon avait dirigé son armée sur Malojaroslavetz, et vers le déclin du jour le 1er. corps, qui était en tête de colonne, déboucha de Maloczina. Le maréchal Davoust fit aussitôt passer le pont de la Luja aux 3e. et 5e. divisions. Le général Gérard, traversant Malojaroslavetz, vint prendre position sur le chemin de Terentieva, et obligea les Russes à replier leur gauche. Le général Compans passa à gauche et prit

position sur le chemin de Cziurikova, forçant la droite des Russes à se replier également. A neuf heures le feu cessa entièrement. Le maréchal Kutusow, se voyant aussi maltraité par le 4e. corps seul, ne jugea pas à propos d'attendre que toute l'armée française fût réunie le lendemain. Dans la nuit, ayant détaché une partie de son avant-garde par Tarentiwa, sur Medyn, il mit son armée en colonnes, sur la route de Kaluga, et se retira à dix lieues en arrière, à Gonczarovo, où il arriva le 26 au matin et se rètrancha de suite.

La bataille de Malojaroslavetz coûta dix mille hommes aux Russes; notre perte s'éleva à environ quatre mille. Mais le 4e. corps, qui comptait à peine dix-sept mille combattans, dont quatorze mille seulement furent engagés, eut la gloire de battre seize divisions russes, faisant plus de cent mille hommes, dont soixante-dix mille donnèrent.

Le 25, le maréchal Davoust, avec son corps et la division légère du général Chastel, passa la Luja et s'avança jusqu'à six lieues de Malojaroslavetz. Le 26, l'armée française réunie se remit en mouvement de retraite vers Smolensk, dans l'ordre suivant: la garde impériale; le 3e. corps; le 4e. et le 5e., sous les ordres du prince Eugène. Le maréchal Davoust, avec le 1er. corps fit l'arrière-garde. Là commencèrent les

maux qu'eut à souffrir l'armée; les chevaux épuisés par le manque de fourrages, et hors d'état de vaincre la difficulté des chemins, que coupaient à chaque pas des ruisseaux marécageux, périssaient successivement; il fallut commencer à brûler les fourgons et les caissons et à abandonner des canons; le soldat manquait de vivres, dans un pays dévasté, et la maraude, seul moyen de subsistance, étant devenue individuelle, un grand nombre de maraudeurs étaient enlevés tous les jours, par les troupes légères de l'ennemi.

Le 1er. novembre, le quartier impérial était à Viazma, et en partit le 2, y laissant le maréchal Ney avec son corps, qui devait relever le 1er. à l'arrière-garde. Le même jour, le prince Eugène arriva à Federovskoi, où il prit position avec les divisions Delzons et Broussier, et une brigade de cavalerie bavaroise; la division Pino, et les équipages, étaient en avant à Viazma. Le maréchal Davoust, avec le 1er. corps, s'arrêta à Babasovo. Le maréchal Ney, avec le 3e. corps, était en position derrière la Viazma, à l'entrée du bois, sur la route de Dorogobuj. Le pont de Krapivna avait été coupé, et un autre pont fut jeté à Bletnikova. Le même soir, l'avant-garde russe de Miloradovitch déboucha vers Gladovo, où elle fut jointe par le corps de Platow, composé de vingt régimens de

cosaques et quatre bataillons de chasseurs. La grande armée de Kutusow était à une marche en arrière. Le général Miloradovitch fit, pendant la nuit, ses dispositions d'attaque. Le corps de Rajevski, composé des divisions Czoglokow et Paschkievicz, appuyé par les cuirassiers d'Orurk, les dragons de Korff et les Cosaques de Platow, devaient passer l'Ulitza vers Sokolovo, et se porter sur la route de Moscou, entre Viazma et les 1er. et 4e. corps français. Le corps de Dolgorouki, composé des divisions du prince de Würtemberg et d'Alsufiew, appuyé par les cosaques d'Orlow-Denisow, devait attaquer le maréchal Ney dans sa position de Viazma.

Le 3, au matin, le prince Eugène se remit en marche. Il n'était encore qu'à moitié chemin de Mesaiedova, lorsque des cosaques débouchèrent sur ce village; mais l'approche de la colonne les fit fuir. Cependant, lorsque la brigade du général Nagle, de la 13e. division, eut dépassé le bois de Mesaiedova, elle se trouva en face des deux régimens russes de Pernau et de Bielozersk. Le restant des divisions Paskievicz et Czoglokow débouchait entre Novaia-Jstarova et le bois. Le prince Eugène arrêta les divisions qui suivaient, et fit préparer son artillerie pour le combat, qui devenait inévitable. Pendant ce temps, le maréchal Davoust s'approchait avec son corps, par Duryczina et Miszakova. Les

Russes arrivaient de leur côté, et déjà une grande partie du corps de Rajevski avait joint l'avant-garde, et s'était déployée à sa droite. Un corps de cavalerie ennemie parut vers Paszkareka, menaçant Mesaiedova, mais il fut repoussé. En même temps le corps de Dolgorouki, ne pouvant pas passer l'Ulitza à Krapivna, débouchait entre Skoblevo et Alexievskaia.

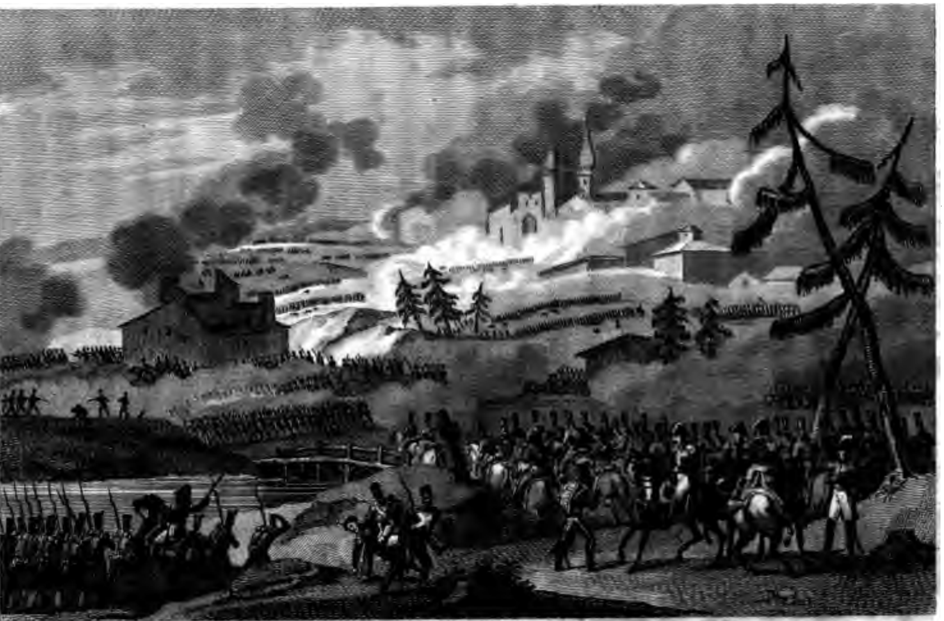
Cependant le prince Eugène, ayant disposé ses troupes, marcha à l'ennemi par la grande route. Le maréchal Davoust, arrivé à la hauteur du 4ᵉ. corps, détacha la division Compans en colonnes sur Novaia - Jstarova, la suivant avec son corps pour prendre la gauche du 4ᵉ. L'ennemi, attaqué pendant son déploiement, fut forcé de reculer, et de dégager le terrain. Les deux corps français se déployèrent, le 4ᵉ. à droite de la route, devant le petit bois de Czernogriazia, couvert à droite par la cavalerie bavaroise; le 1ᵉʳ. à gauche, ayant la division Compans à l'extrême gauche. Cette dernière poussa à la gauche de l'Ulitza un détachement, qui s'avança au delà de Sokolovo; mais, attaqué par un régiment de cavalerie qui était vers Tiukminovo, il fut obligé de se replier derrière Sokolovo, où cependant il tint ferme, et couvrit notre gauche. Les divisions russes s'étaient déployées en présence des deux corps français, le corps de Rajevski au centre, les

dragons de Korff et les cuirassiers d'Orurk sur les ailes.

Le combat s'engagea avec le plus grand acharnement, mais le mauvais état des chevaux de l'artillerie empêchait le prince Eugène de faire manœuvrer les pièces, avec assez de rapidité, pour opposer un feu bien nourri à la nombreuse artillerie de l'ennemi. Malgré ce désavantage, le combat se soutint, et les efforts des Russes, qui essayèrent plusieurs charges sur notre ligne, furent repoussés. Alors le général Miloradovitch essaya de faire tourner nos deux ailes par sa cavalerie; mais à notre droite elle fut repoussée par la brigade bavaroise, et à notre gauche par la division Compans. Le maréchal Ney, quoique vivement pressé par le corps de Dolgorouki, qui l'attaquait en flanc, non-seulement contint l'ennemi, mais put détacher un régiment, qui, traversant Viazma, vint prendre position à l'embranchement des routes de Moscou et de Syczevka, et menaça les derrières de l'ennemi. Celui-ci, déjà rebuté par ses inutiles efforts, se battait mollement; effrayé par le mouvement qui se faisait sur ses derrières, il s'ébranla. Enfin, vers trois heures après-midi, après cinq heures d'un combat acharné, les Russes furent enfoncés. Leur droite fut rejetée au delà de l'Ulitza, entre Bosnia et Sokolovo; leur gauche, coupée de cette rivière par le régiment,

se jeta sur la route de Sycezveka. Ce combat sanglant nous coûta près de quatre mille hommes; les Russes en ont avoué plus de six mille. Le 4e. corps traversa la ville de Viazma, et vint bivouaquer en avant de Knejinkovo; le 1er. corps passa la Viazma au pont, et bivouqua en arrière du 4e.; le 3e. corps resta à l'arrière-garde.

Le 4e. corps suivit la retraite de l'armée jusqu'à Dorogobuj, où il reçut l'ordre de se diriger par Duchonovszczina sur Vitepsk. Le prince Eugène se mit en mouvement le 7; mais les chemins étaient tellement gâtés par la neige et le verglas, qu'il ne put arriver qu'à Zaselie, ayant été obligé d'abandonner une quantité de bagages et plusieurs canons. Le 8, le même inconvénient, et la perte de plus de douze cents chevaux, empêchèrent le 4e. corps de dépasser Ulchova-Sloboda. Duchonovszczina était déjà occupé par le corps russe d'Ilovaisky. Le 9, le 4e. corps se trouva arrêté au bord du Vop, où il n'avait pas été possible de jeter un pont. Contenir les méprisables cosaques de Platow, qui suivaient le 4e. corps, fut l'opération la moins difficile, mais le passage de la rivière fut désastreux par lui-même. La garde royale l'ayant traversée à gué, on chercha à faciliter l'accès aux canons et aux voitures, en préparant une rampe de chaque côté du Vop. Le terrain marécageux ouvrit de pro



BATAILLE DE MALO-JAROSLAWETZ.

fondes ornières, et la nuit arriva lorsque bien peu d'artillerie avait encore pu passer. Alors le prince Eugène fit traverser le gué par les 13e. et 15e. divisions, qui se réunirent à la garde, et laissa la 14e. à la rive gauche, pour couvrir le passage de l'artillerie, pendant la nuit. Le 10, au matin, la 14e. division passa la rivière à son tour, abandonnant soixante pièces de canon et presque tous les équipages. Platow se hâta de suivre, et voulut entamer l'arrière-garde, quelques coups de canon le firent fuir avec les siens. En arrivant à Duchonovszczina, Jlovaisky se présenta à la tête de la colonne avec son corps. La garde royale, et la cavalerie bavaroise, le mirent en déroute. Le 4e. corps prit un jour de repos, le 11; le 12, il reçut l'ordre de Napoléon de revenir sur Smolensk, où il arriva le 13.

Le 15, le prince Eugène en partit avec le 4e. corps, et vint à Korytnia. Les pertes faites jusqu'à ce jour par la rigueur de la saison, encore plus que par les combats, avaient réduit le 4e. corps à moins de 6000 combattans, que suivait un nombre presque égal d'hommes désarmés, et à moitié perclus par la gelée, qui avait attaqué leurs membres. Ce jour-là, la garde impériale avait été forcée de s'ouvrir le passage pour entrer à Krasnoi, en culbutant l'avant-garde de Miloradovitch. Le 16, le prince Eugène se mit en mouvement de Korytnia. Le général Miloradovitch se

disposa à l'attaquer, au passage du ruisseau qui descend de Merlino. Le général Rajevski, avec ses deux divisions, fut placé sur le flanc de la route, entre les villages de Merlino et de Stezna. Les deux divisions du corps de Dolgorouki se déployèrent en travers de la route, à gauche du ruisseau de Merlino. Les corps de cavalerie d'Ouvarow et Korff restèrent en réserve. Vers trois heures après-midi, le prince Eugène étant arrivé à peu de distance du champ de bataille, le général Miloradovitch le fit sommer de mettre bas les armes. La sommation fut rejetée avec mépris, et le prince se disposa à forcer le passage. Les hommes armés de la garde royale et des divisions Delzons et Broussier, furent formés en carrés des deux côtés de la route; les hommes isolés se placèrent derrière; la division Pino forma l'arrière-garde; douze bouches à feu, qui restaient, couvrirent le front de l'attaque. Dans cet ordre, le 4e. corps s'avança sous le feu de plus de cent canons, qui le foudroyaient de front et en flanc, contre le corps de Dolgorouki. Le choc fut si violent, que Miloradovitch se crut obligé de faire avancer sa cavalerie. Les dragons de Moscou et de Kargopol essayèrent d'enfoncer la garde royale; plusieurs autres charges furent tentées sur les carrés de la gauche et même sur les hommes isolés. Toutes furent repoussées, et la nuit vint sans que le 4e. corps pût être entamé. Mais le

prince Eugène, se voyant attaqué de front et en flanc par plus de vingt-cinq mille hommes d'infanterie et trois mille chevaux, ne crut pas pouvoir forcer le passage de front, et songea à se dégager par un mouvement de flanc : il fit donc successivement appuyer à droite les troupes qui avaient combattu, et, lorsque l'obscurité, répandue sur le champ de bataille, le permit, il doubla, avec sa colonne, le village de Fomino, et, défilant parallèlement à une demi-lieue, à droite de la grande route, il la rejoignit vers Kenzova, où le 4e. corps se réunit à la jeune garde.

Le 17, le 4e. corps se rendit à Liady, avec la garde et le corps du maréchal Davoust, qui avait rejoint le même matin ; celui du maréchal Ney restait encore en arrière. Le 19, il était à Orcza, d'où le 20 il se porta au-devant du maréchal Ney, qui avait été obligé de se jeter à la droite du Dnieper, pour rejoindre l'armée. Le 25, il était sur les bords de la Bérézina. Le combat de Krasnoi avait beaucoup coûté, et la marche jusqu'à la Bérézina acheva de désorganiser les restes du 4e. corps. Arrivés à cette funeste rivière, le prince Eugène, non moins que tous les officiers généraux du 4e. corps, grossissaient déjà le nombre des isolés.

A Wilna, le prince Eugène ne put pas s'arrêter. Lorsque la division Loison, qui couvrait l'entrée de la ville, fut attaquée par l'avant-garde russe,

lui et le roi de Naples essayèrent de réunir un corps de troupes, pour lui porter secours. Ce fut en vain; les hommes armés, même sans en excepter ceux de la garde impériale, qui après une si longue marche, tant de souffrances et de privations, rencontraient enfin un toit et des vivres, ne pouvaient s'en arracher. A peine trouvèrent-ils six cents hommes disposés à les suivre. Le roi de Naples, ne voyant aucun moyen de résister, quitta Wilna dans la nuit du 9 décembre, et le prince Eugène quelques heures plus tard. Il ne fut pas possible, ni à l'un ni à l'autre, de donner aucun ordre, ni de faire aucune disposition de retraite. Tout était dans la confusion, tous les corps mêlés, et rarement les officiers et les soldats du même régiment se trouvaient dans le même groupe. Ce ne fut qu'au delà du Niémen, ainsi que nous le verrons dans le chapitre suivant, que la retraite de l'armée française reprit, sinon de l'ordre, au moins une direction plus régulière.

L'absence du prince Eugène, fit, comme on peut bien le penser, languir la marche des affaires administratives en Italie. Avant le départ du prince pour l'armée, l'achèvement de la façade de la cathédrale de Milan, l'établissement d'une cour des comptes, et la nomination de quarante-deux nouveaux membres pensionnés ou honoraires de l'Institut, sont les seuls actes qui puissent être cités dans une histoire. Les colléges

électoraux furent convoqués pour le 15 novembre, par un décret daté de Moscou.

Le 31 juillet, la vice-reine donna le jour à une princesse, qui reçut les noms de Amélie-Auguste-Eugénie. C'est la seule qui, née au milieu des inquiétudes et de l'ennui d'une longue absence, ait été privée en naissant des regards de son père.



CHAPITRE X.

Position de l'armée française, le 31 décembre 1812. — Le prince Eugène en prend le commandement. — Il la réorganise derrière la Vistule. — Le roi de Prusse quitte Berlin. — Le prince Eugène se retire derrière l'Oder. — Arrivée du général Grenier à Berlin. — Mouvemens des Russes sur l'Oder. — Le prince Eugène reploie l'armée derrière l'Elbe. — Une armée française se réunit sur le Mein. — Le prince Eugène se retire derrière la Saale. — Opérations sur cette rivière et en Hanovre. — Jonction du prince Eugène avec la grande-armée. — Bataille de Lutzen. — Occupation de Dresde. — Départ du prince pour l'Italie.

Nous avons vu, à la fin du chapitre précédent, que le roi de Naples avait été obligé de quitter Wilna avec assez de précipitation, et n'avait pu donner aucun ordre pour la retraite ultérieure de l'armée. Après le passage du Niémen, l'armée russe, qui elle-même avait beaucoup souffert du froid excessif et de la disette, fut obligée de prendre quelques jours de repos. A la faveur de cette inaction forcée, il fut possible aux généraux français de régulariser un peu le mouvement, et de remettre de l'ordre dans le chaos qui avait régné jusqu'alors. Les débris de chacun des différens corps, qui quittaient la Russie, purent se

démêler l'un de l'autre et former une troupe plus ou moins forte d'hommes, en grande partie désarmés, infirmes ou mutilés par le froid. Le roi de Naples les dirigea chacun sur un point différent, de manière cependant à former une espèce de ligne de défense derrière la Vistule. Le prince Eugène prit la route de Marienwerder.

Le moment approchant, où le prince Eugène prit le commandement de ces masses informes, et fut obligé d'organiser, avec ce qu'il trouva de disponible, une espèce d'armée, ou plutôt un noyau d'armée, nous croyons devoir, dès ce moment, indiquer à nos lecteurs les positions qu'occupait l'armée française au commencement de 1813. Un ordre du jour du roi de Naples, de Koenigsberg, le 31 décembre 1812, en faisant connaître l'emplacement des différens corps, indiquait les points de ralliement, sur lesquels devaient se diriger les militaires qui se trouvaient encore isolés. C'étaient les suivans :

La garde impériale et le quartier général à Königsberg, couverts par la division du général Heudelet (du 9e. corps) [1] qui était à Labiau.

Le 1er. corps à Thorn.
Le 2e. . . . . . à Marienburg.
Le 3e. . . . . . à Elbing.

[1] La division Heudelet était restée dans les environs de Königsberg, et n'avait pas suivi le duc de Bellune en Russie.

Le 4ᵉ. . . . . . à Marienwerder.
Le 5ᵉ. . . . . . à Varsovie.
Le 6ᵉ. . . . . . à Plotzk.
Le 9ᵉ. . . . . . à Dantzick.

Les débris du 8ᵉ. corps s'étaient retirés en Westphalie.

Le 7ᵉ. corps était encore à Wengrod, sur la route de Varsovie à Byalistok.

Le 10ᵉ. corps était à Tilsit, se retirant sur Königsberg. Ce corps, par la désertion du général York, était réduit à la division Grandjean et à quelques bataillons prussiens, sous les ordres du général Bülow.

Le 11ᵉ. corps, fort d'environ deux mille hommes, et commandé par le maréchal duc de Castiglione, était à Berlin.

Le corps auxiliaire autrichien était vers Ostrolenka.

A cette même époque, l'armée russe occupait les positions suivantes :

Le grand quartier général du maréchal Kutusow était à Wilna, où se trouvait aussi l'empereur Alexandre.

Les 2ᵉ., 3ᵉ., 5ᵉ. et 7ᵉ. corps d'infanterie, les 1ᵉʳ., 3ᵉ., 4ᵉ. et 5ᵉ. de cavalerie se trouvaient à Wilna, et dans les environs.

Les 4ᵉ., 6ᵉ. et 8ᵉ. corps d'infanterie, sous les ordres du général Tormasow, étaient en avant, entre Wilkomir et Lida.

Le 1er. corps d'infanterie et le corps de Finlande du général Steinheil, sous les ordres du général Wittgenstein, étaient devant Tilsit, en présence du duc de Tarente.

L'armée de Moldavie, commandée par l'amiral Tchitchagow, était en avant de Kalvary, couverte, dans la direction de Thorn, par les cosaques de Platow; et à sa gauche, par le 2e. corps de cavalerie du général Korff.

L'armée de Wolhynie, sous les ordres du général Sacken était à Drogiczin, sur le Bug.

Le 1er. janvier, le roi de Naples quitta Königsberg, avec la garde et le 3e. corps, pour aller prendre position un instant derrière la Passarge. La retraite se fit en deux colonnes, l'une se dirigeant par Kreutzburg sur Mehlsak, et l'autre par Brandenburg sur Braunsberg.

La division Heudelet resta à Königsberg jusqu'au 3, pour maintenir la communication avec le 10e. corps.

Cependant le maréchal duc de Tarente, sans séjourner à Tilsit, où il ne pouvait espérer d'arrêter l'ennemi, avait continué, dès le 1er. janvier, sa retraite sur Königsberg. Le corps de Wittgenstein le suivait pas à pas.

Le 3, le 10e. corps arriva à Königsberg. Le général Bachelu, qui en commandait l'arrière-garde, eût, à Tapiau, un engagement avec l'ennemi.

Arrivé au même point de Tapiau, le général Wittgenstein détacha la division Steinheil par Friedland et Eylau sur Mehlsak et Elbing, afin de tourner, s'il le pouvait, le 10e. corps. En effet, dès le 4, un détachement ennemi se présenta à Mehlsak, d'où il fut repoussé. Dans la nuit du 4 au 5, le duc de Tarente évacua Königsberg, n'y laissant qu'une petite arrière-garde prussienne, commandée par le général Bulow; il se dirigeait, avec le 10e. corps et la division Heudelet, sur Dantzig. Le 5, au matin, le général Liewen, du corps de Wittgenstein, entra dans Königsberg, avec deux régimens de cosaques, un de dragons, un de hussards et deux d'infanterie; l'arrière-garde prussienne évacua la ville à l'approche de l'ennemi. Le général Liewen ne fit, pour ainsi dire, que la traverser, et continua à suivre le 10e. corps. Le 7, il y eut encore une affaire d'arrière-garde à Braunsberg, où l'ennemi fut repoussé; les magasins qui étaient dans cette ville furent brûlés par nos troupes, en se retirant.

Le roi de Naples avait quitté Elbing, le 7, avec le quartier général pour se rendre à Marienbourg. De là, ce souverain se dirigea sur Dirschau, d'où il fit passer l'ordre au prince vice-roi, qui se trouvait encore à Marienwerder, avec le 4e. corps, de se rendre à Posen. Le premier corps devait rester pour la garnison de Thorn. Le 6e., à Plotzk, reçut l'ordre de prendre la di-

rection de Posen. Les 2e. et 8e. corps devaient, lorsque le 10e. corps les aurait joints, repasser la Vistule à Marienburg. Le 11, après que le 10e. corps eût repassé la Passarge, il y eut une affaire d'arrière-garde à Frauenberg, avec le corps du général Siewers. Pendant ce temps, le général Steinheil se dirigeait de Mehlsak et Wormdit sur Marienburg. Dans la nuit du 11 au 12, le 3e. corps évacua Elbing; et, le jour suivant, il repassa la Vistule à Marienburg, ainsi que le 2e. corps. Le 12, un parti de Cosaques se jeta, au travers des postes, jusque dans la petite ville de Marienwerder; il fut aussitôt chassé. Le même jour, le prince vice-roi repassa la Vistule sur la glace, en face de Neuenburg. La tête de pont fut abandonnée. Le 4e. corps continua sa retraite par Schwetz, passant devant Graudenz, hors de la portée du canon des remparts; la garnison prussienne sous les armes, et ayant des postes avancés sur la route, se présentait déjà dans une attitude hostile. A Schwetz, le prince vice-roi reçut du roi de Naples l'avis du prochain départ de ce souverain. Il continua sa marche par Bromberg, et arriva le 17 à Posen, où était le quartier général. Là, le roi de Naples voulut remettre au prince vice-roi le commandement de l'armée; mais ce prince, qui ne croyait pas qu'un commandement pût être abandonné ou remis, sans l'ordre formel de l'autorité, par laquelle il avait

été conféré, le refusa. Malgré ce refus, le roi de Naples partit, et alors le prince Eugène prit, en sa qualité de lieutenant de l'empereur, un commandement devenu vacant, et qui lui fut conféré depuis de la manière la plus honorable.

Cependant le maréchal duc de Tarente avait continué son mouvement d'Elbing sur Dantzig, avec le 10ᵉ. corps et la division Heudelet; il fut suivi dans sa retraite par l'avant-garde du général Wittgenstein, qui attaqua deux fois, sans succès, le général Bachelu : la première, à Stublau sur la Vistule; et la seconde, à Rosenberg. Une partie de l'avant-garde ennemie tenta aussi de se porter sur Dantzig, par la barre qui sépare la Vistule de la mer, afin de tourner le général Gault, qui était posté à Bohnsak; Cette tentative fut également repoussée. Le 13, le duc de Tarente arriva à Dantzig, où il remit ses troupes à la disposition du général Rapp, qui en était gouverneur. Au moyen de ce renfort, la garnison de Dantzig se trouva composée, outre la 33ᵉ. division, toute napolitaine, qui y était déjà, des divisions d'infanterie Grandjean, du 10ᵉ. corps, et de la 3ᵉ. division du 9ᵉ. corps, dont le général Heudelet prit le commandement.

Après l'occupation de Bromberg, l'ennemi s'arrêta sur la rive droite de la Vistule, et rappela les troupes qui avaient passé cette rivière, à la suite de notre arrière-garde, et avaient même

engagé un petit combat à Nackel, près de Bromberg. Le prince Eugène résolut de profiter du repos que prenait l'armée ennemie, pour donner une espèce d'organisation aux débris des différens corps, que le roi de Naples lui avait laissés dans le plus grand désordre, et sans autre indication que celui du point de ralliement, qui leur avait été fixé. La situation où se trouvaient ces malheureux restes d'une armée jadis florissante, était aussi dangereuse que désagréable, et celle du prince vice-roi, qui n'avait que cette unique ressource pour faire tête à l'ennemi, ne l'était pas moins. La perte des magasins immenses d'Elbing et de Bromberg, le privait des objets qui étaient le plus indispensables aux troupes. Les bateaux, que la glace avait retenus dans ces deux villes, étaient non-seulement chargés de vivres, mais ils portaient des armes, des munitions et même un double habillement. Lorsque le prince eut pu prendre connaissance des forces que le roi de Naples lui avait laissées, il trouva dans les 1er., 2e., 3e., 4e. et 6e. corps, qui étaient à sa portée, environ dix-sept mille hommes, plus ou moins en état de servir; sur cela il fallait prendre la garnison de Thorn, qui, à raison du développement des ouvrages de cette place, ne pouvait guère être au-dessous de cinq mille hommes. En effet, le prince Eugène y laissa presque ce même nombre d'hommes, la plus grande partie Bava-

rois, sous les ordres du général Poitevin, du corps de génie; encore cette garnison fut-elle composée des soldats le moins en état de résister aux fatigues d'une campagne active. Le restant de l'armée était en partie désarmé, privé d'artillerie et de munitions, et ne comptait qu'une poignée d'hommes à cheval.

Les 1er. 2e., 3e., 4e. et 6e. corps furent fondus, ou plutôt il en fut extrait les hommes en état de servir activement. Ils se montaient à onze mille cinq cents hommes, qui furent répartis en trois divisions. Une française, sous les ordres du général Gérard; une bavaroise, qui était la partie la plus réellement effective de l'armée, commandée par le général de Wrède, qui la quitta bientôt pour raisons de santé, et qui fut remplacé par le général comte de Rechberg; la troisième division était formée de troupes lithuaniennes et polonaises, sous les ordres du général Girard. La cavalerie se composait de cinq cents chevaux de la garde; environ trois cents chevaux bavarois et le squelette de deux régimens de lanciers lithuaniens, commandés par le prince de Gedroitze. Les dépôts et les cadres des corps que le prince vice-roi venait de fondre, furent envoyés sur les derrières, excepté ceux du 6e. corps, qui furent à Thorn. Le dépôt du 1er. fut à Stettin, celui du 2e. à Custrin, celui du 3e. à Spandau, et celui du 4e. à Glogau. Les maréchaux

qui avaient commandé ces corps, rentrèrent en France, excepté le maréchal Saint-Cyr, qui sans avoir de commandement déterminé, ce qui n'était plus possible, resta près du prince Eugène.

Cependant le prince vice-roi, obligé de renoncer à l'idée de se placer en bataille derrière la Vistule, et n'ayant plus de communications avec Dantzig, dont un assez grand espace le séparait, se vit dans la nécessité de prendre une ligne oblique. La droite était encore couverte, entre Thorn et Varsovie, par le 7ᵉ. corps, dont le chef, le général Reynier, avait reçu l'ordre de tâcher d'engager le prince de Schwartzenberg, à couvrir Varsovie le plus long-temps possible, en lui faisant sentir que l'armée russe ne pouvait pas faire, sur lui, un détachement assez fort, pour ôter tout espoir de résistance à un corps de trente mille hommes. Dans le cas cependant où les Autrichiens évacueraient Varsovie, le général Reynier devait se retirer par Kalisz sur Glogau. Le corps autrichien se trouvait, à la vérité, dans les environs de Pultusk; mais, quoique l'on ignorât encore la convention secrète, par laquelle le prince de Schwartzenberg s'était obligé à se retirer sur la Galicie, ces préparatifs indiquaient assez qu'il allait se séparer de l'armée française. Le prince vice-roi se plaça donc en colonnes derrière la Vistule : la division bavaroise à Gnesne, pour maintenir la communication de Thorn, et

les deux autres à Posen. La cavalerie, ou plutôt le détachement de cavalerie lithuanienne, fut placé à Zirke, sur la Wartha, pour couvrir la communication de Custrin et de Francfort-sur-l'Oder.

. La Wartha, rivière peu profonde, et qui coule transversalement de Posen à Custrin, n'était pas une position que le prince vice-roi pût penser à défendre, aussi ne s'en occupa-t-il pas. Son projet était de tenir dans la position de retraite qu'il avait prise, jusqu'à ce que l'armée ennemie vînt à lui, et de gagner par-là, s'il le pouvait, assez de temps pour recevoir les renforts qu'il attendait. L'effet moral que devait produire, sur l'ennemi, la présence inatendue d'un corps de trois divisions, qui bientôt fut porté à quatre, et la certitude que le nom de divisions serait accompagné de l'idée de la force numérique qu'elles ont en entrant en campagne, assuraient le prince que les Russes manœuvreraient pour l'attaquer. C'était encore du temps de gagné. Ce n'est point un paradoxe que l'assertion, que souvent, et même en bataille rangée, une division de trois mille hommes et une de six mille, un bataillon de cinq cents hommes, et un de huit cents, sont de force égale. L'idée de la valeur numérique attachée à ces noms, fait souvent disparaître la force réelle. Ce préjugé ne fournit pas une des moindres ressources de la stratégie. Le 23, il arriva à Posen un petit train d'artillerie et deux bataillons de

la jeune garde, formés à neuf et venant de Stettin. Ces deux bataillons et deux de la vieille garde, qui étaient au quartier général, formèrent une division de réserve, qui se trouva forte de deux mille hommes environ; le général Roguet en prit le commandement.

Vers la fin du mois de janvier, la grande armée russe se mit en mouvement pour entrer en Pologne. Le 23, le quartier général du maréchal Kutusow était à Lyk; il avait avec lui le corps de Tormasow; celui de Doktorow était vers Kolno; celui du général Miloradovitch était à Lomza, couvert par l'avant-garde aux ordres du général Wintzingerode qui était à Przasznie. Les trois corps qui avaient suivi l'armée française jusqu'à la Vistule, étaient restés en position, et attendirent que la grande armée russe se fût approchée d'eux, pour se porter en avant. Le corps de Wittgenstein bloquait Dantzig. L'armée de Moldavie était en face du prince vice-roi; l'amiral Tchitchagow avait son quartier général à Soldau. Le corps de Korff était en présence du prince de Schwartzenberg. L'armée de Wolhynie se dirigeait dans la partie méridionale du grand-duché de Varsovie.

Dans les premiers jours du mois de février, la grande armée russe s'approcha de la Vistule, et le corps de Wintzingerode, qui formait l'avant-garde du maréchal Kutusow, arriva à Plotzk;

le général Miloradovitch appuya sa droite vers Varsovie; le prince de Schwartzenberg s'était rapproché de cette ville, et le général Reynier, d'après les ordres qu'il avait reçus du prince vice-roi, s'était dirigé, par Rawa et Petrikau, sur Kalisz, où il s'établit militairement avec le 7e. corps. Le 6 de février, le prince de Schwartzenberg quitta Warsovie, se dirigeant, par la route de Cracovie, sur Novomiasto. Le général Siegenthal, qui commandait l'arrière-garde des Autrichiens, conclut le même jour une convention apparente, pour la paisible remise de la ville au général Korff, qui avait déjà son quartier général à la barrière extérieure du faubourg. Le 7, les Autrichiens partirent, et le 8, les Russes prirent possession de Varsovie. Le corps polonais, qui se réorganisait sous les ordres du prince Poniatowski, avait quitté Varsovie, le 6, pour se rendre à Petrikau.

Le 7, la place de Pillau, bloquée jusqu'alors par le général Sievers, gouverneur de Königsberg, fut sommée par ce général, qui avait reçu l'ordre d'en faire le siége. Les Prussiens, qui formaient la majeure partie de la garnison, ayant menacé de joindre leurs armes à celles des Russes, le général Castella, gouverneur de Pillau, fut forcé de capituler et de se rendre prisonnier de guerre. Cette forteresse fut remise par les Russes au général York.

A peu près dans le même temps, l'amiral Tchitchagow se mit en mouvement pour s'approcher de Thorn et de Bromberg. Il n'était plus possible au prince vice-roi de tenir la position qu'il avait prise à Thorn; il ne pouvait y rester plus long-temps, qu'en compromettant, sans utilité, l'existence du petit corps de vétérans qu'il avait réuni. Abandonné par le corps autrichien, qui s'était replié sur la Galicie, quand même il aurait pu hasarder de croiser le front de l'armée ennemie, pour suivre la même direction que le prince de Schwartzenberg, ce n'était pas celle qu'il pouvait choisir. Il importait surtout au prince Eugène de couvrir Berlin et les communications de la Saxe, afin de retarder la défection de la Prusse, et de ne pas s'éloigner des secours qu'il attendait et dont il avait besoin. C'était derrière l'Oder qu'il pouvait encore essayer de tenir; il résolut de s'y rendre. Il n'y avait pas de temps à perdre; déjà débordé à gauche par le corps de Wittgenstein, auquel les Prussiens avaient ouvert le passage, il allait l'être à droite par la grande armée russe, qui débouchait de Plotzk et de Varsovie; l'armée de Moldavie s'approchait aussi de front; le 10, la division bavaroise fut repliée de Gnesne à Pudwitz; le 11, elle fut approchée à deux lieues de Posen.

Dans la nuit du 11 au 12, les deux squelettes

de régimens de cavalerie lithuanienne, qui étaient à Zirke sur la Wartha, furent attaqués par le corps de Czerniszeff. Une brigade de cosaques passa la Wartha, au-dessus de Zirke, et occupa les routes de Posen, Pinne et Meseritz. Le restant du corps ennemi attaqua le bourg de front. Les Lithuaniens, trop faibles, furent aisément défaits, et le prince Gedroitze pris avec presque tout son monde.

Le 12, le prince vice-roi quitta Posen, se retirant par la route de Francfort. Le corps qui le suivait était d'un peu plus de neuf mille hommes. Les Bavarois restèrent d'arrière-garde, et quittèrent Posen le même jour, prenant la route de Karge (ou Unruhestadt) et Crossen, où ils arrivèrent le 16. Le même jour, l'avant-garde de l'armée de Moldavie, commandée par le général Woronzow, entra à Posen. Le 16, le quartier général fut à Meseritz, et le 18 à Francfort sur l'Oder. Tous les jours le petit corps du prince eut affaire aux troupes légères ennemies, qui le suivirent jusque près de Francfort.

Le 13, le général Reynier, qui avait cantonné ses troupes auprès de Kalisz, fut attaqué sur sa gauche par deux divisions d'infanterie russe, et environ six mille chevaux, sous les ordres du général Wintzingerode. Ce général avait passé la Wartha à Kolo. L'attaque fut si vive, que les différens régimens du corps d'armée ne purent re-

joindre le point de ralliement, fixé à Kalisz même, qu'en se faisant jour au travers de l'ennemi. Le général se soutint à Kalisz jusqu'au soir, et, pendant la nuit, se retira à Kobylin, où il resta jusqu'au 15. Il se replia ensuite sur Glogau, où il arriva le 19. Le général saxon de Nostitz, ayant été coupé, avec environ quatre cent cinquante hommes et quatre pièces de canon, fut fait prisonnier. Le général Gablentz, avec l'avant-garde, parvint à se retirer à Czentoszau. Le prince Poniatowski, ayant appris l'affaire de Kalisz, se retira, avec le corps polonais de Petrikau, sur Czentoszau.

Cependant le corps du général Grenier était arrivé à Berlin. Ce corps, composé des divisions Fressinet et Charpentier, était fort d'environ dix-huit mille hommes; il avait aussi environ mille hommes de cavalerie, du 4e. régiment de chasseurs à cheval italien. Outre le corps du général Grenier, qui prit le nom de 11e., le duc de Castiglione avait à Berlin deux bataillons d'infanterie et un escadron de cavalerie de Wurtzbourg. La division Fressinet resta à Berlin; mais, peu après son arrivée, le général Grenier, avec la division Charpentier et sa cavalerie, se rendit à Francfort sur l'Oder, où le prince vice-roi le trouva.

Après l'affaire de Zirke, Czerniszeff s'était porté droit sur l'Oder, et avait passé cette ri-

vière à Leben, entre Custrin et Francfort, tandis que d'autres partis de cosaques, de l'avant-garde du général Wittgenstein, le passaient à Garz, au-dessus de Stettin. Le 16, ces derniers étaient à Wrietzen, au-dessus de Custrin; le 17, ils étaient vers Strausberg. Le duc de Castiglione, prévenu de ce mouvement, envoya au-devant d'eux le général Poinsot, avec deux bataillons et cent chevaux. L'ennemi fut dispersé, mais les cosaques se rallièrent, et se dirigèrent par Fehrbelin, sur Potzdam, afin de tourner la ville.

Le 20, Czerniszeff porta son quartier-général à Landsberg, près Berlin. Le même jour, l'ennemi surprit le poste de la porte d'Oranienburg, et un parti de quatre ou cinq cents cosaques pénétra dans la ville. La garnison prit les armes, et les Russes furent vivement canonnés et rechassés. Quelques bourgeois, qui s'étaient trop hâtés de se joindre aux cosaques, furent la victime de leur zèle prématuré.

Le prince vice-roi ayant appris, le 19, que les Russes avaient passé l'Oder, et l'avaient devancé à Berlin, se vit dans la nécessité de se rapprocher de cette capitale. Il partit de Francfort le 20, et arriva le 21 à Berlin, avec cinq cents chevaux de la garde. Le reste de sa petite armée, ayant laissé à Francfort le général Gérard, avec sa faible division, suivit le prince sous les ordres du maréchal Saint-Cyr. Une division, avec le

4ᵉ. régiment de chasseurs à cheval italien, prit à droite par la route qui passe à Münchenberg; le reste suivit celle de Fürstenwalde. En chemin, le 4ᵉ. régiment de chasseurs, ayant donné dans un piége que lui tendit le colonel Benkendorf, fut mis en déroute, et perdit près de sept cents chevaux. Le 22, le prince porta son quartier-général à Cöpnik. L'ennemi se tint tranquille autour de Berlin, qu'il se contenta d'observer hors de la portée du canon, sur la rive droite de la Sprée. L'armée française occupait la rive gauche de cette rivière marécageuse, depuis Fürstenwalde jusqu'à Brandenbourg.

Arrivé à Berlin, le prince vice-roi s'occupa à organiser sa petite armée. Le corps du général Grenier fut fondu avec les troupes venues de Posen, et le tout forma trois divisions, sous les ordres des généraux Charpentier, Fressinet et Gérard. La réserve fut composée de deux bataillons de la vieille et deux de la jeune garde, et d'un détachement de la garde italienne, faisant environ deux mille quatre cents hommes, et toujours commandée par le général Roguet. En cavalerie, le prince n'avait que cinq cents chevaux de la garde, trois cents hommes restant du 4ᵉ. de chasseurs italiens, et deux cents cavaliers de Würtzbourg, vieux et braves soldats. Le total de l'armée montait à environ vingt-six mille hom-

mes, y compris les Bavarois qui étaient détachés à Crossen.

Nous avons vu plus haut que les dépôts ou plutôt les cadres des 1ers., 2e. et 4e. corps avaient été envoyés à Stettin, Custrin et Glogau. Ces cadres, complétés en partie par des bataillons de marche, venus de l'intérieur, formèrent les garnisons des places où ils se trouvaient. Celle de Settin était de neuf mille hommes, sous les ordres du général Grandeau; celle de Custrin, de trois mille hommes, commandés par le général Fournier-d'Albe; celle de Glogau, de six mille hommes, était sous les ordres du général Laplane. En Pologne il était resté, outre la garnison de Thorn, celle de Modlin, de mille Français, mille Saxons et six mille Polonais, commandés par le général Daëndels; celle de Zamosz, de quatre mille Polonais; et celle de Czentoszau, de neuf cents Polonais. Les cadres du 3e. corps, au nombre de trois mille hommes, sous les ordres du général Bruny, formèrent la garnison de Spandau.

Peu de jours après l'arrivée de l'armée à Berlin, le général Gérard, ayant brûlé le pont de Franc-fort sur l'Oder, se mit en marche pour joindre l'armée. Un corps de deux mille hommes de cavalerie ennemie, qui l'avait coupé de Berlin, chercha à s'opposer à son passage. Le général Gérard le battit, lui fit quelques prisonniers, et se fit jour : il prit position, à la droite de l'armée, à Müllrose.

Le 19 février, le chef de cosaques Prendel passa l'Oder à Steinau, au-dessus de Glogau, et pénétra jusqu'à Görlitz, où il resta peu de temps, en ayant été chassé par les troupes du général Reynier, qui occupaient Glogau. Le 25, un corps de trois mille hommes de cavalerie russe passa l'Oder à Köben, au-dessus de Steinau, et, le 26, le général Lanskoi passa au même endroit, avec l'avant-garde du corps de Wintzingerode. Ce mouvement obligea le général Reynier à se replier sur Bautzen, où il arriva le 2 mars. A peu près dans le même temps, le général Wittgenstein, ayant laissé devant Dantzig un corps d'observation, s'approcha de l'Oder, qu'il passa à Zellin, entre Stettin et Custrin. L'armée de Moldavie, dont le général Barclay de Tolly venait de prendre le commandement, s'avançait vers Francfort, et les deux corps de Tormasow et de Doktorow, suivaient la direction de Kalisz et de Glogau. Cette dernière place fut bloquée le 1er. mars. Le 24 février, le quartier-général russe se trouvait à Kalisz, où l'empereur Alexandre était en personne. Le corps prussien d'York suivait la marche de l'armée russe, et, dès le 18 février, il avait son quartier-général sur les frontières de la Poméranie.

Pendant que le prince vice-roi, à Berlin, tenait en échec les troupes légères avancées de l'ennemi, les troupes qui arrivaient de France com-



mençaient à s'organiser derrière l'Elbe. Le général Lauriston, qui se trouvait à Magdebourg, y réunissait les cohortes du premier ban et les régimens de nouvelle formation, qui composèrent le 5e. corps. Le duc de Bellune était à Wittenberg avec deux mille hommes, qui devaient servir de noyau au 2e. corps. Le prince d'Eckmühl était à Leipzig, avec quelques troupes qui étaient destinées au 1er. corps. Le général Montbrun, avec quelque cavalerie, occupait Dessau.

Les derniers jours de février se passèrent à Berlin, sans autres mouvemens que quelques escarmouches, dont la plus forte eut lieu à Cöpnik le 25. Quelques jours après, les troupes légères d'avant-garde, du corps de Wittgenstein, commencèrent à s'approcher; le général Czerniszeff alors poussa une partie de ses cosaques vers l'Elbe, par la rive droite de la Havel. Ces mouvemens causaient beaucoup d'inquiétude aux habitans de Berlin; le gouvernement provisoire que le roi avait laissé dans sa capitale, et qui n'ignorait pas que le traité d'alliance entre la Prusse et la Russie était, ou conclu, ou à la veille de se conclure, craignait le moment et l'issue d'un combat dans ses murs. Il sollicita vivement, auprès du prince vice-roi, le départ de l'armée, en lui annonçant à chaque instant l'approche de l'ennemi. Il aurait fallu que les Russes eussent

des ailes, pour arriver aussi vite que les habitans de Berlin les faisaient marcher. L'intention du prince n'était pas d'attendre les Russes de pied ferme, dans une ville déjà devenue ennemie; la disposition où était une partie des habitans de Berlin, de se réunir à l'ennemi, l'aurait obligé à des mesures de rigueur, disons même de cruauté, pour se garantir des attaques intérieures. De semblables moyens répugnent toujours au cœur d'un militaire humain et loyal. Il vaut mieux pour l'honneur français, que les barbaries qui ont été exercées chez nous, n'aient pas même pour prétexte le droit de représailles. Il est assez singulier que les Allemands aient voulu reprocher au prince Eugène, de ne s'être pas défendu dans Berlin. Sans doute ils n'ont envisagé la question que sous le point de vue militaire. Mais il n'est pas difficile de justifier le prince, même sous ce point de vue. D'abord il n'est pas très-probable qu'une armée, d'environ vingt-cinq mille hommes, pût en même temps contenir une population de deux cent mille âmes, devenue ennemie, et résister à une armée régulière d'environ trente mille hommes, qui allait l'attaquer. En admettant même que l'armée française eût rempli cette double tâche, et eût renversé le corps de Wittgenstein sur l'Oder, pouvait-elle échapper aux autres corps russes qui passaient cette rivière, et à l'armée prussienne qui allait l'envelopper?

berg en deux colonnes; celle de droite, par Trebbin et Juterbogk; et celle de gauche, par Belitz et Treuenbritzen. La division bavaroise avait reçu l'ordre de se retirer de Crossen, par Gubben et Luckau, sur Torgau, où se trouvait une division saxonne, sous les ordres du général Thieleman : ce général ayant refusé de recevoir les troupes bavaroises, elles se rendirent à Meissen. Le général Reynier avait également reçu l'ordre de se replier sur Dresde, où il arriva le 7.

Le 5, le quartier général fut à Treuenbritzen, et le 6 à Wittenberg. Le 6, la colonne de gauche eut à soutenir un combat d'arrière-garde à Belitz, contre les cosaques qui échouèrent, comme il leur arrive toujours contre des troupes réglées. Il paraît cependant, par leurs bulletins, qu'ils ont rêvé d'avoir détruit et dissipé cette colonne. Le 7, Czerniszeff fit faire à Seehausen, en arrière de Juterbogk, une tentative aussi inutile, et qui n'aboutit qu'à brûler le village.

Le 9, le quartier général se rendit à Leipzig, et l'armée occupa sur l'Elbe la position suivante. Le 11e. corps, sous les ordres du général Grenier, resta en avant et en arrière de Wittenberg. Le 7e. corps, que commandait le général Reynier, occupait Dresde. La division bavaroise était à Meissen. Le général saxon Thieleman était toujours à Torgau. Le général Montbrun, avec quelques troupes de cavalerie, était à Dessau.

Le prince d'Eckmühl, avec environ trois mille hommes, qui devaient appartenir à son corps d'armée, se trouvait à Leipzig, d'où, le 9, il se rendit à Dresde, pour prendre le commandement des troupes qui étaient placées depuis cette ville jusqu'à Torgau. Le duc de Bellune occupait Bernbourg, avec quelques bataillons destinés à former le 2e. corps. Le 2e. corps de cavalerie, sous les ordres du général Sébastiani, s'organisait près de Brunswick. Le 1er. corps de la même arme, commandé par le général Latour-Maubourg, se réunissait autour de Magdebourg. Dans cette place se trouvait le général Lauriston, qui y rassemblait le 5e. corps, qui devait être de quatre divisions. Outre les bataillons qui arrivaient de France, pour ce corps d'armée, le général Lauriston avait retiré à lui toutes les troupes disponibles de la 32e. division militaire. Le général Carra-Saint-Cyr, commandant de cette division, était cependant encore couvert par le général Morand, qui tenait, avec quelques troupes, Stralsund et la Poméranie suédoise.

Derrière cette première ligne, se réunissait déjà une partie des corps d'armée, qui devaient bientôt entrer en campagne. Le 3e. corps, commandé par le prince de la Moscowa, avait eu Würtzbourg pour point de réunion. Les troupes de Würtemberg, de Baden et de Hesse, devaient se former autour de la même ville. Francfort

avait été indiqué pour la formation du 6e. corps, commandé par le duc de Raguse, et de la garde, sous les ordres du duc d'Istrie. Les Bavarois devaient se réunir à Bamberg. Les premiers bataillons du 1er. corps d'armée, que commandait le général Vandamme, arrivaient à Wesel. Le 4e. corps, formé en Italie, et commandé par le général Bertrand, traversait alors le Tyrol.

Mais toutes ces troupes étaient bien loin d'être disponibles, et l'armée active du prince vice-roi, qui ne se composait, à proprement parler, que des 5e. et 11e. corps, de la division Durutte, appartenant au 7e., et des Bavarois, ne s'élevait guère au-dessus de quarante mille hommes.

Le prince d'Eckmühl, à son arrivée à Dresde, fit miner les deux piles du milieu, du pont de l'Elbe, afin de pouvoir faire sauter l'arche qu'elles supportaient, à l'instant où l'ennemi s'approcherait en force de la ville. Ces préparatifs causèrent, le 11, un léger mouvement populaire, qui fut cependant bientôt calmé par les magistrats. Le roi de Saxe avait quitté sa capitale, dès le 23 février, pour se rendre à Plauen, d'où, plus tard, il se retira à Ratisbonne. La ville neuve de Dresde, à la droite de l'Elbe, fut mise en état de défense, contre une incursion de cavalerie, par des tambours en palissades à chaque barrière. Une partie des troupes saxonnes, du 7e. corps, y furent placées en garnison. Les trou-

pes légères russes étaient en présence de la ville, depuis quelques jours. Dès le 6, le colonel Benkendorf, avait été détaché par le général Czerniszeff, et s'était porté vers Dresde, par la route de Baruth et Dahme. Pendant ce temps, le corps de Wintzingerode avançait par la route de Görlitz et Bautzen; dès le 8 et le 9, les cosaques du corps de Czerniszeff étaient arrivés devant Magdebourg et avaient occupé Görtzke, Möckern et Leitzkau.

Après l'occupation de Berlin, le colonel russe Tettenborn fut détaché, avec un parti de cosaques, vers l'Elbe inférieur, et arriva le 11 vers Lenzen et Neustadt. Le général Morand, qui était, ainsi que nous l'avons vu, dans la Poméranie suédoise, avait reçu l'ordre de se replier, avec le peu de troupes qu'il avait, sur la 32e. division militaire. Alors le général Carra-Saint-Gyr, crut devoir quitter Hambourg avec la garnison, forte d'environ mille hommes, et les autorités du gouvernement. Le 12, cette ville fut évacuée, et le général Carra-Saint-Cyr se retira à Artlembourg, après avoir laissé un bataillon à Bergedorf et à Zollenspicker, pour assurer le passage de l'Elbe au général Morand. Après le départ des troupes françaises, les cinquante-deux compagnies de gardes nationales de Hambourg prirent les armes et firent le service de la ville. Cependant le général Morand était arrivé à Möllen, le 14, en

même temps que le colonel Tettenborn à Lauenburg. Malgré la présence de ce dernier, qui n'avait avec lui que des cosaques et environ cinq cents Prussiens, qui devançaient la déclaration de guerre de leur souverain, le général Morand continua sa marche sur Bergedorf, où il arriva le 13, avec un peu plus de mille hommes et quelques canons. Tettenborn le fit attaquer, ou pour mieux dire, harceler par ses cosaques, qui n'empêchèrent pas le corps français de passer l'Elbe à Zollenspicker, et de joindre le général Carra-Saint-Cyr. Le 18, le colonel Tettenborn entra à Hambourg, où il rétablit l'ancien gouvernement.

La défection de la Prusse avait presque doublé les forces de l'ennemi sur l'Oder et sur l'Elbe. C'est ce dont on pourra juger par l'état sommaire suivant :

Armée Russe.

Corps du général Wittgenstein, qui se trouvait devant Magdebourg.	17,000
Corps du Bas-Elbe, commandé par les généraux Czerniszeff, Dörnberg et le colonel Tettenborn (non compris les Cosaques).	10,000
Avant-garde du général Wintzingerode qui marchait sur Dresde.	13,000
Grande-armée, encore cantonnée sur l'Oder. .	40,000
	80,000

Report. . . .	80,000

Armée Prussienne [1].

Corps du général Yorck, sous les ordres de Wittgenstein. . . . . Corps du général Bülow, appuyé à ce dernier et dirigé sur Wittenberg et Torgau. . Corps du général Blücher, marchant sur Dresde.	75,000
TOTAL GÉNÉRAL.	155,000

A ces forces on peut ajouter :

Un corps de cinquante mille hommes d'infanterie et vingt mille chevaux, y compris l'armée de Moldavie, qui était, dès le 6 mars, sur la Vistule et devait compléter l'armée russe.	75,000
Le corps prussien de Tauentzien, qui était devant Stettin; celui de Schöler devant Glogau, et celui de Thümen devant Spandau, qui pouvaient être remplacés dans ces blocus par la landwehr, à peu près organisée.	20,000
Le total disponible des armées ennemies était donc de.	250,000

L'armée que commandait le prince vice-roi, et qui était la seule disponible en ce moment pour la France, ne s'élevait à guère plus de

[1] Au moment de la déclaration de guerre de la Prusse, son armée active montait à quatre-vingt mille hommes, dont vingt-cinq mille de la nouvelle levée.

cinquante mille hommes, et était organisée de la manière suivante :

Deuxième Corps.

Le duc de Bellune.

Ce corps n'était composé que de huit bataillons formés de cadres de l'armée de Russie . . .		5,000

Cinquième Corps.

Le général Lauriston.

Divisions..	Maison. . . . . Puthod . . . . Rochambeau.	16,000

Onzième Corps.

Le général Grenier.

Divisions..	Charpentier. . . . . Gérard. . . . . Fressinet.	18,000

Septième Corps.

Division Durutte. . . . . La division saxonne Lecoq, envoyée depuis à Torgau.	2,500

Bavarois.

La division de Rechberg.	2,000

Garde Impériale.

Division Roguet.	2,400

Corps de l'Elbe inférieur.

Division Lagrange.	6,000
	51,900

Cette division faisait partie du 5e. corps ; elle en fut détachée sous les ordres du prince d'Eckmühl.

Cavalerie.

Premier Corps.

Le général Latour-Maubourg.	1,800

Deuxième Corps.

Le général Sébastiani.	1,000
	2,800

TOTAL....	Infanterie. . . .	51,900
	Cavalerie. . . .	2,800

On ne peut pas compter, dans cette armée, les troupes du général Saint-Cyr et du général Morand, qui se retirèrent sur Brême, dès le moment où Tettenborn entra dans Hambourg.

Cependant, l'empereur Napoléon, réunissait la nouvelle armée destinée à entrer en campagne. Les 3e., 6e. et 12e. corps se formaient sur le Rhin et le Mein. Le 4e. arrivait de l'Italie. Le 1er., sous les ordres du général Vandamme, s'organisait à Wesel. Excepté le 4e. corps, formé de vieux bataillons tirés d'Italie, les autres ne pouvaient, en grande partie, être composés que de troupes de nouvelle levée, qui venaient remplir les anciens cadres, ou de cohortes du premier ban. Il fallait du temps pour mettre les nouveaux régimens en état de combattre; il en fallait davantage pour refaire une nouvelle cavalerie. Il n'était donc pas possible que l'armée française, que devait commander l'empereur en personne, fût prête à entrer en campagne, avant

un terme de trois mois environ, si elle ne devait pas combattre sans cavalerie. La bataille des Pyramides avait bien démontré, qu'il n'est point de cavalerie qui ne puisse être vaincue par l'infanterie française; mais il faut de la cavalerie pour recueillir le fruit de la victoire. Ainsi, la prudence faisait une loi de gagner du temps. Nous verrons que tel fut le but et le résultat des manœuvres du prince vice-roi.

Le 17 mars, le roi de Prusse ayant fait notifier à l'ambassadeur de France sa déclaration de guerre, et adressé une proclamation à ses armées, mit en mouvement les troupes qui étaient à Breslau, au nombre d'environ trente mille hommes, et les dirigea en Saxe, sous les ordres du général Blücher. Le général Wintzingerode, qui approchait de Dresde, fut mis sous les ordres de Blücher, dont il faisait l'avant-garde. Le corps de York, ainsi que celui de Bülow, furent mis sous le commandement du général Wittgenstein; le général York avait, dès le 15, son quartier général à Weissensee, près Berlin, et le général Bülow le suivait.

Le 19, l'avant-garde du corps russe de Wintzingerode étant arrivée devant Dresde, le prince d'Eckmühl fit sauter l'arche, dont les piles avaient été minées. Le même jour, il quitta cette ville, avec les troupes qu'il avait amenées, et reprit la route de Leipzig. Le général Reynier, ayant été obligé,

pour raison de santé, de quitter le commandement du 7e. corps, il fut remplacé par le général Durutte. Le 7e. corps, outre le lambeau de division que commandait le général Durutte, ne se composait plus que d'une faible division saxonne, sous les ordres du général Lecoq. Le 21, la ville neuve de Dresde fut évacuée par les troupes saxonnes, à la suite d'une convention qui permit aux troupes russes d'y entrer; cette convention stipulait une suspension d'armes qui s'étendait à deux lieues au-dessus et au-dessous de la ville, et devait être dénoncée vingt-quatre heures d'avance. Le 22, les troupes saxonnes du général Lecoq reçurent, de leur souverain, l'ordre de se rendre à Torgau. Alors la division Durutte resta seule dans la vieille ville de Dresde; bientôt cependant elle fut rejointe par la division bavaroise de Rechberg, qui quitta Meissen, après avoir brûlé le pont. Le 26, l'ennemi dénonça l'armistice, et le général Durutte, ayant appris que des partis de cosaques avaient déjà passé l'Elbe, au-dessous de Meissen, et que la cavalerie du corps de Wintzingerode se disposait à les suivre; sachant d'ailleurs que le prince vice-roi avait déjà reployé son armée derrière la Saale, se décida à évacuer Dresde. Ce mouvement fut exécuté dans la nuit du 26 au 27.

Le 29, la division bavaroise, qui faisait l'arrière-garde du général Durutte, fut attaquée à Colditz,

par trois régimens de cavalerie ennemie. Les Russes furent repoussés par l'infanterie bavaroise, avec perte d'environ cent hommes. Le général Durutte, ayant passé la Saale, se dirigea avec la division bavaroise vers Stolberg.

Tant que les armées russes n'avaient pas dépassé Berlin, le prince vice-roi avait pu laisser, en avant de Wittenberg, le 11e. corps, qui suffisait pour arrêter les avant-gardes de l'ennemi au delà de l'Elbe. Mais, dès le moment où les armées russes, renforcées par les Prussiens, se mirent en marche vers l'Elbe, il ne fut plus possible de conserver cette position aventurée. Les corps de Wittgenstein et d'York se dirigeaient sur Magdebourg; celui de Bülow avançait vers Torgau; celui de Wintzingerode était devant Dresde, appuyé par Blücher qui partait de Breslau. Il n'était pas possible que le prince pût songer à défendre l'Elbe, depuis Dresde jusqu'à Magdebourg; il ne pouvait même pas risquer une affaire et encore moins prendre une position trop étendue. D'un autre côté, en continuant à se retirer, il conduisait l'ennemi sur les corps qui étaient en formation sur le Mein et le Rhin; il découvrait Magdebourg, la seule place d'armes en avant de ce dernier fleuve; et en laissant l'ennemi maître du Bas-Elbe, son mouvement aurait entraîné la perte de Brême et des autres départemens du nord de l'Allemagne.

Le prince songea donc à prendre un parti mitoyen, en s'appuyant toujours à Magdebourg, et se plaçant en flanc à la direction que l'ennemi devait prendre, pour gagner Mayence et les bords du Rhin. En restant appuyé à l'Elbe, il n'était pas probable que l'ennemi voulût longer le front d'une armée française, toujours assez forte pour faire une diversion, en risquant de trouver devant lui des forces plus considérables qu'il ne le croyait. En pivotant la droite en arrière sur Magdebourg, l'intention du prince vice-roi était de faire une pointe au delà de l'Elbe, et de paraître même avoir l'intention de marcher sur Berlin. Il était indubitable qu'un mouvement semblable obligerait le centre de l'ennemi à faire un mouvement latéral, vers la droite. En attirant ainsi les forces principales de l'ennemi sur lui, le prince gagnait du temps, non-seulement par la double manœuvre qu'il le forçait de faire, mais encore par l'incertitude où les généraux ennemis allaient se trouver, pendant un temps plus ou moins long. Il était probable que cette incertitude, et la nécessité où ils seraient, en suivant les mouvemens de notre armée de l'Elbe, d'opposer une partie de leurs forces, dans la direction dans laquelle il était présumable que déboucheraient les 3e., 4e., 5e., 6e. et 12e. corps, obligeraient les généraux Blücher et Wittgenstein à attendre que le restant des armées russes et prussiennes les eût joints.

Le 21 mars, le quartier général du prince vice-roi quitta Leipzig pour se rendre à Magdebourg. Le 11e. corps partit également de ses positions devant Wittenberg, et, repassant l'Elbe, prit la direction de Dessau. Le 23, la division Maison, du 5e. corps, passa à la rive droite de l'Elbe, et le 24 elle occupa Möckern où elle resta jusqu'au 28, faisant dans le pays des levées de subsistances, pour l'approvisionnement de Magdebourg. Le même jour, cette division se replia sur l'Elbe. Le 30, la division prussienne de Borstel occupa Möckern, d'où elle s'avança jusqu'à peu de distance de Magdebourg. Pendant ce temps le général Dörnberg, déserteur du service westphalien, passé à la solde de l'Angleterre, était arrivé à Havelberg avec un corps d'avant-garde, composé de Russes et de Prussiens. Le 26, il passa l'Elbe en face de Werben, où il s'établit, en ayant chassé les postes français. Le général Montbrun, qui avait été posté à Stendal, où se trouvait également la division Lagrange, marcha sur l'ennemi le 28, avec trois bataillons, cinq cents chevaux et deux canons. L'avant-garde de Dörnberg fut culbutée et obligée de repasser l'Elbe, ayant perdu près de cent cinquante hommes, dont vingt prisonniers.

A peu près à la même époque l'armée du prince vice-roi se trouva rassemblée, derrière la Saale. Le 11e. corps occupait Magdebourg;

le 5e. s'étendait, en descendant l'Elbe, jusque vers Stendal et Werben; le 2e. corps, ou plutôt les bataillons que commandait le duc de Bellune, occupaient l'Elbe et Bernbourg; la division Durutte et les troupes bavaroises, étaient au pied des montagnes du Harz, vers Stolberg.

Dès le 16 mars, les généraux Carra-Saint-Cyr et Morand, ayant joint leurs troupes à Artlenburg et Zollenspicker, continuèrent leur retraite sur Brême. Les Anglais avaient fait une descente à l'embouchure du Weser, et, réunis aux paysans du duché d'Oldenbourg, s'étaient emparés des batteries de Bremerlehe et de Blexen. Le 25, deux bataillons du 52e. régiment, partis de Brême, reprirent ces deux postes. Plus de deux cents paysans et vingt Anglais y perdirent la vie; quinze Anglais furent pris, avec deux canons. Le même jour, le général Morand partit de Brême, avec la colonne qu'il commandait et qui était forte d'environ mille hommes d'infanterie, avec quatre canons et un piquet de cavalerie. Ce petit corps arriva le 1er. avril à Lünebourg et en chassa un détachement de cosaques, que le général Tettenborn y avait envoyé. Cependant le général Dörnberg ayant été repoussé de Werben, s'était retiré sur Havelberg. Le 29, il y fut joint par le général Czerniszeff, qui, ayant été remplacé, à Genthin, par l'aile droite du corps de Wittgenstein, avait été dirigé avec

son corps et celui de Benkendorf, vers l'Elbe inférieure. Les trois généraux ennemis décidèrent de passer ce fleuve, au delà de l'aile gauche de l'armée du prince vice-roi; ce que Czerniszeff exécuta, le 30, avec quelques régimens de cosaques, dans les environs de Wittenberg, au-dessus de Werben. Il fit de suite occuper Sechausen et Arendsee. Cependant le voisinage de nos troupes qui occupaient Stendal et Gardeligen, obligea le général Dornberg à descendre l'Elbe, jusqu'à Lenzen, où il le passa le 31. Ce dernier passage exécuté, l'ennemi se déploya sur la Netze; l'infanterie du général Dörnberg, à la droite, sur Danneberg, près Hitzacker; la cavalerie, avec le général Benkendorf, sur Luckow; le corps du général Czerniszeff, sur Wustrow, entre Luckow et Salzwedel, couvert à gauche par deux régimens de cosaques postés dans cette dernière ville. Les trois généraux ayant appris l'arrivée du général Morand à Lünebourg, résolurent de profiter de leur supériorité numérique pour l'attaquer. Ils se mirent de suite en marche, et, ayant laissé quelques troupes, pour garder les passages de la Netze, qu'ils quittaient, et une réserve à Dallenbourg, ils arrivèrent le 2 avril au matin devant Lünebourg, avec environ quatre mille hommes de toutes armes. Le colonel russe de Pahlen reçut l'ordre de passer l'Elmenau, avec deux régimens de cosaques, près de Bevensen,

et d'attaquer la ville à dos, afin de décider le général Morand à diviser encore ses troupes, déjà peu nombreuses. Lorsque le combat fut engagé avec le colonel Pahlen, les généraux ennemis firent, de concert, une brusque attaque de front sur la ville. Le combat fut opiniâtre, et les soldats français et saxons, du général Morand, se défendirent avec le plus grand courage ; mais, ce général ayant été blessé à mort, les restes de son corps se virent forcés de capituler vers le soir.

Le lendemain, le général Montbrun arriva devant Lünebourg, avec l'avant-garde de la division Lagrange qui avait passé sos les ordres du prince d'Eckmühl. A son approche, l'ennemi se hâta d'abandonner la ville; quelques-uns de nos prisonniers furent repris. Le 4, le prince d'Eckmühl étant arrivé en personne à Lünebourg, acheva de nettoyer la rive droite de l'Elbe de tous les partis ennemis et fit occuper Hude. Le général Dörnberg se retira à Boitzenbourg, et le général Czernizseff resta entre Boitzenbourg et le corps de Wittgenstein. Le 8, le prince d'Eckmühl se retira de sa personne à Brunswick; le 9, Lünebourg fut entièrement évacué. Les divisions Dufour et Carra-St.-Cyr, du corps du général Vandamme, étaient déjà arrivées à Brême, et la division Dumonceau était à Minden. Il n'était donc plus nécessaire que le prince vice-roi affaiblît son armée, par un

fort détachement, aussi éloigné du corps principal. L'effet de la diversion qu'il avait voulu faire, tant sur l'Elbe inférieur que par Magdebourg même, ainsi que nous allons le voir, devait être déjà produit, et la présence d'un corps d'armée sur le Weser empêchait l'ennemi d'aller plus loin.

Pendant le séjour de nos troupes à Lünebourg quelques habitans furent arrêtés, non pour avoir pris les armes, mais comme coupables de l'assassinat du général Morand, que les bourgeois avaient égorgé, après qu'il fut fait prisonnier. Le général Dörnberg en prit occasion pour écrire au général Montbrun une lettre, où il annonçait que les Hanovriens ayant reçu l'ordre, de l'empereur de Russie, de prendre les armes contre les Français, ils étaient tenus, sous peine de châtiment de remplir ce devoir. Cela posé, il menaçait, en cas qu'on en fît punir, d'user de représailles envers les prisonniers français. Cette pièce est toute dans le genre des actes de la coalition à cette époque, où la subversion de tous les principes d'honneur et du droit des nations était proclamée, et où le Code des nations civilisées était remplacé par le Code d'invasion et de rapines des Huns et des Vandales. Il était bien digne aussi du même Dörnberg qui, en 1809, avait trahi son souverain et son bienfaiteur, le roi de Westphalie, étant son aide-de-camp et à ses côtés, et avait

comploté de l'assassiner ou de le livrer à l'ennemi, de prendre un aussi tendre intérêt à des assassins.

Pendant que ces événemens se passaient, sur l'Elbe inférieur, le général Wittgenstein s'était approché de ce même fleuve, au-dessus de Magdebourg, et paraissait se diriger sur Leipzig. Il avait porté le corps de York dans les environs de Zerbst, et lui-même avec ses troupes russes s'était établi à Belzig, sur la route de Wittenberg. Le corps de Bülow, parti le 30 de Berlin, se dirigeait par Brandenbourg sur Ziesar. Dès que la division Maison eut quitté les environ de Möckern, le général prussien de Borstel fut dirigé sur ce même point, avec un corps de troupes, pour remplacer le général Czerniszeff, qui s'était retiré d'abord à Genthin, et de là avait passé l'Elbe, ainsi que nous l'avons vu. Le 1er. avril, le général Borstel occupait Wahlitz devant Magdebourg, afin d'investir cette place du côté droit de l'Elbe, pendant que le général Wittgenstein passerait ce fleuve vers Wittenberg, pour marcher sur Leipzig. Il n'était pas possible que le prince vice-roi laissât achever un mouvement, qui non-seulement compromettait les corps qui se formaient sur le Mein; mais qui l'obligeait lui-même à se retirer en hâte, pour ne pas se trouver coupé sur la route de Francfort. Le prince résolut donc de prendre en apparence l'offensive, afin d'appeler les forces de l'ennemi sur lui. L'avant-

hâte à Zerbst avec son corps russe, destiné à agir de concert avec celui d'York. Le corps de Bülow, qui venait d'arriver à Ziesar, reçut l'ordre d'avancer à Hohenziatz (5), celui de Borstel se porta de Gloina (1) sur Loburg (3), et la division russe de Berg, partant de Zerbst (2), occupa Leitzkau (4), tandis que le corps d'York avançait sur le même point. Le 5, au matin, le général Borstel occupa Dalchau (6); le corps d'York, Leitzkau (7), et la division de Berg, Ladeburg (8). Vers deux heures après-midi, l'ennemi attaqua nos postes sur l'Ehle, savoir : le général York à Danigkow (9), en avant de Gommern; le général Borstel, à Wehelitz (10); le général Bülow, à Zehdenik (11), entre Möckern et Vehelitz.

Le prince vice-roi visitait sa ligne d'avant-postes vers Gommern, quand il aperçut le mouvement de l'ennemi qui avançait de Leitzkau. Il se mit de suite à la tête du 11e. corps, et fit avancer, pour soutenir les postes de Danigkow, Vehelitz et Zehdenik, deux bataillons à chacun, qui se tinrent à quelque distance en arrière. Le combat s'engagea avec beaucoup de vivacité, surtout sur les routes de Möckern et de Leitzkau. Les petits postes de Danigkow et de Zehdenik, se défendirent avec une vigueur égale à celle de l'attaque. Le poste de Ziepel, soutenu par quelque cavalerie, se rapprocha de Nedlitz, et le combat se soutint sur ce point et à Vehelitz. On



N
25000
Strim
ZERBST
Töppel
Hohen
Lepta
Nutha
Höhen
Kameritz
Flötz
Nienburg
Nutha R.
Elbe F.
Barby
önebeck
Grossen Salze

se battit ainsi tout le restant de la journée. Ce ne fut que vers le soir, qu'une charge de cavalerie ayant manqué vers Ziepel, nos lanciers furent ramenés sur la route, entre Zehdenik et Nedlitz; en même temps Zehdenik venait d'être forcé. Alors les deux bataillons qui étaient sur ce point furent obligés de se replier au pied du plateau, ce qu'ils firent dans le meilleur ordre sous le feu d'une batterie ennemie, à laquelle ils ne purent opposer que deux pièces de 3; l'ennemi n'avança pas plus loin jusqu'à la nuit. Le poste de Danigkow avait été également forcé vers le soir; mais, lorsque la nuit sépara les combattans, l'ennemi n'avait pas encore passé l'Ehle sur ce point ni à Vehelitz.

Dans la même nuit, le prince vice-roi, certain d'avoir forcé l'ennemi à réunir environ soixante mille hommes devant lui, et ne voulant pas engager une bataille rangée, replia le 11e. corps sur Magdebourg. Le lendemain, le général Wittgenstein prit position, avec les trois corps réunis, entre Gommern et Nedlitz. A Berlin, on chanta un *Te Deum*, pour célébrer la délivrance de la ville.

Cependant, le mouvement de l'aile gauche de l'armée russo-prussienne avait continué. Le général Wintzingerode n'avait fait, pour ainsi dire, que traverser Dresde, et s'était dirigé sur Leipzig, où ses premières patrouilles arrivèrent, le 31 mars. Lui même, en passant à Eilenburg,

eut une entrevue avec le général saxon Thieleman, qui vint de Torgau l'y trouver. Le 1er. avril, le comte Olorff, aide-de-camp de l'empereur Alexandre, entra à Leipzig avec une avant-garde, et le 5, le général russe Lanskoi l'y suivit. Ce dernier en repartit, le 8, pour se rendre à Halle, et le même jour le colonel russe Prendel entra à Mersebourg. Le 8, il était également arrivé à Halle deux régimens de cosaques, qui y restèrent jusqu'à l'arrivée du général Lanskoi; alors ils furent poussés en avant par Querfurth, jusqu'à Nordhausen, au pied du Harz. Le 11, le général Wintzingerode arriva à Halle. Le général Blücher, qui avait passé l'Elbe le 3, à Dresde, vint d'abord prendre ses cantonnemens vers Chemnitz et Freyberg. Mais, le 10, il s'avança jusqu'à Rochlitz, où il prit son quartier général, se joignant par la droite au corps de Wittgenstein. Cependant, afin d'être toujours en mesure de voir déboucher le corps du général Bertrand, qui se dirigeait sur Nuremberg, Blücher étendit sa gauche vers Zwickau et Reichenbach, et poussa des partis à Plauen et à Hof. Le roi de Saxe avait quitté Plauen, pour se rendre à Ratisbonne. Le général Blücher envoya également des partis sur la route de Francfort. Le principal de ces partis entra à Weimar, le 11, et poussa, le 12, un détachement à Gotha, où le secrétaire de la légation française, près des ducs de Saxe, fut enlevé ma-

lade et traîné en Prusse, après avoir été dépouillé et maltraité. Le 13, un bataillon saxon des contingens des familles ducales, qui se trouvait à Eisenach, déserta à l'ennemi, sous les ordres de son chef, le baron de Linker, et entra de suite dans l'armée prussienne.

Après l'affaire de Möckern, le général Wittgenstein, ayant laissé le corps de Bülow devant Magdebourg, s'était de nouveau rapproché de la route de Leipzig. Dès le 2, le pont de Roslau avait été rétabli, et, dans la nuit du 4 au 5, un détachement prussien avait occupé Dessau. Le mouvement du prince vice-roi avait suspendu celui du général d'York, qui devait suivre. Le général Wittgenstein le reprit, et fit marcher sur Dessau le corps du général York, dont la division Kleist fut cependant laissée devant Wittenberg. Le 11, le corps d'York vint à Köthen et celui de Wittgenstein à Dessau.

Cependant le prince vice-roi, ayant été prévenu du mouvement que faisait le général Wittgenstein, vers Dessau, et de l'occupation de Halle par Wintzingerode, pensa à rapprocher lui-même ses troupes de la Haute-Saale, tant pour en défendre le passage que pour suivre les manœuvres de l'ennemi, et ne pas laisser couper les communications avec Francfort. Il était d'ailleurs évident, qu'en tenant cette position oblique, l'ennemi ne risquerait pas de pénétrer plus avant,

vers Gotha et Eisenach, autrement qu'avec des troupes légères. Le 9, son quartier-général fut à Stasfurth; une partie du 11e. corps resta en réserve à Magdebourg. Le restant et le 5e. corps vinrent occuper Aschersleben, Ermsleben, Ballenstedt et Quedlinburg. Le 2e. corps continua à occuper Calbe et Bernbourg; l'extrême droite de l'armée était toujours à Stollberg, où étaient la division Durutte et les Bavarois. Cette droite était elle-même couverte, par un petit corps de cavalerie westphalienne, qui occupait Nordhausen, après en avoir chassé l'ennemi. Toujours dans l'intention de gagner du temps, et de tenir les généraux ennemis en suspens par des démonstrations hostiles, sur plusieurs points différens, le prince vice-roi se décida à pousser sur son front des reconnaissances assez fortes. En conséquence, le 11, il vint à Aschersleben. Le 13, le 14 et le 15, il prit le général Latour-Maubourg, avec son corps de cavalerie (fort de quinze cents chevaux environ), et quelques bataillons d'infanterie, et poussa des reconnaissances dans la direction de Quenstedt, Leimbach et Walbeck. Le colonel Prendel, qui était vers Quenstedt avec ses cosaques, et qui se crut attaqué par vingt mille hommes, se donna beaucoup de mouvement pour couvrir Eisleben, où il s'imaginait que l'armée française allait marcher.

Le 13, le général Helfreich, du corps de Witt-

genstein, dirigea une attaque sur Calbe, afin de se rendre maître de ce passage de la Saale. Une autre attaque fut dirigée, en même temps, sur Bernbourg, pendant que le général York poussait une forte reconnaissance sur Absleben. Ces différentes attaques n'eurent aucun succès, et furent repoussées par le 2e. corps. Le prince vice-roi répondit à ce mouvement de l'ennemi par une démonstration semblable. Revenant, le 16, d'Aschersleben sur Bernbourg, il poussa le même jour, avec sa cavalerie et six bataillons d'infanterie, une reconnaissance dans la direction de Köthen. C'est ainsi qu'en paraissant à chaque moment vouloir reprendre l'offensive, il tint les généraux ennemis dans une incertitude continuelle, força les corps qui avaient passé l'Elbe à attendre le restant de leur armée pour agir, et conserva pendant un mois la bonne position qu'il avait prise.

Le 16, le général Wittgenstein transporta momentanément son quartier général à Zahne, pour diriger l'attaque de Wittenberg, qu'il croyait prendre d'emblée. Le 17, une sortie, d'environ huit cents hommes, de la garnison, occupa pendant toute la journée l'ennemi, qui eut près de trois cents hommes hors de combat. Le 18, le général Wittgenstein fit bombarder la ville, d'un peu loin cependant, pendant qu'il faisait attaquer la tête de pont par le général Kozatchkowsky. Il fit ensuite sommer le général La-

poype, qui renvoya le parlementaire assez lestement. Le 19 et le 20, après avoir brûlé une partie des faubourgs, le général Wittgenstein abandonna cette place, et fit marcher la division Kleist, par Roslau, à Dessau.

Pendant que ces événemens se passaient, la division bavaroise de Rechberg, rappelée par son souverain, pour servir de noyau à un nouveau corps, était partie de Stolberg. Le 17, elle fut attaquée à Langensalza, entre Gotha et Mülhausen, par un parti prussien. Cette division, qui n'était que de dix-sept cents hommes de pied et trois cents chevaux, repoussa les attaques de l'ennemi, qui parvint à s'emparer de deux canons et d'une cinquantaine d'hommes.

Cependant, la grande armée française s'était mise en mouvement, sans attendre la formation complète des corps de cavalerie, qui aurait trop retardé l'aventure de la campagne. Le 20, le 4e. corps était déjà arrivé à Cobourg; le 6e., sous les ordres du duc de Raguse, était à Gotha, occupant Langensalza; le 3e., commandé par le prince de la Moskowa, était à Erfurt; le duc d'Istrie, avec la garde, à Eisenach; le duc de Reggio, avec le 12e. corps, était encore à Bamberg. Dès le 18, la division Souham, du 3e. corps, avait reçu l'ordre de marcher sur Weimar. Cette ville était occupée par trois cents hussards prussiens, sous les ordres du major Blücher. Un escadron

du 10e. de hussards, et un escadron badois, furent chargés d'emporter Weimar; ce qu'ils firent, en dispersant les Prussiens, qui perdirent une soixantaine de prisonniers. L'empereur Napoléon, parti le 15 de Paris, était arrivé le 17 à Mayence.

Dès le 13, la grande armée russe avait passé l'Oder à Steinau, Radschütz et Koben. Le 20, cette armée, commandée par le général Miloradovitch, en l'absence du maréchal Kutusow, resté malade à Bunzlau, arriva à Dresde, et le 22 à Freyberg. Le corps prussien de Blücher s'avança à Altenbourg. A cette même époque, le général Wittgenstein s'était avancé à Delitsch, ayant devant lui, à Skeuditz, le corps d'York. Le 15, le général russe Woronzow avait passé l'Oder, à Francfort, avec un corps de sept régimens d'infanterie et deux de cavalerie. Ce corps se dirigea par Berlin sur Dessau, pour rejoindre le général Wittgenstein. L'avant-garde de Wintzingerode occupait Leipzig et Merseburg. Halle était gardé par les Prussiens.

Nous avons vu ci-dessus que le maréchal prince d'Eckmühl avait quitté Lünebourg le 9, se repliant sur Brunswick. Aussitôt après son départ, Dörnberg repassa l'Elbe, et vint à Lünebourg, et, le 12, il s'avança jusqu'à Ueltzen. Benkendorf quitta Hambourg avec une partie de la légion anséatique, formée par Tettenborn, et s'avança jusqu'à Ottersberg devant Brême. Des partis de cosaques

vinrent à Verden, où il y eut, le 17, une petite affaire d'avant-poste. Le prince d'Eckmühl reçut, à cette époque, le commandement supérieur de la 32e. division militaire, et quitta Brunswick pour se rendre à Brême. Le général Sébastiani fut alors chargé de couvrir l'aile gauche de l'armée du prince vice-roi, avec son corps d'environ quinze cents chevaux et la division Lagrange. Il resta en position en avant de Brunswick, mais il fit occuper Celle par le général Maurin, avec un fort détachement.

Le 17, le général Maurin, ayant quitté Celle, le général Dörnberg y fit passer en hâte douze cents cosaques. Le général Sébastiani fit retourner, le 18, le général Maurin à Celle, avec quatre bataillons, environ trois cents chevaux et quelque artillerie. L'ennemi fut chassé avec perte d'une centaine d'hommes tués, blessés ou prisonniers. En même temps le général Sébastiani, avec six bataillons et le restant de sa cavalerie, marcha de Brunswick sur Ueltzen par Gifhorn. En avant de cet endroit, à Gross-Œsingen, il rencontra six cents cosaques, qui en furent aisément chassés, et se retirèrent à Sprakensehl, où l'ennemi réunit environ quinze cents chevaux. Le général Sébastiani les fit charger par sa cavalerie légère, qui les chassa jusqu'à Ueltzen. L'ennemi perdit encore une centaine d'hommes dans ces deux affaires.

Le général Vandamme avait réuni à Brême les divisions Dufour et Carra-Saint-Cyr; la division Dumonceau était à Minden, ayant des postes sur l'Aller, à Rethem et Drakenbourg. Le 22, il commença son mouvement en avant. La division Saint-Cyr attaqua ce jour-là l'ennemi entre Ottersberg et Rothembourg, et le poussa sur Rothembourg. Contemporairement, le général Sébastiani avait occupé Lünebourg. Le 25, l'avant-garde du corps Vandamme, commandée par le général prince de Reuss, attaqua l'ennemi en avant de Rothembourg, où il avait environ quinze cents chevaux et une partie de la légion anséatique, le battit et le poursuivit jusqu'à Harbourg. Le 27, l'avant-garde du général Vandamme arriva devant Harbourg; une compagnie de voltigeurs du 152e. régiment (composée de cohortes du 1er. ban), se présenta devant cette forteresse. Le sous-lieutenant, nommé Roullo, s'aidant d'une vergue, qui se trouva à sa portée, passa le fossé avec deux sous-officiers, et abattit le pont-levis. Le fort fut enlevé, et on y prit un cutter anglais, qui n'eut pas le temps de gagner le large. Le même jour, l'avant-garde du prince de Reuss prit aussi, près de Zollenspicker, un brik anglais.

Avant de reprendre la suite des opérations des armées sur l'Elbe, nous allons reporter l'attention du lecteur sur les forteresses de Thorn,

Spandau et Czentoszau, qui capitulèrent pendant le mois d'avril.

La ville de Thorn n'avait été que bloquée, jusque dans les premiers jours d'avril. Alors le général Langeron, qui commandait le corps du blocus, commença les opérations du siége. Du 5 au 8 avril, il dirigea ses attaques sur la rive gauche de la Vistule. Dans la nuit du 8 au 9, la tranchée fut ouverte à la rive droite sur la ville. Le 11, le feu de l'ennemi fit sauter un magasin de poudre. Le 12, toutes les batteries étaient ébauchées; et, le 13, elles furent ouvertes, à deux cents toises des remparts. La garnison, qui avait perdu six cents hommes depuis le commencement du blocus, en avait dix-neuf cents aux hôpitaux, et ne comptait pas plus de dix-huit cents hommes en état de faire le service. Ce nombre étant insuffisant pour garnir les ouvrages, le général Poitevin pensa à capituler, et se rendit, le 17, sous la condition que la garnison, prisonnière sur parole, serait renvoyée dans sa patrie. Les Polonais furent licenciés.

Après plusieurs sommations de l'ennemi, le général Bruny, gouverneur de Spandau, demanda et obtint d'envoyer un officier prendre les ordres du prince vice-roi. Cet officier ayant été renvoyé du quartier général de Wittgenstein, le bombardement commença le 17 avril, et le même jour incendia une grande partie de la

ville. Le 18, le magasin de fourrage fut brûlé; et vers midi, le magasin à poudre du fort de la Sprée, sauta en l'air avec une telle explosion, que le fort en fut démantelé. Le même jour, un grand pan de muraille, du rempart de la citadelle, fut renversé, ce qui amena une suspension d'armes de six heures, dont le gouverneur profita, pour se mettre en état de défense contre un assaut. L'ennemi ayant refusé la capitulation demandée par le général Bruny, le feu recommença de nouveau. Enfin, le 24, le général Bruny se vit forcé de capituler, aux mêmes conditions qui avaient été accordées à la garnison de Thorn. Celle de Spandau prit la route de l'Elbe par Havelberg. Si la capitulation ne fut pas tout-à-fait violée à son égard, au moins la conduite que tinrent les autorités prussiennes chargées d'assurer sa marche, est-elle tout-à-fait hors des usages des peuples civilisés? Les chefs et les magistrats ameutèrent la populace et l'armèrent, pour insulter cette garnison. Quelques-uns des plus ardens réunirent même les paysans armés, des districts de Havelberg et de Spandau, pour désarmer et égorger la garnison avant qu'elle ne passât l'Elbe; il est probable que la tentative aurait eu lieu, sans la présence d'un régiment de hulans russes, commandés par le colonel Guriew.

Dès le 15 mars, le général russe Sacken avait

investi Czentoszau. Le 21, les batteries de la première parallèle commencèrent à jouer. Le 22, on en ouvrit encore trois de vingt canons de 12, ou obusiers, dont l'effet fut de brûler les magasins de la garnison, et d'incendier la ville. Le 23, le gouverneur entra en négociation; et le 25, la place capitula.

Cependant la grande armée française continuait son mouvement, pour se concentrer entre Leipzig et la Saale. Le prince vice-roi, qui avait reçu avis du prochain départ du 3e. corps, de Weimar, sans avoir cependant aucune donnée précise, sur l'époque de son arrivée à la Saale, se mit en marche pour rejoindre la grande armée, le plus près de Leipzig qu'il pourrait. L'incertitude où il était, du lieu et du moment de sa jonction avec la grande armée, le fit marcher en tâtonnant, et le força, pour couvrir sa gaucha, à tout événement, de se priver de la cavalerie du général Sébastiani, et de la division Lagrange, qu'il avait été obligé d'envoyer sur l'Elbe inférieure.

Le 25, il avait avancé son quartier général à Mansfeld; le 5e. corps occupait Alsleben, Sandersleben et Gerbstadt; le 11e. corps était à Mansfeld, ayant la division Gérard à Eisleben; le 2e. corps était resté à Bernbourg et Calbe, pour couvrir Magdebourg; le 3e. corps occupait toujours Weimar; le 6e. corps était en arrière à

Gotha ; le 4e. corps était à Saalfeld ; le 12e. corps avait quitté Bamberg, et se trouvait à Coburg. La garde impériale était à Erfurt, où l'empereur Napoléon, parti le 24 de Mayence, avait établi son quartier général.

Aucun changement ne s'était encore fait dans la position des corps de Wittgenstein et de Blücher. Le premier occupait toujours Delitsch, Skeuditz et Halle. Le second était à Altenbourg, poussant des partis dans la direction de Jena et Saalfeld, et occupant Hof et Plauen, par des postes. L'avant-garde de Wintzingerode était à Leipzig, tenant Merseburg et Weissenfels ; les partis qu'il avait envoyés vers Weimar, Nordhausen et Heiligenstadt, dans la direction de Cassel, s'étaient retirés en hâte, par l'effet des mouvemens de l'armée française. La grande armée russe, après avoir passé l'Elbe était venue se cantonner à Freyberg et Chemnitz. L'empereur de Russie et le roi de Prusse étaient, le 24, à Dresde, où ils firent une entrée solennelle. Le général saxon Thieleman, qui était venu de Torgau, parut à la parade à la suite des deux souverains.

Le 26, l'armée française continua son mouvement ; le 3e. corps vint de Weimar à Naumbourg ; la division Souham ayant forcé le passage de la Saale, qu'une avant-garde d'environ deux mille chevaux cherchait à défendre ; le 4e. de

lui opposèrent une artillerie égale, mais le feu des Français portait en plein sur les escadrons ennemis et y faisait un assez grand dommage. Alors le général Lanskoi fit essayer plusieurs charges qui furent repoussées avec perte. Le général Souham gagnait toujours du terrain, et l'ennemi se vit forcé d'évacuer Weissenfels, et de se replier derrière le ruisseau de Poserna (Grunabach). Le quartier général et la garde restèrent à Naumburg. Le 3e. corps occupa Weissenfels. Le 4e. corps vint de Jéna à Dornburg. Le 6e., de Weimar à Kösen, sur la Saale. Le 12e. resta à Saalfeld.

Jusqu'à ce moment, il paraît que le général Wittgenstein ignorait que la grande-armée française fût aussi près de lui. Il avance même, dans son rapport officiel, qu'il n'en acquit la connaissance que par le combat de Weissenfels. Il venait le même jour d'être nommé au commandement en chef de l'armée russe, en remplacement du maréchal Kutusow, mort à Bunzlau. Il se hâta, d'après le rapport du général Lanskoi, de se mettre en mesure de s'opposer au mouvement de l'empereur Napoléon, vers l'Elster. Le corps de Blücher, qui était resté vers Altenburg, incertain du point où déboucheraient les 4e. et 12e. corps, qui avaient tous deux pris la route de Coburg à Saalfeld, reçut l'ordre de se réunir à lui. Il pensait alors à prendre la ligne de la Pleisse.

Le 30, l'armée française occupait les positions suivantes : le quartier impérial et la garde, à Weissenfels ; le 3ᵉ. corps devant cette ville ; le 4ᵉ. corps vint à Stossen ; le 6ᵉ., de Kösen à Naumburg ; le 12ᵉ. de Saalfeld à Jéna. Le prince vice-roi réunit les 5ᵉ. et 11ᵉ. corps, à Mersebourg, d'où il renvoya au quartier-général impérial la division de la garde, commandée par le général Roguet, qui avait été jusqu'alors avec lui. De cette manière fut opérée la jonction de l'armée du prince vice-roi, avec celle que commandait l'empereur. Du côté de l'ennemi, le général Wittgenstein, ayant tiré à lui le corps russe de Tormasow, s'était porté avec le corps prussien d'York, à Zwenckau. Le général Blücher était venu à Borna, où le suivirent les gardes russes et prussiennes, et les réserves de cavalerie. Le général Miloradowitch, avec un corps de douze mille hommes environ, en grande partie de cavalerie, vint à Altenburg. L'empereur de Russie et le roi de Prusse quittèrent Dresde, pour se rendre à l'armée. Le premier vint à Freyberg et le second à Chemnitz. Le général Wingtzingerode eut ordre de se porter, avec trois divisions de cavalerie et une d'infanterie, sur Weissenfels.

La jonction du corps d'armée du prince Eugène, avec la grande armée, étant opérée par leurs avant-postes, l'empereur forma le projet

de le faire entrer en ligne en avant, afin de gagner le passage de l'Elster. En conséquence, il continua son mouvement, le 1er. mai, sur Leipzig, par Lützen, tandis que le vice-roi devait s'y rendre de Merseburg. En débouchant de Weissenfels, l'avant-garde de la grande armée rencontra le corps russe de Wintzingerode, qui essaya de lui barrer le passage; il fut battu et rejeté sur Werben, et la grande armée continua à s'avancer vers Lützen.

Le prince Eugène était parti le même matin de Merseburg, avec les 5e. et 11e. corps. Le 5e., qui était en tête, rencontra près de Schönau les avant-postes de la division Kleist, qu'il poussa devant lui. Cette rencontre ne donna lieu qu'à une tiraillerie d'avant-garde, qui n'arrêta pas le mouvement du vice-roi. A l'instant de passer le Flossgraben, le bruit du canon l'avertit du combat, qui se livrait en ce moment à Weissenfels. La vivacité de l'action lui faisant présumer qu'une partie de l'armée ennemie avait passé l'Elster, pour venir au-devant de l'empereur Napoléon, il prit son parti sur-le-champ, d'après cette donnée. Ce fut celui de se déployer par sa droite, afin de se tenir en communication avec la grande armée et de diriger son déploiement de manière à pouvoir arriver sur le flanc ou sur les derrières des troupes ennemies, qui étaient engagées. En conséquence, le 5e. corps reçut

l'ordre de continuer sa route sur Leipzig, en ralentissant cependant sa marche, et de jeter une division sur sa droite, afin de rester toujours en communication. Le prince vice-roi, avec deux divisions du 11e. corps, longea la rive droite de Flossgraben, tandis que le 5e. passa par la rive gauche et se dirigea sur la route de Lützen à Leipzig. Le combat de Lützen était terminé quand le prince, avec le 11e. corps, arriva près du monument de Gustave Adolphe, en même temps que l'empereur, qui venait de traverser Lützen.

Le soir du 1er. mai, l'armée française occupa les positions suivantes : le 3e. corps était à Kaya, ayant la division Souham à Gros-Görschen et occupant Klein-Görschen et Rahna. Le 6e. corps était près de Poserna. Le 4e. corps se mit en marche de Stossen, pour se rendre à Poserna. Le 5e. corps était à Gunthersdorff, entre Leipzig et Merseburg. Le 11e. corps s'était avancé de Lützen à Markranstedt. Le 12e. corps était en marche de Jéna à Naumburg.

Du côté de l'ennemi, les corps de Wittgenstein et d'York étaient à Zwenckau; celui de Blücher, avec les réserves et les gardes russes et prussiennes, à Pegau, et entre ce bourg et Zwenckau. Le corps de Miloradowitch avait passé d'Altenburg à Zeitz, pour observer le 12e. corps français. Les souverains alliés étaient venus à Pegau.

Dans la nuit du 1er. au 2, l'armée russo-prussienne se trouvait donc réunie sur les bords de l'Elster, entre Pegau et Zwenckau. Le 2, au point du jour, elle passa cette rivière à Pegau, Zwenckau et Döhlen; et, ayant passé le Flossgraben, elle vint se déployer entre Werben et Domsen. Le général Witgenstein lui donna une heure de repos, qu'il employa à reconnaître l'armée française. La force des deux armées, qui se trouvaient ainsi pelotonnées entre l'Elster et la Saale, et qui combattirent ce jour-là, à Lützen et à Leipzig, était à peu près la suivante :

ARMÉE FRANÇAISE.

Grande-armée qui combattit à Lützen.

3e. corps.	30,000	hommes.
Division Morand du 4e. .	6,000	
6e. corps.	12,000	
Garde.	15,000	
Cavalerie.	4,000	
TOTAL.	67,000	

Corps du vice-roi.

5e. corps.	18,000	combattit à Leipzig.
11e. corps.	18,000	combattit à Lützen.

Armée austro-russe qui combattit à Lützen.

Corps	de Wittgenstein. .	17,000
	de Wintzingerode.	13,000
	de Blücher.	30,000
	d'York.	17,000
Grande-armée russe. . . .		30,000
		107,000
Occupant Leipzig :		
Division Kleist du corps d'York.		8,000

Le 2 mai, au matin, la grande armée française se disposait à continuer son mouvement, et l'empereur Napoléon n'attendait, pour la mettre en marche, que l'instant où Leipzig aurait été occupé par le général Lauriston. Ce dernier, avec le 5e. corps, était parti de bonne heure de Gunthersdorf, et était arrivé vers les neuf heures à Lindenau. Une petite avant-garde, qui était en avant du village, ayant été culbutée, la canonnade s'engagea, avec les troupes qui défendaient le passage des différens bras de l'Elster et de la Pleisse.

Le prince vice-roi vint à Lindenau; l'empereur Napoléon, entendant la canonnade, s'y portait également, lorsqu'on vit déboucher l'armée ennemie dans la plaine, qui s'étendait à droite de notre armée, en avant de Kaya. Cet événement inattendu changea toutes les dispositions de l'empereur Napléon, qui fut obligé de se préparer à recevoir la bataille. Le prince vice-roi reçut l'ordre de revenir sur ses pas. Le 6e. corps reçut celui de quitter Poserna, et de venir prendre la droite de la ligne près de Starsiedel. Le 4e. corps devait, en débouchant de Poserna, se diriger sur le flanc gauche de l'armée ennemie. Le prince de la Moscowa fit prendre sur-le-champ les armes à son corps, et l'empereur plaça en seconde ligne, devant Lützen, les bataillons de la garde. Dans cette position, on

attendit l'attaque, que devait d'abord soutenir le 3e. corps seul.

Vers midi, la tête du corps de Blücher attaqua la division Souham à Gross-Görschen, et la força à l'évacuer. Les autres divisions de ce corps entrant successivement en ligne, ainsi que le corps de Wintzingerode et la cavalerie de réserve russe, le combat s'alluma avec la plus grande violence à Rahna, Klein-Görschen et Kaya. Ce dernier village, pris et repris plusieurs fois, fut enfin conservé par la division Ricard, du 3e. corps. Le général Wittgenstein, voulant à tout prix reprendre ce village, qui était pour lui la clef de la bataille, fit encore avancer les divisions russes de Würtemberg et de Berg. L'empereur Napoléon, de son côté, fit avancer, à l'appui du 3e. corps, les seize bataillons de la jeune garde; lui-même suivait, à peu de distance, avec les six bataillons de la vieille garde, la cavalerie, et quatre-vingt bouches à feu. Mais le 4e. corps n'avait encore qu'une division sur le champ de bataille, et la garde était la dernière réserve de l'armée française, tandis que l'ennemi était loin d'avoir employé toutes ses forces. Napoléon avait, à la vérité, dès le commencement de la bataille, envoyé l'ordre au prince Eugène de revenir à Lützen; mais il fallait qu'il arrivât; et la bataille était perdue, si l'on ne pouvait pas contenir l'ennemi jusque-là.

Cependant le prince vice-roi avait reçu, devant Leipzig, l'ordre de revenir sur le champ de bataille. Le 5e. corps était engagé aux premières maisons de la ville, et la résistance assez opiniâtre de l'ennemi, semblait confirmer le rapport des prisonniers, qui annonçaient la présence des différens corps auxquels ils appartenaient. Dans cette position, le prince vice-roi ne crut pas pouvoir disposer du 5e. corps. Rien ne lui annonçait positivement que le corps d'York, qui, la veille encore, occupait Leipzig et Connewitz, eût quitté ses positions. Il était alors certain que l'ennemi aurait débouché de Leipzig, à la suite du 5e. corps, et aurait retardé ou arrêté sa marche. D'ailleurs ce corps avait quatre lieues à faire, pour atteindre la plaine de Lützen, et par conséquent il ne pouvait arriver qu'à la nuit et après la bataille. Le prince vice-roi se contenta donc d'ordonner au général Lauriston de pousser une de ses divisions vers Albersdorff, afin de maintenir la communication et de contenir une nuée de cosaques, qui, du pont de Zwenckau, s'étaient répandus dans la plaine, en remontant le Mühlgraben; il revint en hâte de sa personne à Schönau, pour mettre en mouvement le 11e. corps, qui était déjà arrivé. Le duc de Tarente aurait voulu suivre la grande route, et déboucher sur Lützen même; mais le prince vice-roi rejeta ce faux mouvement, qui, outre la perte de temps, aurait rendu le

11ᵉ. corps inutile pour la bataille, déjà très-avancée. Il s'arrêta au parti le plus décisif; c'était celui d'attaquer l'armée ennemie en flanc, et en menaçant ses communications avec les ponts de l'Elster. Le 11ᵉ. corps prit la direction de Skeutbar, suivant le chemin qui conduit à Pegau. Il était environ quatre heures, quand il se déploya en trois colonnes sur les hauteurs, à la gauche de Meyen; sa droite se dirigeant sur Eisdorf, et sa gauche sur Kitzen; son front couvert par soixante bouches à feu, qui annoncèrent sa présence.

Dans ce moment les corps de Blücher et d'York occupaient Rahna, Kaya et Eisdorf. L'aile gauche était encore vers Starsiedel et Pobles; la division Eugène de Würtemberg allait déboucher par Hohenlohe et Kitzen; l'aile droite du prince vice-roi donna d'abord sur la division du corps d'York, qui avait passé le Flossgraben, et qui fut poussée sur Eisdorf. Là, elle fut jointe par le prince de Würtemberg, qui occupa Kitzen. L'ennemi résista assez opiniâtrément à Eisdorf, et surtout à Kitzen; mais enfin ces deux villages furent emportés, malgré un renfort de treize bataillons de la garde, que le général Wittgenstein y envoya. La division Fressinet passa le Flossgraben, et se dirigea sur la hauteur; la division Charpentier occupa Eisdorf, et celle de Gérard se plaça en avant de Kitzen.

Pendant ce temps, la division Bonnet, du 6e. corps, était entrée en ligne entre Starsiedel et Kaya, et le général Bertrand avait reçu l'ordre de suivre son mouvement, perpendiculairement au flanc gauche de l'ennemi, afin de repousser cette aile sur le centre. Les seize bataillons de la jeune garde, conduits par le duc de Trévise, marchèrent au pas de charge sur Kaya, tandis que quatre-vingt bouches à feu, conduites en une seule batterie, par les généraux Dulauloy, Drouot et Devaux, vomissaient la mort dans les rangs ennemis. Les Prussiens, ébranlés par le mouvement du prince vice-roi, qui avait débordé et culbuté leur aile droite, et menaçait leurs derrières, furent enfoncés de toutes parts, et chassés de Kaya, de Rahna et de Klein-Görschen. L'aile gauche, engagée de front, et poussée en flanc par le 4e. corps, fut obligée de suivre le mouvement rétrograde. Le combat fut cependant soutenu avec acharnement jusqu'à la nuit, surtout par les Prussiens. Mais alors l'armée ennemie se trouva ramenée dans sa première position; l'aile droite, en crochet derrière le Flossgraben, vers Thesau et Hohenlohe; le centre, en arrière de Gross-Görschen; et l'aile gauche, vers Muschwitz; l'armée française avait à sa gauche, le Flossgraben, et le Mühlgraben, et le reste de son front, s'étendait de Klein-Görschen, vers Pobles et Muschwitz.

Cependant, vers trois heures après-midi, le 5e. corps avait occupé Leipzig; le général Kleist s'était retiré à Wurtzen, et le général Lauriston avait jeté des troupes, à la rive droite de la Pleisse, dans la direction de Rötha. Le général Miloradowitch, que nous avons laissé à Zeitz, observant le 12e. corps, s'était porté, en tâtonnant, vers le champ de bataille, et n'était arrivé que vers huit heures du matin à Mölsen. L'absence de ce corps acheva de décider la bataille. L'ennemi avait perdu, par le mouvement du 11e. corps, la communication de Zwenckau. Le 5e. corps, dégagé par la défaite et la retraite du général Kleist, pouvait, par Roetha ou par Borna, menacer à revers le passage de Pegau. Tous les corps de l'armée française étaient réunis, et on ne pouvait faire entrer en ligne, le lendemain, le corps de Miloradowitch, sans amener à sa suite les trois divisions du duc de Reggio, et perdre en même temps la communication de Zeitz. La bataille du 2 était perdue, et on risquait, le 3, de voir, dès le matin, l'armée combinée enveloppée sur son front et ses deux ailes [1]. Le général Wittgenstein se décida donc à la re-

[1] Dans la supposition que l'ennemi voudrait renouveler le combat le 3, le 5e. corps reçut, dans la nuit, l'ordre de laisser une division aux défilés de l'Elster, entre Leipzig et Lindenau, et de prendre, avec les deux autres, la route de Zwenckau, par la rive gauche. . . . . . .

traite, qui fut exécutée pendant la nuit. Toute l'armée combinée repassa l'Elster à Pegau, d'où les troupes prussiennes se dirigèrent sur Borna, et les troupes russes sur Frohberg. Le corps de Miloradowitch repassa l'Elster à Zeitz. Les deux souverains alliés avaient quitté le champ de bataille vers huit heures, et étaient venus coucher à Lobstedt, entre Pegau et Borna; le lendemain ils passèrent à Borna, et se retirèrent tout droit à Dresde.

Notre perte, dans cette journée, peut s'élever à douze mille hommes tués ou blessés, la plus grande partie du 3e. corps. Le général Gourré, chef de l'état major de ce corps, fut tué; les généraux de division Girard et Brenier, et les généraux de brigade Chemineau et Guillot, furent grièvement blessés. L'ennemi nous fit environ six cents prisonniers, dans les attaques de Kaya.

La perte de l'ennemi peut, sans exagération, être portée à quinze mille hommes tués ou blessés, et deux mille prisonniers, sans compter les blessés qui restèrent sur le champ de bataille. Il y aurait sans doute eu des résultats plus avantageux, si l'armée française avait eu plus de quatre mille hommes de cavalerie. Le prince de Hesse-Hombourg fut tué; les généraux Blücher, Scharnhorst et Hünerbein, du côté des Prussiens, et Konownitzin, du côté des Russes, furent blessés. Plus des trois quarts de la perte de cette journée porta sur l'armée

prussienne; les gardes et les volontaires de Berlin souffrirent surtout beaucoup. Cette dernière perte fut une plaie, dont la Prusse se sent encore, par le grand nombre de jeunes gens, voués à la culture des arts et des sciences, qui perdirent la vie à Lützen. Le gouvernement prussien, sans doute pour ne pas décourager ses peuples, aima mieux les tromper. Un *Te Deum* solennel fut chanté, le 9 mai, dans les églises principales du royaume.

Après la bataille de Lützen, le prince Eugène cessa d'agir séparément avec les deux corps qu'il commandait. Il forma l'avant-garde de la grande armée, et ses mouvemens furent combinés sur ceux de l'ensemble. Nous serons donc forcément obligés de comprendre, dans notre récit, toutes les opérations de la grande armée française, jusqu'à Dresde, où le vice-roi la quitta, pour retourner en Italie. Le 3 au matin, l'armée française se mit en mouvement, pour suivre l'ennemi, sur la route de Dresde, qui était la seule qu'il pût prendre. Elle fit, par conséquent, un changement de direction à droite, et vint se déployer sur la rive droite de l'Elster. Le 5ᵉ. corps quitta Leipzig, et vint, par la rive gauche de l'Elster, passer cette rivière à Zwenckau, où il prit position. Le 11ᵉ. corps, toujours sous les ordres du prince vice-roi, ainsi que le 5ᵉ. (quoique ce dernier fût détaché), passa à Pegau, et prit position à moitié chemin de Borna. Le 12ᵉ. corps fut

dirigé sur Zeitz. Les 4e. et 6e. corps passèrent l'Eester à Predel et Leitzkowitz, entre Pegau et Zeitz; le 4e. corps, tenant la gauche ainsi qu'il avait combattu. Le 3e. corps, destiné à marcher sur Wittemberg et Torgau, et qui avait le plus souffert à Lützen, resta sur le champ de bataille : le quartier général fut à Pegau. Le même jour, l'armée prussienne resta à Borna, et l'armée russe à Frohburg, ayant le corps de Miloradowitch à Altenburg.

Le 4, l'armée française passa la Pleisse. Le 5e. corps vint à Mölbus, en avant de Rötha; le 6e., à Borna, où était le quartier impérial; le 4e., à Frohburg; le 12e. était à Zeitz. Le prince vice-roi, qui faisait l'avant-garde avec le 11e. corps, prit position à Hopfgarten, entre Geithayn et Laussigk. Le même jour, l'armée prussienne se retira de Borna, par Laussigk, derrière la Mulda, à Colditz, où elle prit position. L'armée russe vint à Rochlitz, et le corps de Miloradowitch, qui l'avait rejoint, resta en arrière-garde, en arrière de Geithayn. Les deux souverains étaient arrivés à Dresde.

Le 5, l'armée passa la Mulda, devant Colditz; le prince vice-roi se trouva en présence de l'ennemi. C'était le corps de Kleist et la division Hünerbein, du corps d'York, commandée par le colonel Steinmetz. Le pont de la Mulda était coupé et la canonnade s'engagea d'une rive à

l'autre. Le prince Eugène déploya la division Charpentier devant l'ennemi, et pendant que cette division l'occupait de front, il se rendit avec la division Gérard, à un gué qui était plus à gauche, vers le village de Sermuth, et y passa la rivière. Au lieu de se rabattre ensuite de flanc sur Colditz, il longea jusqu'au bout le parc, qui est en arrière de cette ville, et vint prendre position au village de Komischau, où il fit établir sur les hauteurs qui dominent la grande route, une batterie de vingt pièces de canons. Ce mouvement obligea les divisions prussiennes à évacuer Colditz. Le corps de Kleist se retira sur Leisnig; mais la division Hünerbein étant forcée de passer sous le feu de cette batterie, elle fut mise en déroute et perdit assez de monde : elle se retira sur Hartha. Près du village de Gersdorf, à une demi-lieue avant d'arriver à Hartha, le prince vice-roi, toujours à la tête de la division Gérard, rencontra le corps de Miloradowitch, qui avait pris position. Il s'arrêta quelque temps en présence, pour attendre que le pont de Colditz fût réparé. Alors, ayant été rejoint par la division Charpentier, il en laissa une brigade en réserve, à la lisière du bois, et attaqua l'ennemi avec les trois autres, en trois colonnes. Le combat fut vif et opiniâtre, mais enfin l'ennemi fut renversé et forcé de se retirer à Waldheim, avec perte d'environ deux mille hommes. Nous en perdîmes près de six

cents. Ce jour, le prince vice-roi prit position à Hartha. Le quartier impérial vint à Colditz. Le 5e. corps se rendit à Wurtzen, où le pont de la Mulda fut rétabli. Le 3e. corps était parti, le 4, de Lützen et se dirigeait sur Torgau. Le 6e. corps était en arrière de Colditz, le 4e. à Rochlitz, le 12e. à Altenburg. Le même jour, l'armée prussienne était à Dobeln, se dirigeant sur Meissen; l'armée russe, à Nossen, et le corps de Miloradowitch en faisait l'arrière-garde.

Le 6, le prince vice-roi, qui était toujours d'avant-garde, rencontra le corps de Miloradowitch, qui était resté à Waldheim, après avoir détruit le pont de la Tschoppe. On se canonna pendant quelques heures, jusqu'à ce que le pont de la Tschoppe fût rétabli. Alors le général Miloradowitch, ayant laissé sa cavalerie à Reichenbach où elle engagea un combat assez vif, se retira à Etzdorf, près de Rosswein, dans une bonne position, couverte par des ravins assez profonds, et se prépara à la défendre. Le prince vice-roi fit faire une fausse attaque sur sa gauche, et se porta par échelons, la droite en avant, sur la gauche de l'ennemi; après un combat assez vif, le général Miloradowitch fut obligé de se replier sur Nossen, ayant perdu encore deux cents hommes. Ce jour-là, le 11e. corps resta à Etzdorf. Le 5e., de Wurtzen, au lieu de prendre la route de Torgau, avait appuyé à droite et

était venu à Oschatz. Le quartier impérial et le 6e. corps vinrent à Waldheim. Le 4e. corps était à Mittweyda, et le 12e. à Penig. L'armée prussienne était arrivée à Wilsdruff, et l'arrière-garde de Miloradowitch resta à une demi-lieue de là, à Limbach.

Le 7, le prince vice-roi, avec le 11e. corps, rencontra l'arrière-garde de Miloradowitch, dans une assez forte position, à Limbach. Après un engagement assez vif, l'ennemi fut forcé et culbuté sur Wilsdruff, ayant perdu environ cinq cents prisonniers. Le général Miloradowitch se retira à Dresde, et occupa les faubourgs de la ville et les ouvrages, qui couvraient le pont de bateaux, établi par les Russes à une demi-lieue au-dessus de Dresde. Le quartier impérial, avec le 6e. corps, vint à Nossen. Le 5e. corps se porta devant Meissen. Le 4e. et le 12e. se mirent en colonne, sur la grande route de Freyberg et de Chemnitz. Le 11e. était devant Dresde.

Dès le 5, le passage des troupes russes, dans la ville de Dresde, avait commencé. Il dura encore jusqu'au 8 au matin, jour où l'empereur de Russie et le roi de Prusse partirent de la ville neuve (à la droite de l'Elbe), où ils avaient leurs quartiers. Le 7, au matin, le roi de Prusse se rendit de sa personne à Meissen, pour voir défiler ses troupes, qui repassaient l'Elbe. Il revint le même soir à Dresde, d'où il partit avec son

allié. Le 8, vers midi, le prince vice-roi entra à Dresde avec le 11ᵉ. corps. Ayant pris avec lui un piquet de cavalerie, il alla reconnaître le pont de bateaux, au-dessus de la ville, où le général Miloradowitch avait encore des troupes. Après avoir tiré quelques coups de fusil, les Russes évacuèrent leurs ouvrages et mirent le feu au pont: l'arche de charpente qui avait été construite sur le grand pont de Dresde, avait été brûlée le matin. Le même jour, l'empereur Napoléon arriva à Dresde et fut de suite reconnaître à Priesnitz, au-dessous de la ville, l'emplacement d'un pont de radeaux, qu'il donna ordre d'y jeter. La garde impériale vint le même soir à Dresde. Le 5ᵉ. corps entra à Meissen. Le 6ᵉ. resta à Nossen. Le 4ᵉ. et le 12ᵉ. continuèrent leur mouvement sur Dresde.

Le 9, dès trois heures du matin, le pont de Priesnitz avait été commencé par le colonel Lasalle; la division Fressinet était près du village. Le prince Eugène s'y rendit, et l'artillerie du 11ᵉ. corps, manquant de munitions, en raison de la rapidité de sa marche et des combats qu'il avait livrés, fut renforcée par celle de la garde, pour soutenir les travaux. Une batterie de dix-huit pièces fut placée à gauche de Priesnitz, et une de seize à la droite de ce village. Un bateau pêcheur, ayant été aperçu à l'autre bord, fut amené et servit à passer deux compagnies de

voltigeurs, qui se portèrent en avant vers Mukten, en tirailleurs. Peu après, le premier radeau du pont, ayant été achevé, servit à passer deux bataillons, qui furent placés dans le fond du rentrant. L'ennemi vint pour s'opposer à ce mouvement; il établit quarante bouches à feu sur les hauteurs de la rive droite, et plusieurs bataillons de grenadiers marchèrent droit sur nos bataillons et engagèrent une fusillade à bout portant, malgré la mitraille de nos batteries. Notre artillerie leur démonta un grand nombre de pièces; ils les remplacèrent. On plaça une batterie dans l'Ostrauer-Wiese, pour les prendre en flanc; elle fut réduite au silence. Enfin, quatre-vingts bouches à feu ayant été successivement amenées dans nos batteries, les Russes ne purent plus résister et furent forcés à la retraite, ayant perdu près de huit cents hommes et plus de deux cents chevaux d'artillerie. Notre perte se monta à environ six cents morts ou blessés, dont cinq cents dans les deux bataillons, qui étaient à la rive droite.

Les Russes, qui étaient dans la ville neuve, faisaient un feu suivi de mousqueterie et d'artillerie, sur la ville vieille. L'empereur, pour les faire taire, fit placer, le même matin, une batterie de vingt bouches à feu sur la terrasse de Brühl, sur le bord de l'Elbe. Trois cents voltigeurs furent jetés à la rive droite, sous la protection de cette artil-

lerie. L'ennemi fit avancer trois bataillons, et les fit soutenir par douze bouches à feu ; mais quelques-unes de leurs pièces ayant été démontées et la batterie réduite au silence, les bataillons, trop exposés au feu de notre artillerie, furent obligés de se retirer. Les 4e., 6e. et 12e. corps arrivèrent ce jour-là devant Dresde.

Dans la nuit du 9 au 10, une crue d'eau fit lâcher les ancres du pont de Priesnitz; il fallut le réparer, ce qui occupa toute la journée du 10. Alors l'empereur, ayant fait placer des échelles dans l'arche rompue du pont de pierres de la ville, fit passer, par ce moyen, la division Charpentier dans la ville neuve.

Le même jour, le prince Eugène reçut de Napoléon l'ordre de retourner en Italie, et d'y organiser une armée. La conduite douteuse de l'Autriche, en 1812, et le rôle même qu'elle jouait dans le moment présent, ne permettaient plus de la regarder comme une alliée sûre. Il était probable, que si elle ne se réunissait pas bientôt à la Russie et à la Prusse, pour profiter de la supériorité que devait alors prendre la coalition, au moins le ferait-elle, au premier revers de nos armées. L'Italie, dégarnie, était, pour cette puissance, une tentation trop forte, pour qu'elle pût y résister, et la conquête de ce pays, dans l'état actuel des choses, ne lui coûtait qu'une invasion. Les grands talens stratégiques qu'avait déployés

le prince Eugène, en 1809, et surtout dans les quatre premiers mois de 1813, avaient dû lui mériter la confiance de son souverain. Aussi l'empereur Napoléon ne balança pas un instant dans son choix, persuadé que non-seulement il défendrait l'Italie, mais que, en cas de nécessité, il opérerait contre l'Autriche une diversion utile. Le prince Eugène arriva à Munich, lorsque déjà le général de Wrède et le parti autrichien intriguaient auprès du roi Maximilien, pour l'engager à accéder à la coalition, ce qui aurait permis à l'Autriche de se déclarer plus tôt. Ils travaillaient également à ôter le ministère au comte de Montgelas, qui, fidèle aux vieilles maximes politiques de la Bavière, voulait la retenir dans l'alliance de la France. Le nom et la réputation du prince Eugène, et l'estime que lui portait le roi, arrêtèrent pour le moment l'effet des intrigues autrichiennes. La nouvelle de la victoire de Bautzen et de la retraite des Russo-Prussiens sur l'Oder, achevèrent de faire taire les ennemis de la France, et la Bavière resta notre alliée, pendant quelques mois de plus.



CHAPITRE XI.

Situation défensive de l'Italie, et organisation de l'armée. — Invasion de l'Illyrie par les Autrichiens. — Le prince Eugène déploie l'armée d'Italie derrière la Save. — Combats de Villach, de Crainbourg et de Feistritz.

En 1812, la formation du premier corps d'observation d'Italie (qui devint le quatrième de la grande armée) avait à peu près épuisé les cadres des corps français et italiens, qui se trouvaient dans ce royaume. Il n'y était resté qu'un petit nombre de bataillons de guerre; et les régimens, qui étaient partis pour la Russie, n'avaient laissé que des dépôts affaiblis, des malades et des convalescens. Les dépôts des régimens italiens, qui étaient en Espagne, n'étaient pas dans un meilleur état. Vers la fin de la campagne de 1812, l'empereur Napoléon ordonna la formation d'un second corps d'observation, en Italie. Pour compléter cette petite armée, on prit, non-seulement les bataillons de guerre qui se trouvaient encore dans ce royaume, mais on en forma de nouveaux, sous les numéros des corps qui étaient à la grande armée. Les hommes restés aux hôpitaux, au départ de la première armée, et une grande partie des vieux soldats valides, qui se

trouvaient dans les dépôts, servirent à la formation des cadres, qui furent remplis par des conscrits. Le second corps d'observation partit d'Italie pendant l'hiver, sous les ordres du général Grenier, et rejoignit en Prusse la grande armée, alors commandée par le prince vice-roi. Ce renfort insuffisant, réuni à la faible armée que le prince Eugène avait pu rassembler, ne pouvait pas rétablir l'équilibre. Il fallait donc, sans délai, former une nouvelle armée, qui pût arrêter les Russes et les Prussiens, qui s'avançaient vers l'Elbe, et commençaient la guerre d'invasion, que ces deux puissances ont continué jusqu'en 1814. Alors l'empereur Napoléon ordonna la formation d'un troisième corps d'observation d'Italie. L'organisation de ce corps, dont la grande masse n'était composée que du restant des conscrits de l'année, réunis et disciplinés en hâte, acheva d'enlever tous les vieux soldats, qui se trouvaient encore dans les dépôts des différens régimens.

Non-seulement on fut obligé de faire marcher tous les hommes en état de se battre, dans la ligne ordinaire des combattans; mais on y ajouta les instructeurs, les ouvriers, en un mot, tout ce qui parut pouvoir rendre un service actif. Cette troisième armée, qui quitta l'Italie au commencement de 1813, sous les ordres du général comte Bertrand, rejoignit la grande armée peu avant la victoire de Lützen. Après le départ de ce der-

nier corps, le royaume d'Italie se trouva donc absolument dégarni de troupes. Les garnisons, même des places fortes, étaient à peine suffisantes au service intérieur, dans l'état de la plus profonde paix. Les états de situation, de cette époque, ne se composaient que des numéros des régimens, qui avaient été jadis en Italie, et que représentaient les quartiers-maîtres, et un petit nombre d'éclopés.

Pendant que Napoléon se préparait à attaquer les Russes et les Prussiens, sur les bords de l'Elbe, il crut devoir s'occuper de remplir le vide qu'avait laissé, en Italie, le départ du corps du général Bertrand. Un décret, du 18 avril 1813, prescrivit en conséquence la formation d'un corps d'observation de l'Adige, dont l'organisation fut confiée au général Vignolle, qui jusqu'alors avait eu le commandement en chef des troupes, ou plutôt des dépôts qui étaient restés en Italie. Le cadre de cette armée fut porté à trois divisions françaises et une italienne; en tout soixante-quatre bataillons, dont six devaient être fournis par le roi de Naples. Il devait aussi y avoir une division de cavalerie de dix-huit escadrons, dont six Napolitains. Le total de ces troupes devait monter à quarante-un mille hommes d'infanterie et quatre mille cinq cents chevaux.

A peine le décret impérial, qui prescrivait cette première formation, était-il arrivé en Italie,

que le lieutenant-général comte Grenier y fut envoyé, pour prendre le commandement en chef du corps d'observation de l'Adige. Les mesures que le général Vignolle avait pu prendre jusqu'alors, se réduisaient à la préparation des cadres, et ce travail continua pendant le peu de jours, où le général Grenier resta en possession de son commandement. Le 18 mai, le prince vice-roi arriva lui-même à Milan, réunissant au commandement en chef des troupes, qui devaient s'organiser en Italie, le titre et les attributions de magistrat suprême de ce royaume. A cette époque, les intentions de l'Autriche étaient assez douteuses, pour rendre nécessaire la formation d'une armée en Italie. Revêtu des pouvoirs que lui donnaient ses doubles attributions, le prince Eugène les employa à hâter la formation de l'armée, qu'il devait commander. Dans une circonstance aussi intéressante, l'empereur Napoléon avait dû lui donner la plus grande latitude et l'accorda en effet.

Le prince se vit donc le maître d'organiser, ainsi qu'il lui conviendrait, et d'après des résultats existans ou possibles, l'armée qu'il devait commander. Pour en faciliter la formation, on lui assigna la conscription des départemens les plus voisins du royaume d'Italie; c'est-à-dire des provinces italiennes, incorporées à l'empire français, et d'un petit nombre de départemens

situés à l'ouest, et au pied des Alpes. Cette dernière disposition est du nombre de celles que la nécessité seule peut justifier. Elle eut, il est vrai, l'effet direct qui en fut le motif, puisque le recrutement fut plus prompt qu'il ne l'aurait été, en le prenant sur le sol plus éloigné de l'ancienne France; mais elle en eut un indirect, dont les conséquences ont peut-être été funestes à l'empire français.

Cependant la conscription du royaume d'Italie se réunit avec la plus grande activité; celle des départemens français d'Italie arrivait successivement. Dans l'intervalle qui s'écoula, entre le retour du prince vice-roi et les premières hostilités des Autrichiens, les cadres commencèrent à se remplir. Mais il manquait des officiers, des sous-officiers et des armes. Les dépôts et les magasins des corps étaient épuisés; et ceux de l'état ne pouvaient suffire, à l'armement et à l'équipement absolu d'une armée, qu'on avait portée sur le papier à quatre-vingt mille hommes, et qui devait être de cinquante mille. Il est vrai que, d'après les ordres de l'empereur Napoléon, il devait arriver d'Espagne, en poste, trois cents officiers ou sous-officiers; et que le prince vice-roi avait été autorisé à puiser des armes dans différens arsenaux, même jusqu'à Barcelone. Mais il fallait le temps matériel pour que l'un et l'autre pussent arriver, et pendant ce temps le cadre des

régimens s'augmentait en soldats. Le prince vice-roi se tira de la position critique où il se trouvait, par une activité infatigable, qui lui fit multiplier, pour ainsi dire, les faibles moyens qui lui avaient été donnés, et se créer des ressources là où les efforts du génie paraissaient devoir échouer. L'habillement fut poussé avec toute la promptitude possible et réduit au strict nécessaire. L'armement, composé de tous les élémens qu'on avait pu réunir ou réparer, fut fourni aux corps. Les conscrits furent exercés, avec une persévérance toujours soutenue, et fournirent, parmi eux, la plus grande partie des sous-officiers, qui les guidèrent et les commandèrent devant l'ennemi. Lorsque l'armée entra en campagne, on vit des recrues, conduits par d'autres recrues, portant leurs cartouches dans leurs poches, combattre vaillamment et soutenir la réputation des corps auxquels ils appartenaient, et dont ils n'avaient reçu en héritage que le nom seul.

La tournure que prenaient les négociations avec les puissances alliées, annonçait, dès le mois de juillet, une nouvelle guerre, dans laquelle l'Autriche paraissait devoir figurer. La formation de l'armée d'Italie, que l'empereur Napoléon avait voulu hâter, pour tâcher de retenir le cabinet de Vienne dans son alliance, avançait, plus même qu'il n'aurait paru possible, à un témoin oculaire; mais elle était encore inférieure au

complet des cadres présens. Elle était bien plus encore au-dessous de la force, que l'empereur Napoléon avait voulu lui donner, et qui fut portée, sur le papier, jusqu'à quatre-vingt-quatorze bataillons et vingt escadrons. Il importait, à la politique de ce souverain, de chercher à inquiéter l'Autriche, par la menace d'une puissante armée, aux frontières de l'Italie; c'était un moyen très-probable de la retenir, sinon dans les intérêts de la France, au moins dans une neutralité inquiétante pour la Russie. Ce moyen, tant de fois utile, n'aurait sans doute pas manqué son effet, si les intérêts de la France et de l'empereur Napoléon eussent été ceux de tous les hommes qui servaient l'un et l'autre. Mais les alliés avaient déjà la mesure des forces réelles de l'empire, et de la différence qui allait exister à l'avenir, entre les projets et les ordres de l'empereur Napoléon, et leur exécution. Rien ne devait donc les empêcher de marcher à leur but; ils le firent. Cependant l'armée d'Italie, portée, par un décret impérial, à sept divisions complètes, fut organisée sous cette forme, et figura aux yeux du public, sur un cadre factice. Ce cadre prêtait d'autant plus à l'illusion, qu'on y voyait paraître les numéros des mêmes vieux régimens, qu'on a vu combattre en Russie. Le prince vice-roi sentait bien le désagrément de sa position, et le danger où allait le mettre l'impossibilité de remplir un ta-

bleau exagéré. A la difficulté de compléter les corps qui étaient sous ses yeux, et pour ainsi dire dans ses mains, se joignit le désavantage de voir compter parmi ses forces disponibles les corps qui devaient venir de France, et dont la formation et l'arrivée dépendaient uniquement du ministre de la guerre de l'empire français. Mais quelque désavantageux qu'il dût être, pour la réputation du prince vice-roi, de voir établir et accréditer une hypothèse, qui lui donnait plus du double des forces dont il pouvait réellement disposer, l'intérêt politique l'emporta.

Le motif apparent d'un armement, qui se présentait d'une manière aussi menaçante, et sur un point éloigné du théâtre de la guerre, était d'intimider l'Autriche, par la menace d'une diversion, sur le centre de ses états. Il était bien possible que l'empereur Napoléon, conservant encore l'espoir de rester l'allié de l'Autriche, ait eu, dans le premier moment, l'intention de ne se servir du corps d'observation de l'Adige que sous ce rapport; les brillans succès qui avaient couronné l'ouverture de la campagne, pouvaient à cet égard justifier son espoir. Mais il n'était pas possible d'écarter tout-à-fait la probabilité d'une guerre avec l'Autriche; et la prudence défendait de s'endormir sur un danger, que bien des pronostics annonçaient être en effet moins éloigné qu'il ne le paraissait; aussi le prince vice-roi

commença-t-il dès lors à se préparer sérieusement. Tout en laissant marcher la formation numérique et presque idéale, que prescrivaient successivement les décrets impériaux, il s'occupa particulièrement de l'organisation d'un noyau d'armée, solide, et qui pût se trouver prêt à repousser une invasion.

La première mesure que prit le prince vice-roi, fut de centraliser la formation du corps d'observation de l'Adige, et d'établir les points de réunion des troupes dans un cercle plus rapproché, afin de pouvoir, à chaque instant, tirer parti de tout ce qui serait en état de combattre. La 46e. division fut placée en première ligne, et devait s'organiser à Padoue, Trevise et Bassano; la 47e. division fut mise en seconde ligne à Vicence, Vérone et Roveredo; la 48e. division en troisième ligne à Mantoue, Bozzolo et Montechiaro; la 49e. division en quatrième ligne à Brescia et dans les environs; la cavalerie à Cremone, Valeggio et Castiglione delle Stiviere.

Dès les premiers jours du mois de juin, le prince vice-roi reçut, du ministre de la guerre de l'empire français, l'avis que douze nouveaux bataillons devaient joindre son armée, qui se trouvait par-là portée à soixante-seize bataillons; il se décida alors à la former en cinq divisions. Comme, à cette même époque, les négociations, qui suivaient l'armistice d'Allemagne, laissaient déjà entrevoir la

possibilité que l'Autriche se réunît aux ennemis de la France, le prince jugea à propos de rapprocher encore ses troupes, des frontières orientales du royaume. La 48e. division, qui devait être de quinze bataillons, fut placée à Udine, Cividale et Gemona; la 46e., également de quinze bataillons, entre Trévise, Bassano et Pordenone. La 1re. lieutenance devait se composer de la 47e. division, forte de quinze bataillons, placée à Vérone et Vicence, et de la 49e., de seize bataillons, placée à Padoue et Venise; une division de réserve, de quinze bataillons, devait se former à Montechiaro; la cavalerie, portée à dix-huit escadrons, devait être placée entre Castiglione delle Stiviere, Mantoue et Vérone. Le prince vice-roi ajouta encore à ce cadre, les six bataillons de la garde royale, qui devaient se rendre à Brescia, pour y former la réserve du quartier général. Telle était la force et la position, que les états de situation de l'état major général donnèrent à l'armée de l'Adige, pendant le mois de juin. Mais ce tableau n'était qu'illusoire, et bien au-dessus de la force réelle de cette armée. Il comprenait encore, outre les troupes napolitaines et croates, plusieurs régimens qui n'étaient qu'annoncés, et bien loin de se trouver en Italie. A la fin du mois de juin, il ne se trouvait dans ce royaume qu'environ soixante bataillons (y compris la garde royale); et ces bataillons

non-seulement étaient incomplets, mais en partie manquans d'armes, et composés de recrues non instruits.

La suspension d'armes conclue à la grande armée, et qui fut annoncée au prince Eugène le 11 juin, écarta le danger d'une invasion prochaine de l'Autriche; car on sait que c'est ainsi qu'elle libelle ses déclarations de guerre. En admettant, ce qui paraissait déjà probable, qu'elle se joindrait aux coalisés, immédiatement après la reprise des hostilités, le moment où elle attaquerait l'Italie se trouvait reculé, jusqu'au milieu du mois d'août. Le prince Eugène ne s'endormit cependant pas. La conscription fut poussée avec toute l'activité possible. Il y avait déjà des obstacles à vaincre; malgré toute la surveillance des autorités, le royaume d'Italie était inondé d'agens des coalisés, venant des états romains, où le haut clergé était tout naturellement dans les intérêts de la coalition, et du royaume de Naples, dont le souverain chancelait déjà. La faction des jésuites, ce puissant auxiliaire du despotisme du Vatican, avait envahi l'Italie, comme déjà elle agitait la France par ses intrigues; et la plus grande partie du clergé italien était sous son influence. Les désastres de l'armée française en Russie, l'affaiblissement et la pénurie de la France exagérées, de même que les forces de la coalition, ébranlaient les familles qui devaient four-

nir les conscrits; les insinuations des prêtres, qui tenaient la population des campagnes dans leurs mains, et la confession même, furent employés, pour détourner les conscrits de se rendre à leur devoir. La plus grande résistance venait de leurs parens; il fallut prendre, contre ces derniers, des mesures de rigueur. Un décret, du 27 juin, prescrivit une mesure, inusitée jusqu'alors en Italie, celle de placer des garnisaires chez les parens des réfractaires.

La conscription et l'organisation de l'armée étant acheminées, le prince Eugène résolut de voir par lui-même la situation des places fortes, dont il avait ordonné l'armement. Mais, pour éviter de donner à son voyage une apparence hostile, la vice-reine accompagna son époux. Le 3 juillet, il partit de Milan, et, après avoir visité Mantoue et Peschiera, il se rendit le 7 à Venise, où il visita tous les travaux, tant du côté de la terre que ceux de la marine. Les autorités, au nom de la population, qui voyait avec la plus vive satisfaction, pour la seconde fois, dans ses murs, une princesse dont le nom était vénéré et chéri en Italie, offrirent une fête aux illustres époux. Le prince Eugène était trop affecté des malheurs de la patrie, pour les oublier dans des réjouissances. Il refusa la fête, en exhortant les magistrats à attendre des temps plus favorables. Le prince ne resta que deux jours à Venise, d'où

il se rendit en Frioul. Là, il apprit que les Anglais étaient débarqués le 10 à Fiume, où il n'y avait à la vérité point de garnison autrichienne, mais où les autorités les reçurent en amis. Dès la fin du mois de mai, les Anglais avaient tenté de prendre pied en Istrie, et avaient essayé de débarquer à Nona. Ils furent repoussés; mais une forte station resta dans le golfe de Trieste. De là, les Anglais entrèrent en communication avec les mécontens de l'intérieur, et les agens de rébellion et de trahison, qui parcouraient le pays. Un littoral bas et marécageux, comme est celui du royaume d'Italie, leur facilitait des moyens de débarquement, sur une côte peu peuplée, et presque impossible à garder. Ce fut surtout depuis l'embouchure de Volano, jusqu'à Ravenne, où précisément l'auteur des *Mémoires sur la cour du prince Eugène* était sous-préfet, qu'ils trouvèrent les plus grandes facilités. Ils rencontrèrent, près de là, un centre de correspondance, dans le foyer mal éteint de la conspiration jésuitique de Lugo, dont nous avons déjà parlé. Le seul remède qu'on pût opposer au transport des agens anglais à la côte, fut un décret, du 17 juillet, qui défendait, sous des peines sévères, à tout marinier ou pêcheur, de recevoir dans sa barque aucun individu qui ne fût muni d'un passe-port, visé par l'autorité la plus voisine de sa résidence.

Dans les premiers jours de juillet, le prince

vice-roi reçut un décret impérial daté de Dresde, le 18 juin, qui augmentait encore de douze bataillons le cadre de l'armée, qui devait alors s'appeler armée d'observation d'Italie. Le nombre des divisions était porté à sept, savoir : quatre françaises, de quatorze bataillons chacune; deux italiennes de chacune douze bataillons, et une de réserve de quatorze bataillons, dont huit napolitains. La cavalerie était portée à vingt escadrons, dont quatre Napolitains. Il paraît qu'à cette époque, l'empereur Napoléon croyait encore à la continuation de l'alliance de l'Autriche. Dans cette hypothèse, ce souverain avait décidé que le général Grenier passerait à la grande armée, avec quarante-deux bataillons et huit escadrons. Mais il fallait, pour que cette disposition pût avoir lieu, que le cadre total se trouvât complet, et il en était fort éloigné, car il y manquait numériquement vingt-deux bataillons et huit escadrons, y compris les troupes napolitaines. Cependant, le prince vice-roi se mit en devoir d'exécuter, vers le 15 juillet, les dispositions du décret impérial. Il n'avait à cette époque que soixante-douze bataillons incomplets, qui fussent en Italie; la cavalerie, dont il pouvait disposer, ne montait qu'à douze escadrons. Il répartit ces troupes en trois lieutenances formant six divisions en ligne, une division de réserve et une division de cavalerie. Les généraux qui devaient commander ces divisions furent nommés,

mais il n'y avait pas assez de généraux de brigade présens, pour qu'on pût désigner ceux de chaque division.

Voici le tableau de cette formation, telle qu'elle parut sur les états de situation de l'armée.

	Bat.	Escad.	Homm.	Chev.
PREMIÈRE LIEUTENANCE.				
Le général Grenier.				
Division Quesnel, à Vérone et Vicence.	12	»	7,800	»
Division Gratien, à Vicence et Bassano. . . .	11	»	8,200	»
DEUXIÈME LIEUTENANCE.				
Division Verdier, à Trévise et Pordenone. . .	11	»	7,500	»
Division Marcognet, à Udine et Palma-Nova.	11	»	7,200	»
TROISIÈME LIEUTENANCE.				
Le général Pino.				
Division Palombini, à Padoue.	12	»	9,500	»
Division Lecchi.	12		7,900	»
Réserve.				
Division ...., à Montechiaro.	4		2,500	»
Cavalerie.				
Division Mermet.	»	12	»	1,800
TOTAL.	73	12	50,6[illegible]	1,800

L'état de situation, tel qu'on vient de le voir, présente donc une force de cinquante mille six cents hommes d'infanterie, et dix-huit cents chevaux. C'était aussi la vérité, en y comprenant les conscrits qui n'étaient pas instruits et ceux qui n'avaient pas encore joint, et quelques bataillons qui étaient en marche. Mais le nombre d'hommes disponibles, et qui étaient réellement combattans, était de beaucoup inférieur, et ne pouvait pas être compté au delà de quarante-cinq mille hommes d'infanterie et quinze cents chevaux. Une simple observation le prouvera. Les 9e., 35e., 53e., 84e., 92e. et 108e régimens français, les 2e. et 3e. de ligne, et le 3e. léger, italiens, les Dalmates, et les six bataillons de la garde, avaient fait la campagne de Russie. Ces quarante-quatre bataillons avaient péri presque en entier, et même les débris de leurs cadres n'étaient pas arrivés en Italie. Il avait donc fallu complétement les reformer, par la conscription. Il avait fallu les organiser avec un petit nombre d'officiers, venus la plupart d'autres corps, et avec des sous-officiers, presque tous conscrits eux-mêmes. Qu'on calcule toutes ces circonstances, et on se persuadera aisément qu'il n'est pas possible que, dans l'espace d'au plus deux mois (depuis la réception des premiers ordres de l'empereur Napoléon), les cadres de bataillons aient pu être au complet, où les porte la situation ci-dessus rapportée.

Le 17 juillet, le général Grenier prit le commandement de la deuxième lieutenance, qui devint la première, et porta son quartier-général à Udine. Cependant le mouvement de l'armée, en avant, avait commencé dès le 15; il continua jusqu'à ce que les trois lieutenances fussent au delà de l'Adige. La première lieutenance passa en entier la Piave, ayant la quatrième division sur l'Isonzo, et la deuxième sur le Tagliamento. La deuxième lieutenance eut la première division à Vicence et Castel-Franco, et la troisième à Bassano et Feltre. La troisième lieutenance occupa Vérone et Padoue, ayant une brigade détachée à Fiume, Trieste et Laybach. La division de cavalerie occupa Padoue et Trevise. La division de réserve resta à Montechiaro. L'armée resta dans cette position jusqu'au 7 août, sans avoir fait d'autre mouvement, que d'envoyer à Villach la 28e. demi-brigade provisoire, appartenante à la deuxième division. Cependant le terme de l'armistice d'Allemagne approchait, et tout annonçait qu'il ne serait pas prolongé; il n'y avait même plus à douter que l'Autriche ne réunît ses armes à celles des ennemis de la France. Le prince Eugène ne crut donc pas devoir tarder à se mettre en mesure de défendre les frontières du royaume d'Italie, d'une invasion qu'il prévoyait devoir suivre immédiatement la reprise des hostilités. En conséquence, le quartier général fut

transporté à Udine, où le prince se rendit en personne, le 10; l'artillerie de campagne fut mise à la suite des divisions, et l'armée commença à se déployer. Le 12, elle occupait les positions suivantes : la 1re. lieutenance était concentrée entre Udine et Goritzia; la 2e., entre Codroipo et Saint-Daniel; la 5e. division de la 3e. lieutenance, vint en avant de Palma-Nova, la garde royale resta en réserve à Pordenone; la cavalerie s'établit à Latisana. L'armée continua jusqu'au 16, son déploiement par la gauche. A cette époque, la 3e. division occupait Tarvis et Villach; la 1re. division était en arrière de Gemona. Dans cette position, l'armée occupait, par ses têtes de colonnes, les deux grands débouchés de l'Italie, par Laybach et par la Pontéba. L'armée autrichienne, destinée à agir contre l'Italie, s'était rassemblée dès le commencement d'août à Völkermarkt, sous les ordres du feldzeugmeister baron Hiller. Tandis que par son voisinage de Klagenfurt, elle semblait menacer Villach d'une attaque prochaine, elle s'étendait aussi par sa gauche jusqu'à Agram, où se trouvait le feld-maréchal-lieutenant Radivojevitch, avec deux fortes divisions. D'après cette disposition, il était assez probable que le but du général Hiller fût d'attaquer d'abord l'Illyrie, et que les mouvemens qu'il ferait contre Villach, ne serviraient qu'à couvrir son véritable dessein. La Bavière allait,

par son état de paix avec la France, se trouver elle-même en guerre avec l'Autriche. Son armée, qui s'assemblait sur les bords de l'Inn et vers Salzbourg, paraissait ainsi devoir empêcher le général en chef autrichien de s'avancer vers la Haute-Drave, où il aurait pu se trouver entre deux armées ennemies. Le prince vice-roi jugea donc à propos, afin d'éloigner tant qu'il pourrait la guerre des frontières d'Italie, d'en transporter le théâtre en Illyrie. Il voulait occuper la ligne de la Save, appuyant sa gauche, par les sources de ce fleuve, à Villach, et étendant sa droite vers Agram. S'il pouvait prévenir le général Hiller à ce dernier point, il était évident que celui-ci aurait été obligé de faire un mouvement vers sa gauche, et que la guerre aurait commencé en Illyrie. A cet effet, en présentant des forces égales devant Laybach et sur le Haut-Tagliamento, le prince s'était cependant préparé à en rappeler la plus grande partie à sa droite, sans être obligé de faire un contre-mouvement. La 3e. lieutenance se trouvait déjà à l'extrême droite, et la 1re. division, qui était à Gemona, pouvait en deux marches se rendre à Goritzia.

Dès que l'armée autrichienne avait commencé à se réunir dans la Styrie, les premiers symptômes d'insurrection se firent apercevoir dans l'Illyrie française. Cette province était depuis trop peu de temps sous la domination de la France,

pour avoir pu s'y affectionner, quand même elle aurait été assez avancée dans la civilisation, pour pouvoir supporter une organisation administrative, pareille à celle des autres états de l'Europe. Mais ce pays est encore, à bien peu de chose près, aussi sauvage que la Bosnie, la plus barbare des provinces de la Turquie d'Europe. Les Croates, de même que les Bosniaques et les Dalmates, se distinguent de tous les autres peuples de l'Europe, par des mœurs et des usages contraires, en tout point; et leur intelligence est trop bornée pour concevoir qu'il puisse exister quelque chose de mieux que l'état où ils sont. Cet état, peu différent de celui des animaux sauvages qui peuplent leurs forêts, ne peut se comporter ni avec nos lois, ni avec notre organisation sociale. On ne pourrait trouver, dans la classe des paysans, un individu capable d'être maire de son village, et de comprendre assez les lois pour les faire exécuter. Le gouvernement autrichien, quoique le plus apte à gouverner les peuples en les abrutissant, n'avait cependant pas pu appliquer à la Croatie, les règlemens civils du restant de ses états, malgré qu'ils fussent basés exclusivement sur l'obéissance passive, et qu'ils ne se permissent aucune interprétation. Il avait fait pour les Croates, ce que les empereurs romains, après Constantin, firent pour les hordes de barbares, qui vinrent se jeter dans l'Empire; on leur laissa

occuper le territoire qu'ils avaient ravagé, sans exiger d'eux d'autre redevance que le service militaire, et le soin de défendre la frontière contre les Turcs. Dans cet état de choses, il ne fut pas difficile à l'Autriche, aidée par l'influence des magnats du pays, qui étaient restés à son service, de préparer les Croates à une insurrection générale. Dès que le prince Eugène eut la nouvelle certaine que cette province était menacée d'un soulèvement, il se hâta de mettre son armée en mouvement. L'armistice conclu avec les Russes et les Prussiens était expiré, et l'Autriche s'était réunie à la coalition. La guerre existait donc de fait. En se portant sur la Save, il courait peut-être le danger de voir le général Hiller réunir ses forces principales sur Klagenfurt et Villach, et pénétrer en Italie par Ponteba. Mais, outre que l'armée d'Italie pouvait, en remontant la Save, par sa gauche, se porter elle-même sur les communications de l'ennemi; si le mouvement réussissait, il suffisait pour étouffer l'insurrection à sa naissance.

Le 19, le quartier général fut à Goritzia, où le vice-roi annonça à l'armée, par une proclamation, qu'une nouvelle guerre venait de se déclarer [1].

Le mouvement de l'armée s'étendit, le même

[1] Voyez pièces justificat., N°. XIII.

jour, jusqu'à Adelsberg, qu'occupa la seconde lieutenance, ayant une brigade à Laybach. La première lieutenance avait la cinquième division devant Trieste, la première entre Vippach et Planina, et la troisième était restée à l'extrême gauche, à Tarvis et à Villach.

Pendant que ce mouvement s'exécutait, les Autrichiens étaient entrés en Illyrie. Le 17, au matin, aussitôt après l'expiration de l'armistice, le général Radivojevitch, s'étant emparé du pont de la Save, à une lieue d'Agram, passa cette rivière avec l'aile gauche de l'armée autrichienne. Il fit aussitôt occuper Glina et Petrina, chefs-lieux du régiment Bannat, pour la réunion duquel il donna des ordres, et se dirigea sur Carlstadt. Le général de brigade Jeanin, qui commandait à Carlstadt, prévenu de ce mouvement, et qui croyait encore pouvoir compter sur les troupes croates, qui étaient sous ses ordres, voulut faire quelques préparatifs de défense. Il réussit à faire rompre le pont de la Korana, sur la route de Glina, par où se dirigeait une colonne ennemie; mais il ne put faire détruire celui de la Kulpa. Dès qu'il en eut donné l'ordre, l'insurrection éclata ouvertement. Les soldats croates, excités par les officiers mêmes, qui étaient chargés de cette opération, s'y refusèrent, et annoncèrent hautement l'intention de se joindre aux Autrichiens. La populace se mit en mouvement, et,

après avoir fait d'inutiles efforts pour contenir le peuple et ramener les soldats à leur devoir, le général Jeanin se vit obligé d'abandonner Carlstadt. Il en partit presque seul, dans la nuit du 18 au 19, et se retira à Fiume. Dans cette ville se trouvait le général de division Garnier, qui avait environ quatre cents Croates sous ses ordres. Dès que ce général avait reçu la première nouvelle de la marche des Autrichiens sur Carlstadt, il avait jugé devoir être bientôt attaqué à Fiume. Il prit, en conséquence, le parti de retenir un bataillon d'élite du 4e. léger italien, qui se trouvait à Fiume de passage, pour rejoindre la sixième division.

Le général Radivojevitch, maître de Carlstadt, avait continué son mouvement sur Neustädl, avec le gros de son corps; il avait détaché sur Fiume le général Nugent, avec une brigade d'infanterie et un escadron de hussards de Radetzky. Le 20, le général Garnier reçut l'avis que les Autrichiens avaient paru vers Kameniak; craignant qu'ils ne se portassent directement à Lippa, sur la route de Trieste, pour lui couper la communication de l'armée, il crut devoir évacuer Fiume avec sa garnison, réduite au bataillon du 4e. léger italien, par la désertion des Croates. Le soir, il prit position à Lippa, d'où le général Jeanin rejoignit l'armée d'Italie. Le général Nugent, n'ayant pas paru à Fiume, le général Garnier

rentra dans cette ville, le 21 au soir. Le 23, le troisième régiment croate, qui était du district de Szluin, ayant déserté en entier, se rendit en masse à Carlstadt, et passa sous les drapeaux autrichiens.

A cette époque, l'armée du général Hiller, forte d'environ soixante mille hommes, occupait les positions suivantes.

Le général en chef, avec environ vingt mille hommes, était à Klagenfurt, où le quartier général fut le 23. Un corps de quinze mille hommes, dépendant du centre, s'était avancé vers Cilly. Le général Radivojevitch, avec dix mille hommes, était vers Neustädl et Treffen. Le général major Nugent marchait avec trois mille hommes, à Fiume. Le général Tomasitch se dirigeait vers la Dalmatie, avec environ six mille hommes. Le général major Eckhardt était à Spital et Sachsenburg, avec trois mille hommes. Le général major Stanissavlevitch, avec un corps de même force, était vers Radstadt, sur les frontières du Salzbourg. Le général Radivojevitch poussait ses partis vers Weichselburg. Les postes avancés du centre occupaient la ligne des frontières de l'Illyrie autrichienne, depuis Frantz, sur la route de Cilly à Laybach, jusqu'au Leobel, sur les routes de Klagenfurt et Völkermarkt à Krainburg. Le feld-maréchal-lieutenant de Frimont avait été poussé de Klagenfurt sur Villach,

que le général Eckhardt inquiétait de flanc. Le général Stanissavlevitch, chargé d'éclairer et de couvrir le mouvement du centre, contre les entreprises possibles de l'armée bavaroise, poussait ses partis vers Saint-Johann-in-Pongau, et dans la vallée de la Salzach.

Le 21, l'armée d'Italie continuait son mouvement sur Laybach, lorsque le prince Eugène reçut la nouvelle de l'invasion de l'Illyrie, et du mouvement du général Frimont en avant de Klagenfurt. Dans cette conjoncture, il était instant de prendre promptement un parti. Il n'était plus possible de prévenir l'ennemi sur la basse Save qu'il avait déjà passée, et il ne fallait pas penser à l'y attaquer de vive force. La faiblesse numérique de l'armée française et, plus que tout, l'inexpérience de la presque totalité des soldats qui la composaient, excluaient tout projet de guerre offensive. Tout ce que le prince pouvait faire était de prolonger la défense des frontières du royaume, et de gagner assez de temps pour compléter la formation de son armée, et achever de discipliner et d'aguerrir ses troupes. Avant que l'armée autrichienne n'eût pénétré dans la Croatie, il aurait été possible de défendre ce pays, et de comprimer l'insurrection, qui se serait trouvée sans appui. Mais, après que le général Radivojevitch eût occupé Carlstadt, et appelé sous les drapeaux de l'Autriche les troupes

de cette province, il était impossible de s'y engager. Le prince vice-roi aurait couru le danger de se voir débordé par sa gauche, pendant qu'il aurait été fortement occupé à sa droite, et de voir le général Hiller entrer en Frioul, par Gemona, avant qu'il eût pu se dégager du défilé de Laybach à Goritzia, pour revenir sur ses pas. Dans le moment présent même, il fallait en sortir sans retard. Pour cela, il fallait, ou se hâter de gagner Laybach, et se déployer à la gauche de cette ville jusque vers Villach, ou faire une contre-marche, par la queue de la colonne, en remontant l'Isonzo jusqu'à Tarvis. Ce dernier mouvement était le plus court. Le prince vice-roi y gagnait au moins trois jours de marche, et en faisant occuper Laybach assez en forces pour garder ce point, contre une attaque du général Radivojevitch, il était toujours le maître du vallon de la Save au-dessus de cette ville. La ligne de défense de l'armée d'Italie était, en ce moment, celle de la haute Save, entre Villach et Laybach; c'était entre ces deux points qu'elle devait manœuvrer. Le prince Eugène ne pouvait plus douter, que le général Hiller n'avait entrepris son expédition de Carlstadt, que pour prévenir l'armée française en Croatie et l'empêcher d'y entrer; et que son intention était d'entrer en Italie, par Tarvis et Ponteba, afin de conserver sa communication la plus directe avec les états héréditaires.

C'était donc à sa gauche, vers Villach, qu'il devait porter ses forces principales. Si l'ennemi voulait contre-manœuvrer et menacer Laybach, il ne pouvait faire ce mouvement que par un assez long détour; tandis que le prince Eugène, en se prolongeant par sa droite, par Wurzen et Assling, y arrivait bien plus tôt.

S'étant, en conséquence, décidé à marcher au plus tôt au-devant du général Hiller, vers Villach et la haute Save, le prince Eugène ordonna la contre-marche, en remontant l'Isonzo. Le mouvement commença, le 21 même, par la première division, qui était à la queue de la colonne, et qui se dirigea par Canale, Caporetto et Pletz, sur Tarvis, où elle arriva le 24. La deuxième et la quatrième divisions suivirent successivement, ainsi que la garde royale et une brigade de cavalerie. La cinquième division eut ordre d'appuyer à gauche, sur Laybach, où elle devait se réunir à la deuxième brigade de la sixième division; une brigade de cavalerie suivit cette direction. Le mouvement fut entièrement achevé le 27 août. A cette époque, les deuxième et quatrième divisions étaient réunies, dans le camp retranché de Tarvis. La première division quitta Tarvis, pour se rendre à Arnoldstein et Finkenstein, afin d'être à portée de soutenir la troisième division, qui occupait Federaun et Hart.

Cependant le général Gratien, qui, ainsi que

nous l'avons vu, était arrivé dès le 18 à Tarvis, avait fait occuper le même jour Villach par les deux bataillons du 35e. léger. Le reste de la division était déployé en échelons, dans le vallon du Gailtitzbach et de la Gail, jusqu'à l'embouchure de cette dernière rivière. Le 19, le général autrichien Eckhardt était arrivé à Gmünd, et avait ses avant-postes à Spital et vers Paternion. Le général Frimont était également arrivé à Klagenfurt, et son avant-garde approchait de Villach. Le même jour, les hostilités commencèrent et nos patrouilles furent attaquées vers Paternion, et en avant de Saint-Martin, vers Rossek. Le général Gratien, se voyant menacé à revers, par la rive droite de la Drave, poussa, le 21, une reconnaissance en avant de Saint-Jacob, vers Matchach sur le Leobel. Cette reconnaissance trouva le poste occupé par un fort détachement de chasseurs autrichiens, avec lequel elle eut un engagement assez vif, mais qui n'eut aucun résultat important. Le même jour, le général Frimont, étant arrivé devant Villach, fit attaquer le faubourg qui est à la gauche de la Save; il fut enlevé après un combat très-vif. Alors le colonel Duché, qui commandait le 35e. léger, fit rompre le pont de la Drave, et se défendit derrière cette rivière avec une telle opiniâtreté, que le général Frimont fut contraint de renoncer au projet de l'enlever de vive force. Il fit alors som-

mer le colonel Duché de lui rendre la place. Celui-ci se disposait à se défendre; mais le général Gratien ayant été prévenu, le lendemain, que l'ennemi se préparait à passer la Drave à Rossek, et craignant d'être attaqué à revers, à Federaun, pensa à concentrer sa division. Le 23, la ville de Villach fut évacuée, et la trosième division repassa la Gail. Le même jour, le général Frimont fit occuper cette place, où il trouva quelques canons en fer et des munitions.

Le 24, le général Gratien ayant appris que la 1re. division était arrivée au camp de Tarvis, et que le reste de l'armée suivait, se décida à reprendre Villach. Le colonel Duché reçut l'ordre de l'attaquer avec les deux bataillons du 35e. léger et un du 36e. Cette attaque réussit; la ville fut enlevée d'emblée, et un bataillon du régiment de Petervaradin, qui s'y trouvait, perdit, après un combat très-vif, près de trois cents prisonniers. Mais le général Frimont, ayant fait avancer les trois autres bataillons du même régiment, le régiment de Hohenlohe Bartenstein, les hussards de Stipsitch et les hulans de Meerfeld, le colonel Duché fut attaqué son tour. Après une résistance assez vive, la supériorité des forces obligea le colonel à évacuer de nouveau Villach et à se replier à Federaun. Ce combat nous coûta près de deux cents hommes.

Le prince vice-roi, à son arrivée au camp de

Tarvis, apprit que le général Hiller avait fait jeter des ponts sur la Drave à Rossek, et les avait fait couvrir par une tête de pont. Cette circonstance et l'occupation de Villach, où se trouvait toujours l'avant-garde du général Frimont, durent faire juger au prince, que le projet du général en chef autrichien était de se rendre maître de la position de Tarvis. Ce point était non-seulement la clef des frontières de l'Italie, du côté de Ponteba et de Pletz, mais il rendait l'ennemi maître des sources de la Save. En le perdant, il fallait nécessairement renoncer à la défense de Laybach et de Trieste, et l'armée d'Italie se serait vue dans la nécessité de se replier de suite, derrière les Alpes et l'Isonzo. Le prince vice-roi, voulant donc rester maître de défendre la Drave, jusqu'au mont Leobel, et de se déployer au besoin dans le vallon de la Save, se décida à chasser les Autrichiens de Rossek, et à leur enlever Villach. Le général Gratien reçut, le 28, l'ordre d'attaquer cette ville avec la 3e. division. Le général Quesnel, qui était à Reckersdorf, devait en même temps attaquer la tête de pont de Rossek. Le général Verdier, avec la 2e. division, vint à Reekersdorf pour être à portée de soutenir l'une ou l'autre attaque. La division Marcognet resta à Tarvis, avec la garde. Le général Gratien, ayant laissé deux bataillons à Federaun, passa la Gail avec les neuf autres.

Trois furent placés en réserve aux bains de Ober-Federaun, avec trois bouches à feu; les six restans attaquèrent Villach. Les portes de la ville étaient fortement barricadées, les murs garnis d'infanterie, et les maisons, qui y touchent en quelques endroits, crénelées. L'attaque fut vive et la résistance opiniâtre; le combat se soutint jusqu'au soir, sans que le général Gratien pût obtenir d'autre avantage que d'emporter les faubourgs, où il s'établit. L'attaque de Rossek réussit mieux; les Autrichiens furent forcés de repasser la Drave et les ponts furent détruits. Le général Hiller, désespérant probablement de forcer le passage de la Drave à Villach et à Rossek, se disposait alors à faire jeter des ponts plus bas, vers Hohlenburg, afin de pénétrer dans le vallon de la Save par le Leobel, et prendre la position de Tarvis à revers, par Weissenfels. En effet, il ne fit aucun mouvement, pour soutenir les troupes qu'il avait à Rossek; il se décida même à abandonner Villach. Le 29, vers onze heures du matin, les troupes qui étaient dans cette ville l'évacuèrent, après y avoir mis le feu, pour couvrir leur retraite. Le général Gratien y entra de suite, l'incendie fut éteint, et le quartier général s'y rendit le même jour. Le général de division baron Rouyer, étant arrivé à l'armée, et le général annoncé par l'empereur Napoléon, pour commander la seconde lieutenance, n'ayant pas

paru, le prince vice-roi se décida à confier ce commandement au général Verdier. En conséquence, le général Rouyer prit le commandement de la division du général Verdier.

Dans les derniers jours du mois d'août, l'armée d'Italie occupa les positions suivantes. La 2e. lieutenance était à Villach et à Federaun. La 1re. division à Saint-Marein et Rossek. La 4e. division à Wurzten. Le général Gifflenga fut envoyé avec un parti, à Paternion, pour observer l'ennemi de ce côté.

Pendant que ces dispositions avaient lieu, à l'aile gauche de l'armée d'Italie, l'ennemi achevait de déployer la sienne. L'aile droite autrichienne, sous les ordres du feld-maréchal-lieutenant Fenner, s'était étendue, par Gmünd, vers Spital et Sachsenburg. De là ce général avait fait passer des partis dans le vallon de la Drave, et jusque dans le Pusterthal vers Prunecken. Lui-même se disposait à s'avancer vers Lientz. Le mouvement du général Fenner était couvert, à droite, par le général Stanissavlevitch, qui était entré sans difficulté dans le vallon de la Salzach. L'armée bavaroise, contenue par une forte armée autrichienne, ayant été obligée de se concentrer sur l'Inn inférieur, avait même évacué tout le pays de Salzbourg. A la gauche, le général Fenner était couvert par le général Eckhardt, qui occupait Spital, et poussait des partis vers Saint-

Hermagor. Le centre de l'armée autrichienne commençait à se concentrer, en avant de Klagenfurt. Le général Vecsey, occupait la position de Feistritz, et couvrait le pont de Hohlenburg et les communications du centre à la droite. Le passage de Leobel, entre Saint-Leonhard et Saint-Anne, était fortifié. Une des divisions du centre, qui avait été d'abord à Cilly, s'était avancée jusqu'à Frantz, sur la route de Laybach, et le général Fölseis, qui la commandait, avait son avant-garde vers Stein, et poussait ses partis jusqu'à la Save, vers Tchernütz. Le général Radivojevitch, à l'aile gauche, était toujours à Neustädl et avait en avant de lui le général Rebrovitch. Les deux corps de Fölseis et de Rebrovitch tenaient en observation le général Pino, qui occupait Laybach et le pont de Tchernütz, avec la 5e. division et une brigade de la 6e.

Le général en chef Hiller concevait parfaitement l'impossibilité de forcer le passage de la Drave à Villach, et la difficulté qu'il éprouverait à se servir du pont de Hohlenburg et du passage de Leobel, pour attaquer le prince vice-roi à revers, par Assling et Wurtzen. Il ne voulait pas s'exposer à recevoir une bataille, dans une situation qui, en ne lui permettant aucun déploiement et en rendant sa cavalerie inutile, lui ôtait tous ses avantages. Il se décida donc à continuer à manœuvrer par ses ailes, et surtout par sa

droite. Assuré que la Bavière, non-seulement contenue par une armée autrichienne, mais dont la politique commençait à changer, n'enverrait pas en Tyrol un corps assez fort pour l'inquiéter, il ordonna au général Fenner de continuer son mouvement. Le général Nugent, appuyé par le général Radivojevitch, marchait sur Fiume, et paraissait vouloir menacer Trieste. Le 26, ce général étant arrivé à Kameniac, le général Garnier jugea à propos d'évacuer Fiume. Il se retira d'abord à Lippa; mais craignant, dans cette position, d'être tourné par Ruppa et Jelschane, il se retira à Schapiane, où il prit position le 27. Le même jour le général Nugent arriva à Fiume. Le lendemain il marcha sur Schapiane et attaqua le général Garnier, qui fut obligé de se retirer à Materia, sur la route de Trieste, après avoir perdu environ cent hommes. Une soixantaine de Croates, qui lui restaient encore, désertèrent et passèrent à l'ennemi. Cependant le prince vice-roi, dans le même temps qu'il s'était porté sur Villach, pour arrêter l'ennemi, avait aussi pensé à couvrir sa droite et à assurer ses communications avec Laybach.

Il voyait bien que le projet de l'ennemi était de la déborder, par Trieste et par Villach, et que le centre de l'armée autrichienne resterait, pour le moment, dans l'inaction. Mais, ce mouvement d'ailes achevé, l'ennemi, qui était encore maître

de Leobel, pouvait se porter en forces sur Krainburg et couper la ligne de l'armée. Il résolut donc de s'emparer du Leobel, dont l'occupation lui procurait le double avantage de couvrir son centre et de gêner les mouvemens d'ailes de l'ennemi, en lui donnant des craintes pour son centre. En même temps, il voulut cependant éclairer sur sa droite les mouvemens du général Radivojevitch. Le général Pino reçut donc l'ordre de faire marcher le général Belotti sur le Leobel, et d'envoyer vers Neustädl une reconnaissance de sept bataillons et deux escadrons. Ce dernier mouvement, en annonçant le projet d'attaquer l'aile gauche de l'armée autrichienne, devait avoir pour but de rappeler sur ce point l'attention du général Hiller. Le 26, la brigade Belotti partit de Laybach. Cette brigade était réduite au 3e. léger italien; des deux bataillons du 4e. léger italien, qui en faisaient partie, un avait été retenu par le général Garnier, et l'autre partait seulement de Pola en Istrie.

Le 29, le général Belotti attaqua les retranchemens, que les Autrichiens avaient élevés en avant de Saint-Leonhard, et qui étaient gardés par le 9e. bataillon de chasseurs, et par un bataillon de landwehr. Les dispositions d'attaque furent mal faites, et le premier effet de l'inexpérience du chef fut de mettre le désordre dans les troupes. Le général Belotti fut battu et obligé

de se retirer à Sainte-Anne, après avoir perdu une centaine d'hommes. Le lendemain, ne se jugeant pas en état de se soutenir dans cette position, il se replia sur Krainburg; il fut suivi dans sa retraite par le lieutenant colonel Göldling, qui, étant descendu du Leobel avec ses deux bataillons, l'atteignit à Neumarkt et le harcela jusqu'à Krainburg. Le même jour le colonel Baumgarten, parti de Windisch Kappel, avec le régiment de Chasteler, ayant passé le mont Brana au pas de Kanker, arriva également devant Krainburg. Le général Belotti fut vigoureusement attaqué. Il opposa une vive résistance, mais il ne put empêcher l'ennemi de se rendre maître des faubourgs. Le combat dura jusqu'à la nuit close, et ne cessa qu'à l'entrée de la ville. Pendant la nuit, le général Belotti, craignant d'être coupé, évacua Krainburg, dont il détruisit le pont, et se retira à Zwischenwassern. Pendant ce temps la reconnaissance envoyée par le général Pino, vers Neustädl, était arrivée à Weichselburg, où elle avait pris position en présence du corps de Rebrovitch.

Mais le général Pino, ayant appris la perte de Krainburg, craignit d'être attaqué en forces de ce côté, ou par la route de Cilly, et, ne croyant pas avoir assez des cinq bataillons qui lui restaient, pour défendre le passage de la Save, il crut devoir réunir sa lieutenance. Il rappela

donc en hâte les sept bataillons de Weichselburg, et, ayant concentré la 5e. division dedans et autour de Laybach, il fit occuper Tchernütz par le général Belotti. Ce mouvement paraîtra sans doute inexplicable à tout militaire, et le général Pino ne pouvait rien faire de plus directement contraire au but que se proposait le prince vice-roi. Les mouvemens d'ailes de l'ennemi n'étaient point assez décidés, pour indiquer une attaque sérieuse sur Laybach. Celle qui avait été faite sur Krainburg, n'était qu'une démonstration, que le prince avait prévue, et c'est pour l'empêcher qu'il avait voulu faire occuper le Leobel. L'occupation de Weichselburg était nécessaire, pour éclairer les mouvemens du général Radivojevitch et le détourner du projet possible de marcher sur Trieste. Forcer ce général à faire des dispositions pour attaquer et enlever Weichselburg, c'était suspendre et détourner même les projets du général en chef ennemi, et gagner du temps; ce dernier résultat est celui qu'on doit le moins perdre de vue dans une guerre défensive. Quoi qu'il en soit, l'ennemi profita de la précaution excessive du général Pino, et de la crainte qu'il témoignait de se trouver personnellement compromis. Weichselburg fut occupé par le général Rebrovitch, qui poussa ses partis en avant, vers Saint-Martein. Le général Nugent, qui était toujours à Lippa,

se voyant couvert à sa droite, détacha dans l'Istrie le capitaine Lazaritch, pour soulever cette province et y organiser les bataillons de landwehr. Cette opération fut si prompte que, dès le 3 septembre, le bataillon du 4e. léger italien, qui était en marche de Pola, pour se rendre à Trieste, se trouva enveloppé, et fut pris dans la nuit, avec deux pièces de canon. Cependant le prince vice-roi, ne jugeant pas que l'intention de l'ennemi fût de prendre poste à Krainburg, et ne voyant pas qu'il eût fait aucune disposition pour s'y soutenir, pensa à rétablir la communication de Laybach. Le 31, le général Pino reçut l'ordre de faire attaquer Krainburg, par la brigade Belotti; il reçut en même temps celui de faire occuper Lohitsch par trois bataillons, afin d'éclairer la route de Laybach à Fiume. L'attaque du général Belotti réussit, et, le 2 septembre, il enleva Krainburg, où il prit poste avec le 3e. léger.

A cette époque, le prince vice-roi apprit que tout le corps de Radivojevitch avait pris position à Treffen, ayant toujours devant lui le général Rebrovitch; que le général Fölseis s'était avancé de Frantz à Podpatsch, puis à Stein; et que le général Vecsey s'était couvert dans sa position de Feistritz, par des retranchemens considérables, et qui paraissaient avoir pour but de couvrir un mouvement important. Une forte recon-

naissance, envoyée, le 1er. septembre, sur ce dernier point, y eut un engagement assez vif avec l'ennemi, et servit à confirmer les rapports que le prince avait reçus. Les dépêches répétées et pressantes du général Pino, annonçaient constamment que l'ennemi menaçait Laybach, Adelsberg et Trieste, et témoignaient l'inquiétude de ce général, de ne pouvoir résister aux efforts qu'il croyait avoir à soutenir. Le point de Weichselburg avait été perdu sans combat, et les Autrichiens, placés également à Lippa, sur les deux routes de Fiume à Laybach et à Trieste, n'avaient plus d'obstacle qui les empêchât de déborder la droite de l'armée, et d'arriver à l'Isonzo. Un contre-mouvement du général en chef Hiller, pouvait rapprocher de Weichselburg et de Stein la majeure partie de ses forces, et l'établissement des retranchemens de Feistritz pouvait aussi-bien avoir pour but de couvrir ce mouvement, qui se serait fait par Hohlenburg et Windisch-Kappel, que de soutenir une attaque sur Assling. Indécis sur les intentions futures de l'ennemi, que les rapports du général Pino lui peignaient selon l'idée que s'en était formée ce général, sans expérience de commandement et sans capacité; voyant sa droite mal assise, par les fautes qui y avaient été commises, le prince vice-roi se vit dans la nécessité d'achever le déploiement de son armée, et de s'étendre dans le

vallon de la Save, d'Assling à Laybach. Pour bien assurer le front de son armée, il était nécessaire d'occuper le Leobel; et pour se maintenir dans cette dernière position, il importait d'enlever les retranchemens de Feistritz et de forcer l'ennemi à repasser la Drave, et à détruire son pont de Hohlenburg. Le résultat de cette expédition devait être de couper la communication directe, de la droite à la gauche de l'armée ennemie, d'en retarder par conséquent les mouvemens, et d'obliger par là le général Hiller à changer ses dispositions.

Le prince vice-roi s'y décida. En conséquence, le 3 septembre, la division Marcognet reçut ordre de se mettre en mouvement de Wurtzen sur Assling et Neumarkt; le général Grenier, avec la division Quesnel et la brigade de Schmitz de la division Rouyer, se rendit à Saint-Jacob; la brigade d'Arnaud, de la même division, prit position à Hart, près Federaun; le général Verdier resta à Villach avec la division Gratien; le quartier général et la garde royale se rendirent à Wurtzen. En même temps, le prince vice-roi avait ordonné, au général Pino, d'envoyer la brigade Ruggieri, de la division Palombini, à Adelsberg. Le 5, la division Marcognet était arrivée à Vigaun, à Neumarkt et sur le Leobel. Alors le prince vice-roi ordonna au général Grenier d'attaquer Feistritz le lendemain.

Ce général fit de suite ses dispositions. La division Quesnel se mit en mouvement, le 6 septembre, au point du jour, du camp de Saint-Jacob, pour déboucher en deux colonnes. Celle de droite, commandée par le général Campi, et composée du 92e. de ligne, des trois bataillons de la 30e. demi-brigade provisoire et de l'artillerie régimentaire du 84e. régiment, se dirigea sur Matschach. Arrivé en cet endroit, le général Campi dut y laisser en réserve un bataillon du 92e. régiment, avec son artillerie; cette réserve devait établir des postes sur le ravin de Feistritz, afin de couvrir le flanc de la colonne. Le général Campi, continuant sa marche par Aitonisch, Prasinger et l'habitation de Storring, laissa à ce dernier poste un autre bataillon, en réserve. De Storring, la colonne, gagnant le chemin qui conduit de Windisch-Bleyberg à Feistritz, se porta sur les hauteurs qui dominent ce dernier lieu, et prit position à Sompretsch et Oliptelchidolo, se préparant à l'attaque. Le général Campi n'eut et ne pouvait avoir aucune instruction ultérieure. C'était le succès de l'attaque de front, qui devait guider ses mouvemens. La position qu'il occupait était la clef de celle de l'ennemi. Placé à l'extrême droite de l'attaque, et voyant l'ennemi à revers, il devait au besoin, ou seconder et appuyer les colonnes de gauche, en se montrant sur les derrières des retranche-

mens, ou couronner les succès de la journée, en inquiétant la retraite de l'ennemi et cherchant à la couper. Lui-même était tout-à-fait hors du danger de se trouver compromis, puisque les Autrichiens ne pouvaient venir à lui qu'en passant par des défilés et en dégarnissant leurs retranchemens.

La colonne du centre, commandée par le général Quesnel en personne, était composée du 84e. régiment, d'une demi-batterie d'artillerie à pied, du régiment de dragons de la reine, et d'une batterie d'artillerie à cheval. Elle se mit en mouvement, immédiatement après la brigade de Campi, et fut prendre position à Schwitschach, en se couvrant de l'artillerie ennemie, jusqu'au moment de l'attaque. Le général Quesnel se mit en communication avec le poste de Matschach, par des postes intermédiaires. Avant de passer le second ravin, en avant de Maria-Elend, le général Quesnel fit fouiller le bois qui le borde, et en fit chasser les postes ennemis. Il plaça ensuite un bataillon du 84e. régiment dans la partie de ce bois qui s'étend à gauche vers la Drave, afin d'éclairer les mouvemens de l'ennemi à la rive gauche.

La brigade du général Schmitz, composée du 9e. régiment de ligne et de la 28e. demi-brigade provisoire, se mit en mouvement du camp de Saint-Jacob, à neuf heures de matin, après la

1re. division. Elle suivit la même direction, et fut établie, en première position, sur la lisière du bois, en avant du second ravin; la droite appuyait à la gauche du général Quesnel, et la gauche s'étendait vers la Drave; un bataillon de cette brigade releva le bataillon du 84e. régiment, posté à cette même gauche et qui rejoignit son corps.

Un bataillon du 3[illegible]. régiment de ligne, de la brigade du général d'Arnaud, reçut ordre de s'avancer au camp de Saint-Jacob, et de pousser de fréquentes patrouilles le long de la Drave, depuis Rosseck jusqu'à Maria-Elend. Ce bataillon devait également avoir deux compagnies sur le plateau de ce dernier village, où avait été laissée la réserve d'artillerie de la division Quesnel. En même temps, le prince vice-roi, qui était à Assling, s'avança avec deux bataillons de chasseurs de la garde royale, par le chemin de Pach à Feistritz, et prit position sur le revers septentrional de la montagne. De ce point, il fit pousser des partis sur le flanc de l'ennemi, qui fut forcé de replier les petits postes qui couvraient sa gauche. Ce mouvement couvrit et facilita celui de la brigade du général Campi.

Dès que la brigade Schmitz fut arrivée en ligne, le général Quesnel reçut l'ordre de faire ses dispositions d'attaque. Il établit le 84e. régiment sur deux lignes, jetant des tirailleurs dans le ravin

au-dessus d'Ober-Feistritz, afin d'arriver sur la rive droite, au-dessus des retranchemens ennemis. Le général Schmitz forma également sa brigade sur deux lignes, à la gauche du général Quesnel; il devait diriger son attaque sur Ober et Mitter-Feistritz, et tacher de s'emparer de ces deux villages, d'où ses tirailleurs, couverts par les maisons, pouvaient tirer sur les canonniers ennemis, dans les retranchemens mêmes. L'attaque du général Schmitz devait être appuyée par le feu de l'artillerie des deux divisions.

Le corps autrichien du général Vecsey s'étendait le long du ravin, qui passe devant les trois villages de Feistritz. Son front était couvert par une ligne de retranchemens; devant la gauche était le château d'Ober-Feistritz, qui avait été mis en état de défense, et où il y avait un poste d'environ quatre cents hommes. Le cimetière de l'église de Sainte-Croix avait été également fortifié, et était occupé par un fort avant-poste; une redoute intermédiaire, assurait la communication du cimetière au château; ce dernier était lui-même flanqué et défendu par une forte batterie placée à la gauche de la ligne.

A trois heures après-midi, au signal d'un coup de canon, l'attaque commença de toutes parts. La brigade Campi descendit du Bärenthal et s'approcha de la gauche de l'ennemi, qu'elle prenait à revers. Quatre bataillons de cette bri-

gade, malgré la difficulté du terrain, parvinrent à tourner toute la position de Feistritz, et menaçaient d'arriver sur Hundsdorf. Le 84e. régiment, de la colonne du général Quesnel, qui débouchait par la droite de Schwitschach, se dirigeant à gauche de Matschach, rencontra bientôt l'ennemi. La brigade Schmitz ne tarda pas à prendre part au combat, vivement engagé par le 84e.; la 28e. demi-brigade appuya ce régiment. Les troupes avancées de l'ennemi furent successivement repliées sur leurs retranchemens; pour y arriver, le général Schmitz devait enlever le cimetière et le poste de l'église de Sainte-Croix, et la redoute avancée. Il fit ses dispositions pour s'emparer de l'un et de l'autre. Le chef de bataillon Fonvielle, du 7e. de ligne (28e. demi-brigade provisoire) reçut l'odre de passer avec son bataillon de droite, derrière la ligne des tirailleurs, et de marcher sur la redoute. Le chef de bataillon Charier, avec le 4e. bataillon du 9e. régiment, s'avança sur la ligne des tirailleurs, pour protéger ce mouvement. Le major Bruyères, avec le restant de la 28e. demi-brigade, devait appuyer, au besoin, le chef de bataillon Charier. Un autre bataillon, du 9e. régiment, fut dirigé sur l'église de Sainte-Croix, et les deux derniers bataillons de ce régiment formaient la gauche de l'attaque, dans la direction de Mitter-Feistritz, couverts par leur 2e. com-

pagnie de voltigeurs, en tirailleurs dans la plaine. L'ennemi, pour tâcher d'arrêter le progrès de l'attaque sur sa gauche, fit charger les tirailleurs par un escadron de hulans. Mais cette charge fut infructueuse ; les voltigeurs attendirent la cavalerie de pied ferme, reçurent le choc corps à corps, et à la pointe de la baïonnette repoussèrent l'ennemi, qui perdit un bon nombre d'hommes et de chevaux. Le général Hiller, pour appuyer la défense de Feistritz, fit placer une batterie à la gauche de la Drave, près de Ludmansdorf. Cette batterie, qui devait prendre l'attaque en flanc, fut bientôt réduite au silence, par notre artillerie.

Cependant, l'attaque du général Schmitz avançait. Le chef de bataillon Fonvielle passa le ravin, et, ayant attaqué à l'arme blanche la redoute, il l'emporta après une assez faible résistance. La garnison fut passée au fil de l'épée. Aussitôt que les Autrichiens, postés au cimetière de Sainte-Croix, virent que le chef de bataillon Fonvielle avait dépassé le ravin, ils avaient abandonné leur poste, qui allait se trouver coupé, et s'étaient retirés sur le château d'Ober-Feistritz. Alors le général Schmitz, précédé par la 4e. compagnie de grenadiers du 9e. régiment, et par un peloton de réserve, marcha au pas de charge sur ce château ; le 84e. régiment, qui se trouvait appuyé en colonne serrée au coteau, soutenait et pro-

tégeait son mouvement. La droite du château d'Ober-Feistritz était garnie d'abatis, et le pont du ravin était embarrassé de barricades; ce double obstacle retint assez long-temps le général Schmitz sous un feu très-vif, partant de toutes les croisées et des murs crénelés. Cependant ce général ayant découvert, vers la droite de l'abatis, un passage un peu moins difficile, y fit défiler un peloton, pour tourner le château. Il espérait par-là obliger la garnison à se retirer ou à se rendre. Mais celle-ci s'étant obstinée à se défendre, et ayant refusé d'écouter les sommations qui lui furent faites, le général Schmitz, se voyant au pied du bâtiment, ordonna d'y mettre le feu. L'incendie obligea l'ennemi à poser les armes, au nombre de cent douze hommes et quatre officiers, reste de la garnison et des troupes qui s'y étaient retirées de Sainte-Croix.

Pendant l'attaque du château, le 84e. régiment débarrassa et rétablit le pont du ravin. Les troupes y passèrent, et l'ennemi, voyant ses retranchemens tournés, les abandonna, et se mit en retraite. Les tirailleurs du 7e. et du 9e. de ligne furent lancés dans le camp autrichien, appuyés par quatre pelotons en masse du 84e. régiment. Le général Schmitz, avec sa brigade se porta en avant à la suite de l'ennemi, qui hâtait son mouvement, craignant d'être tourné et enve-

loppé par la brigade Campi, qui approchait de Saint-Jean. Le 84e. régiment suivit le mouvement, traversant la plaine en colonne serrée. Arrivé dans cet ordre au village de Hundsdorf, le général Schmitz, se trouvant en face d'une ligne ennemie, fit prendre position à sa brigade en deçà du ravin, et rappela ses tirailleurs. L'ennemi, s'apercevant que nos troupes ralentissaient leur feu, reprit l'offensive, et fit mine de repasser le ravin. Mais le général Schmitz, étant alors appuyé par le 84e. régiment, se remit en mouvement. L'ennemi fut chargé, culbuté et poursuivi jusqu'au village de Saint-Jean. Là, il s'engagea une vive fusillade avec un bataillon de la brigade Campi, qui était descendu de la montagne, et se trouvait sur le flanc de l'ennemi.

A cinq heures et demi les retranchemens et la position de Feistritz étaient complétement emportés; le général Vecsey fut poursuivi jusqu'à Hohlenburg, où il repassa la Drave, détruisant les ponts après lui. Toutes les troupes combattirent avec la plus grande valeur. Les jeunes soldats qui voyaient le feu pour la première fois, se comportèrent comme de vieux guerriers. Parmi les officiers qui se distinguèrent, on doit citer les généraux Campi et Schmitz; le colonel Pégot, du 84e., et le chef de bataillon Fonvielle, du 7e. La perte de l'ennemi se monta à trois cent cinquante

morts ; un plus grand nombre de blessés, et cinq cents prisonniers. Nous perdîmes environ soixante morts et trois cents blessés. Parmi les premiers, fut le brave chef de bataillon Charier, du 9ᵉ. de ligne, qui fut vivement regretté.

Il n'est pas possible de passer sous silence la faute que fit le général Hiller, dans cette occasion. L'établissement d'un corps à Feistritz, et le soin qui avait été pris, de couvrir cette position par des retranchemens, indiquaient assez l'importance que ce général y attachait. En effet, le corps du général Vecsey devait couvrir le pont de Hohlenburg, et la communication de l'aile droite à l'aile gauche de l'armée, par Windisch-Kappel. Il servait aussi à la défense du Leobel, et du poste que les Autrichiens y avaient, en avant de Saint-Magdeleine. Ce poste, couvert en flanc, ne pouvait alors plus être attaqué que de front par Neumarkt et Saint-Anne. Mais le général Hiller ne pouvait pas ignorer que le gros de l'armée française, placé entre Villach et Rosseck, s'étendait, par sa droite, jusqu'à Saint-Jacob. La reconnaissance poussée sur Feistritz, le 1ᵉʳ. septembre, avait dû lui présager l'attaque prochaine de ce poste, quand même il n'aurait pas été évident que le prince vice-roi chercherait à se rendre maître d'un poste, qui lui était nécessaire pour assurer la communication de Villach à Laybach, pour le vallon de la Save.

Il semble donc que, d'après ces données, il aurait dû établir un corps de son armée en face de Rosseck et de Feistritz, et faire jeter des ponts sur la Drave, près de ce dernier endroit. Alors, non-seulement il aurait pu surveiller le mouvement de l'armée d'Italie, à la droite de cette rivière, mais porter un prompt secours au général Vecsey, et détruire l'effet de la diversion du général Campi. Au lieu de ces dispositions, le corps de Feistritz se trouvait isolé, et éloigné de trois lieues des ponts de Hohlenburg, ce qui supposait six heures de temps aux troupes de la rive gauche, pour venir au secours de celles de la rive droite. L'effet de la perte de Feistritz et des ponts de Hohlenburg, fut de gêner extrêmement la communication du général Hiller, avec son aile gauche, et les troupes qui étaient en avant de Cilly. Cette communication ne pouvait plus avoir lieu que par Völkermarkt. Le prince vice-roi y gagnait au contraire une probabilité de plus, pour redresser sa ligne d'opérations, en faisant avancer peu à peu sa droite. Maître du Leobel, et tenant le général Radivojevitsch en échec par un corps de troupes, vers Saint-Marein et Weichselburg, il pouvait rejeter le général Fölseis au delà des montagnes, vers Cilly. Le camp de Stein, attaqué de front par Tchernütz, et en flanc par Krainburg, n'aurait pas résisté à cette attaque combinée. Alors le général Radivojevitch, en-

tièrement séparé du reste de l'armée autrichienne, aurait été obligé de repasser de lui-même la Save et de s'approcher de Cilly. Nous verrons plus bas que tel était en effet le projet du prince vice-roi, et quelles furent les causes qui l'empêchèrent de réussir.



CHAPITRE XII.

Le prince Eugène continue à manœuvrer derrière la Save. — Diversion des Autrichiens en Tyrol. — L'armée d'Italie se retire derrière l'Isonzo. — Défection de la Bavière. — Le prince Eugène est obligé de se replier vers l'Adige. — Affaires en Tyrol. — Combat de Bassano. — L'armée d'Italie arrive sur l'Adige. — Message des coalisés au prince Eugène.

Maître du Leobel et du poste de Feistritz, et ayant rejeté l'aile droite autrichienne au delà de la Drave, le prince Eugène commença le déploiement de son armée, dans le vallon de la Save. Le 7, la division Quesnel occupa la position de Feistritz, et le général Grenier eut son quartier général à Saint-Jean. Les postes de droite s'étendirent jusqu'à Hohlenburg, et un peu au delà; la communication, entre cette division et la division Marcognet, fut établie par le Leobel. Le prince vice-roi se rendit en personne à Feistritz, par Leobel et Hohlenburg, pour reconnaître nos positions et celles de l'ennemi. Le 8, le quartier général de l'armée était à Krainburg, et la division Marcognet resta à Neumarkt et Vigaun. Dès que cette division avait été rapprochée de Krainburg, c'est-à-dire, dès le 5 septembre, le prince

vice-roi avait ordonné, au général Pino, d'envoyer le général Palombini prendre position à Saint-Marein, avec la brigade Galimberti. Ce mouvement n'était que le préliminaire de l'attaque qui devait être faite sur Stein, et devait servir en même temps à contenir le général Nugent, et l'empêcher de s'avancer vers Trieste. Mais le général Pino, inquiet des mouvemens qui se faisaient à sa droite, craignit de se voir coupé de Trieste et même de Goritzia. Incapable de juger des intentions de l'ennemi, d'après ses mouvemens, et par conséquent de les bien observer, et la peur lui grossissant les objets, il annonça au prince que les Autrichiens marchaient en forces sur Trieste. Le vice-roi, qui ne connaissait pas encore bien le général Pino, le crut, et se vit forcé de changer ses dispositions, et de suspendre l'attaque de Stein. Le général Palombini reçut alors l'ordre de réunir la brigade Ruggieri, à Lohitsch, où elle avait déjà trois bataillons, et de s'avancer jusqu'à Adelsberg, en poussant des reconnaissances sur Lippa. Cependant, ne voulant pas tout-à-fait perdre de vue l'objet d'inquiéter le général Radivojevitch, le prince fit avancer, à Saint-Marein, deux bataillons de la brigade Galimberti.

Le 7, une reconnaissance de trois bataillons de la brigade Ruggieri, avec quatre bouches à feu, se présenta vers Jelszane, devant la position de

Lippa ; presque en même temps, une reconnaissance, envoyée par le général Fresia, gouverneur de Trieste, se présenta vers Starada, devant Passiack, où le général Nugent avait une avant-garde. Ce double mouvement inquiéta extrêmement le général Nugent; il se hâta de faire renforcer le poste de Passiack, et se tint prêt à se défendre à Fiume. Il n'y eut cependant que quelques coups de fusil tirés de part et d'autre. La reconnaissance d'Adelsberg s'étant retirée, le général Nugent fit occuper le poste de Ternova. Celle de Trieste se replia, peu après, sur Verpolie et Pasavicza, où le général Fresia avait une partie de sa faible garnison.

Le 8, dès l'arrivée du quartier général à Krainburg, le général Belotti, qui y était avec le 3e. léger italien, reçut l'ordre de se rendre au pont de Tchernütz et de l'occuper, en étendant sa droite jusqu'à Saloch. A cette époque, le général Fölseis était venu occuper la position de Stob, à la jonction des routes de Cilly et Völkermarkt, à Laybach; il avait été remplacé à Stein par une autre brigade. Le général Belotti, parti dès le matin de Krainburg, au lieu de se rendre à Tchernütz par la grande route de Laybach, ou au moins par le chemin qui longe la rive droite de la Save, s'avisa de vouloir passer à la rive gauche. Par une imprudence inconcevable, il s'éloigna même des bords de la rivière, et se dirigea beaucoup

plus à gauche. Ses guides lui ayant représenté que le chemin le plus court, et qui suit la Save, par Perbacz, Flednik, Pernizel et Sziga, est trop difficile pour l'artillerie, lui proposèrent d'en prendre un meilleur. Le général Belotti, sans s'inquiéter de la position de l'ennemi, se laissa conduire par Vogl, Fernick et Navreg, se dirigeant vers Mansberg et Fritzen, où il devait reprendre la grande route. À peine la colonne eut-elle paru vers Kuplavass, que les camps de Stein et de Stob prirent l'alarme. Le général Fölseis crut que le prince Eugène avait détaché ce corps pour le couper de Stein. C'est dans ce sens que le rapport de l'affaire fut fait, dans les bulletins de l'armée autrichienne. La colonne se vit peu après attaquée vivement, par des forces supérieures. Le général Belotti fut culbuté sur les villages de Navreg et Uttich, au pied du mont Kahlenberg. Le 3ᵉ. léger fut en grande partie dispersé par les collines, après avoir fait une très-vive résistance. Notre perte se monta à environ deux cents hommes hors de combat, trois cents prisonniers, parmi lesquels le général Belotti blessé, et les deux pièces régimentaires du 3ᵉ. léger. Les débris de ce régiment gagnèrent Tchernütz, par Dulle et Sziga.

Cet événement, imprévoyable à tous égards, dut nécessairement changer les dispositions du prince Eugène, au moins en partie. L'affaiblisse-

ment de la troisième lieutenance, et les inquiétudes que le général Pino continuait à avoir, sur sa droite, ne permettaient pas de penser à se reposer sur lui seul pour la défense de Laybach, et pour tenir en échec les généraux Radivojevitch et Nugent. Les rapports du général Pino annonçaient constamment, que l'ennemi se renforçait vers Fiume, et se disposait à menacer les communications de l'armée, par Trieste et Goritzia. Les dépêches du général Fresia n'étaient pas moins alarmantes, sous ce rapport, et la faiblesse de la garnison de Trieste rendait le danger de cette place plus imminent. Chacun de ces deux généraux, fixant ses regards sur sa situation particulière, envisageait le danger dont il était menacé, et y désirait un prompt remède. Le général Pino fit même abandonner Adelsberg, et rapprocha de lui la brigade Ruggieri. Le général Nugent profita de ce mouvement rétrograde, et, poussant des partis et des reconnaissances, d'un côté sur Adelsberg, et de l'autre sur Materia, parut se mettre en devoir d'agir. Il se trouvait appuyé par l'insurrection de l'Istrie, que le capitaine Lazaritch avait complétement organisée, et à laquelle les Anglais avaient fourni des fusils, des canons et des munitions. Il fallut que le vice-roi suspendît encore l'expédition de Stein, qu'il préparait alors. Obligé de porter son attention sur l'extrême droite de l'armée, avant

de faire aucun mouvement au centre, il se décida à se débarrasser du général Nugent, qui, par sa position, menaçait de plus près le flanc de l'armée. Pour cela il fallait achever de la déployer dans le vallon de la Save. En conséquence, la première division fut rappelée de la position de Feistritz, et l'armée fut établie, le 10, dans les positions suivantes.

La deuxième lieutenance fut chargée de la défense de la Drave. Elle s'établit derrière cette rivière et la Gail, appuyant sa droite à Feistritz et Hohlenburg. Deux bataillons seulement furent laissés à Villach, et un détachement placé à Paternion, pour observer les mouvemens de l'ennemi, vers Spital et Sachsenburg. Le quartier général de la lieutenance fut établi à Finkenstein.

La première lieutenance fut chargée de la défense de la haute Save. La division Quesnel occupa Neumarkt et Krainburg, ayant deux bataillons sur le Leobel, pour se maintenir en communication avec la droite de la deuxième lieutenance. La division Marcognet occupa Laybach et la tête de pont de Tchernütz; elle avait ses postes de droite à Saloch et à Kaltenbrunn, dont les ponts avaient été détruits.

Le même jour, la division Palombini se mit en mouvement, pour se réunir à Lohitsch, et de là, marcher sur Lippa. Il n'était resté à Saint-

Marein qu'un des deux bataillons, qui y avaient été envoyés le 5, ensorte que le général Palombini eut onze bataillons disponibles. Le 11, le prince vice-roi vint, avec la garde royale, à Laybach, où se rendit également le quartier général de l'armée. Cependant, pour assurer le succès du mouvement, que la division Palombini faisait contre le général Nugent, il était nécessaire de tenir en échec le général Radivojevitch. C'était l'objet que le prince avait eu en vue, dès le moment où il ordonna, pour la première fois, au général Pino, de faire occuper Weichselburg. Tant que le général Radivojevitch pouvait avoir à craindre une attaque de front, il était obligé d'abandonner le général Nugent à ses propres moyens, et celui-ci ne pouvait pas s'engager plus avant vers Trieste; mais, dans le moment présent, surtout, il importait de rappeler l'attention du général Radivojevitch sur lui-même, afin de l'empêcher de venir au secours du général Nugent. La cinquième division aurait risqué alors de se trouver compromise vers Fiume, et à plus de cinq marches du restant de l'armée. Dès le 12, quatre bataillons de la garde royale se rendirent à Saint-Marein, avec une batterie d'artillerie à cheval; ils s'y joignirent au bataillon de la brigade Galimberti, qui y était resté. Le même jour, le général Rebrovitch, du corps de Radivojevitch, avait également fait un mouvement en

avant, et son avant-garde eut un engagement avec nos troupes.

Le 13, les cinq bataillons, qui étaient à Saint-Marein, furent attaqués par la brigade de Rebrovitch. La garde se défendit avec courage, mais la supériorité du nombre la força à quitter la position de Saint-Marein, et à se replier vers Laybach.

Le prince vice-roi ne put voir dans ce mouvement de l'ennemi que l'intention, ou d'attaquer Laybach de flanc, ou de s'en approcher, afin de soutenir le général Nugent, et menacer Adelsberg, par Zirknitz. Depuis quelque temps, la droite de l'armée autrichienne était tranquille et pelotonnée vers Klagenfurt, et devant Villach, Rossek et Hohlenburg. Le général Fenner s'avançait seul vers le Tyrol. Les reconnaissances envoyées dans la direction de Windisch-Kapel, Völkermarkt et Cilly, ne rencontraient plus de troupes ennemies, excepté celles de Stob et de Stein, qui paraissaient réduites. Toutes ces circonstances indiquaient que le général Hiller méditait une manœuvre par sa gauche, et avait renoncé au projet de pénétrer en Italie par Tarvis, afin d'y entrer par Trieste et Goritzia. L'attaque de Saint-Marein ajouta du poids à cette opinion. Le prince ne crut cependant pas que l'intention de l'ennemi fût d'attaquer directement Laybach; c'eut été un mouvement inutile,

puisque, étant maître de Saint-Marein, il pouvait, couvert par son avant-garde, se porter directement sur Adelsberg. Pour empêcher l'exécution de ce projet possible et même probable, le prince vice-roi résolut d'attaquer l'ennemi à Saint-Marein, et de le rejeter assez loin en arrière, pour retarder au moins son mouvement. Ayant laissé le 53ᵉ. régiment au pont de Tchernütz, le reste de la division Marcognet se mit sur-le-champ en marche pour Saint-Marein; le général Rebrovitch s'en était déjà retiré.

La colonne continua son mouvement jusqu'à Weichselburg, où elle atteignit l'ennemi. Le général Rebrovitch fut attaqué le 14, et forcé de se replier sur Treffen. Alors la garde royale resta en position à Weichselburg, et la division Marcognet retourna devant Laybach. Le 16, le général Rebrovitch, ayant été renforcé par quelques bataillons du corps du général Csivitch, qui s'avançait également, se reporta en avant vers Weichselburg. Les avant-postes de la garde royale, ayant été brusquement attaqués et presque surpris, les bataillons furent chargés à l'improviste, et de suite enfoncés. Ce désordre et la grande supériorité du nombre, rendirent presque toute défense impossible. Les quatre bataillons de la garde furent renversés et obligés de se retirer vers Laybach. Cette affaire nous coûta près de deux cents hommes, et deux pièces de canon;

le colonel Clément, de l'artillerie de la garde, y fut fait prisonnier. Le général Rebrovitch, continua son mouvement jusqu'à Gross-Lup, où il prit position, poussant des avant-postes au delà de Saint-Marein.

Cette insistance de l'ennemi à occuper la position de Saint-Marein, devait nécessairement obliger le prince vice-roi à y envoyer des forces plus considérables. Elle empêcha encore une fois l'expédition de Stein, que le prince avait décidé d'entreprendre à cette époque. Le 16, la division Marcognet devait passer la Save à Tchernütz, et, suivant la route de Cilly, attaquer de front le camp de Stob.

Pendant ce temps, plusieurs bataillons de la division Quesnel, avec le régiment de dragons de la reine, devaient partir de Krainburg, se dirigeant par Fernik, afin de déboucher par Scadolach et Mansberg, sur la route de Völkermarkt. Le camp de Stob, coupé de celui de Stein, aurait été facilement enlevé, et ce dernier aurait eu, peu après, le même sort. Alors l'ennemi, se trouvant rejeté au delà des montagnes, vers Cilly et Völkermarkt, le prince vice-roi, débarrassé, au moins pour quelque temps, de toute inquiétude sur Laybach et Krainburg, aurait pu agir avec des forces suffisantes contre le général Radivojevitch. Le résultat en aurait été, comme nous l'avons vu plus haut, d'obliger l'ennemi à repasser la Save.

La défaite de la garde royale changea ces dispositions, qui se réduisirent à une simple reconnaissance, faite par deux bataillons de la division Quesnel et par les dragons de la reine. Leur mouvement n'étant pas appuyé, après avoir échangé quelques coups de fusils, ces troupes rentrèrent à Krainburg. Le 17, la division Marcognet ayant été relevée à Tchernütz par une brigade de la division Quesnel, se porta vers Saint-Marein. Les postes avancés, et l'avant-garde du général Rebrovitch, furent culbutés sur leur corps à Gross-Lup, et la division Marcognet prit position à Saint-Marein, en face de l'ennemi.

Pendant ce temps, le général Pino avait achevé son mouvement, avec la division Palombini. Le général Nugent, sans doute pour appuyer le mouvement que les généraux Rebrovitch et Csivitch avaient fait, vers Laybach, s'était lui-même avancé vers Adelsberg. Il avait pris position à Jelszane, à quelque distance en avant de Lippa. Le 14, il fut attaqué par la division Palombini. Après un combat assez vif, le général Nugent fut forcé à la retraite, ayant perdu environ trois cents hommes hors de combat, deux cents prisonniers et un canon. Il se retira le même jour à Saint-Mattia, laissant à Skalnitza une avant-garde, commandée par le major Gavenda, des hussards de Radetzky. Le 15, le major Gavenda ayant été attaqué à Skalnitza, se replia sur

Fiume, où il essaya de se défendre. Mais, vivement poussé par la brigade Ruggieri, et chargé par la brigade de cavalerie du général Perreymond, il fut chassé de cette ville, et perdit une centaine d'hommes et deux pièces de canon. Le major Gavenda se retira vers Kameniak, sur la route de de Carlstadt.

Le général Nugent, cependant, ne voulant pas s'exposer à une seconde défaite, jugea à propos de ne pas attendre la division de Palombini, à Saint-Mattia. Il se replia sur Castua et de là sur Pisino, où il s'occupa à achever l'organisation de l'insurrection de l'Istrie, attendant le moment de se reporter en avant. Sa position était assez bonne dans cette province. Aidé par les Anglais, qui bloquaient tous les ports, il prit en peu de jours les places de Pola, Capo-d'Istria et Montemaggiore, Maître ainsi de toute la province, le général Nugent n'avait aucune inquiétude sur les mouvemens de l'armée française. Quel que fût le résultat des manœuvres qui paraissaient se combiner, il avait la ressource de pouvoir se renfermer dans une des places fortes et s'y embarquer, pour rejoindre son armée en Illyrie, ou en Dalmatie.

D'un autre côté, la 5e. division avait rempli le but que s'était proposé le prince vice-roi. Le corps du général Nugent avait été dispersé et éloigné, et ne pouvait pas, de quelque temps, reprendre

l'offensive. Dès le 15 au soir la brigade Ruggieri évacua de nouveau la ville de Fiume, et se replia sur Lippa. Le 16, le général Pino envoya à Trieste un bataillon du 3ᵉ. de ligne italien, pour défendre cette ville contre les entreprises du général Nugent, qui, peu de jours après, ainsi que nous venons de le voir, était maître de Capo-d'Istria et pouvait tenter un coup de main sur Trieste. Le 2ᵉ. de ligne italien resta en position à Lippa, et les autres bataillons de la division Palombini se replièrent à Adelsberg. Le même jour le général Pino se retira de l'armée. L'incapacité absolue qu'il avait fait voir dans cette courte campagne, sa négligence à bien reconnaître les mouvemens de l'ennemi, et sa pusillanimité, qui lui faisait à chaque instant perdre la tête, ne permettaient plus au prince de songer à lui laisser un commandement important. Pour lui éviter l'affront de l'en priver, on l'engagea à demander, pour raison de santé, un congé qu'on lui accorda.

Pendant que ces événemens se passaient, au corps principal de l'armée d'Italie, le général Fenner s'avançait par Lienz et Toblach, vers le Tyrol. Au commencement de septembre, l'avant-garde du général Fenner était déjà vers Toblach. Le prince vice-roi, à qui ce mouvement n'avait pas échappé, ordonna alors à la division de réserve, à peine organisée, de quitter le camp de

Montechiaro pour se rendre à Trente. Malheureusement le général Bonfanti, qui la commandait, était un de ces individus que les intrigues de la faction de Melzi avaient poussé, pendant sa vice-présidence, au généralat, sans talens et sans capacité militaire, et qui manqua en entier l'objet de sa mission. Le 8, la tête de la division de réserve arriva à Trente, et le 10 elle s'y trouva réunie, à l'exception d'un bataillon du 1er. régiment étranger, qui était à Brixen, ayant une compagnie de voltigeurs au fort de Mühlbach. Le 11, cette compagnie fut attaquée, par l'avant-garde du général Fenner. L'infidélité des soldats, parmi lesquels la désertion commença, à l'approche de l'ennemi, lui livra ce poste intéressant. Le reste de la compagnie fut fait prisonnier, et les partis de l'avant-garde autrichienne poussèrent en avant. Le même motif de désertion ayant obligé le bataillon, qui était à Brixen, à se replier sur Trente, les éclaireurs autrichiens arrivèrent jusqu'à Balzano. Cet événement donna une telle inquiétude au général Bonfanti, que, le 15, il abandonna Trente avec sa division, pour se rapprocher de Vérone. Cependant il revint à Trente deux jours après. Néanmoins le prince vice-roi, justement mécontent de ce faux mouvement, qui ne pouvait manquer de jeter quelque alarme dans le cœur du royaume, crut devoir ôter au général Bonfanti le commande-

ment de la division de réserve. Le prince le confia au général Gifflenga, l'un de ses aides de camp.

L'absence du général Pino ayant laissé vacant le commandement de la 3e. lieutenance, le prince vice-roi la supprima. La ligne qu'occupait l'armée et les mouvemens de l'ennemi, rendaient également nécessaire un changement d'organisation. Tous les avis que le prince recevait et le résultat des reconnaissances qu'il faisait faire, lui avait prouvé que le général Hiller avait à peu près dégarni le centre de son armée, et qu'il manœuvrait par ses ailes. La droite restait toujours dans l'inaction, et ne paraissait pas encore destinée à agir. Mais la gauche continuait son mouvement avec activité, et semblait avoir pour but de masquer Laybach et de marcher sur Trieste. La supériorité des forces de l'ennemi lui permettait de présenter de grandes masses, aux deux extrémités de sa ligne d'opérations. Telle était en effet la disposition qu'avait prise le général Hiller, et le prince vice-roi était obligé de lui opposer une disposition semblable. Tant que l'ennemi n'était pas rentré en possession du passage de Hohlenburg, il n'y avait pas à craindre qu'il se portât rapidement et en grandes forces, sur Krainburg et Neumarkt. Il était donc possible de dégarnir ce point, sans risquer de compromettre l'armée. L'objet du prince était de s'assurer positivement des forces, que l'ennemi employait contre la droite de l'ar-

mée d'Italie. Il se décida donc à rappeler à lui les troupes, dont il pouvait disposer, sans dégarnir son aile gauche, où il lui importait également de tenir l'ennemi en échec. En conséquence de ces réflexions, l'armée d'Italie reçut l'organisation suivante :

CORPS DE DROITE,

COMMANDÉ PAR LE PRINCE VICE-ROI EN PERSONNE.

1re. Division. Le général Quesnel.	Garde royale. Brigade Pegot.
4e. Division. Le général Marcognet.	Brigade Dupeyroux. ...... Jeanin.
5e. Division. Le général Palombini.	Brigade Ruggieri. ...... Galimberti.

23,833 hommes, et 70 bouches à feu.

CORPS DE GAUCHE.

Le général GRENIER.

2e. Division. Le général Rouyer.	Brigade Schmitz. ...... d'Arnaud.
3e. Division. Le général Gratien.	Brigade Piat, ... Montfalcon.
Corps détaché.......	Brigade Campi.

RÉSERVE DU TYROL.

6e. Division. Le général Gifflenga.	Brigade Mazuchelli.

23,172 hommes, et 50 bouches à feu.

La première division se trouvait devant Laybach; la quatrième, à Saint-Marein; la cinquième

se réunit à Adelsberg; la deuxième division était entre Feistritz et Finkenstein; la troisième division était à la droite de Finkenstein, occupant toujours Villach et Paternion; la brigade Campi appuya à gauche, et prit position entre Neumarkt et Assling; la sixième division était à Trente.

Le prince vice-roi avait décidé de faire attaquer le général Rebrovitch, par la quatrième division, qui, depuis le 17, était en position à Saint-Marein. Cette attaque de front devait être appuyée par un mouvement de flanc, de la cinquième division. Le général Palombini reçut l'ordre de s'avancer à Zirknitz et Studenz, poussant une avant-garde dans la direction de Seissenberg et Treffen, afin de menacer les communications de Weichselburg à Neustädl. Ce mouvement allait dégager l'aile droite de l'armée d'Italie. Il était impossible aux généraux Rebrovitch et Csivitch de se maintenir à Weichselburg, et, en nous abandonnant ce poste, ils perdaient leur liaison directe avec le gros de l'armée. Pour reprendre son ordre de bataille, le général Radivojevitch allait se trouver obligé de repasser la Save vers Ran, et de se rapprocher de Cilly. Nos reconnaissances, vers Littay, n'avaient rencontré aucun corps ennemi de ce côté. Ainsi, il paraissait certain que le corps du général Radivojevitch était, en ce moment, isolé du gros de

l'armée. Le corps de gauche était assez bien placé derrière la Drave, pour en défendre le passage pendant quelques jours. Ce temps suffisait, pour que le prince vice-roi pût se débarrasser du général Radivojevitch, au moins en l'éloignant; et il était plus que probable que le général Hiller, voyant son aile gauche menacée et compromise, serait obligé de suspendre ses projets sur Villach et Tarvis.

Le 21, la division Marcognet se mit en mouvement de Saint-Marein, pour attaquer l'ennemi; mais le général Rebrovitch, prévenu de la défaite du général Nugent, avait fait sa retraite dans la nuit. Un fort brouillard, qui ne se dissipa que très-tard, empêcha nos avant-postes de s'apercevoir du mouvement de l'ennemi. La division Marcognet, dépassant Saint-Marein, prit position en avant de Gross-Lup. Le 22, le général Jeanin, avec deux bataillons et un escadron, du dix-neuvième de chasseurs à cheval, s'avança jusqu'à Weichselburg, où il prit position. Le général Rebrovitch était à Posendorf. Le général Jeanin, trop faible pour l'attaquer, se contenta de le faire observer par de fréquentes reconnaissances. Pendant que la division Marcognet s'avançait sur la route de Neustädl, le général Palombini avait pris position à Zirknitz et Studenz. De là, il envoya à Ober-Gurk le général Perreymond, avec deux bataillons et un escadron. Ce

détachement poussa des reconnaissances, par le chemin de Seissenberg, sur le flanc de Posendorf. Le général Rebrovitch, se voyant menacé de front et en flanc, quitta la position qu'il occupait; mais il fit une retraite excentrique. Une partie de sa brigade se retira sur Treffen, l'autre vers Littay. L'ennemi fut suivi des deux côtés, et perdit quelques prisonniers.

Pendant que ces événemens se passaient à la droite de l'armée d'Italie, le général Hiller, croyant avoir suffisamment occupé le vice-roi de ce côté, songea lui-même à manœuvrer par sa droite. Ayant, ainsi que nous l'avons vu, la plus grande partie de son armée concentrée, en avant de Klagenfurt, il se disposa à forcer le passage de la Drave. Ce passage lui était nécessaire, pour le mettre en liaison plus directe avec le corps du général Fenner, qui allait entrer en Tyrol. Il ne lui était pas moins utile, pour le tirer de la position désavantageuse où les succès du prince vice-roi, contre son aile gauche, pouvaient le mettre. Il avait pour lui la supériorité du nombre; son armée était de près de soixante-dix mille hommes. Il était donc possible qu'il présentât, à chacune de ses ailes, une masse supérieure aux forces que le prince pourrait lui opposer. C'est ce qu'il fit. Le général Radivojevitch avait plus de trente mille hommes sous ses ordres; il en réunit environ quarante mille sur la Drave. De

cette manière, il était certain d'occuper, entre Laybach et Trieste, la moitié de l'armée d'Italie. La brigade du général Fölseis, forte de six mille hommes, suffisait pour obliger le prince vice-roi à garder les passages de la Save, devant Laybach; le restant du corps de Radivojevitch pouvait manœuvrer contre Adelsberg et Trieste, avec quelque espérance de succès, puisque le prince ne pouvait lui opposer que treize à quatorze mille hommes au plus.

Si le prince vice-roi détachait une partie de son aile droite, pour soutenir le corps de gauche, le général Radivojevitch arrivait, presque sans obstacle, sur l'Isonzo. Si au contraire le prince employait tout le corps de droite contre ce dernier général, alors le corps principal autrichien pouvait se rendre maître de Villach et de Tarvis. Dans ce cas, il aurait été impossible que l'armée d'Italie se maintînt sur la haute Save, et elle se serait vue forcée de rentrer dans les limites du royaume. Telle est, selon notre opinion, l'explication la plus raisonnable qu'on puisse donner, des motifs qui ont dirigé les manœuvres du général Hiller. La coïncidence du passage de la Drave par le général Frimont, avec les mouvemens des généraux Rebrovitch, Csivitch et Nugent, vers Saint-Marein, Zirknitz et Lippa, vient encore à l'appui de cette opinion. Nous verrons cependant plus bas, que des causes étrangères à

la situation et aux mouvemens des deux armées, amenèrent le résultat que s'était proposé le général en chef autrichien par ses manœuvres.

Dès le 12, en même temps que le général Rebrovitch marchait sur Saint-Marein, le général Hiller fit porter le corps qu'il avait à Spital, en avant vers la Gail. Un bataillon de chasseurs fut placé à Kreutzen et au Kreuzberg, entre Paternion et Saint-Hermagor. Par ce mouvement, Villach se trouvait tourné, et l'extrême gauche de l'armée d'Italie allait être débordée d'assez loin, pour être obligée de faire un contre-mouvement. Le général Verdier, qui n'avait point encore quitté le commandement de la seconde lieutenance, voulant couvrir sa gauche, détacha à Saint-Hermagor, le général Piat, avec une partie de sa brigade. C'était peut-être une faute, car il était probable que le mouvement des Autrichiens, à Kreutzen, n'était qu'une démonstration, dont le but était d'obliger le général Verdier à étendre son front, et par conséquent à affaiblir sa ligne de défense. La distance de la droite à la gauche de la seconde lieutenance, depuis Feistritz, sur la Drave, jusqu'à Saint-Hermagor, était trop grande, pour que tout cet espace pût être également bien défendu. L'ennemi profita du mouvement que venait de faire le général Verdier, pour faire une nouvelle tentative sur sa gauche, afin d'y appeler davantage

son attention. Le 18, le général Piat fut attaqué à Saint-Hermagor, par des forces supérieures; il fut battu et obligé de se replier vers Tarvis, ayant perdu environ deux cents hommes.

Le 19, le général Hiller, ayant fait rétablir les ponts de Hohlenburg, y passa la Drave, tandis que le général Frimont forçait le passage de Rosseck. Nos troupes, tant à ce dernier poste qu'à Feistritz, furent obligées de céder à la disproportion du nombre, et de se replier. Nous y perdîmes quelques prisonniers. A cette nouvelle, le général Verdier, se voyant menacé par les deux flancs, se hâta de rappeler les troupes qu'il avait à Villach et à Paternion. Il concentra ses deux divisions entre Arnoldstein et Reckersdorf. Cependant les corps autrichiens, qui avaient passé la Drave, s'étaient étendus au pied du Leobel, et s'étaient saisis des passages qui conduisent à Assling, Neumarkt et Krainburg. Nos postes, du Kankersbach et du Leobel, s'étaient repliés sur la brigade Campi. Ceux établis pour la correspondance, qui se trouvaient entre Assling et Wurtzen, craignant de ne pas pouvoir gagner Neumarkt, avaient appuyé vers Tarvis.

Le général Verdier, privé par ce mouvement de retraite, de toute communication avec l'armée, ne pouvait pas juger si l'ennemi s'était porté dans le vallon de la haute Save. Ne voyant pas déboucher les Autrichiens sur la Gail, cette hypo-

thèse lui parut vraisemblable. Craignant, en conséquence, que l'ennemi, maître de Wurtzen, ne se saisît aussi de Weissenfels et n'arrivât avant lui à Tarvis, le général Verdier se décida à commencer son mouvement de retraite, sur ce dernier point. Mais ensuite, ayant eu connaissance de la nouvelle organisation de l'armée, et ayant appris que la brigade Campi se trouvait vers Neumarkt, il rappela les troupes qui étaient en marche, et reprit sa position entre Arnoldstein et Reckersdorf.

La nouvelle des succès obtenus par le général Hiller, sur la Drave, et dont la conséquence allait être de rejeter les divisions de l'aile gauche derrière les Alpes, obligea encore une fois le prince Eugène de suspendre ses opérations contre le général Radivojevitch. Il fallait d'abord attendre le développement des manœuvres de l'ennemi, sur Tarvis d'un côté, et sur la haute Save de l'autre, afin de ne pas courir le risque de voir les deux ailes de l'armée séparées l'une de l'autre. En conséquence, le 23, la division Marcognet se replia sur Saint-Marein, où elle se réunit, et resta en position. La division Palombini resta à Zirknitz et Studenz; mais le général Perreymond fut rapproché à Gros-Laschitz. Le général Rebrovitch revint prendre position à Gros-Lup. Il était soutenu par le général Csivitch, qui était vers Weichselburg, et par le colonel Stahremberg,

des hussards de Radetzky, qui vint avec trois mille hommes à Ober-Gurk. Le général Fölseis, de son côté, avait levé le camp de Stein, et concentré ses troupes à Preserje, près de Stob. A peu près à la même époque, le général Nugent quitta Pisino, où il était resté depuis sa défaite, et s'avança vers Castua et Lippa.

Pendant ce temps, le général Grenier avait pris le commandement du corps de gauche. Le général Campi, en conséquence des mouvemens de l'ennemi, et du changement de position des 2e. et 3e. divisions, avait quitté sa position entre Neumarkt et Assling, et avait appuyé plus à gauche entre Assling et Wurtzen. Les Autrichiens, de leur côté, maîtres de Villach, s'étaient étendus sur la Gail. Ils avaient des corps à Saint-Hermagor et à Mauten. De ce dernier point, ils jetaient des partis au delà des Alpes Juliennes, par le mont Croce. Ils poussèrent même un jour jusqu'à Pontéba, où ils enlevèrent la petite garnison, qui fut surprise. Le général Frimont, ayant pénétré dans le vallon de la haute Save, par le Leobel, et par la route de Feistritz et d'Assling, chercha à agrandir la lacune qui existait en ce moment, entre les deux corps de l'armée d'Italie. Il attaqua, le 23, à Assling, les postes de la brigade Campi, et la supériorité du nombre força ce général à concentrer ses troupes à Wurtzen. Alors le corps du général Frimont s'étendit entre

Krainburg et Ratmansdorf. Il jeta des troupes dans le vallon de la Save de Wochein, et ses partis arrivèrent jusques vers Tolmino et Caporetto.

Cependant, le 25, le colonel Stahremberg, qui était, ainsi que nous l'avons vu, vers Ober-Gurk, avec un corps de trois mille hommes, attaqua le général Perreymond dans sa position de Gros-Laschitz. Le colonel Stahremberg était soutenu par le général Csivitch, qui avait reçu l'ordre de marcher contre la division Palombini. Le général Perreymond eut à soutenir un combat assez vif, et la supériorité du nombre l'obligea à se replier sur Zirknitz, ayant perdu près de deux cents hommes. La perte de l'ennemi ne fut pas moindre. Le général Palombini, se voyant au moment d'être attaqué à son tour, retira les troupes qu'il avait à Studenz, et concentra sa division à Zirknitz.

Le même jour, une colonne d'environ trois mille hommes, du corps du général Fölseis, vint attaquer la tête du pont de Tchernütz. Cette position était défendue par un bataillon du 84e. de ligne français, un du 3e. de ligne italien, et cent chasseurs à pied de la garde, en tout environ douze cents hommes. Le combat dura une partie de journée; mais enfin les Autrichiens furent repoussés, et perdirent environ quatre cents hommes hors de combat, et deux cents prisonniers.

Le 26, le colonel Stahremberg fut rejoint à Laschitz par le général Csivitch. Ce dernier, se trouvant à la tête d'un corps de neuf à dix mille hommes, se vit en état d'attaquer la division Palombini, et se mit de suite en mouvement. Le 27, la 5ᵉ. division fut attaquée dans ses positions en avant de Zirknitz. Cette division, qui ne comptait pas plus de cinq mille hommes sous les armes, se défendit avec vigueur. Mais le bataillon du 2ᵉ. léger italien, qui avait beaucoup souffert dans l'action, ayant fini par être enlevé, le général Palombini se vit dans la nécessité de se replier vers Adelsberg. Il se retira d'abord à Manitz, où il prit position. Le 28, il prit position en avant d'Adelsberg. Ce combat nous coûta environ trois cents prisonniers, y compris le bataillon, ou plutôt le reste du bataillon du 2ᵉ. léger. Le colonel Salvatori, de ce régiment, fut au nombre des prisonniers.

Pendant que le général Csivitch, avec sa brigade et celle du colonel Stahremberg, se dirigeait ainsi sur Adelsberg et Prevald, par Zirknitz, le général Nugent s'approchait des mêmes points, par la route de Fiume. Les généraux Rebrovitch et Fölseis menaçaient Laybach; le premier par la route de Weichselburg, et l'autre par celle de Cilly. Le général Hiller, maître du vallon de la Save, depuis Neumarkt jusqu'à Assling, étendait ses partis, ainsi que nous l'avons vu, jusqu'à

plaine, le prince n'aurait pu hasarder des recrues, jeunes et à peine formés, contre de vieux corps ennemis, aidés par le double avantage de la supériorité du nombre et d'une cavalerie formidable. Pleins de zèle et de valeur, et bientôt faits à l'usage des armes et à la discipline militaire, les jeunes soldats de l'armée d'Italie rivalisèrent en peu de temps avec les vétérans, partout où les forces morales pouvaient suffire. Mais des jeunes gens, de dix-huit ans, ne pouvaient pas encore être endurcis aux fatigues et aux incommodités, auxquelles il aurait fallu les exposer, en les présentant en pays ouvert devant une armée bien plus nombreuse. La victoire devait être alors le résultat de la promptitude des manœuvres; de la rapidité et du secret des marches, bien plus que celui de la seule valeur. Comment atteindre à ce résultat, avec des jeunes gens avec lesquels il n'aurait pas été possible de hasarder une marche de nuit, sans risquer de les voir céder à l'empire du sommeil, si puissant à leur âge? Ces motifs, qui avaient contribué à décider le prince vice-roi à prolonger, tant qu'il avait été possible, la guerre défensive, qu'il faisait depuis deux mois dans les montagnes de l'Ilyrie; ces motifs, dis-je, l'auraient engagé à la faire durer encore, si des considérations plus puissantes ne l'eussent forcé d'y renoncer.

A cette époque le prince Eugène ne pouvait

plus douter du changement prochain de situation politique de la Bavière. Exactement instruit de ce qui se passait dans ce pays, il avait été informé que le parti autrichien, dont le général de Wrède était le chef, et le parti soi-disant libéral ou teutonique, qui se composait de toute la noblesse des districts autrefois prussiens et réunis à la Bavière, acquérait de jour en jour plus de crédit, et commençait à dominer l'opinion publique. Ce parti avait su intéresser en sa faveur le prince royal, ennemi déclaré de Napoléon, et qui devint son protecteur. Le roi, ébranlé par l'opinion de tout ce qui l'entourait et lui était cher, voyant les revers qui commençaient à atteindre l'armée française, et effrayé par les menaces et le tableau des forces de la coalition, chancelait déjà dans ses déterminations. Il n'était plus retenu dans l'alliance de la France, que par son second fils, le prince Charles, et par son ministre, le comte de Montgelas. Mais le prince, encore bien jeune, n'avait pas assez de crédit sur le roi, quoiqu'il en fût chéri. Quant au comte de Montgelas, entouré d'ennemis, qui conspiraient sa chute, contrarié et croisé jusque dans le conseil d'état, il se voyait forcément réduit au silence, faute de pouvoir faire entendre la voix de la raison, au milieu du cri des passions. Les négociations qui amenèrent la convention de Ried et l'accession de la Bavière, étaient entamées et bien avancées. Déjà l'in-

action de l'armée bavaroise, qui se trouvait sur les bords de l'Inn, l'évacuation des pays de Salzbourg et du Tyrol supérieur, avaient ouvert aux ennemis le vallon de la Drave, et l'accès de celui de l'Adige. Le général Fenner avait déjà dépassé Lientz. L'instant où la Bavière allait séparer ses intérêts de ceux de la France, était celui où le cœur du royaume d'Italie allait se trouver menacé; car il n'y avait pas lieu de douter que le général Hiller ne profitât de cet avantage, pour transporter tout d'un coup le théâtre de la guerre dans le centre de l'Italie. Le chemin que suivait le général Fenner était ouvert au reste de l'armée autrichienne, et le prince Eugène ne devait plus attendre que le moment où le général Hiller se mettrait en mouvement, pour remonter la Drave, afin de fixer l'époque où lui-même serait forcé de se retirer, sans combat et sans avoir éprouvé d'échec, sur les bords de l'Adige.

D'après ces réflexions, le prince vice-roi se décida à sortir, sans retard, du défilé, à la tête duquel il se trouvait. Ce premier pas rétrograde lui était nécessaire, pour rester maître de ses mouvemens; plus tard il aurait risqué d'y être contraint, par le calcul du temps qu'il lui fallait, pour prévenir le général Hiller sur l'Adige. Obligé alors de hâter sa marche, le prince aurait donné à l'ennemi des avantages, que celui-ci ne pouvait pas conquérir par les armes. Dès le 28, peu après

l'attaque infructueuse que le général Fölseis fit, sur le pont de Tchernütz, le prince fit les dispositions nécessaires pour que le corps de droite de l'armée vint occuper la ligne de l'Isonzo.

Le 28, le quartier général et la garde royale se rendirent à Ober-Laybach. Le même jour la division Marcognet, ayant évacué la position de Saint-Marein, vint également à Ober-Laybach, par une marche de flanc. La division Palombini resta à Adelsberg, pour y attendre les autres troupes de l'aile droite. La brigade Pegot, de la division Quesnel, fut chargée de l'arrière-garde, et ne quitta Laybach et le pont de Tchernütz que dans la nuit du 28 au 29; il resta dans le château de Laybach une petite garnison, d'environ deux cents malades ou éclopés, sous les ordres du colonel Léger. Le mouvement rétrograde de l'armée, nécessitant l'abandon de Trieste, cette place fut évacuée le 28. L'ennemi y entra le lendemain; mais le mouvement de l'armée l'obligea de nouveau à en sortir, et ce ne fut que le 13 octobre, que le général Nugent s'y rendit avec son corps. A cette époque commença aussi le siége du château, où le général Fresia avait laissé une petite garnison. Le 30 septembre, le quartier général et la division Marcognet, étant arrivés à Adelsberg, la division Palombini partit pour se rendre à Prevald.

L'ennemi, de son côté, avait suivi assez lente-

ment le mouvement rétrograde de l'armée. Quoique la division Marcognet eût quitté la position de Saint-Marein, dès le 28, le général Rebrovitch ne dépassa ce point que le 29, assez tard. Le général Fölseis ayant appris, dans la matinée du même jour, l'évacuation de Laybach, se mit sur-le-champ en mouvement avec sa brigade. Ayant fait réparer le pont de Tchernütz, il entra à Laybach dans l'après-midi. Peu après y arriva également le général Rebrovitch. Tous deux dépassèrent cette ville et vinrent prendre position à moitié chemin d'Ober-Laybach, en face de la brigade Pegot. Le 30, ils attaquèrent la brigade Pegot, à Alpen ou Planina, et essayèrent de la renverser sur la division Marcognet, qui était à Adelsberg. Mais cette tentative fut infructueuse. Le même jour les généraux Rebrovitch et Fölseis firent leur jonction avec le général Csivitch et le colonel Stahremberg, qui fut peu de jours après nommé général major.

Le 1er. octobre, le quartier général et la division Marcognet se rendirent à Prevald, d'où ils prirent la direction de Goritzia, par Wippach et Santa-Croce. La division Palombini vint de Prevald à Sesanne, prenant la direction de Trieste. Le lendemain cette division était à Opschina, poussant des patrouilles à Trieste, qui fut évacué en hâte, par les postes ennemis qui y étaient.

Le mouvement de cette division arrêta tout

court le général Nugent, qui pensait à s'avancer vers Materia; il se joignit au contraire au corps de Radivojevitch, et suivit également la direction d'Adelsberg et Prevald. Le 1er. octobre, la brigade Pegot, qui était à Adelsberg, fut attaquée par le général Rebrovitch, dont la brigade faisait alors l'avant-garde du corps de Radivojevitch. L'ennemi fut encore battu et rejeté en arrière. Depuis ce moment, les Autrichiens cessèrent d'inquiéter la marche de l'armée, qui continua tranquillement, et par étapes, son mouvement rétrograde en deux colonnes. Celle de gauche, composée de la garde royale et de la division Marcognet, se dirigeait, comme nous l'avons vu, sur Goritzia, où elle arriva le 5. La brigade d'arrière-garde suivait à quelques milles de distance, et n'arriva à l'Isonzo que le 6. La division Palombini prit la route d'Opschina et Montfalcon. Le 5, elle était à Gradisca.

Le 6, tout le mouvement de l'aile droite de l'armée fut achevé. La 4e. division prit position à la rive droite de l'Isonzo, entre Gradisca et Goritzia. La division Palombini fut placée sur la même rive, entre Gradisca et la mer. La brigade Pegot vint, en rentrant, se placer derrière Gradisca, où se trouvaient le quartier général et la garde royale. Le 6, le général Rebrovitch entra à Gradisca, avec son avant-garde, et le corps du général Radivojevitch commença à se déployer, à

la rive gauche de l'Isonzo, depuis Canale jusqu'à la mer. Le 5, la garnison du fort de Laybach avait capitulé et s'était rendue prisonnière de guerre.

Dans le Tyrol, le général Gifflenga, étant arrivé le 21 septembre à Trente, mit sa division en marche le même jour, se dirigeant sur Brixen. Les Autrichiens, après l'affaire de Mühlbach et la reconnaissance qu'ils avaient faite sur Bolzano [1], s'étaient retirés en arrière de Brixen. Le corps qui avait aussi poussé en avant, n'étant qu'une faible avant-garde, n'avait pu penser à se soutenir, à une aussi grande distance de son armée. Occupant Mühlbach, afin de couvrir le mouvement du général Fenner, le commandant de ce corps avait placé vers Aicha, sur la route de Brixen, une avant-garde d'environ huit cents hommes. Le général Gifflenga s'avança donc, sans obstacle, jusqu'à Brixen, où il arriva le 25. Le même jour, le général Mazzuchelli, qui commandait son avant-garde, attaqua l'ennemi à Aicha, le battit et le mit en fuite. Les Autrichiens abandonnèrent Mühlbach et se retirèrent sur Prunecken, où ils prirent position en avant de la ville. Le 28, le général Gifflenga attaqua de nouveau l'ennemi dans cette position, le battit encore et le força à se replier, sur Nieterndorf et Toblach.

[1] Voyez page 265.

Le prince Eugène avait décidé que le corps de gauche commencerait son mouvement rétrograde, immédiatement après l'aile droite. En conséquence, le général Grenier, dès le 4 octobre, commença à concentrer ses troupes. La 2°. division vint occuper le camp retranché de Tarvis, la 3°. division se replia de Reckersdorf sur Arnoldstein. La brigade Campi fut rapprochée à Weissenfels, et détacha un bataillon du 92°. régiment à Caporetto, afin de conserver au besoin le passage de Pletz. Ce passage se trouvait menacé par un petit corps autrichien, commandé par le lieutenant-colonel de Mengen, qui était à Tolmino.

Le général Hiller avait son quartier général à Villach; la droite de son armée s'étendait, en partie, le long de la rive gauche de la Gail, jusques vers Mauten et Saint-Hermagor. Dans cette position, il attendait le résultat des mouvemens du général Radivojevitch, contre Laybach et Trieste. Si ce général était battu, il était impossible que l'attaque de Tarvis eût lieu; au contraire, le général Hiller se serait trouvé forcé de faire repasser la Drave, au corps du général Frimont. Mais les mêmes motifs qui obligeaient le prince vice-roi à repasser les Alpes, sans tirer parti des dispositions qu'il avait faites contre le général Radivojevitch, et qui pouvaient changer tout-à-fait les projets du général Hiller; ces mêmes mo-

tifs, dis-je, engageaient ce dernier à attendre le moment, où l'armée d'Italie serait forcée de lui ouvrir l'accès du Tyrol. Le général Hiller ne croyait pas devoir hasarder un combat douteux, pour forcer le camp retranché de Tarvis; il convenait lui-même, dans ses rapports, que cette position ne pouvait pas être attaquée de front par son armée. Il ne doutait pas que le prince vice-roi ne se repliât bientôt vers l'Adige, et il savait que le mouvement rétrograde sur Goritzia était commencé. La retraite du général Grenier devait bientôt suivre, et alors, la position de Tarvis se trouvant abandonnée, rien ne l'empêchait plus de suivre le mouvement qu'il avait projeté vers le Tyrol.

Le 5 octobre, tout le corps de gauche fut concentré dans le camp retranché de Tarvis. Le 6, le général Grenier commença son mouvement rétrograde, par échelons. La division Rouyer prit position vers Malborghetto. La brigade Campi se dirigea de Weissenfels, en remontant le Gailtitzbach, sur Pletz. La division Gratien resta encore dans le camp de Tarvis, qu'elle ne devait évacuer que le 8, afin de laisser le temps au général Campi d'arriver à Pletz; il fallait aussi que la tête de la division Rouyer fût arrivée à Rocolano, au débouché du chemin de Raibl, avant que l'ennemi, à qui ce chemin allait se trouver ouvert, par l'évacua-

tion de Villach, ne pût jeter des troupes sur la Fella.

Cependant le général Hiller, voulant hâter le mouvement du corps de gauche de l'armée d'Italie, se décida à manœuvrer contre Tarvis. Le 7, il mit en mouvement quatre colonnes, de huit à dix bataillons chacune. Deux de ces colonnes étaient dirigées sur Weissenfels : la première partant de Kronau, et la seconde d'Arnoldstein, en passant au travers de la montagne. La troisième colonne, partant également d'Arnoldstein et de Gaildorf, était dirigée sur Gogau et sur la gauche de Tarvis. La quatrième colonne, forte de neuf bataillons, avec quatre pièces de canon, devait partir de Feistritz sur la Gail et se diriger, par le vallon appelé Bartolo-Wiese, sur Saffnitz. Le général Hiller, toujours attentif à éviter un combat, qui aurait pu lui être désavantageux, avait regardé cette quatrième colonne comme la principale, dans son système d'attaque. Il ne doutait pas que le général Grenier, se voyant aussi fortement menacé sur ses derrières, ne se hâtât de quitter Tarvis.

Vers deux heures après midi la colonne autrichienne, venant de Feistritz, déboucha sur Saffnitz. Ce poste était gardé par un bataillon du 42e. régiment de ligne, un du 102e. et un du 131e. (31e. demi-brigade provisoire). Ces trois bataillons soutinrent le choc, avec la plus grande vi-

gueur. Le combat dura jusqu'au soir; mais enfin les Autrichiens furent battus, et rechassés au delà des montagnes. Ils perdirent environ six cents hommes hors de combat, et une centaine de prisonniers. Nous perdîmes une centaine d'hommes. Les autres colonnes, qui ne devaient attaquer que dans le cas où, l'attaque de Saffnitz réussissant, le général Grenier se serait vu forcé de dégarnir Tarvis, ne se montrèrent pas.. Ainsi fut manquée l'expédition, que le général Hiller avait préparée, pour se rendre maître de Tarvis. Mais le mouvement de retraite du corps de gauche était commencé, et le lendemain Tarvis fut évacué. Le général Grenier continua sa retraite, en échelons, par le vallon de la Fella et par celui du Tagliamento. Elle fut achevée le 11 octobre. À cette époque le corps de gauche se trouva réuni, dans la vallée du Tagliamento, au débouché de la plaine du Frioul. La division Rouyer prit position à Venzone, et la division Gratien à Ospitaletto et Gemona. Depuis l'affaire de Saffnitz, l'ennemi n'inquiéta plus la retraite du corps de gauche, qu'il se contenta de suivre d'assez loin.

Par l'occupation de Tarvis et la rentrée du corps de gauche en Italie, le but du général Hiller était rempli. Le traité de Ried allait lui ouvrir, sans aucune inquiétude, le chemin de l'Adige, par le Tyrol, et il lui était actuellement facile de masquer son mouvement. Pendant ce temps,

la brigade Campi avait marché de Pletz sur Caporetto. De là, elle se rendit à Tolmino. Le petit corps du lieutenant-colonel Mengen, des hulans de l'archiduc Charles, fut attaqué, dispersé, et en partie fait prisonnier. Le lieutenant-colonel Mumb, du 8e. de chasseurs autrichiens, y fut tué. Après cette expédition, la brigade Campi rejoignit la division Quesnel, à laquelle elle appartenait. Le 13, le général Grenier ne se voyant pas suivi, et voulant avoir connaissance de la position de l'ennemi, poussa en avant une forte reconnaissance, commandée par le général Schmitz. Ce général ne rencontra l'ennemi qu'à Resciutta. Il y avait un fort poste d'avant-garde, qui fut vivement attaqué et culbuté sur Recolano. L'ennemi perdit une soixantaine de prisonniers.

Le prince Eugène, dès son arrivée à Gradisca, pensa à recompléter l'armée, qui avait éprouvé des pertes assez considérables, dans les nombreux combats partiels qu'elle avait eu à livrer, depuis le commencement de la campagne. Quoique le résultat de presque tous eût été à l'avantage de l'armée d'Italie, ils n'en avaient pas moins causé une diminution sensible, dans tous les corps. Cette conséquence inévitable de la guerre de postes, était une suite naturelle du système défensif, que le prince avait été obligé d'adopter. Mais les jeunes soldats de l'armée d'Italie étaient aguerris, et il était possible de donner à chaque corps un

nombre de nouveaux conscrits, sans craindre d'en diminuer la valeur.

C'était aussi de la conscription seule, que le prince vice-roi pouvait attendre les renforts qui lui étaient nécessaires. La situation actuelle des affaires, en Allemagne, ne permettait pas à l'empereur Napoléon d'envoyer de nouvelles troupes en Italie. La 23e. demi-brigade provisoire, le premier régiment étranger, le 31e. régiment de chasseurs à cheval et le premier régiment d'hussards, qui étaient en marche et qui joignirent l'armée d'Italie vers cette époque, étaient à peu près tout ce que le prince Eugène pouvait attendre de France. La Bavière venait définitivement de se détacher de la France, et d'unir ses armes à celles des autres alliés, par le traité de Ried, du 6 octobre. Ainsi, le moment était arrivé, où le prince devait s'attendre à voir paraître le général Hiller vers Trente. Il n'y avait donc pas de temps à perdre, pour faire usage des dernières ressources qu'il était possible de tirer des provinces que l'armée d'Italie était à la veille de devoir abandonner. Le prince vice-roi avait, dès le 5, étant à Goritzia, ordonné la formation d'une nouvelle division de réserve, qui devait s'assembler à Vérone et se composer de six bataillons, tirés, en grande partie, des compagnies de réserve départementale. Le 11, un décret, daté de Gradisca, ordonna la levée de quinze mille

conscrits dans le royaume d'Italie; une proclamation, qui accompagnait ce décret, engagea les Italiens à réunir tous leurs efforts, pour la défense de leur patrie [1].

Calculant le détour que l'armée autrichienne devait faire, pour arriver à Vérone par Trente, le prince vice-roi jugea qu'il pouvait encore rester, derrière l'Isonzo, le temps nécessaire pour achever la levée de la conscription. Cette précaution était nécessaire, parce que l'effet moral, que devait produire la retraite de l'armée d'Italie, derrière l'Adige, pouvait nuire à une opération semblable, au moins dans les départemens qui allaient être envahis par l'ennemi. Le prince se décida donc à ne quitter l'Isonzo qu'à la dernière extrémité. Il ne craignait pas d'y être contraint de vive force, car il n'avait devant lui que le corps de Radivojevitch, qui, renforcé par la brigade du général Vecsey, ne passait pas trente mille hommes. Douze jours suffisaient pour que la conscription fût en activité, et le prince Eugène pouvait en accorder autant d'avance au général Hiller. En effet, de Villach à Trente, en passant par Lienz et Brixen, il y a vingt-trois étapes, tandis que de Gradisca, par la route directe, il n'y en a que onze. Le général Gifflenga était encore au commencement d'octobre en avant de Prunecken, c'est-à-dire, à douze marches de Vérone. Ainsi,

[1] Voyez Pièces justificatives, N°. XIV.

il était plus que probable que le prince serait averti de l'arrivée de l'avant-garde autrichienne, au haut du vallon de la Drave, assez à temps pour ne pas être prévenu par elle.

En même temps que le prince Eugène préparait son mouvement de retraite, il songea à approvisionner les places qu'il allait laisser derrière lui. La garnison de Palma-Nova fut augmentée de trois bataillons, et l'approvisionnement de la place complété. La garnison de Venise devait être portée à douze mille hommes, mais elle ne put pas arriver à ce nombre. Lorsque l'armée d'Italie dépassa cette place, elle n'était pas encore assez forte, pour pouvoir y envoyer le nombre de troupes qu'il aurait fallu. Des ordres furent donnés pour approvisionner la place de Venise et ses dépendances, pour un siége de six mois. Les dispositions prises pour cet objet, en exécution des ordres du prince vice-roi, furent telles, que lorsque la place fut remise à l'ennemi, après environ six mois de siége, elle avait encore des vivres pour plusieurs mois. Les ordres pour l'approvisionnemet des habitans avaient également été donnés; mais l'effet en fut presque détruit, par les obstacles qu'une mesure semblable éprouve toujours dans une ville aussi peuplée.

Le 14 octobre, l'organisation de l'armée éprouva quelques changemens. Le général de brigade Soulier fut employé à la première division, en

remplacement du colonel Pégot, nommé général de brigade; le général de brigade Deconchy remplaça le général Dupeyroux. Ainsi la division Quesnel se trouva composée des brigades Campi et Soulier, et la division Marcognet, des brigades Jeanin et Deconchy. La division de cavalerie, augmentée par l'arrivée du 31e. régiment de chasseurs, fut divisée en deux brigades, dont l'une fut confiée au général de brigade Bonnemain, qui venait d'arriver à l'armée. La garde royale forma la réserve.

En Tyrol, le général Gifflenga avait pris position à Percha, en avant de Prunecken. Le 5 octobre, l'avant-garde du général Fenner s'étant portée en avant, le général Gifflenga l'attaqua, la battit, et la repoussa sur Nieterndorf. L'ennemi eut, dans cette affaire, près de trois cents hommes hors de combat, et perdit vingt-cinq prisonniers. Mais le général Fenner était déjà arrivé à Toblach avec sa division. Là, il fut encore rejoint par un bataillon du 2e. régiment de Szekler, infanterie, et par un escadron des hussards de Frimont, que le général Hiller lui envoya, croyant le corps du général Gifflenga bien plus fort qu'il n'était en effet.

Le général Fenner détacha, le 6, environ quinze cents hommes vers Hohlenbrunn et Castello, sur la route de Cadore, pour entrer en communication avec les troupes autrichiennes qui

étaient de ce côté. Le même jour, le général Gifflenga fut attaqué à Percha. Les trois faibles bataillons d'élite du 1er. et du 2e. régiment étranger., qui composaient alors la totalité de la 6e. division, opposèrent la plus vive résistance. Ce ne fut qu'avec la plus grande peine, que l'ennemi parvint à enlever la gauche des positions, que ces bataillons occupaient devant Percha. Mais le général Gifflenga, se voyant au moment d'être tourné, par une colonne que le général Fenner avait dirigée à la rive gauche de la Rientz, par Olang, sur Prunecken, se décida à la retraite. Elle se fit en bon ordre, et la 6e. division vint prendre position le soir à Saint-Lorenzen, en arrière de Prunecken. Ce combat coûta à l'ennemi plus de quatre cents hommes; notre perte ne s'éleva pas à la moitié. Le lendemain, le général Gifflenga prit position à Mühlbach. Le même jour, les Autrichiens entrèrent à Prunecken. Le 28, le général Fenner attaqua la position de Mühlbach. Le combat dura toute la journée, sans que l'ennemi pût enlever ce fort à moitié ruiné.

Dans la nuit, le général Gifflenga, ayant acquis, par les deux combats précédens, la certitude que toute la division Fenner était devant lui, continua sa retraite. Il ne voyait pas la possibilité de résister avec moins de quinze cents hommes, qui lui restaient, à un corps de huit à dix mille hommes, qui allait bientôt se trouver ap-

puyé par toute l'armée du général Hiller. Il se replia donc sur Bolzano, et de là sur Trente. Le 15, se voyant au moment d'être attaqué par le général Fenner, qui l'avait suivi pas à pas, il fut encore obligé de se retirer sur Volano, où il fut rejoint par la 25e. demi-brigade provisoire, et par un bataillon de la réserve, qui se rassemblait à Vérone. Le 16, le général Fenner entra à Trente, et commença le blocus du château, où étaient restés environ quatre cents hommes de garnison.

Cependant le général en chef autrichien, qui avait concentré le centre et la droite de son armée, dans les environs de Villach, n'attendait plus que la réunion de la Bavière à la coalition, pour entrer en Tyrol, par le vallon de la Drave. Il n'attendit pas long-temps; la convention de Ried fut conclue le 8 octobre, et il se prépara, dès qu'il en eut connaissance, à se mettre en marche. Pour masquer son mouvement, il détacha, à la suite du général Grenier, les trois brigades de Vecsey, de Mayer et d'Eckhardt. Les premières débouchèrent de Weissenfels sur Tarvis; la troisième vint directement de Mauten et Saint-Hermagor, par Paluzza, sur Tolmezzo. Ces brigades étaient chacune d'environ six mille hommes.

Le 11 octobre, l'aile droite de l'armée autrichienne, commandée par le feld-maréchal-lieutenant Sommariva, qui avait remplacé le général

qu'après l'évacuation de Tarvis, et, quelque promptitude qu'elle mît dans son mouvement, elle ne pouvait pas arriver à Trente avant la fin du mois. Cependant il paraissait que l'intention du général Hiller était d'employer les corps de Fenner et d'Eckhardt, qui le précédaient et le flanquaient, à gêner les communications de l'armée, et à inquiéter de flanc sa marche sur Vérone. D'un autre côté, l'armée d'Italie n'avait devant elle, sur l'Isonzo, que l'aile gauche autrichienne, c'est-à-dire, le corps du général Radivojevitch, qui ne pouvait pas disposer de plus de vingt-cinq mille hommes.

Ces différens motifs décidèrent le prince Eugène à étendre son armée en échelons, vers l'Adige. Certain de pouvoir, avec l'équivalent de trois divisions, résister au général Radivojevitch, et même l'empêcher de prendre l'offensive, le prince ne craignit pas de disposer du restant de ses troupes, pour couvrir la ligne de marche qu'il allait parcourir. Pour gagner cependant le plus de temps qu'il était possible, le corps de droite de l'armée d'Italie devait rester sur l'Isonzo, jusqu'à ce que les échelons, qui couvraient ses derrières, fussent placés. Il fallait cinq à six jours pour cela.

Le 17 octobre, le général Palombini reçut l'ordre de partir sur-le-champ, avec la brigade Galimberti, pour se rendre à Conegliano; il

devait y être arrivé le 20, et y attendre les ordres du général Grenier, qui allait suivre dans peu de jours. La brigade Ruggieri, de la même division, ne laissant qu'un seul bataillon sur l'Isonzo, se réunit vers Palma-Nova. Elle était destinée à couvrir la droite du mouvement de l'armée, et à occuper la tête de pont du Tagliamento, près de Codroïpo.

Le 19, le prince Eugène commença à changer le front de son armée, en dégageant la gauche. La division Quesnel entra en ligne, pour couvrir la gauche du mouvement qui allait se faire, et remplir le vide qu'allait causer le départ du corps du général Grenier. La brigade Campi, de cette division, prit poste à Cividale, et la brigade Soulier fut envoyée à Ospitaletto. La division Marcognet, quittant les bords de l'Isonzo, se concentra à Cormons. Le quartier général, avec la garde royale, resta à Gradisca. Le général Grenier, le même jour, aussitôt après l'arrivée de la brigade Soulier, quitta, avec les divisions Rouyer et Gratien, ses positions de Venzone et Ospitaletto, et vint à Saint-Daniel. De là, le général Grenier devait passer le Tagliamento et continuer sa marche, vers Trévise et Castel-Franco, afin de s'approcher de Feltre et de Bassano, et surveiller les mouvemens de l'ennemi de ce côté. La brigade de cavalerie du général Bonnemain, composée du 31e. régiment de chasseurs à cheval français

et du 4e. régiment de chasseurs à cheval italiens, rejoignit le général Grenier au delà du Tagliamento, et suivit son mouvement.

A cette époque, la tête du corps principal de l'armée autrichienne était vers Lientz, où le quartier général fut le 18; et le prince vice-roi n'avait pas perdu l'espérance de pouvoir prendre position derrière la Piave, et s'y arrêter quelques jours. Il pensait que les corps avancés de l'ennemi, forcés, par l'approche du général Grenier, à se replier sur le gros de leur armée, dégageraient entièrement le flanc de ligne de mouvement. Il était possible, alors, que le général Hiller retardât lui-même sa marche, pour ne pas voir ses têtes de colonnes compromises, au sortir des défilés de l'Adige ou de la Brenta.

Le 23, le mouvement de retraite du corps de droite, de l'armée d'Italie, commença. Le prince Eugène transporta son quartier général à Udine. Le général Soulier reçut l'ordre de quitter sa position d'Ospitaletto, le lendemain, pour se rendre à Saint-Daniel. La brigade Ruggieri se mit en mouvement de Palma-Nova, pour se rendre à Codroïpo. Le 24, la division Marcognet et la brigade Campi se rapprochèrent d'Udine. Le même jour, avant que le général Soulier n'eût reçu son ordre de mouvement, les généraux Vecsey et Mayer l'attaquèrent. Ces généraux, après le départ du corps de gauche, avaient reçu

l'ordre de se porter en avant, sans doute pour s'assurer si le vice-roi avait commencé sa retraite. Après une vive résistance, le général Soulier fut forcé dans ses positions. Mais, ayant bientôt rallié ses troupes, il fit sa retraite en bon ordre et presque sans perte, sous la protection du fort d'Osopo. Le soir, cette brigade prit position à moitié chemin d'Osopo, à Saint-Daniel.

Le 24, le général Radivojevitch, assuré que le prince vice-roi abandonnait la ligne de l'Isonzo, fit passer cette rivière à son avant-garde. Le général Stahremberg, qui la commandait, ayant exécuté son passage, en partie à gué, en partie sur de petits bateaux, se contenta de pousser quelques reconnaissances, dans la direction d'Udine et de Palma-Nova; il prit lui-même position sur les bords de l'Isonzo, et s'occupa de suite à faire réparer les ponts de Goritzia et de Sagrado, près de Gradisca.

Le 25, le quartier général du prince Eugène vint à Codroïpo. L'armée prit position auprès de cet endroit, à la rive gauche du Tagliamento, devant la tête de pont. L'arrière-garde était à quelque distance, sur la route d'Udine, vers Campo-Formio. Le général Soulier, étant arrivé ce jour-là à Saint-Daniel, passa de suite le Tagliamento, et prit position à Spilimberto. Le général Stahremberg entra le même jour à Udine, où il fit sa jonction avec le général Vecsey. Ce

dernier, après l'affaire d'Ospitaletto, n'avait pas osé s'engager seul, dans la direction de Saint-Daniel, où il craignait, avec raison, d'être coupé et fortement compromis, s'il s'aventurait derrière l'armée d'Italie. Cherchant à se rapprocher le plus tôt possible, du corps de Radivojevitch, et à rentrer en ligne avec lui, il avait pris de Gemona la direction de Tricesimo. Le 25, le corps du général Radivojevitch passa l'Isonzo, mais le quartier général resta à Goritzia.

Le 26, le quartier général du prince Eugène fut à Valvasone, et l'armée prit position derrière le Tagliamento, la droite vers San-Vito, et la gauche à Spilimberto. La brigade Soulier, qui y était depuis la veille, était destinée à couvrir la gauche du mouvement, par la route directe de Spilimberto à Sacile.

Le même jour, le général Stahremberg occupa Codroïpo, avec son avant-garde; mais il n'hasarda pas encore de faire réparer le pont, qui avait été rompu. Le général Vecsey occupait Saint-Daniel et la rive gauche du Tagliamento, en face du général Soulier. Le corps du général Radivojevitch prit position sur la Torre, dans la direction de Palma-Nova, en avant de Cormons, où fut le quartier général. La brigade du général Csivitch fit, ce jour-là, l'investissement de Palma-Nova. Le major Gavenda, des hussards de Radetzky, fut détaché, pour couper les com-

munications de Palma-Nova à la mer. Cet officier s'étant emparé, en passant, du petit poste de l'île Morosina (à l'embouchure de l'Isonzo), où il trouva trois canons de côte, bloqua le fort de Grado, du côté de la terre. Le général Nugent était resté, avec son corps, à Trieste, où depuis le 15, aidé par l'artillerie de marine de l'escadre anglaise, qui était en rade, il faisait le siége de la citadelle.

Cependant le général Hiller suivait toujours son mouvement dans le Tyrol. Dès le 23, ne craignant pas, dans un pays affectionné à l'Autriche, et couvert par le corps du général Fenner, de devancer le gros de son armée, il avait transporté son quartier-général à Brixen. Le général Sommariva, qui le précédait, avec quelques régimens d'avant-garde, était à Bolzano. Ce dernier arriva le 25 à Lavis, et le même jour le général Fenner prit position à Mattarello, en avant de Trente. Le général Hiller se rendit de sa personne dans cette ville, pour suivre les opérations, qu'il avait déterminées contre la sixième division. Dans cette ville il publia, sous la date du 26 octobre et sous celle du 8 novembre, deux proclamations aux peuples de l'Italie. Dans la première, il annonce qu'ayant tourné les sources de l'Isonzo, du Tagliamento, de la Piave et de la Brenta, le prince vice-roi, enveloppé de toutes parts, ne peut pas lui échapper. Dans la seconde,

il annonce les résultats de la bataille de Leipzig et de celle de Hanau. Dans toutes deux il invite les Italiens à prendre les armes contre leur souverain, et à se réunir à l'Autriche, qui ne veut que leur indépendance.

Le général Gifflenga était resté, depuis le 16, dans sa position de Volano, en arrière de Caliano, et avait tâché de s'y fortifier le plus qu'il lui avait été possible. Mais la position de Caliano, excellente pour une armée qui défendait l'entrée du Tyrol, est bien loin d'être aussi avantageuse du côté opposé. Outre que tous les reliefs du terrein sont sur la rive droite du ruisseau de Caliano, et par conséquent en faveur de l'assaillant, qui arrive par ce côté, la position elle-même est oblique, et oblige les troupes, qui défendent la rive gauche, à présenter à l'ennemi le flanc qui devrait être appuyé à l'Adige. Cette considération engagea sans doute le général Gifflenga à prendre position plus en arrière, à Volano. Mais il n'avait pas assez de troupes, pour occuper en force la val Fulgaria [1], et il risquait d'être tourné par là, ainsi qu'il lui arriva. Le 26, le général Sommariva quitta sa position de Lavis, et se porta en avant, pour appuyer le général Fenner. Celui-ci, parti le même matin de Mattarello, marcha sur Caliano en deux colonnes. La première devait

[1] La val Fulgaria est celle qui s'ouvre de Caliano vers les Sette-Communi, et que remonte le chemin d'Asiago.

attaquer de front, et par la grande route, la position de Volano; la seconde se dirigea dans la val Fulgaria, sur Serada, où le général Mazzuchelli avait été posté, pour couvrir la droite de la 6e. division. Le général Gifflenga fut attaqué le premier, et ses troupes défendirent leur poste avec la plus grande valeur. Les différentes attaques de l'ennemi furent successivement repoussées, et le général Fenner fut même blessé au bras, et mis hors de combat. Mais le général Mazzuchelli ayant été forcé à Serada, et obligé de se retirer vers Roveredo, il fallut que le général Gifflenga abandonnât aussi la position de Volano. La retraite se fit en bon ordre, et le soir la 6e. division prit position à Serravalle, en arrière de Roveredo.

Le général Vlasitch, qui avait remplacé le général Fenner, prit position à San-Marco, en avant de Roveredo, et le général Sommariva auprès de cette ville. Le 27, le général Gifflenga attaqua à son tour l'ennemi, dans sa position de San-Marco. Le commencement du combat fut à l'avantage de la 6e. division. Les troupes avancées du général Vlasitch furent successivement renversées, le corps même de l'avant-garde était ébranlé. Mais le général Vlasitch, soutenu par le général Sommariva, en reçut bientôt des renforts; le combat s'alluma avec le plus grand acharnement, et la 6e. division fut obligée de

plier. Un bataillon de la réserve de Vérone lâcha pied, et mit le désordre dans les troupes voisines Ce ne fut pas sans peine que le général Gifflenga parvint à rallier ses troupes, et à mettre de l'ordre dans sa retraite. Il la fit, en combattant, jusqu'à Ala, et prit position, le soir, en arrière de cette ville. Les généraux Vlasitch et Sommariva, de leur côté, s'arrêtèrent à Ala. Ces deux combats opiniâtres ne nous coûtèrent pas moins de mille hommes, dont cinq cents prisonniers, en grande partie du bataillon qui avait fui. L'ennemi eut plus de quinze cents hommes hors de combat.

Le 28, le général Gifflenga continua sa retraite jusqu'à la Chiusa, où il prit position, sur les deux bords de l'Adige, occupant Rivoli, et ayant des postes avancés à la Corona et à la Ferrara. Cette position avait été préparée d'avance. Dès le temps où le général Gifflenga s'était porté en avant, dans le Tyrol, on avait commencé à travailler à un double retranchement, qui fermait le défilé de la Chiusa, tant du côté de Vérone, que de celui de Trente. Le défilé étant inabordable par les montagnes, cette position ne pouvait être attaquée, que par la grande route. Elle servait de tête de pont pour les troupes placées à Rivoli, qui, au moyen d'un pont volant, ou d'un équipage de ponts, pouvaient à chaque instant gagner la rive gauche de l'Adige.

Le même jour, le général Palombini, avec la brigade Galimberti, arriva dans cette position, et prit le commandement des troupes, qui s'y trouvaient. Dès l'instant où le général Pino avait appris l'évacuation de Trente, son inquiétude avait redoublé à l'égard de Vérone, qu'il s'attendait à chaque instant à voir occupée par l'ennemi. Ses instances redoublèrent aussi, pour obtenir des troupes, afin de défendre ce point. A son ordinaire, la peur avait exagéré des dangers, sur lesquels sa négligence l'avait empêché de s'éclairer exactement. Mais le prince, qui ne lui croyait pas encore toute l'incapacité, dont il donna tant de preuves dans cette campagne, se laissa encore entraîner par ses vives réclamations, et envoya le général Palombini à la Chiusa. Ce faux mouvement fut, comme nous allons voir, la cause d'un combat qu'eut à soutenir l'armée d'Italie, et pensa la compromettre. Le château de Trente, vivement pressé, et canonné par les Autrichiens, se rendit le 31 au général Suden. La garnison, réduite à trois cent trente hommes, fut prisonnière de guerre.

Le général Grenier arriva, le 25, à Postuma, à la hauteur de Trévise. Là, il apprit que le général Eckhardt était entré la veille à Bassano. Ce point se trouvait tout-à-fait découvert, par le mouvement du général Palombini, qui, ainsi que nous venons de le voir, s'était rendu à Vérone.

Rien n'empêchait donc l'ennemi de pousser des partis jusqu'à Vicence, et sur la route de Padoue. Le 26, le général Grenier continua son mouvement, et, se dirigeant sur Bassano, vint prendre position en avant de Castel-Franco; la division Gratien à San-Zenone, et la division Rouyer à Bassano. Le général Grenier s'établit de sa personne dans ce dernier lieu.

L'ennemi était en position devant Bassano, faisant face à Castel-Franco. Vers le soir, un bataillon d'élite et un peloton de chasseurs, qui faisaient l'avant-garde, engagèrent en avant de Bassano, vers Rosa, avec l'avant-garde ennemie, un combat qui ne cessa qu'à la nuit, sans avantage de part ni d'autre. Les rapports, qu'on recevait de toutes parts, grossissaient, et même exagéraient la force de l'ennemi. La brigade du général Eckhardt, forte d'environ six mille hommes, était composée de bataillons détachés de différens régimens. Il s'en suivait donc que l'énumération des noms de ces régimens présentait l'idée d'un corps, au moins trois fois plus nombreux qu'il ne l'était réellement. Le 27 et le 28 se passèrent donc en reconnaissances, afin d'acquérir une connaissance exacte des forces et de la position de l'ennemi. Le mauvais temps qui avait gâté tous les chemins, et la pluie forte et presque continue, qui tomba pendant ces deux jours, empêchait aussi d'attaquer l'ennemi.

Pendant ce temps, le prince Eugène, avec le corps de droite, avait continué son mouvement rétrograde. Le 28, il était arrivé à Sacile, et avait établi l'armée en avant de Livenza, vers Fontana-Fredda. Prévenu, étant encore à Valvasone, de l'occupation de Bassano par l'ennemi, le prince vice-roi avait résolu de rester deux jours sur la Livenza, pour donner le temps au général Grenier de chasser l'ennemi de Bassano, et de le pousser dans la vallée de la Brenta. Le 29, le prince fit seulement repasser la Livenza à l'armée, et établit son quartier général à San-Cassiano. Ce jour-là, le corps du général Radivojevitch était à Pordenone, et le général Stahremberg n'avait pas d'avant-poste, en avant de Fontana-Fredda.

Le mouvement de l'ennemi, depuis l'Isonzo, était absolument réglé sur celui de l'armée d'Italie. Le général Radivojevitch sentait bien que la diversion du général Hiller, par le Tyrol, était la seule cause du mouvement rétrograde du prince vice-roi. Il sentait également qu'il ne pouvait pas hasarder de livrer une bataille, dont la perte, qui pouvait être calculée d'avance, pouvait avoir des suites désastreuses, même pour l'armée du général Hiller. Aussi le général Radivojevitch, loin de talonner l'armée d'Italie, se tint toujours au moins à une marche d'elle; l'avant-garde du général Stahremberg ne s'approcha, elle-même, jamais assez de notre arrière-garde, pour en venir

à un engagement. Les faits d'armes de cette retraite, se réduisirent donc à quelques coups de fusil, entre les éclaireurs de part et d'autre. De Cormons, le général Radivojevitch avait pris la direction de Palma-Nova. Il tourna cette place par Meretto, couvert par l'investissement du général Csivitch. Ce fut seulement le 27, que le général Stahremberg passa le Tagliamento; le pont de Codroïpo fut réparé dans la journée, et le 28 le reste de l'armée passa la rivière, et s'avança jusqu'à Valvasone. Ce même jour, l'armée d'Italie était déjà à la Livenza.

Le prince Eugène ne se sentant pas, de son côté, dans la nécessité de refuser un engagement, exécuta son mouvement rétrograde, avec l'ordre et la tranquillité qu'il aurait pu y mettre, en temps de paix. Toutes les marches furent ouvertes et terminées en plein jour. A midi, régulièrement, l'armée s'arrêtait pendant deux heures, pour repaître en ordre de bataille; à la fin du jour, elle s'arrêtait dans les positions où elle devait passer la nuit, et qui étaient toujours marquées d'avance.

Tel n'est pas, nous le savons, le compte qui est rendu de ce mouvement, dans les rapports du général Radivojevitch. Il y est dit, que le général Stahremberg tâlonnait et poussait devant lui l'armée d'Italie, et que, si elle n'avait pas repassé le Tagliamento, il allait la culbuter au delà de cette rivière. Le général Radivojevitch

y annonce l'intention de battre l'armée française à la Livenza, afin de se hâter à passer la Piave. Nous ne nous amuserons pas à réfuter, par des raisonnemens, des assertions aussi singulières; il suffira d'indiquer, à chaque position, la distance qui séparait les deux armées, pour réduire cette manière de s'exprimer à sa juste valeur. Le prince vice-roi, qui avait quitté l'Isonzo le 23, ne passa le Tagliamento que le 26, après avoir séjourné un jour à la rive gauche; le général Stahremberg ne passa cette rivière que le 27, et le corps de Radivojevitch le lendemain. L'armée d'Italie resta deux jours sur la Livenza, sans que l'armée ennemie dépassât Pordenone; le quartier général était même au delà du Tagliamento, et ne fut à Valvasone que le 30. Nous allons voir que le prince Eugène resta deux jours à la Piave, sans que le général Radivojevitch pensât à lui chercher noise.

Le 30 octobre, le prince vice-roi replia son armée derrière la Piave, appuyant sa gauche à Narvese, et couvrant Trévise par sa droite; le quartier général fut établi à Spresiano; une petite arrière-garde resta à Susignano. L'avant-garde autrichienne resta encore, pendant toute cette journée, au delà de la Livenza; ce ne fut que le lendemain que le général Stahremberg, ayant fait rétablir le pont de Sacile, s'avança à Conegliano, et fit attaquer le poste de Susignano. Ce-

lui-ci se retira, en combattant, à Narvese, et le pont de la Piave fut détruit. Le prince Eugène, ayant appris, à Spresiano, par les dépêches du général Grenier, que Bassano n'avait pas encore été attaqué, résolut de se rendre en personne sur les lieux, pour reconnaître l'état des choses. Certain que l'armée d'Italie ne serait attaquée, ni ce jour-là, ni le lendemain, par l'ennemi, le prince pouvait sans crainte la quitter pour vingt-quatre heures.

Devant Rossano, le général Grenier était resté, comme nous l'avons vu, jusqu'au 28, en présence de l'ennemi, dont il avait fait reconnaître les positions; le 29, le général Eckhardt, voyant qu'il n'était pas attaqué, se décida à prendre l'offensive. Il fit, en conséquence, occuper le poste de Cassoni, par un bataillon d'infanterie et quelques compagnies légères.

Malgré que le général Grenier eût placé, à Bessica, la brigade de cavalerie du général Bonnemain, avec un bataillon du 7e. régiment de ligne et un du 92e. régiment, l'occupation de Cassoni, par l'ennemi, n'en était pas moins importante. Dans la position qu'occupait le général Grenier, il y avait deux lieues de distance, de la gauche de la division Rouyer, à la droite de la division Gratien. Le général Bonnemain pouvait bien couvrir la communication, entre Rossano et San-Zenone, contre des partis poussés par le

corps qui était devant Bassano. Mais, dès que l'ennemi occupait Cassoni, le général Bonnemain courait le risque d'être chassé de Bessica, par une brusque attaque, et une des deux divisions pouvait se trouver compromise, pendant que la communication restait interrompue. Le général Grenier ordonna donc au général Bonnemain, d'attaquer et de reprendre Cassoni.

Le même jour, vers les cinq heures du soir, le général Bonnemain partit de Bessica, avec un bataillon du 7e. régiment, deux compagnies de voltigeurs du 92e. régiment et un escadron du 31e. de chasseurs à cheval. Un autre escadron, du même régiment, fut dirigé par Cassola, pour prendre l'ennemi en flanc. Le chef de bataillon Fonvielle, du 7e. régiment, étant arrivé devant Cassoni, attaqua immédiatement ce village. La résistance fut vive, mais enfin il fut enlevé, et les Autrichiens forcés de se retirer à Bassano. La nuit mit fin au combat. Le même soir, une partie du 31e. régiment de chasseurs à cheval, s'étant étendue à droite, vers Capo-di-Villa et San-Marco, rouvrit la communication avec San-Zenone, et fit quelques prisonniers. Le général Bonnemain laissa un demi-bataillon et un peloton du 31e. régiment de chasseurs à Cassoni; il plaça l'autre demi-bataillon du 7e. régiment à Ca-Mora, également avec un peloton de chasseurs, afin d'observer mieux la route directe, de Bas-

sano à Castel-Franco. Les deux compagnies de voltigeurs du 92e. régiment, furent placées en échelons entre Cassoni et Bessica.

Le général Eckhardt, qui attachait autant d'importance au poste de Cassoni, que le général Grenier pouvait en mettre de son côté, pensait cependant à s'en rendre maître de nouveau. Le 30 au matin, il y fit marcher trois bataillons et quelques escadrons. Le général Bonnemain faisait la visite de ses postes, losque Cassoni fut attaqué. Le demi-bataillon du 7e. régiment, qui s'était porté en avant du village, pour recevoir l'ennemi, fut forcé, par l'impétuosité du choc, de se replier dans le cimetière, où il se défendit. Mais le général Bonnemain, qui n'était pas loin de là, fit sur-le-champ les dispositions nécessaires pour repousser cette attaque. Le demi-bataillon, qui était en réserve à Ca-Mora, se porta rapidement au secours de Cassoni. L'escadron, du 31e. regiment de chasseurs, reçut l'ordre de manœuvrer sur le flanc droit de l'ennemi. Ces dispositions suffirent pour faire échouer les desseins des Autrichiens. Ils furent battus et forcés de se retirer sur Bassano. La perte fut assez forte en morts et en blessés, et on leur fit cent prisonniers. L'aide-de-camp Serreville, du général Bonnemain, le chef de bataillon Fonvielle et le capitaine des voltigeurs de son bataillon, se sont distingués à cette affaire.

Le prince Eugène, étant arrivé le même soir à Rossano, prit connaissance des dispositions que le général Grenier avait faites, pour l'attaque de Bassano, qui fut fixée au lendemain. Il n'était pas possible de laisser, plus long-temps, l'ennemi en possession de ce point, d'où il aurait pu inquiéter à son aise la marche de l'armée, et surtout le passage de la Brenta. Ce passage même était rendu plus difficile, puisque l'armée, privée du pont de Bassano, n'avait plus à sa disposition que celui de Fontaniva. D'un autre côté, il ne fallait pas songer à laisser plus long-temps le corps de droite sur la Piave. La marche du général Radivojevitch était à la vérité retardée, par les mauvais chemins et par le passage des rivières; mais la lenteur même que ce général mettait dans son mouvement, devait avoir un terme. Deux jours de séjour, à la Piave, suffisaient pour que l'ennemi se trouvât en présence du corps de droite; et bien que le prince vice-roi n'eût aucune raison de craindre le résultat d'un combat, que pourrait lui livrer l'ennemi, si ce n'est le retard qui en serait la conséquence, il ne voulait cependant pas se laisser suivre de trop près. Il fallait penser à compléter la garnison de Venise, et le prince avait décidé de faire passer le grand parc de l'armée par Padoue, et par Legnago. La tête de l'armée autrichienne devait être arrivée à Trente, et il était possible que le

général Hiller eût jeté des partis dans les vallées qui viennent aboutir de flanc sur la grande route, à Vicence, Montebello, et même Villa-Nova. Quelque facile qu'il soit à une armée, qui marche en bon ordre, de repousser les attaques que peuvent tenter de petits corps isolés, de semblables combats sont toujours dangereux, lorsqu'elle traîne de grands convois à sa suite. La victoire ne peut pas compenser le dommage, résultant du désordre qui se met dans les équipages. D'après ces réflexions, le prince Eugène donna l'ordre aux divisions, qui étaient en avant de Trévise, de continuer leur mouvement retrograde le surlendemain.

Le 31, vers midi, la pluie, qui tombait avec violence dès le matin, ayant un peu cessé, le général Grenier mit son corps en mouvement, sur trois colonnes, pour attaquer Bassano. La colonne de droite, composée de la faible division du général Gratien, suivit la route d'Asolo, se dirigeant d'abord sur Ca-Piloni. Elle devait ensuite appuyer à droite de cette route, entre Mussolente et San-Giacomo, afin de tourner Bassano, et couper à l'ennemi le chemin du Tyrol, par Cismone et la vallée de la Brenta. La colonne de gauche suivit la grande route, de Bassano à Castel-Franco, par Rossano; elle était composée d'une grande partie de la division Rouyer. La colonne du centre, commandée par

le général Bonnemain, et composée de sa brigade et de quelques bataillons de la division Rouyer, déboucha par Ca-Mora, sur la route latérale de Bassano, à Castel-Franco. Le prince vice-roi se plaça entre la colonne de droite et celle du centre; le général Grenier, entre cette dernière colonne et celle de gauche. La garde royale, qui arriva peu après le commencement du combat, fut laissée en réserve en avant de Castel-Franco.

L'ennemi était en position devant Bassano, sa droite s'étendant vers la Rezzonica, et sa gauche vers San-Giacomo. Il avait une espèce d'avant-garde vers Ca-Negri, et des postes avancés vers Rosa et devant Cassoni. Le front de Bassano était couvert par quelques retranchemens, élevés en hâte; les portes étaient prêtes à être barricadées, et la défense des murs était préparée, le mieux qu'il avait été possible.

La colonne de droite se trouva engagée, en avant de Ca-Negri. Mais l'ennemi, malgré sa résistance opiniâtre, fut renversé et mené battant, de position en position, jusque sur les bords de la Brenta, où la colonne de droite descendit à Cornero, au-dessus de Bassano. Les colonnes du centre et de la gauche n'eurent pas un moindre succès, et le général Eckhardt vit, avant la nuit, ses troupes renversées de toutes parts dans Bassano. L'ennemi chercha à s'y défendre, pour couvrir sa retraite, qu'il avait commencée, dès

que les progrès de la colonne de droite lui firent craindre d'être coupé. Le prince Eugène, qui était avec cette colonne, vers Cornero et Caffo, à la nuit tombante, entendant encore une violente fusillade sur sa gauche, fut un moment indécis sur le succès des autres attaques; il appuya même vers Bassano avec son piquet d'escorte, pour reconnaître ce qui s'y passait. Mais alors la ville fut emportée, et le feu cessa.

Le général Eckhardt, avec les troupes, que la colonne de droite avait poussées devant elles, et celles qui avaient pu sortir de Bassano, avant que la route de Cismone ne leur fût coupée, se retira dans la vallée de la Brenta. Les troupes qui avaient été enfermées dans Bassano, furent en partie tuées ou prises; le reste passa le pont et se retira, sous les ordres du colonel Bretschneider, vers Rubio, sur la route d'Asiago. La colonne de droite, du corps du général Grenier, prit position le même soir à Cavallino, et les autres dans Bassano, où se rendit le prince vice-roi. L'ennemi perdit dans cette journée environ cinq cents morts, plus de sept cents blessés, trois cents prisonniers et une pièce de canon. Les 3e. et 6e. bataillons du 42e. régiment de ligne, qui étaient à la colonne de droite, se distinguèrent particulièrement. Le lendemain, le général Grenier fit pousser, de Cavallino, une reconnaissance dans la vallée de la Brenta. Cette reconnaissance ren-

contra le général Eckhardt en position, à Cismone. Après avoir échangé quelques coups de canon et de fusil, de part et d'autre, notre reconnaissance se replia sur Cavallino.

Le premier novembre, les divisions qui étaient sur la Piave, depuis le 30 octobre, se mirent en mouvement, pour continuer leur retraite. La division Marcognet prit la route de Trevise et Padoue, pour couvrir le mouvement du grand parc d'artillerie, qui devait se rendre à Valeggio, en passant par Legnago. La brigade qui avait été destinée à compléter la garnison de Venise, resta en position à Trévise et se rendit le lendemain à Mestre. La division Quesnel et la brigade Ruggieri prirent la route de Castel-Franco, par la Strada-Postuma, et, le même jour, se réunirent au corps de gauche. Le 2, une partie des troupes qui avaient combattu à Bassano y restèrent avec le prince vice-roi, pour couvrir le passage de l'armée, au pont de Fontaniva. Le soir, l'armée fut réunie et en position à Vicence. L'arrière-garde, commandée par le général Bonnemain, et composée de sa brigade et de trois bataillons d'infanterie, prit position à San-Pietro-Engù, après avoir détruit les ponts de la Brenta à Bassano et Fontaniva.

Le 4, le quartier général était à Vérone, et l'armée avait repassé l'Adige, derrière laquelle elle prit position. Le 3, l'arrière-garde du général

Bonnemain, ayant détruit le pont de la Lisiera, vint à Vicence, où ce général s'occupa à achever l'évacuation des magasins et des hôpitaux. Le 4, le général Bonnemain prit position à Soave et Villabella, après avoir fait aussi détruire les ponts de l'Alpon, et des nombreux torrens qu'il faut passer entre Vicence et Villanova. Ce général resta en position, le 5, derrière l'Alpon, et le 6, seulement, il s'établit à Saint-Martin, ayant ses avant-postes à Vago et sa réserve à Saint-Michel.

Cependant les coalisés, voyant les succès qu'obtenaient leurs armes et leurs intrigues politiques en Allemagne, songeaient à se préparer à l'invasion de la France et à la favoriser, en s'assurant tout-à-fait de l'Italie. La résistance qu'ils éprouvaient, dans ce pays, les gênait, et la présence d'une armée française en Lombardie était toujours inquiétante. L'Autriche, surtout, craignait de se trouver compromise. Les négociations entamées avec le roi de Naples, Joachim, offraient bien déjà l'espérance que ce souverain se joindrait à la coalition; mais il ne s'était pas encore prononcé, et son irrésolution faisait craindre, qu'il ne se repentît au dernier moment, et ne joignît ses troupes à celles du prince Eugène. Cette réunion changeait la face des affaires, et l'Autriche pouvait se trouver de nouveau menacée, dans le centre de sa puissance. Pour écarter ce motif

d'inquiétude, il aurait fallu pouvoir entrer en négociation avec le prince Eugène, et l'entraîner dans le même rôle, qu'on voulait faire jouer au roi de Naples. On crut que, dans les circonstances présentes, on trouverait des facilités auprès de lui. La défection de la Bavière avait rendu sa position difficile, et on ne pensait pas qu'il pût conserver l'espoir de se contenir long-temps en Italie. La vice-reine était une princesse de la maison de Bavière, et on supposa que, partageant les déterminations qui avaient dirigé le roi son père, elle emploierait son crédit, pour appuyer les sollicitations qu'on avait dessein de faire auprès du prince Eugène, et que ce prince même se laisserait entraîner, tout à la fois, par la difficulté de sa position, et par les affections les plus chères à son cœur.

A peine arrivé à Vérone, le prince reçut l'avis qu'un parlementaire ennemi se présentait aux avant-postes, ayant à lui faire des communications importantes. Il s'y rendit, et il trouva le prince de la Tour Taxis, aide-de-camp du roi de Bavière, qu'accompagnait le général Hiller. La communication qu'avait à faire le prince de Taxis, consistait dans une lettre du roi de Bavière, où ce souverain engageait le prince Eugène à abandonner la cause de l'empereur Napoléon, qu'il regardait comme entièrement perdue. A ce prix, la coalition lui garantissait le trône d'Italie.



Le général Hiller et le prince de Taxis, ajoutèrent à cette lettre toutes les promesses et toutes les considérations, qu'ils crurent propres à ébranler un homme, tant sous le rapport de l'ambition, que sous celui de l'amour conjugal et de l'amour paternel. Mais le prince Eugène ne sut jamais mettre en balance ses devoirs et son honneur, avec son intérêt. Sa réponse fut un refus, dont il eut peine à comprimer l'indignation, et dont l'expression, noble et touchante, arracha des témoignages de regret et d'admiration au prince de Taxis et même au général Hiller. La princesse partageait les sentimens loyaux et généreux de son époux; et même le vertueux roi Maximilien, faible une fois, par amour pour sa fille et son gendre, mais si digne d'apprécier la loyauté, ne put s'empêcher de féliciter le prince Eugène de son refus, et de lui exprimer qu'il aimerait et qu'il estimerait plus son gendre, simple particulier, mais ayant mérité l'estime de toutes les âmes généreuses, que ceint d'une couronne, qu'aurait souillée une lâche défection.

Le prince Eugène s'empressa de rendre compte à l'empereur Napoléon de ce qui s'était passé, et il le fit dans les termes simples et modestes, que lui dictaient le sentiment qui l'animait, et qui ne lui peignait, dans sa conduite, que l'accomplissement d'un devoir. Mais une lettre qu'il écrivit à la même époque à sa sœur, la reine Hortense.

et dans laquelle son âme s'épanche, avec tout l'abandon de l'amitié fraternelle, peint trop bien son caractère pour ne pas appartenir à l'histoire[1]. Elle y est même d'autant plus indispensable, que la calomnie ne les a pas plus épargnés l'un que l'autre. Tandis qu'on accusait Eugène et d'avoir négocié la défection, et d'avoir refusé d'accourir, avec son armée, au secours de la France, on avançait que sa sœur même lui avait écrit pour l'en dissuader, en lui conseillant de songer à lui personnellement, comme faisaient *tous* les membres de la famille impériale. Si celui à qui l'opinion publique paraît vouloir attribuer ces discours, et un article inséré dans un journal militaire, en est vraiment l'auteur, il est bien coupable, car, *lui-même*, dès 1814, a dit *à l'auteur* tout le contraire de ce qu'on lui prête. Il est difficile de croire que la calomnie et l'ingratitude puissent ainsi se réunir chez la même personne, lorsque cette personne doit se rappeler d'avoir été comblée de la confiance et des bienfaits du prince, dont il paraît qu'elle n'a pas toujours fait bon usage, puisque ceux-là même qui prétendent que le prince Eugène avait perdu l'affection de l'armée italienne, n'en donnent pas d'autre cause.

[1] Voy pièces justificat., N°. XV.

CHAPITRE XIII.

Position des deux armées et examen des opérations. — Expédition du prince Eugène en Tyrol. — Combats devant Vérone. — Débarquement des Autrichiens à Goro. — Mouvemens des Napolitains vers la Haute-Italie. — Combats sur l'Adige et dans les Alpes. — Progrès des Autrichiens en Romagne. — Affaires de Dalmatie. — Conduite équivoque des Napolitains. — Les Anglais tentent de s'emparer de Livourne. — L'armée autrichienne d'Italie reçoit des renforts.

PENDANT que l'armée d'Italie achevait son mouvement de retraite, et se déployait derrière l'Adige, le général Radivojevitch continuait, lentement, son mouvement en avant. Le 2, le général Stahremberg passa la Piave, avec assez de peine, à Cimadolmo, en face de Trévise, et entra dans cette ville. Le gros de l'armée autrichienne ne passa la Piave que le lendemain. Ce même jour, une partie de l'avant-garde du général Stahremberg entra à Mestre, et le reste se porta à Castel-Franco. Bassano avait été occupé la veille, après le départ du prince vice-roi, par l'avant-garde du général Eckhardt. Enfin, le 8 seulement, le corps de Radivojevitch arriva à l'Alpon, ayant sa droite à Villa-Nova, et sa gauche vers Lonigo.

Dans le Tyrol, les généraux Fenner et Sommariva, avec l'aile droite de l'armée autrichienne, étaient venus prendre position à Vò, près Ala, ayant leurs postes avancés jusqu'à Peri et Rivalta. Le général Hiller était avec le centre de l'armée à Trente, où il se préparait à revenir, par la vallée de la Brenta, Bassano et Vicence, se remettre, de front, en présence de l'armée d'Italie. Ce mouvement commença le 6, et le 12 le général Hiller eut son quartier général à Vicence. A peu près à l'époque de l'attaque de Bassano, le général en chef autrichien, ayant l'intention d'inquiéter le flanc du mouvement de l'armée, avait envoyé le général Winzian, avec sa brigade, par Roveredo, à Schio. Un parti de cavalerie fut envoyé à Tiene, et d'autres partis furent dirigés, par le val d'Agno, sur Montebello. Tout cela arriva trop tard.

Pendant que ces événemens se passaient à l'armée, le général Nugent poussait le siége de Trieste. Le 20 octobre, le commandant de cette citadelle, se voyant vivement pressé, demanda à capituler. Mais comme il insistait sur la condition d'une simple évacuation, les négociations furent rompues et le bombardement recommença, le 22. Le lendemain, un des ouvrages avancés les plus importans, appelé la vieille poudrière, ayant été emporté par les Anglais et les Autrichiens, au second assaut, une batterie de brèche

put être établie au corps de la place. Le fort tint cependant encore jusqu'au 31, mais alors, toutes les défenses étant ruinées, la garnison capitula et se rendit prisonnière de guerre.

Le général Tomasitch, de son côté, était entré en Dalmatie. Dès le 16 octobre, le lieutenant Herakovitch, qui avait été envoyé dans le pays, pour exciter les habitans au soulèvement, avait pénétré jusqu'aux environs de Cattaro. Étant entré en correspondance avec les garnisons des forts environnans de cette place, il engagea trois cent quarante-neuf hommes, du régiment croate d'Ogulin, à passer, avec leurs officiers, sous les drapeaux de l'Autriche, et à lui remettre les forts Espagnol, Castelnuovo, Perasto et Saint-Georges. Le 30 octobre, le général Tomasitch, étant arrivé devant Knin, fit attaquer la ville basse, qui fut enlevée d'emblée. Le château se rendit, par capitulation, le lendemain. Le 2 novembre, le colonel Danese se présenta devant Sebenico, avec une partie de la division Tomasitch. La garnison croate de cette ville se révolta contre le commandant, et, l'ayant assassiné, livra la place et le fort Saint-Nicolas. Le même jour Spalatro, assiégé par une petite escadre anglaise, se rendit.

Le général Csivitch resserrait, de plus en plus, le blocus de Palma-Nova. Il prit successivement tous les petits forts, qui se trouvent le

long de la mer, depuis l'embouchure de l'Isonzo jusqu'à celle de la Piave, excepté celui de Grado, qui tenait encore, et que l'ennemi ne pouvait assiéger. Le 28, la garnison de Palma-Nova fit une sortie, pour reconnaître les positions de l'ennemi et pour fourrager.

Le 2 novembre, ainsi que nous l'avons vu, les troupes que le prince vice-roi destinait à renforcer la garnison de Venise, et qui se composaient de l'équivalent d'une brigade et d'une batterie de campagne, s'étaient repliées de Trevise sur Mestre. Le 3, elles entrèrent à Venise, et le général Schilt, commandant le département du Tagliamento, qui s'était également retiré à Mestre, s'enferma dans le fort de Malghera. Le même jour, à midi, une partie de l'avant-garde du général Stahremberg, entra dans cette dernière ville. Elle fut suivie, le lendemain, par la division du feld maréchal-lieutenant Marschall, que le général Radivojevitch avait chargé du blocus de Venise.

L'organisation de la défense maritime de cette ville, venait d'être achevée. Des divisions de prames, batteries flottantes, chaloupes et bateaux-canonniers, avaient été stationnées dans tous les canaux des lagunes, qui offraient un accès à l'ennemi. Toutes les embouchures des canaux avaient été barricadées, par des pieux ou par des estacades flottantes. Cette première ligne

de défense était protégée par le feu des bâtimens de guerre. L'armement des prames, des batteries flottantes et des autres bateaux armés des lagunes, montait à trois cent trente-six bouches à feu, soit canons, caronades ou obusiers, dont la plus grande partie était de gros calibre. Non content de cet armement, le plus fort qui avait jamais existé, on mit en construction un nombre de bateaux de chaque espèce. Cette précaution était utile, non-seulement pour augmenter l'armement ou remplacer les pertes, mais encore pour occuper les nombreux ouvriers de l'arsenal, et prévenir les émeutes, que la misère aurait pu causer. L'artillerie, qui aurait dû armer ces bateaux de réserve, se trouvait en partie dans l'arsenal; le reste pouvait être pris sur l'armement des vaisseaux. La garnison, en y comprenant le renfort, que le prince vice-roi venait d'y faire entrer, et les malades de l'armée, dont une partie y avait été envoyée, s'élevait à huit mille hommes, dont six mille seulement en état de combattre. Les troupes de marine étaient au nombre de trois mille deux cents hommes.

L'armée d'Italie, en arrivant sur l'Adige, se trouva considérablement diminuée, malgré l'augmentation qu'elle venait de recevoir, par l'arrivée du 1er. régiment étranger, de la 25e. demi-brigade provisoire, du 1er. régiment de hussards, et par l'organisation de deux régimens provisoires

italiens. La nécessité de compléter les garnisons de Venise et Palma-Nova, en avait distrait un nombre de bataillons. Les nombreux combats qu'elle avait livrés, et les maladies produites par l'insalubrité de la saison, avait affaibli les bataillons restans. On peut y ajouter encore, pour les troupes italiennes, la désertion qui commença à se manifester très-fortement, parmi les soldats des départemens que l'armée venait d'abandonner. Le prince Eugène se détermina donc à supprimer la 3e. division, qui était la plus faible de toutes, et à la fondre dans les autres. Le prince diminua également le nombre des bataillons de chaque régiment; les cadres des bataillons supprimés furent envoyés sur les derrières, pour se compléter par la conscription, qui était en activité. Le général Gratien se rendit à Alexandrie, dépôt de conscription pour l'armée d'Italie, et où il devait organiser une des divisions de la réserve, qui s'y formait. De cette manière l'armée d'Italie se trouva réduite à quatre divisions, qui furent réparties en deux lieutenances. Le prince vice-roi y ajouta deux corps détachés, un sur chaque aile. Celui de droite fut chargé de surveiller et de défendre l'Adige, au-dessous de Legnago; celui de gauche fut chargé de garder les vallées, qui aboutissent sur Brescia et Bergame. Cette nouvelle organisation eut lieu, le 6 novembre, de la manière suivante:

PREMIÈRE LIEUTENANCE.

Le général GRENIER.

		Bat.	Escad.	Homm.	Chev.
Division Quesnel.	Campi.	6	»	7,100	»
	Soulier. . . .	5	»		»
Division Marcognet.	Jeanin.	7	»	7,100	»
	Deconchi. . .	4	»		»

DEUXIÈME LIEUTENANCE.

Le général VERDIER.

		Bat.	Escad.	Homm.	Chev.
Division Rouyer.	Schmitz. . . .	5	»	7,700	»
	D'Arnaud. . .	7	»		»
Division Palombini.	Ruggieri. . .	6	»	5,700	»
	Galemberti. .	6	»		»
Corps de droite.					
. . . .	Montfalcon..	3	»	1,050	»
Corps de gauche.					
. . . . . .	Gifflenga. . . .	6	1	3,400	100
Réserve.					
Garde royale.	Lecchi.	4	»	2,500	»
Cavalerie.					
Division Mermet.	Perreymond.	»	6 ½	»	2,900
	Bonnemain. .	»	5	»	
	Rambourg. .	»	6	»	
	TOTAL. . .	59	18 ½	34,500	3,000

D'après cet état de situation, l'armée d'Italie présentait donc une force totale, de trente-sept mille cinq cents hommes de toutes armes, ayant

quatre-vingt bouches à feu; ce qui faisait environ trente-un mille combattans. Elle occupa le même jour les positions suivantes :

La division Quesnel, à Vérone, s'étendant, par sa droite et par des postes, jusqu'à Zevio;

La division Marcognet, dans les environs de Legnago, s'étendant, par sa gauche, jusqu'à Ronco;

La division Rouyer, à Vérone, s'étendant, par sa gauche, jusqu'à Bussolengo;

La division Palombini, dans les positions de Rivoli et de la Corona;

Le corps de l'adjudant-commandant Montfalcon, depuis Legnago jusqu'à Roverchiaro;

Le corps du général Gifflenga, à Desanzano, Salò, et les vallées du Brescian;

L'avant-garde, composée de la brigade Bonnemain, et de trois bataillons de la division Quesnel, à Saint-Michel, Saint-Martin et Vago, à la rive gauche de l'Adige;

Les brigades de cavalerie de Perreymond et de Rambourg, furent établies, l'une à Isola-Porcarizza et San-Pietro, près Legnago, et l'autre à San-Giovanni-Lupatolo;

La garde royale italienne resta en partie à Vérone, et en partie passa à Villafranca;

La réserve d'artillerie fut placée à Goito et Roverbella, et le grand parc à Valeggio.

Pendant ce temps, l'aile droite de l'armée au-

trichienne était restée à peu près dans la n
position qu'elle avait occupée après le comb
San-Marco; le général Sommariva occ
toujours Roveredo; l'avant-garde du gé
Fenner était à Ala, ayant ses postes avai
d'un côté à Ossenigo, et de l'autre à Bellun
général Sommariva avait dirigé des partis
Lodrone, sur la val Trompia, et par le M
Tonal, sur la val Camonica; plus tard, la
gade du général Stanisavlevitch, étant rev
du Tyrol septentrional, où elle n'était plus
cessaire, fut employée dans la val di Sole, co
la Valtelline, la val Camonica et la val Trom
Le général Hiller joignit, à cette forte brig
plusieurs bataillons de chasseurs, levés dan
Tyrol allemand. L'aile gauche, sous les or
du général Radivojevitch, qui avait, comme
avons vu, passé la Piave le 3, était arrivée
seulement à Vicence et Montebello, ayant
taché la brigade Fölseis vers Cologna, p
observer Legnago; le centre de l'armée au
chienne, conduit par le général Hiller en p
sonne, quitta les environs de Trente le 6 nov
bre, pour se diriger sur Bassano, par la Val
gana; le quartier général autrichien fut à Vice
le 12. Le général Marschall avait complété l
vestissement de Venise, mais il n'avait pas
core passé l'Adige du côté de Rovigo.

Un parti autrichien avait pénétré, dans

premiers jours du mois, dans la val Trompia, et s'avançait vers Brescia. Le général Gifflenga marcha en hâte sur cette place, pour la couvrir. Le 9 novembre, il attaqua l'ennemi, le battit, et le rechassa au delà des monts.

Le prince Eugène, ayant déployé son armée, et l'ayant assuré dans ses positions, se trouva dans la nécessité de reprendre le premier l'offensive, afin de forcer l'ennemi à se déployer également, et à montrer ses forces et leur distribution. Numériquement plus faible que l'armée autrichienne, il ne lui convenait pas de se laisser prévenir, et de se voir enlever ainsi la possibilité de manœuvrer, qui était son unique ressource défensive. Pendant toute la retraite de l'armée d'Italie, l'ennemi ne l'avait suivi que lentement, et de trop loin, pour qu'on pût connaître la force du corps que le général Hiller employait à sa gauche. Le prince Eugène, lui-même, forcé de revenir sur l'Adige, par la défection de la Bavière, n'avait pas pu s'arrêter assez pour forcer le général Radivojevitch à recevoir un combat, et mesurer ses forces. Dans le Tyrol, le général Gifflenga avait été vivement attaqué et rejeté en arrière de Trente. Mais le corps du général Gifflenga était trop faible, pour que les avantages remportés sur lui, par les Autrichiens, pussent donner la mesure de la proportion qui existait, entre le corps qui s'avançait en Tyrol et le total de l'armée ennemie. Le prince

Eugène n'ignorait pas que son flanc gauche était menacé par la vallée de l'Adige ; la lenteur des mouvemens du général Radivojevitch, qui, le 8, n'était encore qu'à Vicence, semblait indiquer que les opérations principales de l'ennemi devaient avoir lieu de Trente sur Vérone, et que son aile gauche attendait le déploiement de ses opérations, pour se remettre en présence. Dans cette hypothèse, le prince Eugène se décida à réunir la plus grande partie de ses forces, à son aile gauche, et à attaquer vivement et rapidement la tête de la colonne autrichienne, qui débouchait du Tyrol, afin de la rejeter en arrière de Roveredo, ou de Trente, s'il le pouvait. En marchant contre le général Radivojevitch, il lui fallait s'avancer jusqu'à Vicence, et ce mouvement l'éloignait trop du général Gifflenga, qui pouvait être forcé pendant ce temps ; alors la retraite de l'armée sur Vérone était coupée. Au contraire, en marchant sur sa gauche, il était assuré de deux jours d'opérations, avant que Radivojevitch ne fût en ligne sur l'Alpon, et en mesure d'attaquer. La position de la droite française, derrière ce torrent, entre les montagnes et l'Adige, appuyée sur ses flancs, et d'un front peu étendu, ne pouvait être ni tournée, ni enlevée d'emblée. Le prince Eugène avait donc le temps de battre l'avant-garde autrichienne du Tyrol, et revenir ensuite contre l'aile gauche ennemie, si elle se présentait sur l'Alpon.

Le mouvement de la droite se trouvait retardé par le succès du prince, et la gauche restait encore sans appui. Au reste, le résultat de son attaque devait faire connaître au vice-roi, quelle était la portion de l'armée ennemie qui se trouvait en Tyrol.

Le 9, le prince se mit en mouvement avec la 2e. lieutenance, dirigeant la division Rouyer par la rive gauche de l'Adige, et la division Palombini par la rive droite. La brigade Schmitz marcha en deux colonnes, l'une par Grezzana et Erbezo, dans la val Pantena, et l'autre par San-Pietro et Molina, dans la val Polisella. La dernière devait arriver de flanc sur Peri et Ossenigo, par le Fosse. La première devait descendre sur Ala. La brigade d'Arnaud suivit la grande route; elle fut jointe à Dolce, par une partie de la brigade Galimberti, qui passa l'Adige à Rivoli. Le restant de la division Palombini déboucha de ses positions en deux colonnes. La première se dirigea par Incanale et Brentino, le long de l'Adige; la seconde suivit la crête des montagnes, par la Corona, la Ferrara et Campion, pour descendre de flanc sur Avio, ou se porter, en cas de besoin, sur Brentonico.

Le même jour, le général d'Arnaud rencontra l'ennemi à Ossenigo. Cette position, assez avantageuse, et qui n'a pas un très-grand front, avait été fortifiée en hâte par l'ennemi. Elle fut néan-

moins enlevée, et les Autrichiens repoussés en arrière de Borghetto. Le général Palombini, de son côté, trouva l'ennemi en position et retranché, à Belluno; il l'en chassa également, [illegible] poussa au delà de Mama, sur Avio.

Le 10, la brigade d'Arnaud continua son mouvement, qui fut assez lent, à cause des obstacles qu'elle rencontrait à chaque pas. L'ennemi avait coupé et barricadé la route en plusieurs endroits, dans le défilé, qui existe entre Ossenigo et Borghetto. La brigade d'Arnaud rencontra de nouveau l'ennemi à Vò; il y était retranché, ainsi qu'à Struzino et à Ala, où était toute l'avant-garde, commandée par le général Fenner. Les deux premières positions furent enlevées, après un combat assez vif; la dernière fit une résistance plus opiniâtre. Cependant la division Rouyer, qui fut obligée de donner en entier, parvint à forcer les retranchemens, et à enfoncer le corps du général Fenner, qui fut mis en désordre, et poursuivi jusqu'à Marani. Le général Palombini, à l'autre rive, avait retrouvé à Avio le poste qu'il avait chassé de Belluno. L'ennemi, attaqué de front par la 5e. division, et canonné en flanc par la brigade d'Arnaud, ne fit presque pas de résistance, et s'enfuit en hâte à Campagnola. Ce poste, très-avantageux, et qui couvre le défilé de Pilcante, avait été retranché. L'ennemi y opposa une forte résistance; mais il fut enfin renversé, et poursuivi

jusqu'à Pileante, où le général Palombini prit position.

Le 11, le prince vice-roi, ayant appris que les têtes de colonnes du général Radivojevitch avaient passé l'Alpon, et s'avançaient sur Caldiero, ne crut pas devoir pousser plus loin ses avantages. En s'avançant encore, il s'éloignait trop de Vérone, et risquait de compromettre les divisions qu'il avait laissées à Caldiero, et qu'il ne pourrait plus soutenir. La résistance qu'il avait éprouvée lui démontrait, d'un autre côté, qu'il avait devant lui au moins la moitié de l'armée autrichienne, et alors il courait le risque de compromettre les divisions qu'il avait avec lui. D'ailleurs, le but que le prince s'était proposé était rempli. Le corps du général Fenner avait assez souffert, pour qu'il lui fallût quelques jours afin de se remettre en mesure d'agir.

L'armée d'Italie n'avait donc, de quelque temps, aucune attaque à craindre de ce côté. En conséquence, la deuxième lieutenance commença à se replier le même jour, et rentra le 12, dans ses positions. La perte de l'ennemi, dans les combats du 6 et du 10, s'éleva à un millier d'hommes hors de combat, et environ cinq cents prisonniers. La nôtre fut d'environ deux cents cinquante hommes. Le général Verdier fut au nombre des blessés. L'armée, en se retirant sur Vérone et à la rive droite de l'Adige, conserva

le pont volant de Rivoli et le poste de la Chiusa. La route très-étroite, et serrée par les montagnes de la Chiusa, jusqu'à moitié chemin de Volargne, avait été, ainsi que nous l'avons dit, barrée par des retranchemens, qui formaient une espèce de tête de pont. Cette tête de pont coupait la communication directe, de la droite de l'armée autrichienne, avec le centre et la gauche.

Le 10, le général Radivojevitch commença à passer l'Alpon, et poussa ses troupes jusqu'à Caldiero et Colognola, où elles prirent poste. Le même jour, le général Bonnemain, ayant reçu l'avis de la marche de l'ennemi, ordonna au colonel Desmichels, du 31ᵉ. régiment de chasseurs, de faire une reconnaissance sur Caldiero, avec deux cents chevaux et un bataillon d'infanterie. A peu de distance en avant de Vago, le colonel qui précédait l'infanterie, avec ses pelotons de chasseurs, se trouva inopinément en présence d'une forte reconnaissance ennemie, et fut accueilli par un feu assez vif d'infanterie. Il se replia sur le bataillon qui suivait, et les deux reconnaissances, après avoir échangé quelques coups de fusil, se retirèrent chacun de son côté.

Le 13, trois bataillons autrichiens, avec deux escadrons de cavalerie et quatre pièces de canon, se présentèrent devant l'avant-poste de Vago. Ce poste, qui n'était que d'une compagnie de voltigeurs et cinquante chevaux du 31ᵉ. de chasseurs,

tint ferme derrière le canal, favorisé par l'élévation de la digue, et par les maisons de Vago, qui cachaient sa force à l'ennemi. Le général Bonnemain fit alors avancer, de Saint-Martin, quatre compagnies du 53e. régiment, deux escadrons du 31e. de chasseurs et un obusier, sous les ordres du chef de bataillon Moreau. Cet officier, dès qu'il fut arrivé à Vago, attaqua l'ennemi et le repoussa jusque près de Caldiero. Les Autrichiens eurent une cinquantaine de morts et vingt prisonniers.

Pendant ce temps, la division Merville, du corps de Radivojevitch, forte d'environ quatorze mille hommes, avait pris position à Caldiero et sur les hauteurs de Colognola. Le reste de ce corps était vers Soave et sur l'Alpon. Les Autrichiens avaient commencé à retrancher la belle position de Caldiero, qu'ils avaient déjà plusieurs fois défendue en vain. Le prince vice-roi, prévenu de ce mouvement, résolut de chasser l'ennemi de ce poste. S'il pouvait réussir à malmener l'aile gauche autrichienne, à retarder ses projets sur Vérone, et à lui faire acheter, au prix du sang, chaque pas qu'elle ferait pour s'approcher de cette place, il avait encore rempli le but qui avait fait naître l'expédition d'Ala. Gagner du temps est tout, dans une guerre défensive, nous l'avons déjà dit, et, en obligeant le général Hiller à douter de la possibilité d'em-

porter de front le passage de l'Adige, ou le forçait, ou à rester dans l'inaction, ou à manœuvrer. L'un et l'autre résultat était également utile. D'ailleurs la manière la plus avantageuse de faire la guerre défensive, n'est-elle pas de harceler son ennemi, en prenant continuellement l'initiative de l'attaque? Quelle que soit la supériorité des forces de l'adversaire qu'on a à combattre, on est sûr, en l'attaquant à chaque instant et sur différens points, de suspendre ses mouvemens offensifs, et de le forcer à changer de projets, ou à rester dans une incertitude toujours désavantageuse. Le 13, dès que la deuxième lieutenance eut repris ses postes, le prince vice-roi avait fait ses dispositions d'attaque sur Caldiero, pour le 14; mais le mauvais temps fit retarder le mouvement, jusqu'au lendemain.

Le 15, la division Marcognet et la brigade de cavalerie du général Bonnemain, avec douze bouches à feu, débouchèrent de Vago, sur la grande route, se portant de front sur la position de Caldiero, qui était défendue par le général Eckhardt. La division Quesnel, débouchant par Fontana, entre Vago et Lavagno, dirigea sa brigade de droite sur Colognola, où était la brigade ennemie de Vecsey; sa brigade de gauche se dirigea sur Illasi, afin de déborder et de tourner la droite de l'ennemi. Cette division, agissant dans un terrein inégal, ne devait avoir avec elle qu'un

escadron et une demi-batterie. Le général Mermet, avec une brigade de la division Rouyer, la brigade de cavalerie du général Perreymond et six bouches à feu, déboucha par la droite de Saint-Martin. Il devait se diriger à la droite de Rotta, afin de tourner la gauche de l'ennemi, et d'arriver, par Castelletto et Villabella, sur ses derrières. Le général Rouyer, avec sa seconde brigade, devait soutenir la division Marcognet. La garde royale, laissant deux bataillons à Vérone, en envoya deux en réserve à Saint-Martin. Un bataillon du 14e. léger fut placé à Pojana, à l'entrée de la Val-Polisella.

L'attaque commença à dix heures du matin. La brigade Jeanin prit la gauche de la route, et ayant fait replier tous les postes de l'ennemi, se présenta devant les retranchemens, dont il s'était couvert, sur les hauteurs de San-Pietro, à la gauche de la route. La brigade Deconchy se dirigea sur le mamelon, qui est à droite de la route. Alors le général Jeanin, ayant fait emporter les hauteurs de San-Pietro, par une brusque attaque du 53e. régiment, et continuant son mouvement en avant, se trouva avoir bientôt dépassé le mamelon de Caldiero, qui était défendu par le régiment de Jellachitch, auquel la vérité historique veut qu'on ajoute le surnom de brave. Ce mamelon, qui était la principale position de l'ennemi, était vivement attaqué par la

brigade Deconchy. Le général Jeanin se rabattit dessus avec une partie de ses troupes, et le prit à revers. Le régiment de Jellachitch, se voyant attaqué de flanc, et presque à dos, par le 53e. régiment, fut obligé de quitter ses retranchemens, ce qui ne put se faire sans quelque désordre. En même temps, un peloton du 31e. régiment de chasseurs, commandé par le lieutenant Charbonnier, gravissant l'escarpement, du côté des bains, chargea sur ce régiment, pendant que la brigade Deconchy entrait de front dans les retranchemens. Tout ce qui y était resté fut pris, ou tué, et le régiment de Jellachitch perdit beaucoup de prisonniers, et presque toutes ses armes.

Ces deux positions avancées ayant été enlevées, le général Bonnemain put déboucher par la grande route, et dépasser la division Marcognet. Au delà des mamelons, le général Bonnemain mit son artillerie en batterie, à demi-portée de fusil des retranchemens, que l'ennemi avait en seconde ligne, en la faisant soutenir par quelques escadrons. Le feu de cette batterie, principalement dirigé à revers sur la ligne ennemie, qui était encore sur les hauteurs de Colognola, l'obligea à un mouvement rétrograde, qui débarrassa la division Quesnel, des obstacles qu'elle devait rencontrer à Colognola. Cette division dépassa alors le village, la brigade de droite se dirigeant vers Soave, et celle de gauche,

qui avait tourné Colognola, par Tromegna, arrivant de revers également sur Soave, par Costeggiola et San-Vettore. La brigade Vecsey fut renversée de position en position, jusque sur les hauteurs de Soave et Monte-Forte, où elle reprit position. Le régiment autrichien de Chasteler, fut placé au château de Soave. Dès le commencement de l'action, les brigades Vecsey et Eckhardt avaient été renforcées par quelques bataillons, que leur avait envoyés le général Radivojevitch. La brigade Eckhardt, qui était sur la grande route fut également poussée, la baïonnette dans les reins, jusqu'au delà de l'Alpon, à Villa-Nova, où elle se rallia, derrière la brigade de grenadiers du général Stutterheim, qui était venue prendre position, au pont de Villa-Nova.

La brigade du général Bonnemain suivit l'ennemi sur la route de Villa-Nova, le serrant de très-près, et le chargeant chaque fois qu'il voulait prendre position. Après avoir dépassé Villa-Bella, l'artillerie de cette brigade engagea une vive canonnade, avec les batteries du général Stutterheim, placées sur la digue de gauche de l'Alpon, et qui furent très-maltraités. Alors le général Grenier, voyant que la brigade de cavalerie était prise en flanc, par une partie des batteries de l'ennemi, sur les hauteurs de Soave, mit six autres bouches à feu, à la disposition du général Bonnemain. Ce général plaça cette nouvelle bat-

terie sur sa gauche, la dirigeant contre les hauteurs de Soave. Il fit éclairer et soutenir ses deux batteries par une partie de sa brigade, le restant étant en réserve sur la grande route.

La brigade Vecsey, toujours menacée de front par la division Quesnel, et prise en flanc par les six bouches à feu, que le général Bonnemain avait dirigées contre elle, fut obligé de se replier au delà de l'Alpon, derrière Monteforte. La canonnade, sur les bords de l'Alpon, dura cependant jusqu'à la nuit. Le général Mermet, arrêté à chaque pas par les mauvais chemins et les inondations, qui couvraient le terrein qu'il avait à parcourir, ne put arriver que très-tard à Castelletto et ne prit point part à l'action.

La perte de l'ennemi s'éleva à plus de quinze cents hommes hors de combat, neuf cents prisonniers et deux pièces de canons. Le feld-maréchal-lieutenant Merville fut blessé. Le lieutenant-colonel comte Banffi, des hulans de l'archiduc Charles, fut tué. Cet officier fut très-regretté dans l'armée autrichienne. Notre perte fut d'environ cinq cents hommes. Parmi les officiers qui se distinguèrent, on remarqua, plus particulièrement, le colonel Desmichels, du 31e. de chasseurs; le chef d'escadron Dubois, du 4e. de chasseurs italiens, et le capitaine Faure, commandant de la batterie d'artillerie à cheval, qui était avec la brigade Bonnemain. Quant à ce général, il n'y a rien à

ajouter à l'éloge que lui méritera sans doute le récit de ses actions. Nous le verrons encore, dans le courant de cette campagne, déployer, dans une autre occasion brillante, sa valeur et ses talens militaires.

Les régimens ennemis qui furent engagés dans cette occasion, sont ceux de Chasteler, Bianchi, Saint-Julien, et Jellachitch infanterie, les 8e. et 9e. de chasseurs, le bataillon de grenadiers de Chimany, les hussards de Frimont et les hulans de l'archiduc Charles. Cela fait un total de dix-huit mille hommes, au moins, sans compter le reste de la brigade de grenadiers de Stutterheim. De notre côté, il n'y eut d'engagé que les brigades Jeanin, Deconchy et Campi, et celle de cavalerie du général Bonnemain, ce qui fait environ onze mille hommes.

La journée du 16 fut employée à relever les blessés, et à détruire les ouvrages de l'ennemi. Le 17, l'armée rentra à Vérone; elle n'y reprit pas tout-à-fait ses anciennes positions. La brigade Jeanin, de la division Marcognet, resta en position à Saint-Martin, et derrière le torrent de Vago. La brigade Deconchy, seule, vint prendre position à Ronco. Legnago fut couvert par le corps de l'adjudant-commandant Montfalcon. Cependant le général Hiller, qui était arrivé le 12 à Vicence, avait ses têtes de colonnes en avant de cette ville. Le 16, craignant une nouvelle at-

taque de l'armée française, il fit appuyer la brigade Vecsey, par trois bataillons du régiment de Benjowski, qui prirent poste à Monte-Bastia, au-dessus de Illasi et Cazzano. Le régiment de Deutchmeister fut placé en avant de Montebello, pour soutenir les brigades Eckhardt et Stutterheim. Afin de faire une diversion, vers l'aile droite de l'armée d'Italie, pendant qu'il avait le projet d'attaquer Caldiero et Vérone, le général Hiller ordonna à la brigade Fölseis de se rapprocher de Legnago, et d'occuper Bevilacqua. La brigade Stahremberg vint également prendre position entre Arcole et Albaredo, en face de Ronco. Ce dernier mouvement devait paraître avoir pour but le passage de l'Adige, sur ce dernier point.

Le 18, la brigade Vecsey, ayant été jointe par le régiment de Benjowski, reprit ses positions de Colognola et Illasi. La brigade Eckhardt, soutenue à peu de distance par le régiment de Deutschmeister, occupa de nouveau Caldiero. Le général Hiller vint, avec la division Pflacher, derrière l'Alpon, vers Villa-Nova. Le même jour, le général Eckhardt fit attaquer les avant-postes de Vago, tandis que la brigade Vecsey poussait des reconnaissances, d'Illasi vers Lavagno. Le poste de Vago fut forcé et obligé de se replier en arrière de San-Giacomo, où s'établirent les avant-postes autrichiens. Le général Marcognet,

se voyant en présence de forces très-supérieures, et menacé d'être tourné par sa gauche, concentra la brigade Jeanin à Saint-Martin, en faisant occuper Montorio, par deux bataillons du 101e. régiment.

Le 19, l'ennemi se mit en mouvement, pour attaquer l'avant-garde de l'armée d'Italie. La brigade Vecsey, avec deux escadrons de cavalerie, déboucha de Colognola et Illasi, sur les hauteurs de Lavagno, se dirigeant sur Montorio. Cette brigade avait encore été renforcée par les régimens de Spleny et de Duka, descendus de Roveredo et Ala, par Campo-Bruno et Badia-Calavena, dans la val d'Illasi. Les brigades Eckhardt et Stutterheim débouchèrent, sur deux lignes, de Caldiero par la grande route. Le 8e. bataillon de chasseurs fut dirigé de Caldiero, par la droite de Rotta et de Vago, sur Campalto, pour menacer la droite de la brigade Jeanin. Le général Hiller s'avança jusque sur les hauteurs de Colognola et d'Illasi, avec la division Pflacher. Les avant-postes français furent aisément repliés, et le général Eckhardt s'avança lentement par Saint-Martin, attendant, pour attaquer ce poste, le succès de la diversion du général Vecsey. Ce dernier attaquait vivement Montorio, qu'il emporta après une résistance opiniâtre. Le prince vice-roi qui, dès le commencement de l'action, était à Saint-Martin, voyant Montorio pris par

l'ennemi, qui couronnait déjà les hauteurs du vieux château, ordonna au général Marcognet, de faire replier la brigade Jeanin sur Saint-Michel : la position de Saint-Martin n'était pas tenable, pour une brigade seule, étant dominée, de très-près, par le château de Musella, et par toutes les hauteurs qui s'étendent jusqu'à Montorio.

Si l'intention du prince Eugène eût été de se maintenir en avant de Vérone, dans la position de Vago et de Saint-Martin, il aurait, en ce moment, fait avancer les divisions Quesnel et Rouyer, qui se trouvaient à Vérone ou sous les murs, et qui suffisaient pour rétablir le combat et repousser l'ennemi. Mais un projet pareil eût été impraticable, sans risquer de conduire l'armée d'Italie à une destruction certaine. La position de Saint-Martin ne pouvait être conservée, qu'au prix d'une série indéfinie de combats sanglans, et presque journaliers; car il était impossible de douter que le général Hiller ne fît les derniers efforts, pour en rester maître, et couvrir ainsi la position de Caldiero, adossée au défilé de l'Alpon, dont elle pouvait être séparée par une vive attaque de Saint-Martin, contre la gauche autrichienne. La disproportion des forces ne permettait pas une lutte pareille, qui, par des pertes répétées, inséparables même de la victoire, aurait augmenté, chaque jour, la supériorité proportion-

nelle de l'armée autrichienne. Le prince Eugène n'avait laissé une avant-garde à Saint-Martin, que pour obliger l'ennemi à diriger ses efforts de ce côté, et à porter ses forces principales de front à l'armée française. Voulant se déployer derrière l'Adige, et se contenter de tenir Vérone, la position naturelle de l'avant-garde était celle de Saint-Michel qui se lie aux hauteurs de la ville, et qui est aussi avantageuse pour la défensive, que celle de Saint-Martin l'est peu. D'ailleurs, le but des expéditions que le prince avait entreprises, le 9 et le 15, était rempli. Le général Sommariva avait été battu et refoulé à Roveredo, où il était contenu par les fortifications de la Chiusa et la tête de pont de Rivoli, il ne pouvait communiquer, avec le général Hiller, que par la val Pantena et des chemins impraticables à l'artillerie. Le général Radivojevitch avait été battu, et le général Hiller s'était vu obligé de se déployer derrière l'Adige, pour le soutenir. Le prince Eugène se contenta donc de garder Saint-Michel.

Cependant le général Vecsey, ayant emporté les hauteurs du château de Montorio, dirigea le régiment de Benjowsky contre Saint-Michel. En même temps, le général Eckhardt avait pris position à Saint-Martin. L'attaque manqua, et l'ennemi fut repoussé jusqu'à Montorio, où il se maintint sans pouvoir dépasser ce point. Alors le général Hiller, ayant fait avancer la division Pfla-

cher, sur les hauteurs de San-Giacomo, entre Vago et Saint-Martin, ordonna de nouveau l'attaque de Saint-Michel, et de la position qu'occupait la brigade Jeanin. Le général Eckhardt, renforcé par une partie du régiment de Deutschmeister, se dirigea vers Ghetto, sur la droite de la position. Le régiment de Bianchi, qui avait la tête de l'attaque, marcha sur l'église de Madonna-di-Campagna, en avant de Saint-Michel, où se trouvait le 53e. régiment de ligne. Ce poste fut pris et repris plusieurs fois. A la fin, le prince vice-roi, ayant fait avancer les deux bataillons du 1er. régiment étranger, qui avaient été placés, dès le commencement de l'action, en réserve devant la porte de Vérone, dite del Vescovo, le régiment de Bianchi fut définitivement renversé sur la ligne ennemie. Le combat se soutint avec acharnement jusqu'à la nuit, sans que les Autrichiens pussent forcer la brigade Jeanin, à quitter sa position.

L'ennemi employa trente-et-un bataillons et presque deux régimens de cavalerie, c'est-à-dire, au moins vingt-cinq mille hommes[1], contre les sept faibles bataillons du général Jeanin et les deux du 1er. étranger, qui n'avaient pas plus de

[1] Les régimens qui sont nommés pour avoir donné dans cette affaire, sont : Chasteler, Benjowsky, Bianchi, Saint-Julien, Spleny, Duka, Deutschmeister et Jellachitch, infanterie, 8e. et 9e. de chasseurs, les hussards de Frimont et les hulans de l'archiduc Charles.

quatre mille hommes; il eut, dans cette journée, environ douze cents hommes hors de combat, et on lui fit deux cents prisonniers. Notre perte fut assez forte, en raison du petit nombre de troupes qui donnèrent; nous eûmes plus de sept cents hommes hors de combat.

Le lendemain 20, la brigade Jeanin, qui avait souffert et qui était fatiguée des combats précédens, rentra à Vérone. Elle fut remplacée à Saint-Michel par la division Rouyer, que le prince vice-roi crut devoir placer en entier à Saint-Michel, dans l'attente d'une nouvelle attaque du général Hiller. La brigade Deconchy resta à Ronco. L'ennemi se tint en position à Caldiero, Colognola et Illasi, ayant son avant-garde à Saint-Martin et Montorio, et sur la ligne de coteaux qui bordent le torrent de Fibio. Le 19, pendant le combat, les autres corps de l'armée autrichienne avaient été en mouvement. Le général Sommariva avait détaché, dans la val Pantena, le général Winzian, qui s'était avancé jusqu'à Lugo, au-dessus de Grezzana. Le général Vlasitch avait fait mine d'attaquer la Corona et la Ferrara. La brigade Stahremberg s'était disposée, en apparence, à passer l'Adige à Ronco. Mais toutes ces démonstrations ne furent d'aucun effet, et n'eurent point de résultat.

Un décret impérial, du 8 novembre, accorda à l'armée d'Italie, sur la conscription, un renfort

de quinze mille hommes. Le même décret ordonnait aussi la formation d'une armée de réserve d'Italie, forte de quarante-trois bataillons, et répartie en trois divisions. Cette armée devait être composée des troupes qui se réunissaient en Piémont, et surtout à Alexandrie. La formation commença en effet, et le général Gratien, qui devait commander une des trois divisions, se rendit à Alexandrie, tandis que le général Fresia était occupé, à Turin, à en organiser une seconde.

Dans la nuit du 10 au 11 novembre, le général Nugent s'embarqua, avec les troupes qui avaient servi au siége du château de Trieste, à bord d'une escadre anglaise, qui était depuis quelque temps en rade. A peine fut-elle au large, que cette expédition se partagea en deux. La 2e. division se rendit devant Venise, dont elle commença le blocus par mer. La 1re. division, composée des vaisseaux de ligne, l'*Aigle* et *le Terrible* (Tremendous), et du brick *le Masque* (Vizard), de deux transports anglais et huit autrichiens, suivit d'abord la côte de l'Istrie; puis, cinglant à l'ouest, dans la direction de Ravenne, elle vint mouiller, le 14, dans la rade de Goro. Le général Nugent résolut de débarquer pendant la nuit, croyant la garnison des forts plus nombreuse qu'elle ne l'était en effet. Il envoya d'abord une avant-garde, composée d'une partie du régiment de l'archiduc François-Charles, et d'une du régi-

ment de Creutz, sous la protection de quatre chaloupes anglaises. Cette avant-garde débarqua entre les forts de Goro et de Volano, près de l'embouchure du canal Blanc, de Mesola. Le poste, qui se trouvait en cet endroit, fut attaqué et repoussé. Le second transport de débarquement étant arrivé à terre, l'avant-garde ennemie marcha en avant, attaqua et enleva une compagnie de vétérans, et s'approcha de Volano.

A huit heures du matin, presque toutes les troupes étaient débarquées. La garnison du fort Volano abandonna alors son poste, et le fort de Goro, ayant été investi, capitula le même soir. De Volano, le général Nugent se dirigea sur Ferrare, où il arriva le 18. Les dépôts, qui étaient dans cette place, l'avaient évacuée en hâte, pour se retirer à Bologne, où se trouvait alors le général Pino. Le général Nugent, dont le corps montait à environ trois mille hommes, en partie Autrichiens, en partie Anglais, Calabrais ou déserteurs italiens, prit position en avant de Ferrare, poussant ses avant-postes vers Malalbergo.

Peu après l'occupation de Ferrare, par le général Nugent, le lieutenant-colonel Gavenda y arriva, avec deux escadrons de Radetzky et quelques détachemens d'infanterie. Dès le 17 novembre, aussitôt que le prince Eugène eut appris le débarquement du général Nugent, il s'était décidé à envoyer, sans retard, des troupes de ce

ville. Le major Merdier, du 42e. de ligne, eut l'ordre de se rendre à Ferrare, avec un bataillon de son régiment et un du 1er étranger, afin de défendre cette ville, ou de la reprendre, si l'ennemi en était déjà maître.

Le 22, les Autrichiens firent des préparatifs en face de Ronco, dans le dessein apparent de passer l'Adige. La brigade Jeanin reçut, en conséquence, l'ordre de se rendre à Isola-Porcarizza en seconde ligne de la brigade Deconchy, pour la soutenir en cas de besoin. Mais le prince, ayant appris la prise de Ferrare par l'ennemi, jugea bien que ses mouvemens vers Albaredo, n'étaient qu'une démonstration, tendante à cacher ceux qu'il faisait sur le Bas-Adige. En effet, le général Stahremberg, quittant sa position en face de Ronco, se mettait alors en mouvement, pour passer l'Adige à Boara et se rendre à Rovigo. Prévoyant donc que la colonne du major Merdier allait se trouver trop faible, contre les troupes que l'ennemi pouvait lui opposer, le prince vice-roi crut nécessaire d'en envoyer d'autres vers Rovigo.

Le général Deconchy reçut l'ordre de partir, le 24, avec la 29e. demi-brigade provisoire et le 3e. régiment de chasseurs à cheval italien, pour se rendre d'abord à Trecenta, puis sur le Bas-Adige. Cependant le major Merdier, qui avait passé le Pô à Ostiglia, et avait fait le tour par

Cento, était arrivé le 25, avec sa colonne, à Malalbergo; le 26 il marcha sur Ferrare. Le général Nugent avait concentré ses troupes dans cette ville, et n'avait qu'une avant-garde du côté de Malalbergo. Une autre avant-garde avait été placée à Ponte-di-Lagoscuro, pour garder le passage du Pô; elle avait des postes avancés vers Occhiobello. Le major Merdier attaqua les premiers postes ennemis près de Malalbergo, et, après un combat assez court, les renversa successivement sur Ferrare, avec perte d'une soixantaine de morts et cent prisonniers. Il voulait faire attaquer la ville, mais il fut arrêté par le feu des remparts, et Ferrare n'est point un poste qui puisse être enlevé d'un coup de main, par un petit corps. Le même jour, le général Deconchy avait envoyé, de Trecenta, un escadron du 3e. de chasseurs à cheval en reconnaissance sur Ferrare. Cet escadron surprit et enleva, à Occhiobello, les avant-postes ennemis. Le général Nugent se voyant menacé de front et à dos, trouva plus prudent de se retirer. Il quitta donc Ferrare dans la nuit, et se replia d'abord à Crespino, puis à Mesola. Le major Merdier entra à Ferrare, le 27 au matin.

Le 27, à la pointe du jour, le prince vice-roi, afin de pouvoir juger des forces que l'ennemi avait conservées devant Legnago, fit sortir de cette place une reconnaissance d'infanterie et de

cavalerie, sous les ordres du général Mermet. Cette reconnaissance, soutenue par un bataillon du 53ᵉ. de ligne et un du 2ᵉ. étranger, poussa tous les avant-postes ennemis, jusqu'à Bevilacqua, où se trouvait le gros de la brigade autrichienne de Fölseis. Après être restée quelque temps en présence, la reconnaissance rentra vers le soir à Legnago, avec soixante-quinze prisonniers ennemis.

Vers la fin du mois de novembre, le prince Eugène reçut, du général Miollis, gouverneur de Rome, l'avis de la prochaine arrivée d'un corps de troupes napolitaines, qui devait se rendre dans la Haute-Italie. Ce corps, composé de deux divisions d'infanterie et d'une de la garde, marchait dans l'ordre suivant : la première division, commandée par le lieutenant-général Carascosa, était de quatre régimens (huit bataillons d'infanterie), deux régimens de cavalerie et seize bouches à feu. Elle se dirigeait directement sur Rome, où elle devait arriver, du 25 novembre au 2 décembre ; la deuxième division, commandée par le lieutenant-général d'Ambrogio, était de neuf bataillons d'infanterie et huit bouches à feu. Elle se dirigeait, par les Abruzzes, sur Ancône, où elle devait arriver, du 2 au 4 décembre. La division de la garde, commandée par le lieutenant-général Millet, était de cinq bataillons, huit escadrons et seize bouches à feu. Elle

se dirigeait sur Rome, et devait arriver dans cette ville à la suite de la division Carascosa.

Quoique le roi de Naples méditât, dès lors, sa défection, et qu'il fût déjà en négociation avec les ennemis de la France, il ne cessait pas de protester de sa fidélité à remplir ses engagemens envers cette puissance. Flottant entre l'amour de la patrie, qui n'était pas encore éteint chez lui, et les intrigues de quelques personnes qui l'entouraient, ses actions et ses discours, ses démarches et ses protestations étaient dans un contraste perpétuel. Plus tard, les menées des ennemis de la France prévalurent, aidées par une protection puissante, qu'une ambition dénaturée avait unie à leurs desseins. Le roi de Naples, ébranlé jusque dans le sein de ses affections personnelles, méconnaissant ce qu'il devait, même à sa propre sûreté et à sa conservation, se laissa entraîner dans l'abîme, qui a fini par l'engloutir. Mais rien d'officiel ne transpirait encore contre lui, et l'empereur Napoléon paraissait lui-même trompé. Si, à cette époque, ce souverain doutait, peut-être, que le roi de Naples voulût concourir activement à la défense de l'empire français, au moins ne croyait-il pas à une défection totale. Le gouvernement napolitain, en annonçant la marche de ses troupes, qu'il avait promis de réunir à l'armée d'Italie, demanda la libre disposition des magasins de vivres et de munitions,

et l'entrée des places fortes du royaume d'Italie. Le ministre de la guerre de l'empire français avait prescrit aux commandans militaires, des départemens romains et toscans, de remplir cette demande. Aucun motif fondé n'autorisant le prince à s'y refuser, il fit donner des ordres semblables dans les places du royaume d'Italie.

Le mouvement des troupes napolitaines eut lieu, en effet, ainsi qu'il avait été annoncé. Les premiers bataillons de la division Carascosa, arrivèrent à Rome à la fin de novembre. Le reste suivit successivement, et la garde vint immédiatement après. A peine cette dernière division avait-elle achevé d'arriver à Rome, qu'on y vit paraître la tête d'une troisième, qui n'était pas comprise dans le premier tableau de mouvement. Elle était commandée par le lieutenant-général Pignatelli-Cucchiara, et se composait de huit bataillons d'infanterie. La marche de ces troupes était lente, et le passage dura pendant tout le mois de décembre. Le roi de Naples, qui voulait attendre le résultat de ses négociations avec les alliés, mit d'abord d'assez longs intervalles entre la marche des différentes colonnes. Non content de ce premier moyen de gagner du temps, il donna à ses généraux l'instruction secrète de retarder leur mouvement, autant qu'ils le pourraient. En conséquence, ces derniers usèrent de

toutes sortes de prétextes, pour prolonger leur séjour dans chaque ville.

La garde royale napolitaine et la division Carascosa, après avoir séjourné quelque temps à Rome, continuèrent leur mouvement sur trois colonnes; la première se dirigea par Macerata, sur Ancône; la seconde par Furlo, sur Fossombrone et Fano; la troisième par Viterbe, sur Florence. La division d'Ambrogio se rendit toute entière à Ancône. La division Pignatelli resta à Rome. Ces quatre corps, qui formaient un total de trente bataillons et seize escadrons, ayant cinquante bouches à feu à leur suite, s'élevaient à environ trente-quatre mille hommes.

La force des troupes françaises, dans la 30e. division militaire, ne s'élevait à cette époque qu'à quatre mille hommes, au plus, dont deux mille cinq cents combattants. Ces troupes se composaient des cadres des troisième et quatrième bataillons du 6e. régiment de ligne; des dépôts des 14e. et 22e. légers, et du 2e. régiment étranger; d'un bataillon de volontaires romains; d'une compagnie d'artillerie, trois de gendarmerie et deux de canonniers garde-côtes. Elles étaient réparties au château Saint-Ange, à Civita-Vecchia et sur la côte.

Cependant, à l'aile droite de l'armée d'Italie, le général Deconchy s'était avancé, le 27, à Fratta et à Villa-Nova. De ce point, il envoya des re-

les deux rives de l'Adigetto, passant par Villa-Nova et Costa. Il avait donné ordre à deux compagnies du 106e. régiment, qui avaient été envoyées à Badia, de le rejoindre à Villa-Nova. Un escadron du 3e. régiment de chasseurs avait été détaché sur la droite, pour éclairer la rive gauche du canal Blanc. De Villa-Nova, un autre escadron devait être dirigé à gauche, pour éclairer le bord de l'Adige.

Pendant la nuit, le général Marschall avait étendu le régiment de Benjowsky, par échelons, sur l'Adigetto. Un bataillon de ce régiment fut placé à Lendinara, un à Villanova, un à Costa et un à Roverdiere. Le général Deconchy, arrivé à Villa-Nova, fit brusquement attaquer le bataillon ennemi, et l'enleva en grande partie. Ayant alors appris qu'il y avait un autre bataillon autrichien à Lendinara, et la faiblesse de sa colonne l'empêchant de la diviser, et d'en détacher assez de troupes pour attaquer ce poste, il se contenta de laisser en observation à Villa-Nova un demi-bataillon du 106e. régiment. Le général Deconchy continua ensuite sa marche avec deux bataillons et deux escadrons. Les troupes ennemies qui étaient à Costa et à Roverdiere, furent en partie prises et en partie culbutées sur Rovigo, où le colonel Senitzer les rallia et essaya de se défendre. Mais il fut encore battu, et obligé de se replier sur Boara, où il repassa l'Adige. Pendant ce temps, les deux

compagnies du 106e. régiment, dirigées de Badia et Villa-Nova, arrivèrent devant Lendinara. Le bataillon de Benjowsky, qui s'y trouvait, avait quelques compagnies en position sur la route; elles furent ramenées dans la ville, où le combat se maintint le restant du jour. Pendant la nuit, ce bataillon repassa l'Adige à Rotta-Sabadina. Le général Deconchy serait bien resté en position devant Boara, mais sa colonne était trop faible pour défendre le passage de l'Adige, devant les forces supérieures qui s'y rassemblaient. D'ailleurs elle était encombrée d'un nombre de prisonniers, presque égal à celui des soldats qui la composaient. Il se décida donc à se replier le même jour sur Fratta et Villa-Nova, où il prit position. La perte de l'ennemi, dans cette journée, s'éleva à quatre cents hommes hors de combat et neuf cents prisonniers, dont un major et douze officiers; la nôtre fut de quarante morts et cent trente-cinq blessés.

Le prince Eugène, à la nouvelle des derniers mouvemens de l'ennemi, et de la marche de la brigade Stahremberg, vers Boara, ne put pas douter de son dessein. Il vit bien que le général en chef autrichien voulait se rendre maître du passage de Boara et de Rovigo, afin d'entrer en communication avec le corps du général Nugent, qui devait s'avancer vers Ravenne et Rimini. Ce passage était également nécessaire, pour compléter

le blocus de Venise, qui ne pouvait être bien assuré, tant que l'armée d'Italie, maîtresse de Rovigo, pourrait communiquer avec la première place, par Cavanella-d'Adige et Chioggia. Le prince se décida donc à envoyer une division entière sur ce point. En conséquence, le 4, la brigade Campi fut envoyée à Saint-Michel, pour relever la brigade Schmitz. Cette dernière se rendit à Ronco, pour remplacer la 31ᵉ. demi-brigade provisoire, qui appartenait à la division Marcognet.

Le même jour, le général Marcognet, ayant réuni, à Ronco, les huit bataillons restans de sa division, se mit en mouvement par le Bas-Adige. Le 6, il vint prendre position entre Lendinara et l'Adige, appuyant sa gauche à Rotta-Sabadina, et se liant, par ses postes de droite, à la colonne du général Deconchy. Ce dernier était toujours resté en position à Villa-Nova et Fratta. Pendant ce temps, la brigade Stahremberg était arrivée à Boara, et y avait passé l'Adige. Elle occupait, en partie, la tête de pont de Boara-Polesine, qui avait été établie depuis le premier passage du général Marschall, et où se trouvait aussi le régiment de Benjowsky. Quelques bataillons de la même brigade avaient été placés à Conca-di-Rame. Rovigo était également occupé par une forte avant-garde. Le général Marschall s'était lui-même approché de Boara, avec quelques trou-

pes, afin d'être à portée de soutenir, au besoin, la brigade Stahremberg, quoique cette dernière fût déjà bien plus forte que la division Marcognet. Cette division était réduite, par les combats du 15, du 18, du 19 novembre et du 3 décembre, à environ cinq mille combattans.

Le 8, la division Marcognet, ayant laissé un bataillon du 106e. régiment, en réserve à Lendinara, se mit en marche sur trois colonnes. Celle de gauche, commandée par le général Jeanin, se dirigea par Lusia, sur Conca-di-Rame. Celle du centre, où était le général Marcognet en personne, prit la direction de Bormio; de là elle devait suivre la rive gauche de l'Adigetto. La colonne de droite, formée des troupes du général Deconchy, devait suivre la rive droite du même canal. A peine la colonne de gauche fut-elle arrivée devant Conca-di-Rame, qu'elle se trouva fortement engagée avec les bataillons ennemis qui se trouvaient sur ce point, elle fut même obligée de plier. Mais le général Marcognet, qui était alors vers Grompo, l'ayant fait renforcer par un bataillon du 53e. régiment, le combat se rétablit, et, après une vive résistance, l'ennemi fut obligé de se retirer à Conca-di-Rame, et de se replier sur Boara. La colonne du centre, et celle de droite, continuant leur mouvement, chassèrent l'ennemi de Rovigo, et, vers le soir, le général Marcognet prit position devant la tête de pont de

Boara. Le combat cessa à la nuit; mais, vers les dix heures du soir, le général Stahremberg, ayant fait une vigoureuse sortie, à la tête des régimens Benjowsky, Gradiscaner et landwehr de l'archiduc Charles, parvint à repousser les troupes qui se trouvaient devant Boara. Elles furent ramenées sur Rovigo. Le général Marcognet, se voyant en présence de forces supérieures, et désespérant de pouvoir faire repasser l'Adige au général Stahremberg, appuyé par une partie de la division Marschall, se décida à la retraite.

Le 9, il revint prendre position à Villa-Nova, Fratta et Rotta-Sabadina. Cette affaire coûta plus de trois cents hommes à la division Marcognet; le 53e. régiment y souffrit beaucoup, et le brave colonel Grosbon, qui le commandait, y fut blessé. Le 10, la division Marcognet, continuant son mouvement de retraite, vint prendre position à Trecenta, Salvatera, Canda et Lendinara. Le 11, d'après les ordres du prince Eugène, cette division se replia en arrière du Castagnaro, appuyant sa gauche à Villa-Bartolomea, et sa droite à Trecenta. Une tête de pont fut établie en face de Castagnaro.

Le passage de l'Adige étant resté à l'armée autrichienne, la brigade Stahremberg prit position entre cette rivière et le Pô, s'étendant par sa droite jusqu'à Lendinara et Badia, et ayant, par sa gauche, des postes sur le Pô, en face de Ponte-

di-Lagoscuro. Le général Nugent, maitre des mouvemens, quitta sa position de Mesola, et se dirigea vers Comacchio. Aussitôt après le combat du 3, et la retraite de la brigade Deconchy, il avait détaché le lieutenant-colonel Gavenda, avec un escadron de hussards de Radetzky, et environ mille hommes d'infanterie, le long de la côte. Cet officier arriva, le 5, à Comacchio, et poussa de suite en avant à Primaro. Un détachement de trois cents hommes du 5e. bataillon, du 1er. régiment étranger, qui s'y trouvait, avec deux bouches à feu, se retira sur Ravenne, après avoir échangé quelques coups de canon. Le 6, le lieutenant-colonel Gavenda passa le Lamone, et marcha sur Ravenne. Le détachement du 1er. régiment se retira à Cervia.

Le 10, le général Nugent arriva à Ravenne avec le restant de son corps. Dès son arrivée, il publia une proclamation aux peuples de l'Italie, dans laquelle il les rappelait à leur ancienne forme de gouvernement, et les exhortait à se soustraire au joug qui leur avait été imposé, par la création du royaume d'Italie et d'un gouvernement national. Cette proclamation rallia les mécontens, qui ne manquent dans aucun pays, et les esprits inquiets de la basse classe du peuple, qui croient trouver, dans chaque changement, une amélioration à leur sort, et surtout l'abolition des impôts. Le corps franc italien, qui était à la suite du gé-

néral Nugent, se recruta de tous les individus auxquels l'espérance du pillage met volontiers les armes à la main. L'insurrection commença à se manifester dans les montagnes qui bordent la voie Émilienne, entre Rimini et Faenza.

Pendant que ceci se passait à l'aile droite de l'armée d'Italie, les détachemens que le général Sommariva avait envoyés dans les montagnes du Brescian, firent quelques mouvemens. Ceux qui avaient été dirigés dans la val di Sole, cherchèrent à pénétrer dans la val Camonica. Un corps d'environ huit cents hommes du régiment de Hohenlohe-Bartenstein, de Valaques et de chasseurs tyroliens, passa le mont Tonal dans les premiers jours du mois de décembre, et s'avança vers Edolo. Le général Gifflenga y fit marcher un bataillon du 16e. régiment de ligne (25e. demi-brigade provisoire). En même temps un détachement de troupes de Valtelline, sous les ordres du colonel Neri, se portait de Tirano, par les montagnes, à Edolo. Le 7, l'ennemi fut attaqué par le colonel Neri, battu et rechassé au delà du mont Tonal, ayant perdu cent prisonniers, ses bagages, ses munitions, et un assez grand nombre de morts et de blessés. Une seconde tentative, que les Autrichiens firent, dans la nuit du 27 au 28, sur Ponte-di-Legno, au pied du mont Tonal, ne fut pas plus heureuse. Le colonel Neri, qui y était resté avec son détachement, les battit

encore, et les força à se retirer de nouveau vers Piano, dans la val di Sole.

Cependant le feld-maréchal comte de Bellegarde, nommé commandant en chef de l'armée autrichienne, en remplacement du général Hiller, était arrivé, le 15 décembre, au quartier général de Vicence. Ce changement, qui devait être suivi de l'arrivée d'un puissant renfort, venant d'Allemagne; l'intention que le maréchal de Bellegarde annonçait hautement, de vouloir forcer l'armée française dans sa ligne de l'Adige : tout semblait indiquer au prince vice-roi, que bientôt il serait attaqué de front. Le mouvement de l'ennemi sur le Bas-Adige paraissait terminé, et l'inaction du général Stahremberg pouvait faire croire que, pour le moment au moins, le but du général Hiller n'avait été que de couvrir le blocus de Venise. Les troupes napolitaines, dont la tête était déjà vers Ancône, approchaient, et avec elles approchait l'instant de la solution d'un problème important. C'était en effet du parti qu'allait prendre le roi de Naples, et du résultat de l'arrivée de son armée, dans les départemens du Rubicon et du Bas-Pô, qu'allaient dépendre les opérations ultérieures et le système de défense de l'armée d'Italie.

En conséquence, le prince crut devoir la concentrer un peu plus, afin de se préparer à défendre le passage de l'Adige, dans le cas où le ma-

réchal de Bellegarde tînt à ses intentions hostiles. Le 19, la division Marcognet, laissant, à Castagnaro, les deux bataillons du 106e. régiment, avec le général Deconchy, vint prendre poste à Roverchiaro. Un bataillon du 36e. léger, du corps de l'adjudant-commandant Montfalcon, resta également à Castagnaro. La brigade d'Arnaud, de la division Rouyer, rentra à Vérone. La brigade Schmitz maintint sa position de Ronco. La brigade Campi, de la division Quesnel, resta seule d'avant-garde à Saint-Michel. Le 24, une colonne de trois mille hommes, de la brigade de Stahremberg, vint attaquer la tête de pont de Castagnaro. L'ennemi fut repoussé, après un combat très-vif, avec perte d'environ quatre cents hommes; la nôtre fut de cent dix hommes. Cette nouvelle tentative de l'ennemi, sur l'aile droite de l'armée, engagea le prince Eugène à y porter quelques troupes, sans trop cependant dégarnir sa ligne. La division Marcognet, appuyant à droite, vint prendre position à Villa-Bartolomea, d'où elle envoya un bataillon de renfort au général Deconchy. La brigade Schmitz appuya également un peu à droite, et vint à Roverchiaro.

Tous ces mouvemens, qui se faisaient en plein jour et à la vue de l'ennemi, dont les avant-postes n'étaient séparés que par l'Adige, ne pouvaient pas lui échapper. Ils n'étaient pas assez décidés pour découvrir une des ailes, au point de

risquer de la compromettre, et ils portaient par conséquent avec eux un double avantage. D'abord ce mouvement par échelons, à deux ou trois lieues de distance l'un de l'autre, présentait, à portée du point menacé, des renforts qui pouvaient arriver successivement, pendant le combat même. Ensuite ce mouvement prolongé, d'une aile à l'autre, devait faire craindre à l'ennemi que le prince vice-roi ne voulût reprendre l'offensive, sur le point même où on avait paru le menacer. L'ennemi se trouvait donc dans la nécessité de faire un contre-mouvement, qui ne pouvait manquer de retarder, ou de changer ses opérations.

Le 25 décembre, le général Nugent se mit en mouvement, pour achever d'occuper le côté de l'Adriatique, jusqu'à Rimini. Son dessein était, ainsi que la suite l'a prouvé, de faire sa jonction avec les troupes napolitaines. Il y avait à Cervia un détachement de trois cents hommes, du 5e. bataillon du 1er. régiment étranger, le même qui s'y était retiré de Primaro. Le restant de ce bataillon était déjà à Forli, où se trouvait aussi un bataillon de marche du 53e. de ligne, composé de conscrits qui rejoignaient l'armée. Le général Nugent résolut d'attaquer ces deux postes à la fois. Il dirigea sur Cervia cinq compagnies d'infanterie autrichienne, le corps franc italien et cinquante hussards de Radetzky. La ville de Forli fut attaquée de front par la grande route, et en

même temps tournée par la gauche. Ce mouvement coupait également la retraite, sur Bologne, au détachement de Cervia. Le 25 même, les deux attaques eurent lieu à la fois. Le détachement du 1er. régiment étranger fut forcé à Cervia, une partie fut prise et le reste obligé de se réfugier dans le fort de Cesenatico. Celui de Cervia fut abandonné; l'ennemi y trouva deux canons. A Forli, le bataillon du 53e. régiment, qui s'était porté hors de la ville, au-devant de l'ennemi, reçut d'abord assez bien la première attaque; obligé de céder à la supériorité du nombre, il se retirait en bon ordre, mais la nouvelle de l'apparition des Autrichiens, de l'autre côté de Forli, ayant commencé à ébranler le soldat, une charge de cavalerie, faite par le lieutenant-colonel Gavenda, mit le désordre parmi des conscrits, qui ne pouvaient pas avoir la fermeté nécessaire. Le bataillon fut rompu et dispersé. Ces deux combats nous coûtèrent environ cent morts et trois cents prisonniers, outre les deux canons, que le bataillon du 53e. avait avec lui. Les débris de cette déroute se retirèrent à Bologne, où ils se réunirent aux deux bataillons de volontaires, qui venaient d'y être organisés. Le général Nugent fit occuper le lendemain Faenza et Lugo, par son avant-garde. Lui-même resta à Forli, où il fut rejoint par les insurgés du département du Rubicon.

Devant Venise, l'ennemi employa le mois de

décembre à resserrer le blocus de terre. Le feld-maréchal-lieutenant Marschall, qui le dirigeait, avait sous ses ordres les deux fortes brigades de Mayer et de Rebrovitch ; la première occupait la gauche, et la seconde la droite. Le 10, quelques chaloupes armées, de la station anglaise, débarquèrent à la pointe du port de Cortelazzo, cinq cents hommes, moitié Anglais et moitié Autrichiens ; le même jour, le fort fut enlevé. Le lendemain le fort de Cavallino le fut également. Le 12, l'ennemi, maître des deux extrémités de l'île de Cortelazzo, fit entrer des chaloupes armées dans le canal de Pordelio, et tenta de surprendre le port de Treporti. Mais il fut repoussé avec perte et forcé de renoncer à son entreprise. Le même jour, le général Dupeyroux, voulant dégager Brondolo, qui était menacé en flanc, par le poste que les ennemis avaient à Conche, résolut d'attaquer ce dernier poste. Il fit sortir à cet effet, de Chioggia, deux compagnies de la garde de Venise, quarante douaniers, et soixante marins, sous la conduite du lieutenant de vaisseau Saint-Priest. L'ennemi était en forces et retranché à Conche, et la sortie fut repoussée avec perte d'une vingtaine d'hommes, parmi lesquels l'enseigne de vaisseau d'Heureux, blessé mortellement. A cette époque, la brigade Stahremberg étant établie entre l'Adige et le Pô, la brigade de Rebrovitch, qui avait déjà poussé des déta-

chemens à Adria et à Lorea, occupa la tour de Bebbe, en face de Brondolo et du fort Sainte-Anne.

A peu près à l'époque où le général Nugent avait occupé Forli, les premières troupes napolitaines de la division Carascosa, arrivèrent à Rimini, et s'étendirent de suite vers Imola. Quoique ainsi mêlées avec les Autrichiens, leurs généraux n'en prétendaient pas moins être encore les alliés de la France. Ils entrèrent en communication avec le général commandant à Bologne, et laissèrent toutes les autorités civiles à leurs poste. Cependant, lorsqu'ils furent requis, aux termes de l'alliance, qu'ils disaient encore exister, de concourir à une expédition contre le général Nugent, ils s'y refusèrent. Le prétexte qu'ils mirent en avant, était un armistice qu'ils disaient exister entre eux et les Autrichiens. D'un autre côté, le général Barbou, qui commandait à Ancône, n'avait pas tardé à concevoir des soupçons contre ces hôtes infidèles, il avait soigneusement gardé la citadelle, et n'avait pas étendu au delà de la ville, l'ordre suprême qui leur ouvrait les places fortes. Le général Macdonald, qui était venu à Ancône avec une brigade napolitaine de réserve, ne tarda pas à demander cette citadelle, sous prétexte d'arrêter la désertion des troupes, en les y consignant; le général Barbou se refusa à une demande aussi ridicule.

Cette conduite, plus qu'équivoque, et que les ordres de l'empereur Napoléon obligeaient à tolérer, ne pouvait qu'inquiéter extrêmement le prince Eugène. Ne pouvant pas encore agir hostilement, il ne s'en crut pas moins obligé à des mesures de précaution, afin de se trouver prêt à repousser une attaque, qui ne pouvait manquer d'être prochaine. Il fit en conséquence hâter la construction d'une tête de pont, à Borgoforte, et l'armement du fort de Plaisance; l'un et l'autre avaient été ordonnés, dès le commencement de la campagne.

Le 30 décembre, la brigade napolitaine du général Filangieri, de la division Carascosa, venant de la Toscane, entra à Bologne. Le prince vice-roi, ne voulant pas compromettre inutilement les troupes, qu'il avait encore dans le département du Reno, en les laissant au milieu des Napolitains, avait ordonné de les replier, à mesure que ceux-ci avançaient. En conséquence, le général Fontane, qui commandait à Bologne, fit partir pour Mantoue et pour Milan, les troupes et les dépôts qui se trouvaient en cette place, et se retira de sa personne à Modène. Ce fut à cette époque que la colonne du major Merdier, qui avait évacué Ferrare, rejoignit l'armée sur la ligne de l'Adige, en passant par Ostiglia. Les Autrichiens ne tardèrent pas à entrer à Bologne, à la suite des Napolitains.

A peine les troupes napolitaines eurent-elles dépassé Rome, que les Anglais se mirent en mouvement, sur les côtes de la Toscane. Leur intention était de s'emparer successivement de Livourne et de Gênes, et de menacer ainsi l'armée du prince vice-roi, par ses communications avec le Piémont. Le corps qui était en Sicile, avec lord Bentink, avait été destiné à cette expédition, et se préparait à s'embarquer. En attendant, un premier débarquement, d'environ huit cents hommes, fut effectué, le 10 décembre, vers Viareggio, sur la côte de Lucques. Ce premier corps se rembarqua cependant en hâte, sur la nouvelle que le général Pouchin réunissait ses troupes à Lucques. Le 13, un second débarquement de dix-huit cents hommes, en grande partie sardes ou aventiers de toutes les nations, à la solde de l'Angleterre, fut effectué à Viareggio. Les postes français de la côte furent en partie enlevés, et en partie repoussés, et l'ennemi s'avança jusque devant Livourne. Le 14, les Anglais tentèrent une attaque sur cette place. Ayant été repoussés, avec perte d'environ trois cents hommes, et ayant appris, le lendemain, que le général Pouchin s'approchait avec ses troupes, ils se rembarquèrent en hâte à l'embouchure de l'Arno. Il resta devant Livourne, quatre vaisseaux et quatre frégates anglaises.

Pendant les derniers jours de décembre, les

divisions autrichiennes, venant de Dresde et du Haut-Rhin, sous les ordres du feld-maréchal-lieutenant Mayer de Heldensfeld, pour renforcer l'armée d'Italie, passèrent en entières l'Inn. Du 2 au 6 janvier, les quatorze premiers bataillons arrivèrent à Bolzano.

A la même époque, les différens corps de l'armée ayant reçu un nombre suffisant de conscrits armés, équipés et instruits, le prince vice-roi l'organisa en six divisions, de la manière suivante. Il y encadra aussi les restes de la division italienne, qui avait été employée à la grande armée et qui était arrivée à Milan, le 26 décembre.

		Bat.	Escad.	Homm.	Chevaux.
Première lieutenance. — Le général Grenier.					
Division Rouyer. . .	Schmitz. . . .	5	»	7,000	»
	D'Arnaud. . .	6	»		
Division Marcognet	Jeanin.	6	»	6,250	»
	Deconchy. . .	5	»		
Division Zucchi. . .	Saint-Paul...	6	»	3,400	»
	Paolucci. . . .	4	»		
Deuxième lieutenance. — Le général Verdier.					
Division Quesnel. .	Campi.	6	»	7,400	»
	Forestier. . . .	4	»		
Division Fressinet. .	Montfalcon..	6	»	5,500	»
	Pegot.	4	»		
Division Palombini.	Ruggieri. . . .	5	»	5,350	»
	Galimberti. .	5	»		
Cavalerie.					
Division Mermet. . .	Perreymond.	»	5	»	3,000
	Bonnemain. .	»	5½		
	Rambourg...	»	6		
Réserve.					
Garde royale.	Lecchi. . . .	4	3	3,000	450
Total.		66	19½	37,900	3,450

L'armée d'Italie se composait donc de soixante-six bataillons et dix-neuf escadrons et demi, ayant quatre-vingt-dix bouches à feu, dont soixante et seize en ligne : elle présentait un total de quarante et un mille trois cent cinquante hommes, dont trois mille trois cent dix de cavalerie; mais elle n'avait qu'environ trente-cinq mille combattans.

La 1re. lieutenance eut son quartier-général à Isola-Porcarizza. La division Rouyer occupait Vallese et Isola-Porcarizza; la division Marcognet, Legnago et Castagnaro; la division Zucchi, Mantoue.

La 2e. lieutenance avait son quartier-général à Vérone. La division Quesnel, occupait Veronette [1] et Saint-Michel; la division Fressinet, Vérone; Palombini, Caprino, Rivoli et Bussolengo.

La cavalerie occupait Saint-Gio-Lupatolo, Vigo et Bovolone.

La garde royale occupait Vérone et Villafranca.

Le quartier-général était à Vérone.

La réserve d'artillerie était à Valeggio. Le grand parc, avec le matériel conservé, était à Mantoue; le matériel excédant avait été envoyé à Alexandrie.

[1] C'est ainsi qu'on appelle la partie de Vérone, qui est à la gauche de l'Adige.



CHAPITRE XIV.

Demande d'une armistice par le prince Eugène. — Nouvelles propositions des coalisés. — Position des deux armées. — Affaires de Dalmatie. — Négociations et défection du roi de Naples. — Ses troupes occupent Bologne, Modène, Ferrare, et bloquent Ancône. — Contre-mouvement de l'armée d'Italie. — Elle se replie derrière le Mincio. — Le maréchal de Bellegarde essaie de passer cette rivière. — Bataille du Mincio. — Les Autrichiens sont battus une seconde fois à Borghetto. — Combats de Gardone et de Salo.

Dès le commencement du mois de janvier 1814, l'empereur Napoléon, en même temps qu'il organisait l'armée, qui, sous ses ordres immédiats devait couvrir l'est de la France, et s'opposer à l'invasion que préparaient les ennemis, depuis Bâle jusqu'à la mer, avait songé à former une armée sur le Rhône, pour défendre le midi de la France et la frontière, ouverte depuis Besançon jusqu'à Genève. Malgré les protestations des Suisses et la déclaration de neutralité, qu'ils firent peu après, Napoléon ne pouvait pas se fier à une défense, purement diplomatique, qui n'avait de garantie qu'une foi douteuse, et qui était subordonnée à des intrigues, dont le résultat pouvait être une nouvelle défection. Les départe-

est Eugène? Quand arrive-t-il? Il ne pouvait avoir, et il n'y a pas un mot de vrai, dans cette brusque exclamation.

Le prince Eugène aurait eu des observations graves par elles-même, à présenter à Napoléon et qui l'autorisaient à attendre un second ordre avant que d'exécuter le premier. La prompti-tude avec laquelle il avait fallu former l'armée d'Italie, au mois de juillet 1813, n'avait pas permis d'y destiner la conscription des dépar-temens français du midi. Il avait fallu y em-ployer les conscrits des départemens d'Italie, c'est-à-dire, les Piémontais, les Parmesans, les Toscans et les Romains, qui, selon les règles de la prudence, auraient dû être employés en France. Tant que l'empire français faisait la guerre sur le territoire étranger, cette circonstance n'aurait eu aucune conséquence fâcheuse. Mais, dans le moment présent, il était non-seulement proba-ble, mais il était certain qu'on n'aurait pas pu engager les conscrits, italiens de naissance, à pas-ser les Alpes, en abandonnant leur patrie dans les mains de l'ennemi, ou les empêcher de déser-ter. Le nombre des Français employés dans l'ar-mée d'Italie, se réduisait, ainsi que nous l'avons vu (pag. 203), aux officiers et aux faibles cadres des corps, qui portaient des numéros français. il ne passait pas six mille hommes. Il en résultait donc que le prince Eugène, qui se trouvait sur

le Mincio, avec une armée de quarante mille hommes, ne serait arrivée sur le Rhône qu'avec un détachement, trop faible pour secourir efficacement sa patrie, tandis que l'Italie était perdue dès lors, et le midi de la France envahi peu après.

Mais le prince Eugène commença par obéir, et fit ses observations après. Il est douteux que ceux qui ont voulu l'inculper en eussent fait autant. A en juger par leur humeur déclamatoire, les observations et le refus auraient précédé l'obéissance. Le prince Eugène fit donc, au maréchal de Bellegarde, la proposition d'un armistice, aux conditions auxquelles il était autorisé. L'armistice fut refusé, et dans l'entrevue, qui eut lieu à ce sujet, le maréchal de Bellegarde renouvela au prince les propositions, qui lui avaient déjà été faites par le prince de Taxis, et par le général Hiller. Il y avait bien peu de délicatesse dans ce procédé; mais c'était le ton de la coalition, qui n'en mettait pas davantage dans ses actions et ses transactions. Nous ne pouvons donner une meilleure idée de la réponse du prince, qu'en rapportant la lettre qu'il écrivit de Vérone, le 27 janvier, à M. Darney, directeur général des postes du royaume d'Italie. Elle est assez courte pour trouver place dans le texte de cet ouvrage. « Mon » cher Darney, j'attends toujours avec impa» tience votre estafette, pour savoir ce qui se

» passe en Suisse. Ici, pas moyen de s'entendre,
» même pour un armistice de quinze jours.....
» Ils ne veulent que des traîtres, et voilà tout.....
» J'espère bien que je ne serai jamais roi, s'il
» faut l'être à ce prix. Comme de notre siècle on
» avilit la dignité du trône ! Que le ciel nous
» donne seulement une fois la tranquillité! Je
» vous jure que, n'importe où, j'en jouirai gran-
» dement avec ma famille et mes amis. Votre
» affectionné, Eugène. »

En rendant compte à l'empereur Napoléon du mauvais succès de sa démarche, le prince Eugène y ajouta les réflexions que nous avons rapportées ci-dessus. Napoléon les approuva, et dans sa réponse recommanda au prince de contenir l'ennemi, et surtout de ménager tant qu'il pourrait Murat, dont la défection n'était pas encore officielle, *afin de tâcher de sauver l'Italie*. Lorsque l'aide-de-camp Tascher fut envoyé, plus tard, au quartier impérial, pour annoncer la victoire du Mincio, l'empereur Napoléon lui dit : *Je suis content; dites à Eugène de continuer à défendre l'Italie, comme il l'a fait.* Le témoin est vivant.......Mais c'est déjà trop perdre de temps, à répondre à des absurdités.

Pendant tout le courant du mois de janvier, l'armée d'Italie se maintint dans les positions de l'Adige, depuis Rivoli jusqu'au Castagnaro. Le prince Eugène avait mis à la disposition du

général Bonfanti, qui commandait à Brescia, un bataillon du 35e. léger et un du 6e. italien. Ces deux bataillons, réunis à la gendarmerie et à quelques détachemens tirés des dépôts les plus voisins, furent chargés de la défense des vallées du Brescian. Ces troupes devaient suffire, parce que les neiges, qui couvraient les montagnes, à une grande hauteur, ne permettaient pas à l'ennemi de tenter une expédition soutenue, à une grande distance de son armée. Le 16, la première colonne des troupes italiennes, venant de l'Espagne, arriva à Milan. Ces troupes étaient à peu près réduites aux cadres des bataillons. Ce qui était disponible fut de suite envoyé vers Plaisance, sous les ordres du général Severoli, pour couvrir cette place.

Pendant ce temps, l'armée autrichienne, puissamment renforcée par les troupes qu'avait amenées le général Mayer de Heldensfeld, et qui s'élevaient à plus de vingt mille hommes, avait étendu son front. Le général Sommariva établit une partie de son corps à Riva et Torbole; son avant-garde s'avança de ce côté jusqu'à la vallée de Toscolano, où s'établirent ses postes. Le général Stahremberg resta dans sa position entre Lendinara et Badia, attendant le moment de se joindre au général Nugent et aux Napolitains. Le général Nugent, qui, après l'affaire de Forli, avait fait bloquer Cesenatico, résolut d'emporter ce poste,

afin de ne rien laisser derrière lui, qui gênât son mouvement, sur Bologne et Modène. Le 5 janvier, le bourg de Cesenatico, dont la garnison était trop faible pour défendre les retranchemens, fut attaqué et emporté d'emblée. Le même jour, le capitaine Legay, qui commandait le fort, demanda à capituler, et se rendit, sous la condition de ne pas servir jusqu'à l'échange. Mais un mouvement d'insurrection s'étant manifesté parmi ses soldats, qui prirent parti dans le corps franc, à la solde de l'Autriche, il fut obligé de partir seul.

Le 18, le général Bonfanti fit attaquer le poste ennemi de Toscolano. Le colonel Duché, du 35ᵉ. léger, qui était à Salò avec un bataillon de son régiment, et quelques gendarmes à cheval, fut chargé de cette expédition. Le capitaine Tempier, avec quelques barques de la flottille du lac, devait soutenir l'attaque de Toscolano. L'ennemi avait, sur le ruisseau de ce village, et aux papeteries, environ six cents chasseurs-carabiniers, commandés par le major Sieberer. Ils furent repoussés, après un combat assez court, et forcés à se replier vers le haut de la vallée. Le colonel Duché revint le soir prendre poste à Salò. Dans la nuit du 18 au 19, le bateau armé italien, qui était en station à Torri, fut surpris par une compagnie de chasseurs tyroliens, qui s'était embarquée à Gargnano, sur le lac de Garda. Ce bateau

portait deux petits canons, et était monté par vingt-cinq hommes.

Le 11, le général Csivitch, qui commandait le blocus de Palma-Nova, fit faire d'Aquilée une reconnaissance sur le fort de Grado, qui n'avait encore été bloqué que de loin. Il fut, ce jour-là, bloqué de très-près par les lagunes. Le 17, le général Csivitch, ayant résolu de tenter sur ce fort une attaque de vive force, destina, à cet effet, le capitaine Benco, avec deux cents hommes du régiment de Saint-Georges. Ce détachement s'embarqua dans la nuit sur vingt-cinq petits bateaux, et arriva dans l'île de Grado par différens canaux. Mais, dans la même nuit, la garnison du fort, manquant de vivres, l'avait évacué, et s'était embarquée. L'ennemi, cependant, parvint à s'emparer de deux bateaux chargés de munitions qui étaient en retard. Le restant de la garnison, avec les bâtimens armés de cette station, arriva le 19 à Venise.

Dans cette place, la désertion, fomentée parmi les troupes italiennes, par les manifestes et les agens de l'ennemi, commençait à se faire sentir fortement. Les grands froids qu'il fit à cette époque, et l'insalubrité des postes qu'il fallait faire occuper dans les lagunes, occasionèrent de nombreuses maladies. Ces deux causes diminuèrent sensiblement la garnison active. Néanmoins, le général Serras ne cessa pas de chercher, par des

sorties, à inquiéter l'ennemi, à éloigner ses postes et à se procurer des vivres. L'ennemi, maître du fort de Cavallino et du canal Pordelio, avait établi des retranchemens en face du fort de Treporti. Le 6, une sortie de la place chassa l'ennemi de ces retranchemens, qui furent rasés, et le repoussa à Cavallino. Le 7, le général Dupeyroux fit faire une sortie à la garnison de la Cavanella-d'Adige; les avant-postes autrichiens furent repoussés sur Loreo, et le blocus un peu élargi de ce côté. Le 15, le général Dupeyroux résolut de tâcher de chasser l'ennemi de la tour de Bebbe. Ce poste inquiétait extrêmement la communication de Chioggia à la Cavanella, parce qu'il menaçait de très-près la redoute de Sainte-Anne. Cette dernière prise, la garnison de la Cavanella risquait d'être coupée et enlevée. Il sortit de Chioggia, pour cette opération, un détachement de trois cents hommes, avec quatre chaloupes canonnières. Mais l'ennemi était trop en forces et trop bien retranché à Bebbe; après une attaque infructueuse, la sortie fut repoussée, et forcée de se replier sur Brondolo. Le 27, le général Schilt fit une sortie du fort de Malghera, sur les retranchemens que les Autrichiens avaient élevés, à moitié chemin de Mestre. L'ennemi fut chassé jusqu'à cette dernière ville, et les retranchemens pris et détruits. Le même jour, la garnison de Chioggia fit une autre sortie, en avant de Cava-

nella, vers Rosolina et Loreo. Cette sortie trouva les postes ennemis assez éloignés, et ramena une cinquantaine de bœufs dans la place. Pendant le courant du mois, les croiseurs français et italiens ramenèrent à Venise plusieurs bateaux, chargés de grains et d'autres comestibles. Le 1er. février, la flottille italienne, qui avait été à Ancône, et que le général Barbou avait cru devoir renvoyer, pour ne pas la compromettre, rentra à Venise.

A cette époque fut consommée la défection du roi de Naples. Nous avons déjà vu, dès l'instant où ses troupes commencèrent à s'avancer vers la Haute-Italie, combien sa conduite avait été flottante et indécise; quel contraste se faisait remarquer entre ses paroles et ses actions. C'était un effet ce naturel de la situation où il se trouvait, négociant une trahison, dont il n'était pas même certain de recevoir le prix. D'un côté, il devait craindre, en s'engageant avec la coalition, que la victoire, en couronnant les efforts de Napoléon, ne le livrât à la juste vengeance de celui qu'il trahissait; de l'autre, les succès des coalisés lui faisaient craindre, qu'en temporisant trop longtemps, le moment n'arrivât où ils n'auraient plus besoin de lui. Les négociations étaient trop avancées pour les interrompre; il continua donc à négocier avec les coalisés, tandis que ses troupes, avançant en Italie, le mettaient en possession de la plus grande partie de ce pays. C'était, à ses

yeux, un moyen de se mettre à l'abri dans état de choses, les coalisés devant crai lorsque son armée serait arrivée sur le Pô, qu' ne mît le maréchal de Bellegarde dans la tion la plus critique, en se réunissant avec du vice-roi.

La négociation entamée à Vienne éprouvait effet des difficultés, non pas du côté de l'Autriche; cette puissance, dès après la bataille Leipzig, lui avait fait faire des ouvertures avantageuses, pour que le roi de Naples don ordre à son ambassadeur de rester à Vienne. Plus tard, le général Neuperg lui fut envoyé à Naples, et réussit à écarter tous les obstacles que pouvaient encore présenter, dans le cœur de Joachim, l'amour de la patrie, et le souvenir de ce qu'il devait à Napoléon. La Russie et la Prusse entraient dans les vues de l'Autriche; l'Angleterre seule hésitait à consentir aux conditions offertes à Joachim, et mettait en avant ses engagemens avec le roi de Sicile, Ferdinand : non pas qu'elle y tînt beaucoup, et qu'elle voulût hasarder de compromettre les succès et l'existence de la coalition, par la généreuse résolution de remettre le trône de Naples, à celui à qui elle l'avait promis. On sait assez que le cabinet de Londres n'est pas romanesque. Un allié n'est allié que tant qu'il est utile; tout se borne là. Mais il voulait faire acheter son consentement, et obtenir, pour prix, l'anéantissemen

de la marine napolitaine. Ces difficultés firent balancer Joachim. Pendant qu'il s'efforçait de les aplanir, il continuait à correspondre avec le prince Eugène.

Ce dernier, ne pouvant croire à la défection totale d'un beau-frère de Napoléon, qu'il voyait bien être mécontent, mais que, le jugeant d'après lui-même, il regardait comme incapable de se joindre à nos ennemis, lui écrivait lettres sur lettres, pour l'engager à hâter la marche de ses troupes. Non-seulement il cherchait à éteindre, dans l'âme de Joachim, toute trace de ressentiment contre son bienfaiteur, mais il cherchait, par tous les moyens possibles, à ranimer son patriotisme; et à lui inspirer les mêmes sentimens, qui guidaient la conduite du vice-roi d'Italie. Le roi de Naples chercha à justifier la lenteur des mouvemens de ses troupes, en prétextant qu'il attendait une décision de l'empereur Napoléon, afin de savoir à qui serait dévolu le commandement en chef. Le prince Eugène, toujours modeste et généreux, se hâta de répondre à cette défaite, en offrant de se mettre de lui-même sous les ordres de Joachim. Alors ce dernier fit la proposition, de partager le commandement entre eux. Cette proposition était de mauvaise foi, puisqu'il avait demandé à Napoléon d'être chargé seul de la défense de l'Italie; elle était illusoire, puisqu'elle laissait toutes choses sur le pied où elles se

trouvaient. Enfin, les intrigues et les offres des deux plénipotentiaires autrichiens, les représentations de ses ministres et de ses généraux napolitains, et les sollicitations de la reine même, qui s'était jointe à nos ennemis[1], l'emportèrent. Le traité d'alliance avec l'Autriche fut conclu, à Naples, le 11 janvier, et ratifié peu après par le roi, même avant d'être assuré que l'Angleterre y accéderait, malgré le sacrifice promis. Peu de jours avant ce traité, le général Millet, commandant de la garde royale, avait fait lire à l'ordre une espèce de manifeste, en forme d'ordre du jour[2]. Cette pièce, qui commençait par justifier la conduite passée du roi de Naples, et développer les griefs qu'il avait contre l'empereur Napoléon, finissait par annoncer l'intention où il était, d'entrer en négociation avec les puissances alliées. Il avait offert, y est-il dit, de se charger de la défense et de la conservation de l'Italie. En opposition au silence qui suivit son offre, les

[1] Ce fut l'ambition démesurée de la reine Caroline, épouse de Joachim, qui en fit une sœur dénaturée, et cette ambition la rongeait dès long-temps. En 1810, étant venue à Paris, elle eut l'imprudence de déclarer à un grand fonctionnaire, ancien aide-de-camp de Napoléon, qu'elle était lasse de voir son mari n'être qu'un préfet de son frère, et qu'ils sauraient régner d'une manière indépendante.

[2] Voyez Pièces justificatives, N°. XVI.

puissances alliées lui promettaient la paix et l'indépendance. Le bonheur de ses sujets et le soin de sa conservation, l'obligeaient donc à céder aux circonstances et à se séparer d'une patrie, qu'il espérait servir encore dans des temps plus heureux. Mais le traité n'était pas encore signé, et cette pièce parut intempestive. Elle fut supprimée, et les papiers officiels eurent ordre de la blâmer, comme contenant des suppositions, opposées aux intentions du gouvernement.

Le roi de Naples, après avoir signé le traité du 11 janvier, ne pouvait plus se dispenser d'en donner connaissance à son peuple; dont les chefs avaient tant désiré cette alliance. Le 17, il fit publier une courte proclamation [1], par laquelle il rendait compte de sa séparation de la France, et annonçait qu'il allait prendre possession, au nom des alliés, de l'Italie méridionale jusqu'au Pô. Les troupes napolitaines, qui paraissaient avoir suspendu leur marche, depuis l'arrivée du général Filangieri à Bologne, se remirent en mouvement, et les démonstrations hostiles commencèrent partout, quoique la guerre ne fût pas encore officiellement déclarée. Le prince Pignatelli se rendit, le 18, au quartier-général de Vicence, pour annoncer, au maréchal de Bellegarde, l'accession de son souverain à la coalition contre la France. La convention men-

[1] Voy. pièces justific., N°. XVII.

tionnée dans l'article 8 du traité, ne fut cependant conclue que le 7 février, et lorsque les troupes napolitaines occupaient déjà des villes, non comprises dans cette convention.

Dans les premiers jours de janvier, la division d'Ambrogio quitta Ancône, pour se rendre à Rimini et à Bologne. Elle fut remplacée à Ancône, par la brigade de réserve du maréchal-de-camp Macdonald. Le 18, le lieutenant-général Carascosa arriva à Bologne, avec sa seconde brigade. Le 20, elle fut suivie par la division de la garde, forte de sept mille hommes. Le 22, les troupes de la division d'Ambrogio occupèrent Ferrare, et entrèrent en liaison avec la brigade autrichiennes de Stahremberg. La division Carascosa continua son mouvement, vers Modène et Reggio, qu'elle occupa le 30. Dès le lendemain, le général Carascosa adressa aux Italiens une proclamation, par laquelle il les appelait à la liberté, sous les drapeaux de son souverain. Le 1er. février, ce général, qui crut sans doute être allé trop loin, dans sa première proclamation, en fit une seconde, par laquelle il annonçait, simplement que le roi de Naples allait prendre possession du pays, à la rive droite du Pô, et promettait aux habitans sûreté et protection. Ces deux actes, la prise de possession de l'arsenal et la destruction des armoiries du royaume d'Italie, ayant paru au général Fontane, qui était encore à Modène

équivaloir à une déclaration de guerre, ce général quitta son poste et se rendit auprès du prince vice-roi. A peine les trois divisions napolitaines furent-elles réunies entre Modène, Ferrare et Cento, que le général Nugent se joignit à elles et entra à Bologne, le 28 janvier. Il fut bientôt suivi par le reste de la division d'Ambrogio, et le 1er. février, le roi de Naples établit son quartier-général dans cette ville.

Pendant ce temps, le roi de Naples songeait à se rendre maître d'Ancône. Le 16, le général Macdonald écrivit au général Barbou, commandant de la 5e. division militaire, du royaume d'Italie, qu'il était absolument nécessaire aux intérêts du roi de Naples, que ses troupes occupassent la citadelle d'Ancône. Il l'invita, en conséquence, au nom de son souverain, à lui en faire la remise. Le général Barbou répondit à cette sommation, ainsi qu'il convenait à un homme d'honneur, et se renferma avec sa petite garnison dans la citadelle. Il avait, peu de jours auparavant, prévoyant ce qui allait arriver, pris, avec tout l'ordre et la célérité possibles, les mesures nécessaires pour la défense de cette forteresse. Le 14, le général Macdonald fit saisir les caisses publiques, et fit connaître aux habitans, par une proclamation, la prise de possession de leur ville.

A peu près en même temps, les Napolitains

prirent également possession des états romains. Dès le 15 janvier, les dernières troupes de la division Pignatelli avaient dépassé Rome, se dirigeant vers la Toscane. Le 19, le lieutenant-général de la Vauguyon publia un ordre du jour et une proclamation, par laquelle il annonçait aux habitans qu'il prenait possession, au nom du roi de Naples, des départemens de Rome et du Thrasymène. Les postes français, dans Rome, furent relevés par des soldats napolitains. Les troupes françaises qui étaient à la gauche du Tibre et dans le département du Thrasymène, furent dirigées sur la Toscane. Le général Miollis, ayant réuni les troupes qu'il avait à Rome, se retira dans le château Saint-Ange, qui fut bloqué le lendemain. La garnison de cette forteresse était d'environ dix-huit cents hommes, dont mille seulement en état de combattre. Elle était mal approvisionnée; le général Miollis, s'étant laissé tromper par les protestations des Napolitains, n'avait pris aucunes précautions pour la subsistance de la garnison. L'approvisionnement de siége se réduisait à quinze bœufs et à une médiocre quantité de blé, en grains. Il fallut donc, dès le premier jour, faire construire des moulins à bras, et faire distribuer de la viande de cheval, afin d'épargner les bœufs pour les malades. A la nouvelle des hostilités, commises par M. de la Vauguyon, le général la Salcette se renferma dans

Civita-Vecchia. La garnison de cette place était de quatorze cents hommes, dont près de onze cents combattans. Comme le blocus n'en fut commencé, par les Napolitains, que le 27, on put s'occuper de réunir des vivres dans les environs. Le général la Salcette en eut bientôt en abondance, tant pour la garnison, que pour huit cents forçats, qui étaient au bague, et qui lui furent d'un grand secours, pour les travaux de la place.

Le général Minutolo, qui avait été détaché vers la Toscane, arriva à Florence, le 31 janvier, et prit également possession du pays, au nom du roi de Naples. Le lendemain, la princesse Elisa, le prince Félix, et toutes les autorités civiles et administratives partirent de Florence, pour se rendre à Lucques. Les troupes qui se trouvaient dans la première de ces villes, se retirèrent à Livourne, après avoir laissé une petite garnison; dans le château d'en bas et dans celui de Belvédère. A cette même époque, le roi de Naples venait de conclure, avec l'Angleterre, un armistice qui fut signé le 26 janvier. Il avait acheté cette trêve fallacieuse, au prix du sacrifice de sa flotte et des trois îles qui ferment le golfe de Naples. L'ambition ou plutôt l'égoïsme malentendu, qui le portait à s'unir à la coalition, l'avait aveuglé sur tous ses intérêts. Il ne pouvait pas ignorer qu'en se joignant à l'armée d'Italie,

il pouvait aider à une diversion formidable, et presqu'infaillible, sur le centre de la monarchie autrichienne. Il ne pouvait donc pas douter que les puissances coalisées n'eussent besoin de son appui pour paralyser les efforts du prince Eugène. Il avait traité avec l'Autriche, sans songer à la garantie des autres alliés, et oubliant surtout, que celle de l'Angleterre lui était préalablement nécessaire, pour sauver d'une invasion ses états qu'il allait dégarnir de troupes. Pendant que, d'un côté, il se donne sans réflexion, de l'autre, il se trouve dans la nécessité d'acheter une trêve qu'il aurait dû exiger d'avance. Voulant se mettre dans les rangs des alliés et se faire compter parmi les membres de la coalition, il aurait dû prendre plus de précautions et exiger plus de garanties. Ou plutôt, il aurait dû, avant tout, se pénétrer de l'idée, qu'il n'y en avait point qui pût le sauver ; alors il serait tombé avec honneur à côté du tronc donc il dépendait.

Tous ces mouvemens hostiles des Napolitains ne pouvaient plus laisser aucun doute sur la défection de leur souverain, quand même on n'aurait pas eu connaissance du traité, qu'il avait conclu avec les alliés. Il ne manquait plus, pour être dans un état décidé de guerre, que la formalité d'une déclaration authentique. C'était ce que le roi de Naples paraissait vouloir retarder, autant qu'il lui serait possible. Il semblait que

son intention fût, en prolongeant la situation douteuse où il se trouvait, de gagner du temps et d'attendre le moment favorable pour se porter sur les derrières de l'armée française et tenter un coup décisif. C'était ce que le prince vice-roi voulait surtout éviter, autant que le lui permettaient les ordres de l'empereur Napoléon, qui n'avaient pas encore changé au sujet du roi de Naples. La position de ce dernier était déjà assez dangereuse pour l'armée d'Italie, qui ne pouvait plus tenir la ligne de l'Adige, ayant derrière son flanc droit une armée, ennemie par le fait, et qui bientôt allait l'être de droit. En effet, non-seulement plus de trente mille Napolitains se trouvaient entre Reggio et Bologne, à la hauteur de Mantoue, mais la brigade de Stahremberg et le corps du général Nugent s'étaient déjà réunis à cette armée. Rien donc n'empêchait les Autrichiens de faire avancer leurs troupes vers Parme et Plaisance.

Pour remédier à cet inconvénient et avoir au moins un corps de front, devant l'avant-garde ennemie, lorsqu'elle se présenterait, le prince ordonna au général Gratien, qui organisait à Alexandrie la première division de l'armée de réserve d'Italie, d'en partir avec les troupes qu'il avait, pour se rendre à Plaisance. Cette division, qui y arriva le 28 janvier, bien loin d'être complète, ne comptait pas plus de quatre mille com-

battans. Le général Severoli avec trois bataillons italiens, des troupes qui revenaient de l'Espagne, prit position sur les bords de l'Enza.

A cette même époque, le prince Eugène apprit que les Anglais préparaient, en Sicile, une expédition dirigée contre Livourne et Gènes. Étant obligé de songer à la défense de cette dernière place, il fut, en conséquence, forcé de se priver de la deuxième division de l'armée de réserve. Le fonds des troupes, qui devaient composer cette division, se trouvant déjà à Gênes, le prince l'y laissa. Le général Fresia reçut l'ordre de prendre le commandement de la 28e. division militaire, en remplacement du général Montchoisy. A son arrivée à Gènes, le général Fresia vit bientôt qu'il n'avait pas assez de troupes, pour défendre toute l'étendue des côtes du golfe. Il n'avait pas même dans la place les approvisionnemens nécessaires, pour soutenir un long siége. Il réclama au prince Camille Borghèse, gouverneur général de la France transalpine, les troupes et les fonds nécessaires; mais il faut croire que les circonstances ne permirent pas d'avoir égard à ses réclamations. Le général Fresia ne trouva, dans tout son commandement, que quatre mille cinq cents combattans, qui étaient répartis à la Spezia, Bardi, Borgo-di-Taro, Pontremoli, Gènes, Gavi, Savone et les autres places de la côte. Le manque de fonds

avait arrêté les travaux des forts de Gènes, et de ceux établis pour la défense du golfe de la Spezia. Ces différens forts ne se trouvaient pas à l'abri d'un coup de main, ensorte que le général Fresia crut nécessaire de faire enlever la plus grande partie du matériel qui s'y trouvait. Il y en avait surtout une quantité considérable au fort Sainte-Marie, près de Porto-Venere. Quarante-quatre pièces d'artillerie en bronze furent transportées à Gènes. Un peu d'argent, que le prince Camille fit enfin fournir, fut employé à de faibles réparations aux forts de la Spezia, et à ceux du Diamant et de l'Éperon à Gènes. Mais parmi les premiers il n'y avait que celui de Sainte-Marie, qui fût susceptible d'un peu de défense. La conservation de la position de la Spezia, du côté de l'Italie, est subordonnée à la défense de Borgo-di-Taro et de Pontremoli. Ces deux derniers postes étaient menacés, par la position actuelle de l'armée napolitaine, et il n'y avait pas assez de troupes disponibles de ce côté, pour les garnir, en même temps qu'on défendrait le passage de la Magra vers Sarzana. Le général de brigade Rouyer Saint-Victor, qui commandait les troupes de la rivière du levant de Gènes, reçut, en conséquence, l'ordre de se borner à défendre la Magra. Il rassembla donc ses troupes en avant de la Spezia, vers Sarzana.

Les événemens de Rome, le blocus de la cita-

delle d'Ancône, et, en un mot, l'ensemble de la conduite du roi de Naples, ne permettaient plus, ainsi que nous l'avons vu, à l'armée d'Italie de garder la ligne de l'Adige. Le but de l'ennemi, à la droite du Pô, paraissait être Plaisance et Crémone, et l'armée se trouvait trop éloignée de ces deux points, pour pouvoir, sans se compromettre, porter des secours aux troupes qui y étaient. Le prince vice-roi sentait la nécessité de se rapprocher, du point de réunion des deux lignes d'opérations, de la droite et de la gauche du Pô, et de prendre une position plus resserrée et mieux appuyée. Il n'y avait que celle du Mincio qui pût convenir à l'armée d'Italie. Son aile droite n'y étant qu'à deux journées de Modène, de Reggio, de Parme ou de Crémone, un mouvement rapide, sur un de ces points, pouvait à chaque instant renverser les projets du roi de Naples. L'appui des places de Mantoue et de Peschiera permettait de faire momentanément de forts détachemens, à la rive droite du Pô; puisque la moitié de l'armée pouvait suffire, pendant quelques jours, pour défendre le cours du Mincio, entre ces deux forteresses, dont la distance n'est que de six à sept lieues. Le centre de l'armée ennemie était contenu par Mantoue, ce qui réduisait ses mouvemens à des diversions d'ailes, et par conséquent en affaiblissait l'effet. Tandis que la ligne d'opérations de l'ennemi, s'étendant le

long d'un arc, qui passait par Reggio, Modène, Ostiglia et Vérone, occupait un développement de six grandes marches d'armée, les contre-mouvemens de l'armée d'Italie n'avaient pas besoin de s'étendre au delà de quinze lieues.

Ces différentes circonstances durent déterminer le prince Eugène à un nouveau mouvement rétrograde, commandé par sa position militaire actuelle, que des circonstances politiques extraordinaires avaient encore une fois rendue désavantageuse. La situation du Prince n'était point dangereuse, ainsi qu'ont voulu l'insinuer les bulletins du temps, mais il est impossible d'en dissimuler le désagrément. Sans avoir éprouvé de revers, sans coup férir même, il se voyait forcé d'abandonner une position, où pendant longtemps encore il aurait pu tenir l'armée autrichienne en échec. Le maréchal de Bellegarde pouvait, à la vérité, réunir au moins soixante mille hommes [1], pour forcer le passage de l'Adige. Le prince vice-roi, en garnissant les places de Mantoue, Legnago, Vérone et Peschiera, ce

[1] Les rapports du mois de décembre, publiés dans les feuilles officielles de Vienne, portent, à cette époque, la force de l'armée autrichienne d'Italie, à soixante et dix mille hommes; elle fut renforcée par soixante bataillons, dont la moitié environ vint, avec le général Mayer de Heldensfeld. Ce renfort ne peut pas être évalué à moins

qui était le préliminaire indispensable d'une bataille générale, pouvait à peine lui opposer trente mille combattans. Mais, Vérone ayant été mis en état de défense, et les marais, qui sont au-dessous de Legnago, n'y permettant pas de développement d'armée, ce n'était pas vers Ronco ou Roverchiaro, que le maréchal de Bellegarde pouvait exécuter son passage. Il était impossible qu'il cherchât à le tenter au-dessus de Vérone: Rivoli était occupé et défendu par une tête de pont, qui aurait coûté bien du sang. Le coude de l'Adige, entre Pescantina et Volargne, n'offrait aucune chance avantageuse, pour un passage de vive force. Outre que le relief de la rive droite en rend la défense facile, l'armée d'Italie, étant maîtresse des passages de Rivoli et de Vérone, le prince Eugène pouvait, au milieu de l'opération, choisir laquelle des deux moitiés de l'armée autrichienne il lui plairait d'attaquer. C'était donc vers Ronco, que le prince s'était disposé à recevoir l'ennemi; et l'événement a prouvé, quelques jours plus tard, qu'il pouvait se flatter de contraindre le maréchal de Bellegarde à renoncer à son projet.

de quarante mille hommes. Cela fait un total de cent dix mille hommes. Il n'y en avait pas plus de trente mille employés aux siéges de Venise et Palma-Nova, et avec le général Nugent. On n'a donc pas exagéré les forces du maréchal Bellegarde.

Ce dernier paraissait lui-même convaincu des difficultés, qui s'opposaient à un mouvement de front. Quoique, dès son arrivée à l'armée, il ait annoncé le dessein de prendre sans délai l'offensive; qu'il ait, dans cette intention, concentré ses troupes, et tout préparé pour le passage de l'Adige, ces démonstrations n'avaient eu aucune suite. Le mois de janvier s'était écoulé dans l'inaction, de la part de l'armée autrichienne. La suite a fait voir que le maréchal de Bellegarde attendait, pour agir, que la coopération du roi de Naples ait forcé l'armée d'Italie à une diversion, ou à la retraite. Il espérait que le prince vice-roi, qu'il croyait déjà fort embarrassé de se trouver en présence d'une armée plus que double de la sienne, se hâterait de repasser le Mincio, l'Oglio, l'Adda et le Pô, effrayé de l'apparition d'une nouvelle armée de quarante mille hommes, presque sur ses derrières.

Dans les derniers jours du mois de janvier, le prince Eugène se prépara à replier son armée sur la ligne du Mincio. Le 1er. février, les troupes qui étaient sur le Castagnaro, quittèrent leur position, et se rapprochèrent de Legnago, où elles se réunirent au reste de la division Marcognet. Le même jour, le prince annonça à l'armée, par une proclamation, l'état de guerre où l'on allait se trouver avec le roi de Naples [1]. Une proclamation

[1] Voyez Pièces justificatives, N°. XVIII.

semblable fut adressée aux peuples du royaume d'Italie, auxquels le prince ne cacha pas les nouveaux dangers, que cette défection pouvait causer [1]. Il n'avait pas été possible, dans ces deux actes publics, de passer sous silence ce que la conduite du roi de Naples pouvait avoir d'odieux. Tout ce que la modération la plus étendue pouvait exiger, était de plaindre une infidélité, dont le principe était, et devait être hors du caractère d'un prince, dont l'honneur semblait garanti par son brillant courage. C'est cette modération même qui a dicté les proclamations que nous venons de citer. Lorsque le temps aura dévoilé la vérité, l'histoire, juste et inexorable dans ses jugemens, retracera sans doute, à la postérité, les causes qui ont armé contre sa patrie un guerrier illustre, aussi estimé par ses vertus que par sa valeur.

Le 3, le mouvement rétrograde de l'armée d'Italie commença. Les divisions Quesnel et Rouyer restèrent en rideau sur le bord de l'Adige. Les divisions Fressinet et Marcognet, et la garde royale, se portèrent sur le Mincio; la première, par Valeggio; la seconde, avec la garde, par Mantoue. La division Palombini vint à Castel-Novo, laissant, pendant la journée, la ligne de ses postes à Rivoli et à la Corona. Le même jour, le prince vice-roi voulut prendre congé des habitans de Vérone. Il leur adressa une proclamation, qui

[1] Voyez Pièces justificatives, N°. XIX.

contenait, en peu de mots, l'expression de ses sentimens [1]. Si cette proclamation est honorable pour les Véronais, dont elle fait connaître la loyauté et le patriotisme, elle honore également le prince, qui a su apprécier combien la fidélité et le dévouement de ces habitans avaient de mérite, dans des momens aussi critiques, et au milieu des dangers qui les menaçaient de si près. Sachant que le maréchal de Bellegarde avait réuni toute son armée, entre Vicence et l'Alpon, le prince craignit, avec juste raison, que l'ennemi, voulant s'attribuer les honneurs d'une victoire, ne suivît son arrière-garde de très-près. Cette circonstance aurait pû amener un combat dans les murs de Vérone, ou, au moins, l'occupation violente de cette ville. Voulant donc éviter aux habitans les dommages que pouvait causer une soldatesque, qui, croyant vaincre, aurait voulu jouir des fruits de la victoire, le prince pensa devoir prévenir le maréchal de Bellegarde. Il lui fit donc dire, sans détour, que les nouvelles circonstances politiques seules obligeaient l'armée d'Italie à quitter l'Adige, où elle avait été jusqu'alors prête à recevoir une bataille. L'aide-de-camp du prince, chargé de ce message [2], dut y ajouter que l'armée d'Italie allait prendre position sur le Mincio,

[1] Voyez Pièces justificatives, N°. XX.

[2] Le colonel Bataille.

déterminée à s'y défendre, et à livrer, s'il le fallait, plus d'une bataille avant de quitter ce poste. Il fut en conséquence convenu, que l'évacuation de Vérone se ferait paisiblement, et que l'armée autrichienne n'y entrerait qu'après le départ de notre arrière-garde.

Le 4, les divisions Quesnel, Rouyer et Palombini, repassèrent également le Mincio. Le général Bonnemain, qui était depuis le 17 janvier à Zevio, s'était rendu le 3 février, avec sa brigade, à Vérone. Il fut chargé de l'évacuation de cette ville, et du commandement de l'arrière-garde, pour laquelle on ajouta, à ses deux régimens de cavalerie, deux bataillons d'infanterie de la division Quesnel. Le 4, au soir, ce général prit position à Villa-Franca, ayant sa réserve à Mozzacane. Il était resté, au Château-Vieux de Vérone, une petite garnison de cent trente hommes, la plupart invalides.

Le même jour, dès le grand matin, le maréchal de Bellegarde avait mis toute son armée en mouvement vers Vérone. Le général Radivojevitch traversa cette ville à neuf heures, et prit position vers Dossobono. Son avant-garde, forte de six bataillons et six escadrons, sous les ordres du général Stephanini, poussa jusqu'à Villa-Franca, où elle attaqua, vers quatre heures après-midi, le général Bonnemain. La canonnade dura pendant près de deux heures; mais, vers la nuit, une der-

nière charge renversa l'avant-garde ennemie, qui fut repoussée sur son corps d'armée.

Dès que le maréchal de Bellegarde avait reçu, de la part du prince Eugène, la notification du mouvement qu'allait faire l'armée d'Italie, il avait adressé, de son quartier général de Soave, un ordre du jour à son armée. Le lendemain, sous la date de Vérone, il adressa une proclamation aux peuples de l'Italie. Cette dernière pièce ne dut laisser aucun doute, sur le sort qui était réservé à ce pays. Quoiqu'il n'y soit pas fait une mention expresse du royaume d'Italie, l'énonciation formelle du dessein des alliés, de rétablir l'ancien ordre de choses, indiquait assez qu'il devait cesser d'exister. Quant à l'ordre du jour, le lecteur, après avoir suivi le cours des opérations militaires que nous avons décrites jusqu'à présent, ne sera pas peu étonné des termes dans lesquels il est conçu. Le général Hiller, qui avait conduit la campagne précédente, et sans doute la plus difficile, en capitaine expérimenté et en stratégicien habile, n'aurait pas dit que des victoires l'avaient conduit aux bords de l'Adige. Malgré l'espérance, un peu trop certaine peut-être, qu'il avait laissé entrevoir, de réduire l'armée d'Italie à la dernière extrémité, ce général n'avait pas craint de nuire à son mérite réel, en avouant qu'il n'avait pas cru pouvoir forcer de front l'armée d'Italie à quitter l'Isonzo. Il n'avait attribué le

mouvement rétrograde du prince, qu'à la marche latérale dont le traité de Ried lui avait offert la possibilité. Le restant de l'ordre du jour, et les rapports du maréchal de Bellegarde, témoignent la croyance où il était que l'armée d'Italie allait passer le Pô, et l'espérance de la resserrer entre l'armée napolitaine et la sienne. Cette erreur lui fit perdre la bataille du Mincio, et la suite de cette campagne fera voir combien les résultats ont été éloignés de ses espérances.

Le 5, le général Radivojevitch occupa Villa-Franca, et poussa son avant-garde à Valeggio, Pozzolo et Salionze. Le 4, le général Sommariva passa l'Adige à Dolce; le 5, il occupait Rivoli. Son avant-garde, commandée par le général Fenner, devenu feld-maréchal-lieutenant, était à Pastrengo, occupant Castel-Novo, Lacize, Colà et Sandrà. Le général Wlasitch s'avança, le 6, devant Peschiera, dont il devait faire le blocus. Le 5, le général Mayer de Heldensfeld, avec les brigades Winzian et Vatelet, s'avança vers Mantoue, par les routes de Roverbella, de Castiglione-di-Mantova et de Due-Castelli. Il devait commander le blocus de Mantoue. La brigade Eckhardt, qui était devant Legnago, reçut l'ordre de prendre la route d'Ostiglia, et de se joindre au corps du blocus de Mantoue, dont elle devait prendre la gauche. L'armée napolitaine était encore, à cette époque, entre Bologne et Reggio.

Cette dernière ville était occupée par deux régigimens d'infanterie et un de cavalerie.

L'armée d'Italie était venue le 5, occuper les positions suivantes : la 1re. lieutenance tenait la droite de la ligne et la partie inférieure du Mincio ; la 2e. lieutenance tenait la gauche.

La division Rouyer était à Mantoue, ayant deux bataillons à Borgoforte ; la division Marcognet était à Marcaria et Pozzolo et dans les environs ; la division Zucchi était à Mantoue, ayant deux bataillons à Borgoforte et Governolo.

La division Quesnel était à Goito et dans les environs ; la division Fressinet était à Borghetto, Volta et vis-à-vis Pozzolo ; la division Palombini à Peschiera et Monzambano.

La cavalerie avait la brigade Perreymond à Mantoue ; la brigade Bonnemain derrière Goito ; la brigade Rambourg, à Rivalta, Sarginesco et Castelluchio.

Le 6, le maréchal de Bellegarde eut, à Bologne, une conférence avec le roi de Naples, afin de régler, conformément à l'art. 7 du traité d'alliance, les opérations futures des deux armées. Le même jour, le quartier général de l'armée autrichienne fut transporté à Villa-Franca. Le lendemain, toutes les troupes du centre de cette armée étaient en position devant Villa-Franca. Plusieurs divisions occupaient Valeggio et Pozzolo.

Le corps du général Sommariva s'avança vers

Castel-Novo et sur les hauteurs de Salionze. Le maréchal de Bellegarde, à son retour de Bologne, fit toutes les dispositions pour attaquer sans retard l'armée d'Italie : il était dans la persuasion intime que le prince vice-roi se retirait en hâte sur Crémone, et n'avait laissé au Mincio que deux divisions pour couvrir sa retraite.

Cependant le prince Eugène, ayant appris que l'armée ennemie était, en grande partie, rassemblée dans les environs de Villa-Franca, et que son avant-garde garnissait les hauteurs de Valeggio, résolut d'aller au-devant d'elle et de la combattre. Il ne pouvait plus ignorer, à cette époque, la défection du roi de Naples, et il était indubitable que la déclaration de guerre imminente de ce souverain, allait être suivie du mouvement de son armée vers Plaisance. La tête n'en était plus qu'à quatre marches d'armée, et les faibles corps, des généraux Gratien et Severoli, ne pouvaient pas arrêter long-temps des forces aussi supérieures. Le prince avait bien pris la précaution de faire mettre la ville et la citadelle de Plaisance en état de défense, et avait envoyé sur les lieux le général de division Danthouard, son aide-de-camp. Mais cette mesure, suffisante pour couvrir, d'un coup de main, cette place et le pont du Pô, ne l'était pas pour garantir les derrières de l'armée d'Italie. Le prince vice-roi allait se trouver bientôt dans l'obligation de détacher

une partie de son armée, pour arrêter la marche des troupes napolitaines. C'était le moment que le maréchal de Bellegarde pouvait choisir, pour tenter le passage du Mincio. Il n'était pas possible de supposer que ce général pût croire l'armée d'Italie en pleine retraite, et à quelques marches de lui, lorsqu'il lui était aussi facile de vérifier qu'elle était toute en présence. La seule conclusion qu'on pût tirer de la position concentrée de l'ennemi, entre Villa-Franca et Valeggio, était donc que l'armée napolitaine allait commencer son mouvement, et que le maréchal de Bellegarde s'était mis en mesure de profiter du premier que ferait l'armée d'Italie.

Toutes ces considérations fixèrent la décision que le prince Eugène avait prise, de hasarder l'événement d'une bataille. Les chances en étaient toutes en sa faveur. Non-seulement, s'il la gagnait, le résultat de la victoire devait être de paralyser pour quelque temps les mouvemens de l'ennemi. Mais, même dans le cas où il aurait perdu une bataille à Villa-Franca, les conséquences de ce revers ne lui auraient pas moins été avantageuses. La victoire ne pouvait pas être décisive pour l'ennemi, puisque l'armée d'Italie, maîtresse des têtes de pont de Goito et de Monzambano, et des places de Mantoue et de Peschiera, avait sa retraite assurée. Le lendemain il aurait toujours fallu que l'ennemi livrât une seconde bataille,

pour passer le Mincio. Cette opération était impossible à une armée déjà affaiblie par la victoire même. Ainsi, vainqueur ou vaincu, le prince était certain de paralyser le plan d'opérations du maréchal de Bellegarde, et de gagner le temps nécessaire pour agir contre l'armée napolitaine. En conséquence, le 7, toutes les dispositions furent faites, pour que l'armée d'Italie fût en mesure de passer le Mincio le lendemain. La division Marcognet revint de Marcaria à Castelluchio, près de Mantoue.

Le 8, au matin, l'armée se mit en mouvement en trois colonnes. Celle de droite, composée des divisions Rouyer et Marcognet, de la garde royale, et de la brigade de cavalerie du général Perreymond, sous les ordres du général Grenier, par la grande route de Vérone, passant par San-Brizio, et se dirigeant sur Roverbella. La colonne du centre, où se trouvait le prince Eugène en personne, composée de la division Quesnel, passa le Mincio au pont de Goito, se dirigeant par Villa-Bona et Marengo, sur Roverbella. L'avant-garde, qui marchait avec la colonne du centre, et qui était commandée par le général Bonnemain, était composée du 31e. régiment de chasseurs à cheval, et de deux bataillons du 1er. et du 14e. léger (30e. demi-brigade provisoire), avec quatre bouches à feu. La colonne de gauche, composée de la division Fressinet, sous les ordres

du général Verdier, et du 4ᵉ. régiment de chasseurs à cheval italien, se réunit sur les hauteurs de Monzambano. Elle devait passer le Mincio au pont de ce village, et se diriger sur Villa-Franca, par les hauteurs de Valleggio. Le point de réunion de la colonne de droite et de celle du centre, était fixé au coude de la route, entre Marengo et Roverbella, celui de la colonne de gauche, avec les deux autres, l'avait été à Villa-Franca. C'était là où le prince vice-roi avait compté trouver le corps de l'armée ennemie, et lui livrer bataille.

Afin de n'avoir à faire qu'au centre de l'armée autrichienne, le prince prit des mesures pour tenir les deux ailes en échec. La division Zucchi, qui faisait le fond de la garnison de Mantoue, sortit de cette place, avec la brigade de cavalerie du général Rambourg, par les trois routes qui conduisent à Legnago, Isola-della-Scala et Castiglione-di-Mantova. Le général Zucchi devait chercher à pénétrer jusque sur le Tartaro, vers Calcinaro et Isola-della-Scala, afin d'occuper toutes les trois brigades de la division autrichienne de Mayer. La division Palombini devait sortir de Peschiera, occuper les hauteurs de Cavalcaselle et Salionze, et pousser en avant, si elle le pouvait, dans la direction de Castel-Novo, San-Giorgio et Olioso. Dans le cas où la division ennemie, qui bloquait Peschiera, aurait été rappelée

vers le centre de son armée, le général Palombini devait se diriger vers Villa-Franca.

Le même jour, le maréchal de Bellegarde, persuadé, ainsi que nous l'avons vu, que le prince Eugène avait abandonné le Mincio, avait décidé de passer cette rivière, et avait mis son armée en mouvement. La division Radivojevitch, forte d'environ dix-huit mille hommes, passa le Mincio à Borghetto. La division Fressinet, n'étant plus sur ce point, les éclaireurs ennemis passèrent sans obstacle, et firent réparer le pont. La division Merville fut dirigée sur Pozzolo, avec l'équipage de ponts qui la suivait. Un pont fut jeté au moulin de ce village, et la brigade Vecsey passa le Mincio. Elle fut ensuite prendre position sur les hauteurs de Volta, et poussa des partis de cavalerie vers Cereto et Cerlongo. Les équipages de la brigade de cavalerie de Bonnemain, qui se trouvaient dans ces villages, furent en partie pillés ; le reste s'enfuit en hâte à Goito, où se trouvait le matériel du quartier général de l'armée. Le général Merville resta en réserve près de Pozzolo, avec la brigade de grenadiers de Stutterheim, et les régimens de dragons de Savoie et de Hohenlohe, sous les ordres du général Wreden, pour se porter où le besoin l'appellerait. Le général Mayer de Heldensfeld resta au blocus de Mantoue. Il avait établi son quartier-général à Roverbella, et occupait, avec les deux brigades Watelet et Win-

zian, Marmirolo, Marengo, Villabona, Castiglione-di-Mantova, et tous les villages jusqu'à Due-Castelli. Le général Wlasitch, chargé du blocus de Peschiera, occupait les hauteurs de Paradiso et Cavalcaselle. Le général Sommariva, destiné à passer le Mincio avec le restant de l'armée, s'était rapproché de cette rivière; il avait placé la brigade Stanisavlevitch à Olioso, et la brigade Fenner à Salionze. Le maréchal de Bellegarde, avec le restant des troupes, qu'il avait réunies à Villa-Franca, s'était avancé vers Valeggio, et y avait pris position. La division Radivojevitch avait passé le Mincio à Borghetto, et s'était formée dans le coude de la rivière.

Pendant que ceci se passait, l'armée d'Italie continuait son mouvement. L'avant-garde de la colonne du centre, rencontra les premiers postes de la division Mayer, à peu de distance de Goito; ils furent presque tous enlevés. Après avoir passé les ponts des quatre ou cinq canaux, qui sont devant et derrière Villabona, le 31e. régiment de chasseurs s'étendit dans la plaine, entre Marengo et Masimbona. Un peloton de tirailleurs de ce régiment, fit cent cinquante prisonniers à ce dernier village, et le chef d'escadron d'Espinchal, avec cent chevaux, fit mettre bas les armes à trois cents Autrichiens, entre Marengo et Roverbella. La colonne du centre avait jeté des éclaireurs à sa droite, vers la route de Mar-

mirolo. Celle de droite avait dirigé des détachemens vers Soave et vers Marmirolo, et elle avait des éclaireurs sur sa droite et sur sa gauche. La colonne de gauche, de la division Zucchi, conduite par ce général même, était également éclairée des deux côtés. De cette manière, les postes ennemis qui étaient à Soave, Marmirolo, San-Brizio, Santa-Lucia, et dans les villages en dedans du canal de Castiglione-di-Mantova, jusqu'à la route de Legnago, furent coupés et enlevés.

Lorsque la division Quesnel eût dépassé Marengo, elle commença à étendre son front en plusieurs colonnes pour se préparer au déployement. En même temps, les divisions Rouyer, Marcognet, la garde et la brigade Perreymond, arrivèrent à la hauteur de Rota. Le prince Eugène, supposant toujours l'armée ennemie en position devant Villa-Franca, s'attendait à trouver une forte avant-garde à Roverbella. L'attaque de ce point ayant été destinée à la colonne de droite, la division Quesnel, après Marengo, se dirigea plus à gauche vers Belvedere et Querni. Cette division devant occuper le centre de l'ordre de bataille, c'était par Querni qu'elle devait s'appuyer sur la division Fressinet. Celle-ci, après avoir dépassé Valeggio, devait prendre le chemin de Rosigaferro. L'avant-garde du général Bonnemain marchait sur la gauche, et en avant de la divi-ion Quesnel Pendant ce

temps, le général Zucchi s'approchait de Castiglione-di-Mantova et de Canèdole, où il y avait la brigade autrichienne de Wintzian. Le général Mayer, au bruit de l'attaque de tous ses avant-postes, avait pris position en arrière de Roverbella, avec le restant de sa brigade de droite.

Dans ce moment, le prince vice-roi, qui se trouvait, de sa personne, sur la hauteur qui domine le village de Masimbona, vit l'ennemi à Volta et dans la plaine qui s'étend vers Goito. En même temps il entendit le bruit du canon, et vit la fumée d'un combat violent vers Monzambano. Il n'y avait pas à douter que l'ennemi n'eût passé le Mincio, avec une partie de son armée, et que le reste ne fût prêt à suivre le même mouvement. Il n'y avait, dans cette circonstance, que deux partis à prendre. L'un était celui de continuer son mouvement et de livrer bataille à la moitié de l'armée autrichienne, qui était encore à la gauche du Mincio; l'autre était de retourner sur ses pas, par le pont de Goito, et de venir se présenter de front à l'ennemi, en face des passages de Borghetto et de Pozzolo. Ce dernier parti, que le prince aurait peut-être pu prendre, s'il avait connu plus tôt le mouvement de l'ennemi, était impraticable dans le moment présent [1]. Le tour qu'il fallait faire, en repassant

[1] J'ai dit, peut-être; car, même dans le cas où le prince Eugène aurait été décidé à se borner à la défense du

par Goito et Volta, était d'environ cinq lieues: il fallait donc environ six heures, pour que les divisions qui étaient réunies vers Marengo, pussent se trouver en face de l'ennemi à Borghetto

Mincio, il ne lui était point du tout avantageux de se présenter, pour cela, de front devant l'ennemi. Cent exemples ont prouvé qu'il est impossible, dans cette position, de défendre le passage d'une rivière contre un ennemi supérieur. Le prince Eugène, en s'appuyant aux places de Mantoue et Peschiera, et en conservant les têtes de pont de Goito et de Monzambano, s'était réservé l'avantage de passer le Mincio quand il le voudrait, et de manœuvrer de flanc sur les mouvemens de l'ennemi. Il perdait ce double avantage en présentant la bataille de front, derrière la rivière. Il en résulte donc que le prince prévenu du passage de l'ennemi à Borghetto, n'en devait pas moins faire passer son armée à Goito et marcher sur Valeggio. Le seul changement qu'il y aurait pu avoir, aurait été relatif aux divisions Zucchi et Fressinet. La première aurait dû s'étendre un peu plus à gauche, vers Marmirolo et Roverbella; la seconde aurait dû se rapprocher de Volta, afin de se tenir en communication et de couvrir le pont de Goito.

Alors, quand même le prince n'aurait pu atteindre, à Valeggio, que l'arrière-garde autrichienne, qu'il aurait sans doute fortement maltraitée, il n'en résultait pas moins que l'ennemi perdait ses ponts, ses parcs, ses équipages et ses magasins. Le maréchal de Bellegarde, dans cet état de dénûment, et coupé de tous les corps qui étaient au delà du Mincio, aurait vu, peu de jours après, dans une seule bataille, la perte de son armée et des espérances de la campagne.

Pendant ce temps le reste de l'armée autrichienne pouvait passer le Mincio, et la division Fressinet se serait vue fortement compromise et acculée vers Peschiera. Le prince Eugène, arrivant peu avant la nuit sur le champ de bataille, n'aurait plus eu le temps, le même jour, de remporter de grands avantages; il n'aurait pu faire sa jonction avec les divisions Fressinet et Palombini, et se serait vu forcé, le lendemain, de combattre toute l'armée autrichienne, ayant la sienne coupée en deux. C'était la position la plus défavoble dans laquelle il pût se trouver. Ajoutons à cela que la division Zucchi, qui s'était avancée par trois routes différentes, à quelque distance de Mantoue, étant tout à coup découverte sur son flanc gauche, se serait trouvée fortement compromise. Cette division était, à proprement parler, la garnison de Mantoue.

Le parti de marcher sur le champ à l'ennemi ne présentait aucun de ces désavantages. Il y avait lieu de croire, par le calcul même du temps, que la moitié de l'armée autrichienne avait déjà passé le Mincio. Le prince vice-roi, en se présentant devant Valeggio, se trouvait dans une proportion de forces aussi avantageuse, que si, d'après son premier projet, il avait livré une bataille à Villa-Franca, avec quatre divisions réunies. La division Fressinet, soutenue et encouragée, par l'effet que devait produire un com-

bat à Valeggio même, tant sur elle que sur l'ennemi qui l'attaquait, pouvait reprendre l'offensive. Le maréchal de Bellegarde se trouvait réduit aux troupes qui étaient avec lui à Valeggio, et ne pouvait pas hasarder de rappeler la division Radivojevitch, sans courir le risque de voir le pont de Borghetto forcé par la division Fressinet. Car celle-ci devenant assaillante, par la retraite de l'ennemi qu'elle avait en face, aurait nécessairement poussé ses avantages, avec toute la vigueur possible. Il résultait donc, de la situation actuelle des choses, que toutes les chances du succès étaient en faveur de l'armée d'Italie, et que le résultat de la victoire, qu'elle allait probablement remporter, devait être de mettre l'ennemi, pendant quelque temps, hors d'état de passer le Mincio.

Il fallait cependant prendre un parti sans délai; le prince Eugène ne balança pas un instant à se décider pour le dernier. En conséquence, la division Quesnel reçut l'ordre de faire un changement de direction en colonne, et de marcher sur Pozzolo. La division Rouyer devait suivre ce mouvement. La division Marcognet devait continuer le sien, dans la direction de Roverbella, afin d'acculer le général Mayer sur Villa-Franca. La brigade de cavalerie du général Perreymond, qui était arrivée à la hauteur de Marengo, reçut l'ordre de venir prendre la gauche de la division

Quesnel. Le prince Eugène, ayant aperçu quelque cavalerie ennemie, à la gauche du Mincio, vers Pozzolo, crut devoir se couvrir de ce côté. La garde royale, qui formait la réserve, reçut l'ordre d'occuper Goito, qui paraissait menacé par l'ennemi[1]. Il était fâcheux que le prince vice-roi fût ainsi obligé de diminuer son armée de trois brigades, dans l'instant où il allait avoir à combattre des forces, probablement très-supérieures; mais il n'y avait pas à balancer. D'un côté, il fallait éloigner le général Mayer, et de l'autre, il fallait conserver un pont important, en cas de revers, et qui évitait à l'armée, si elle devait repasser le Mincio, le long détour de Mantoue.

La division Quesnel commença à se déployer à la hauteur de Masimbona. La brigade Perreymond vint se placer sur la route de Marengo à Valeggio. L'avant-garde du général Bonnemain, qui avait poussé sa pointe vers Belvedere, et qui était déjà à la hauteur de Roverbella, reçut l'ordre de prendre la droite de la ligne de bataille. La division Rouyer s'avançait en colonnes vers la division Quesnel, à la droite de laquelle elle devait se placer. La division Marcognet marchait sur Roverbella. Dans ce mo-

[1] Il est singulier que le maréchal de Bellegarde ait annoncé, dans son rapport, que la garde royale avait été détruite à la bataille du Mincio, lorsqu'il est constant qu'elle n'a pas donné ce jour-là.

ment, la brigade de dragons ennemis du général Wreden, que le rideau qui domine Pozzolo avait jusqu'alors cachée, déboucha par la rampe qui conduit à ce village, avec quatre escadrons de hulans de l'archiduc Charles. Elle se présenta devant la brigade Perreymond, et se disposa à l'attaquer. Le général Mermet, qui était à cette brigade, au lieu de prévenir la charge, se décida à la recevoir. Cependant le premier régiment de hussards, qui était en première ligne, étant en grande partie composé de chevaux et d'hommes neufs, et même assez mal montés, par l'effet des circonstances, le premier parti aurait été le meilleur. Quoi qu'il en soit, il y eut un moment d'hésitation et même de flottement dans le premier régiment de hussards, et il fut renversé au premier choc. Le régiment de dragons de la reine, qui était en seconde ligne, en voulant le soutenir, fut entraîné dans la même déroute. Les six pièces d'artillerie à cheval, qui étaient avec la brigade Perreymond, étaient encore sur leurs avant-trains, et, ne pouvant pas être mises assez vite en batterie, ne furent d'aucune utilité. L'ennemi culbuta les deux régimens sur les six pièces, qui furent enlevées, et les poussa presque jusqu'à la hauteur de la division Rouyer. Le prince vice-roi, qui se trouvait près de la division Quesnel, fit former en carrés les bataillons de l'aile gauche, pour arrêter l'ennemi.

La cavalerie se rallia, et le prince ayant fait charger l'ennemi à son tour, il fut ramené sur Pozzolo, et cinq des six pièces furent reprises. La justice veut qu'on cite le lieutenant-colonel Mengen, des hulans de l'archiduc Charles, dont la belle conduite décida cette charge; ce fut lui qui conserva la pièce de canon, qui resta entre les mains de l'ennemi.

Cependant le général Merville avait été averti, par le bruit des petits combats, que l'avant-garde avait livrés vers Marengo et Roverbella, du mouvement de l'armée française. Ayant vu paraître la division Quesnel et la brigade Perreymond, il avait fait prévenir le maréchal de Bellegarde, qu'une colonne française s'avançait, entre lui et le général Mayer; que ce dernier était acculé vers Villa-Franca, et que lui-même allait être attaqué. Le maréchal, toujours préoccupé de l'idée que le prince vice-roi s'était d'abord retiré vers Crémone, jugea qu'il était revenu de Pozzolo avec la division Quesnel et celle de cavalerie, et qu'il avait fait sortir la garnison de Mantoue. Il ordonna, en conséquence, à la brigade de grenadiers du général Guazdanovitch, qu'il fit renforcer par le régiment de Deutschmeister et par quelques escadrons de cavalerie, de marcher en hâte sur Pozzolo. En attendant, le général Merville s'avança, avec la brigade de grenadiers de Stutterheim, à la hauteur de ce village, et s'y

déploya en bataille, étendant sa gauche vers Remelli. Peu après, la brigade Guazdanovitch vint se placer en seconde ligne. Dans cet ordre, ils attendirent l'armée française.

Le général Bonnemain, en exécutant son changement de direction, pour prendre la droite de ligne, tomba en vue, à la hauteur de Belvedere, d'un convoi d'équipages de l'ennemi, qui se retirait en hâte vers Villa-Franca. Ses éclaireurs le chargèrent et le détruisirent, ou l'enlevèrent presque en entier. Continuant son mouvement, l'avant-garde s'était avancée vers Remelli; là, elle se trouva en présence de l'ennemi qui commençait à se déployer. Le général Bonnemain fit former ses deux bataillons en bataille, couverts par les quatre bouches à feu; le 31e. régiment de chasseurs fut placé, pour couvrir la droite, contre la cavalerie que l'ennemi avait vers Remelli. L'action étant engagée, l'ennemi essaya une charge sur les bataillons du 1er. et du 14e. léger; mais, le 31e. de chasseurs ayant menacé le flanc de la cavalerie ennemie, par un changement de front à gauche, celle-ci fut obligée de se retirer. Le général Merville continuait cependant à déployer ses troupes, et bientôt l'avant-garde se trouva sous le feu de dix-huit pièces d'artillerie, qui la firent beaucoup souffrir. Le colonel Chevalier, à la suite du 31e. de chasseurs, fut tué.

Pendant ce temps la division Rouyer avait joint la division Quesnel, que la déroute de la brigade Perreymond avait retardée, de près de trois quarts d'heure, dans sa marche. Toutes deux s'avancèrent de front et furent bientôt à la hauteur de l'avant-garde, qui entra en ligne à l'extrême droite. Le prince vice-roi, se voyant alors en présence de l'ennemi, rangea ses troupes en bataille, la division Quesnel en première ligne, et la division Rouyer en seconde La brigade Perreymond formait l'extrême gauche. L'ennemi avait sur ce point treize ou quatorze mille hommes; le prince à peu près autant. Le combat fut bientôt engagé avec vivacité sur toute la ligne. La brigade Forestier, de la division Quesnel, fut dirigée sur Pozzolo, où se trouvait encore le régiment de Chasteler, de la brigade autrichienne de Vecsey. Ce village, vivement attaqué, fut enlevé vers trois heures après midi; le régiment de Chasteler, fortement maltraité, fut rejeté sur l'autre rive, le pont de l'ennemi détruit, et la partie des équipages qui était restée à la rive droite fut prise. Pendant l'attaque de Pozzolo, l'ennemi tenta une diversion sur notre aile droite; il fit avancer plusieurs carrés de grenadiers sur les deux bataillons du 1er et du 14e légers. Le 31e régiment de chasseurs, sans attendre les ordres de son général, s'élança sur l'infanterie ennemie. La charge manqua, mais le 31e de chasseurs se replia en bon

ordre, sous la protection des deux bataillons, qui reçurent les carrés et les repoussèrent. Alors cinq escadrons ennemis s'avancèrent, pour soutenir leur infanterie; le général Bonnemain les fit charger par le 31e. de chasseurs, qui, malgré la disproportion des forces, les culbuta. Le prince vice-roi, étant arrivé en ce moment à l'aile droite, ordonna encore une charge contre l'infanterie ennemie. Cette charge réussit très-bien; l'infanterie autrichienne fut renversée et poursuivie vers Massi et Querni : le général Guazdanovitch fut blessé. Le général Merville, voyant ses deux ailes enfoncées, prit le parti de la retraite. Mais, ayant reçu, du maréchal de Bellegarde, plusieurs régimens de renfort, en tête desquels était celui de St.-Julien, il reprit encore position entre Furoni et Massi.

Cependant la division Marcognet avait chassé l'ennemi de Roverbella. Une brigade s'était mise à la poursuite du général Mayer, et s'était avancée jusqu'à Mozzacane, où elle avait pris position; l'autre brigade, qui était restée en réserve pendant quelque temps, en avant de Roverbella, reçut l'ordre de rejoindre les deux divisions qui marchaient sur Valeggio; mais elle ne put les atteindre et entrer en ligne, qu'après la bataille. La garde royale avait pris position en avant de Goito. Elle y resta simplement en observation, car l'ennemi, rappelé vers Borghetto, par la résistance de la division Fressinet et par le

combat de Pozzolo, avait retiré ses partis et n'avait pas dépassé Volta. Dès que le prince eut dépassé Masimbona, il avait vu que le mouvement de l'ennemi, à la droite du Mincio, ne s'étendait pas vers Goito. Peu après, la brigade Perreymond ayant été mise en désordre, il pensa à disposer de la cavalerie de la garde, pour couvrir son aile gauche; elle fut en conséquence rappelée et rejoignit les divisions Rouyer et Quesnel, pendant le combat de Pozzolo. Cette cavalerie fut placée en première ligne à l'aile gauche, et la brigade Perreymond passa en réserve derrière cette même aile.

Le prince Eugène, voulant pousser ses avantages, afin d'empêcher tout-à-fait à l'ennemi le passage de Mincio et de dégager la division Fressinet, continua son mouvement en avant. La brigade Forestier, qui venait d'enlever Pozzolo, y fut laissée pour achever de détruire le pont. Le prince ne voulait pas la remettre en ligne, avant que cette opération ne fût achevée, et que tout moyen de repasser le Mincio ne fût enlevé à la brigade Vecsey, qui commençait à s'en rapprocher. D'ailleurs, la brigade Forestier s'avançant un peu plus tard vers Valeggio, tandis que celle de la division Marcognet, qui venait de Roverbella, allait arriver à la même hauteur, toutes deux formaient une réserve assez rapprochée du champ de bataille, pour prendre part au combat,

s'il en était besoin. Une partie de la brigade Vecsey, accourue pour soutenir le régiment de Chasteler, arriva peu à près la destruction du pont, et prit position près du moulin de Volta, où elle établit une batterie. On se canonna pendant quelque temps sur ce point. Cependant la brigade Campi, la division Rouyer, les brigades Perreymond et Bonnemain et la cavalerie de la garde, s'avancèrent en face de la ligne ennemie. Le prince Eugène fit alors passer en première ligne la division Rouyer, qui avait moins souffert. Le combat s'alluma de nouveau avec acharnement, et se soutint quelque temps, en raison de la supériorité des forces de l'ennemi; le prince n'avait pas dix milles hommes avec lui. Cependant le général Merville fut de nouveau enfoncé, vers le soir, et acculé sur Valeggio. La nuit mit fin au combat, et les divisions françaises prirent position, entre Furoni et Massi, sur le champ de bataille qu'avait occupé l'ennemi.

Lorsque la division autrichienne de Radivojevitch avait passé le Mincio, la division Fressinet avait déjà retiré ses postes de Borghetto, et avait dépassé cet endroit. Le général Verdier, ayant été prévenu que des éclaireurs ennemis avaient paru, à la droite du Mincio, et s'étaient engagés avec la queue de la colonne, arrêta la division Fressinet. Voyant alors déboucher les troupes ennemies de Borghetto, il rangea cette division

en avant d'Olsino, sur les hauteurs de ce village. La division Radivojevitch ne tarda pas à paraître et à se déployer en présence de nos troupes. Le général Verdier, voyant que l'ennemi profitait de sa grande supériorité pour le déborder [1], et menaçait de l'acculer au Mincio, se vit forcé de faire replier la division Fressinet. Il lui fit prendre position derrière le ruisseau de Monzambano, appuyant sa gauche au village; la tête du pont était occupée par nos troupes. L'ennemi suivit de près le général Verdier, et continuait à serrer et à déborder sa droite. Les troupes de la division Fressinet, quoique accablées par le nombre, se battirent avec la plus grande valeur, et disputèrent le terrain pied à pied. Enfin, le bruit du canon, qui se fit entendre à Pozzolo, et qui dès ce moment se rapprocha toujours de Valeggio, en doublant le courage de nos soldats, jeta de l'incertitude dans les rangs ennemis. Une dernière charge, ordonnée par le général Verdier, enfonça la division Radivojevitch, et la décida à la retraite. Elle se replia dans le coude que la rivière forme à Borghetto, et pendant la nuit repassa le Mincio, laissant quelques troupes pour garder le pont qui avait été rétabli.

La division Palombini, sortie de Peschiera dès

[1] La division Fressinet n'avait que cinq mille combattans, l'ennemi en avait dix-huit mille.

le matin, s'était avancée jusque sur les hauteurs de Cavalcaselle et de Salionze, poussant devant elle les postes ennemis. Mais là elle se trouva en présence des troupes du général Sommariva, qui la fit attaquer aussitôt. La grande supériorité des forces obligea la division Palombini à se replier, sous le canon de Peschiera. La division Zucchi eut deux combats assez vifs à soutenir, l'un à Castiglione-di-Mantova, l'autre à Due-Castelli. Ces deux postes furent cependant emportés; à l'attaque du second, nous perdîmes le colonel Millo, de l'artillerie à cheval italienne, qui fut tué.

La perte de l'ennemi dans cette journée, s'éleva à plus de six mille hommes tués ou blessés; on lui fit en outre deux mille cinq cents prisonniers. L'avant-garde, qui se couvrit de gloire, en fit à elle seule huit cents. Notre perte fut d'environ deux mille cinq cents hommes, hors de combat. Parmi les officiers qui se distinguèrent le plus, on cite le colonel Desmichels et le chef d'escadron d'Espinchal, du 31e. régiment de chasseurs; les chefs de bataillon Santoni et Noël, des 1er. et 14e. légers; le capitaine Mussita et le capitaine en deuxième Camurri, de l'artillerie à cheval italienne; et le chef de bataillon Fonvielle du 7e. de ligne. L'armée d'Italie n'eut, dans la journée du 8, que vingt-quatre mille hommes environ engagés sur les deux rives du



Mincio. L'ennemi employa sur les mêmes points les régimens suivans, auxquels tous on fit des prisonniers : Benjowsky, Cobourg, Reisky, Deutschmeister, Saint-Julien, Lusignan, Chasteler, Jellachitch, Kerpen, Spleny, archiduc François-Charles, Beaulieu, Bianchi, Gradiscaner et deuxième Szekler, infanterie; les bataillons de grenadiers de Pest, Possman, Welsperg, Hormada, Chymani et Purcell; les 4e., 8e., 9e., 10e., 11e., et 12e. bataillons de chasseurs; les dragons de Savoie et de Hohenlohe; les hulans de Meerfeld et de l'archiduc Charles; les hussards de Frimont et de Stipsitch et un détachement de Radetzky. En tout soixante-six bataillons et trente escadrons; ce qui fait environ cinquante mille.

Tel fut l'événement d'une des batailles les plus singulières, par la disposition des troupes, qui se soient encore livrées. L'erreur de cette disposition ôta, au maréchal de Bellegarde, tout l'avantage qu'il aurait pu espérer de la supériorité numérique de son armée. D'après son propre dire, qui confirme le calcul que nous venons de faire, il lui restait, distraction faite des troupes qui bloquaient Mantoue, Peschiera et Legnago, de la division Marschall et des brigades de Stahremberg et de Nugent, cinquante mille hommes disponibles, avec lesquels il voulait passer le Mincio. De ces troupes, vingt-quatre mille hommes environ avaient passé la rivière, et plus de six mille

étaient employés devant Peschiera, contre la division Palombini, lorsque le général Merville fut attaqué. Il ne restait donc plus, au maréchal de Bellegarde, que vingt mille hommes environ à opposer au prince vice-roi, qui, avec treize ou quatorze mille, le pressait sur Valeggio. Il est difficile à concevoir, au premier coup d'œil, comment ce général avait pu se mettre dans une position aussi désavantageuse, et sans qu'il pût y remédier. Les dix-huit mille hommes du général Radivojevitch, étaient occupés par la division Fressinet, et il était impossible de les rappeler à Valeggio et de leur faire repasser la rivière sur un seul pont, sans courir de grands risques. La croyance où était le maréchal de Bellegarde, que le prince vice-roi avait abandonné le Mincio, peut bien expliquer le mouvement que le premier fit, mais ne peut pas l'excuser; car cette croyance portait sur un fait qu'il y avait mille moyens de vérifier. Nous avons vu plus haut, de quelle utilité étaient, pour l'armée d'Italie, les têtes de pont de Goito et de Monzambano. Comment le maréchal ne mit-il pas ses premiers soins à les enlever au prince Eugène? Cette opération, indispensable dans tous les cas, afin d'assurer son propre passage, lui aurait donné la mesure exacte des forces que le prince avait sur le Mincio, et de la position qu'occupait l'armée française. Au lieu de cela, le maréchal, sans au-

cune reconnaissance préalable, fixe et exécute son passage, entre les deux têtes de pont que son ennemi occupait, se livrant ainsi aux mouvemens de flanc, dont le prince s'était réservé la possibilité. Il fallut toute la surprise que dut causer une opération tout-à-fait imprévoyable, pour sauver l'armée autrichienne d'un désastre complet. Néanmoins, les conséquences de la bataille du Mincio furent telles, que le maréchal de Bellegarde ne put plus reprendre l'offensive, pendant le restant de la campagne. Cette inaction forcée fut attribuée aux tergiversations du roi de Naples, et lui attira des reproches de la part des coalisés. Sir W. Bentink, dans une lettre qu'il lui adressa le 1er. avril, lui dit nettement : *Que le principal objet, pour lequel on avait contracté une alliance et fait des sacrifices, avait été la prompte et active coopération de l'armée napolitaine, et que cet objet n'avait pas été obtenu. L'armée autrichienne est toujours paralysée sur l'Adige, lorsque, par la marche de l'armée napolitaine vers le haut Pô, elle aurait dû depuis long-temps avoir atteint les Alpes.*

Le prince Eugène se trouvait, par l'événement de la bataille, avoir rempli le but qu'il se proposait, celui de paralyser pour quelque temps l'armée ennemie. Il ne pouvait pas, sans danger, rester dans la position où il était, et hasarder le lendemain une seconde bataille, dont les chances

seraient contre lui. Au contraire, en repassant le Mincio, et se remettant de front, derrière cette rivière, il était assuré de jouir de tous les fruits de la victoire. En conséquence, le 9, au jour, il mit son corps d'armée en mouvement sur Goito. La brigade qui était à Mozzacane s'était rapprochée, pendant la nuit, de Roverbella. Le mouvement rétrograde se fit par échelons, lentement, et en plein jour. L'avant-garde du général Bonnemain le couvrit, sans que l'armée autrichienne fit mine de l'inquiéter. Les trois divisions ayant repassé le Mincio au pont de Goito, celle du général Quesnel resta dans cette place et dans les environs. La division Marcognet, la garde royale, et les brigades Perreymond et Bonnemain, vinrent à Volta; la division Rouyer passa en réserve à Guidizzolo; la division Fressinet resta à Monzambano; la division Zucchi, et la brigade Rambourg, rentrèrent à Mantoue. Le même jour, la communication fut rétablie avec la division Fressinet. Le prince vice-roi, ayant décidé d'employer cette dernière division, et celle du général Marcognet, pour chasser l'ennemi de Borghetto, et l'obliger à repasser le Mincio, le mouvement fut ordonné pour le lendemain.

Le maréchal de Bellegarde, de son côté, croyant que l'armée d'Italie, affaiblie par la bataille du 8, n'avait quitté le champ de bataille que pour se retirer tout-à-fait des bords du Mincio,

voulut faire déboucher son armée par le pont de Borghetto, qu'il avait conservé. Il fit d'abord passer, dans la nuit du 9 au 10, un corps de dix mille hommes d'infanterie et de deux mille chevaux, qui prit position dans le coude du Mincio, en avant de Borghetto. Le reste de l'armée devait suivre. Mais, le 10, au matin, le mouvement ordonné par le prince vice-roi, commença. La division Marcognet partit, de sa position de Volta, avec les brigades Perreymond et Bonnemain, se dirigeant vers Borghetto, sur la gauche de l'ennemi. La division Fressinet partit également de sa position de Monzambano, se dirigeant par Olsino, vers la droite de l'ennemi. Les Autrichiens furent attaqués avec vigueur des deux côtés. Le combat ne fut ni long, ni opiniâtre, et le corps ennemi, qui avait débouché par Borghetto, fut obligé de repasser le Mincio. L'ennemi conserva cependant le village de Borghetto, qui estfermé de murs, et qui se trouve, par sa position, tellement plongé et défendu par le feu des hauteurs de Valeggio, qu'il est impossible de s'y maintenir sans être maître de ces hauteurs. La perte des Autrichiens s'éleva à quatre cents hommes hors de combat et deux cents prisonniers; la nôtre fut de ving-un morts et cent cinquante blessés.

Les deux divisions restèrent toute la journée en position devant Borghetto; et le prince, pour

arrêter une nouvelle tentative de l'ennemi sur le même point, ordonna la construction d'une ligne d'ouvrages de campagne, pour fermer le cours de la rivière. Le 11, la division Fressinet retourna à Monzambano. La division Marcognet laissa une brigade devant Borghetto; l'autre fut placée au moulin de Volta, et en face de Pozzolo. La division Rouyer envoya une brigade à Volta; le prince vice-roi y établit son quartier général.

Le maréchal de Bellegarde, qui avait transporté, dès le 8, son quartier général à Valeggio, se voyant forcé de renoncer au passage du Mincio, se retira à Villa-Franca. Les opérations de l'armée autrichienne sur le Mincio se réduisirent alors au blocus éloigné de Mantoue et de Peschiera. Le 11, le vieux château de Vérone se rendit par capitulation; la garnison en sortit avec les honneurs de la guerre.

Cependant le général Stanisavlevitch, qui était arrivé avec sa brigade dans les Giudicarie, au haut du lac de Garda, avait reçu l'ordre d'entrer dans la val de Trompia. Ce mouvement avait pour but de s'emparer de Brescia et d'inquiéter en flanc la retraite de l'armée française, en même temps que le maréchal de Bellegarde, après le passage du Mincio, qu'il croyait effectuer, la suivrait en queue. Le 9 février, le général Stanisavlevitch était à Storo, et le 10 à Vestone, sur le Chiese, au-dessous d'Anfo; il fut joint le même

jour par un détachement envoyé de Riva, par le général de Sommariva. Le 11, ayant laissé quelques troupes pour le blocus du fort d'Anfo, il fit descendre environ deux mille hommes, par la vallée de Toscolano, sur Salò. Le même jour il traversa, avec un corps de même force, les montagnes qui séparent le val Sabbia de la val Trompia, et descendit dans cette dernière vallée à Laone. Le poste qui y était fut vivement attaqué, et forcé par la supériorité de l'ennemi à se retirer vers Brescia. Les Autrichiens s'avancèrent à Gardone qu'ils occupèrent; ils s'y retranchèrent et placèrent deux compagnies du régiment de Lindenau, à Ponte-Saveno sur le Mella, à une demi-lieue en avant. Le général Bonfanti, prévenu de ce mouvement, partit de Brescia le 13, avec un bataillon du 35e. léger, un du 6e. de ligne italien et cent cinquante gendarmes à cheval, et prit position à Sarezzo. Le 14, il fit attaquer Ponte-Saveno, qui fut emporté après un combat assez vif. Immédiatement après, le corps ennemi fut attaqué à Gardone, où il fut battu et forcé à évacuer, non-seulement le bourg mais encore toute la val Trompia, pour se retirer à Vestone. L'ennemi perdit trois cents hommes tués ou blessés, et soixante et dix prisonniers, parmi lesquels deux majors du régiment de Lindenau. Notre perte fut d'environ cent vingt hommes en tout.

Pendant ce temps le corps autrichien, détaché

sur Salò, était arrivé dans cette ville, et y avait pris poste. Le prince vice-roi, l'ayant appris, et, ne voulant pas dégarnir en ce moment la ligne du Mincio, en prenant un détachement des divisions qui y étaient, résolut de s'y rendre en personne avec la garde royale. Le 15, le général Lecchi arriva à Desenzano. Le 16, il se présenta devant Salò, ayant repoussé tous les avant-postes des Autrichiens. L'ennemi se renferma dans la ville, dont il barricada les portes; il s'était mis en bataille sur la place, et avait laissé une forte réserve en embuscade, en dedans et près de la porte de Desenzano. Les chasseurs à pied de la garde, le brave colonel Peraldi à leur tête, furent chargés de l'attaque de la ville. La porte fut enfoncée, la réserve culbutée et l'ennemi poursuivi la baïonnette dans les reins jusques hors de Salò, sur la route de Toscolano. Une partie de la flottille du lac de Garda, sous les ordres du capitaine Tempié, s'était approchée de Salò pour soutenir l'attaque. Le capitaine Tempié, voyant l'ennemi en retraite, le suivit en rasant la côte, et le canonna si vivement entre Gardone et Maderno, où il était obligé de suivre les bords du lac, que la dernière colonne, d'environ cinq cents hommes, se vit forcée de jeter les armes et de se répandre dans les montagnes. Le 17, le général Lecchi, ayant appris que l'ennemi se réunissait à Maderno, le fit attaquer par le colonel Peraldi, avec les chasseurs à

pied de la garde. Une colonne marcha de front sur Maderno, tandis que l'autre se dirigeait par les montagnes, pour tourner les papeteries qui sont au-dessus de Maderno. L'ennemi fut attaqué à huit heures du matin, forcé dans toutes ses positions et poursuivi, d'un côté jusques au-delà de Toscolano, et de l'autre assez haut dans la vallée. Sa perte, dans ces deux journées, fut de cent morts et trois cent cinquante-sept prisonniers dont une centaine de blessés. La notre fut de vingt-deux morts, dont malheureusement quatre officiers, et soixante-deux blessés. Après cette affaire, le général Stanisavlevitch, se bornant au blocus du fort d'Anfo, se retira au haut du lac d'Idro et prit position à Storo, avec le gros de sa brigade.

Dès le 11 février, l'affaiblissement des divisions italiennes, que la désertion diminuait journellement, et la difficulté de les recruter dans le petit nombre de départements, que la défection du roi de Naples avait laissés libres, décidèrent le prince Eugène à ne plus les employer en ligne. Il les destina donc à former les fonds des garnisons de Peschiera et de Mantoue. En conséquence l'armée, qui était en position sur le Mincio, fut organisée en quatre divisions, de la manière suivante. Les troupes qui étaient à la droite du Pô, et qui se composaient de la division Gratien et des détachements du général de division Severoli, formèrent le corps de droite.

PREMIÈRE LIEUTENANCE.

Le général Grenier.

		Bat.	Escad.	Homm.	Chx
Division Rouyer.	Schmitz. . . .	5	»	6,650	»
	D'Arnaud. . .	5	»		»
Division Marcognet.	Jeanin.	5	»	6,700	»
	Deconchi. . .	6	»		»

DEUXIÈME LIEUTENANCE.

Le général Verdier.

		Bat.	Escad.	Homm.	Chx
Division Quesnel.	Campi.	6	»	6,450	»
	Forestier. . .	4	»		»
Division Fressinet.	Montfalcon. .	6	»	6,450	»
	Pegot.	6	»		»
Réserve.					
Garde royale.	Lecchi.	4	3	2,900	450
Cavalerie.					
Division Mermet.	Bonnemain.	»	6	»	3,400
	Gentil S[t].-Alphonse.	»	8	»	
	Rambourg.	»	6	»	
	Total. . . .	47	23	34,250	3,850

Corps de droite.

Le général Gratien.

		Bat.	Escad.	Homm.	Chx
Division Gratien. .	Vandeden.	6	»	5,100	»
	Soulier. . .	5	»		
Division . . .	Severoli.	3	1	2,150	100
	Total.	14	2	7,250	300

CHAPITRE XV.

Déclaration de guerre des Napolitains. — Mouvemens sur le Mincio. — Les Napolitains occupent la Toscane et s'avancent sur Plaisance. — Ils sont battus à Parme et à Reggio. — Ils s'avancent de nouveau sur Plaisance. — Convention d'évacuation de l'Italie, par l'armée française. — Les Anglais essaient de prendre Venise. — Résultats de la convention du 16. — Esprit public du royaume d'Italie. — Intrigues qui amènent l'insurrection de Milan. — Assassinat du ministre des finances. — Convention pour la remise du royaume d'Italie aux coalisés. — Le prince Eugène retourne en France. — Il se retire en Bavière. — Sa position en 1815. — Maladie et mort du prince Eugène. — Son éloge.

Cependant le général Nugent, nommé depuis peu feld-maréchal-lieutenant, ayant été joint par les brigades Stahremberg et Eckhardt, s'était avancé jusqu'à Modène, où il entra le 8 février. Le lendemain il annonça, par une proclamation, qu'il prenait possession des départemens du Panaro et du Crostolo, au nom de l'archiduc François, à qui il donna le titre de François IV d'Este. La position que venait de prendre le général Nugent, ne laissait plus aucun doute sur les prochaines hostilités des Napolitains. Jusqu'alors le corps autrichien, de la droite du Pô, s'était tenu

derrière, ou au moins au milieu des troupes napolitaines. Cette situation lui était d'autant plus avantageuse, qu'en poussant toujours ces auxiliaires devant lui, il pouvait profiter des progrès que leur conduite perfide leur permettait de faire. Le prince Eugène ne pouvait pas encore s'opposer ouvertement à une trahison, qu'autorisaient les ordres mêmes de l'empereur Napoléon, qui n'avaient pas été révoqués. Il aurait fallu pour cela employer la force ; le prince n'y était pas autorisé, et n'aurait pas voulu le faire, avant de s'être mis en mesure, quoique le roi de Naples eût paru le désirer. Au moins ce dernier aurait-il pu orner sa déclaration d'un motif plus apparent que le misérable et honteux prétexte dont il se servit. Mais les coalisés ne pouvaient eux-mêmes plus tolérer une situation douteuse, qui paralysait leurs efforts en Italie. Leur insistance amena ainsi que nous l'avons vu, le traité du 11 janvier et, dès qu'il eut été ratifié et connu dans l'armée autrichienne, le général Nugent passa avec sa division à l'avant-garde. La proclamation qui organisait la régence du duc de Modène, ne pouvait plus permettre au roi de Naples de porter plus long-temps le masque, dont il s'était couvert dans ses relations avec le prince Eugène. Il fallait donc s'attendre à la prochaine déclaration formelle de la guerre, et le moment d'une diversion à la droite du Pô, que le vice-roi avait prévu

dès l'instant où il quitta l'Adige, allait arriver incessamment. C'est pourquoi, dès que la victoire du Mincio, et le succès de l'affaire de Borghetto, l'eurent débarrassé des attaques de front de l'ennemi, il s'était préparé à un mouvement au delà du Pô, et avait organisé son armée en conséquence.

Le 15 février, la déclaration formelle de guerre, de la part du roi de Naples, fut signifiée officiellement par le lieutenant-général Millet, son chef d'état major, au général de division Vignolle, chef d'état major de l'armée d'Italie. Le prétexte en fut une sortie, que la garnison de la citadelle d'Ancône avait faite, sur les troupes napolitaines qui en formaient le blocus. Il n'était pas possible de choisir un prétexte plus maladroit, tant il est vrai que la trahison ne trouve point de masque un peu passable, quand elle ne part pas d'un cœur assez endurci, pour résister au cri de la conscience. Après cette déclaration bien positive, et qui ne pouvait plus laisser aucun doute après elle, la conduite du roi de Naples, et le rôle qu'il joua, furent des plus singuliers. Quoi qu'il se fût lui-même qualifié du titre d'ennemi de l'empire français, et que dès ce moment son armée entrât en hostilités actives, les lettres de quelques Français, qui étaient restées auprès de lui, contenaient l'assurance qu'il n'attaquerait pas le premier.

Il y avait déjà trois mois qu'une disparité semblable régnait entre les écrits de ce souverain et ses actions. Lorsque l'armée napolitaine se mit en marche pour la Haute-Italie, le roi écrivit au prince Eugène, pour lui annoncer que ce mouvement n'avait d'autre but que d'agir de concert avec l'armée d'Italie contre les Autrichiens. Cependant il négociait déjà avec ces derniers. Pendant les négociations, un mois même après le traité, il continua à tenir le même langage au prince. Toutes ses lettres contenaient les protestations de sa fidélité envers la France, et l'assurance d'y persister. Nous avons vu que ses troupes occupèrent Ancône, et ne manquèrent la citadelle que par la sage méfiance du général Barbou. Il prit possession des états romains, et entra au même titre en Toscane. Tout cela se faisait pendant qu'il continuait à correspondre avec le prince Eugène, dans un sens tout-à-fait opposé à ses actions. Pendant le même temps, il profita de tous les avantages que lui donnaient les ordres de l'empereur Napoléon, et sa situation encore officiellement indécise. Il se glissa successivement à Bologne, Ferrare, Modène et Reggio. Il aurait pu se glisser encore plus loin, peut-être, si la présence des troupes autrichiennes, au milieu de son armée, n'eût mis un terme à ses progrès. Cependant la position qu'il occupait était déjà très-dangereuse pour l'armée d'Italie, dont il

allait menacer les communications, s'il parvenait à s'emparer de Plaisance. Le maréchal de Bellegarde, battu, et ne pouvant plus espérer de forcer de front l'armée d'Italie à la retraite, n'avait de ressource, pour passer le Mincio, que dans une diversion qui l'obligeât à abandonner cette position. Cette diversion se trouvait dans la ligne d'opérations qu'avait prise le roi de Naples. Il est dans la destinée des transfuges, l'histoire nous en fournit des exemples à chaque page, non-seulement d'être les plus dangereux ennemis du parti qu'ils quittent, mais de devoir donner des gages à celui qu'ils viennent d'embrasser. Le moment d'agir était arrivé; on exigea, et on devait exiger, du roi de Naples, qu'il remplît ses nouveaux engagemens. Il pouvait aussi se porter sur les derrières de l'armée française, et essayer de la détruire en lui coupant la retraite.

Le roi de Naples se mit effectivement en marche, ainsi que nous allons le voir. Mais la fluctuation qui accompagnait ses démarches, depuis qu'il avait quitté le sentier de la droiture et de l'honneur, ne l'abandonna pas dans celle-ci [1]. Une première opération, timidement entreprise et plus timidement soutenue, échoua, et manqua son but. Craignit-il que le prince vice-roi, justement irrité, sacrifiant l'espoir certain de se soutenir dans la

[1] Les alliés, et particulièrement lord Bentink, lui reprochèrent cette fluctuation.

dernière position que les événemens l'avaient forcé de choisir, ne l'attaquât lui-même en flanc avec toutes ses forces, et n'anéantît l'armée napolitaine? Cette crainte n'était pas tout-à-fait sans fondement. Ou bien, le roi de Naples, égaré par une politique imprudente, et entraîné par des causes étrangères, n'avait-il pas encore cette force d'âme qui pouvait lui faire fouler aux pieds de sang-froid la religion des traités, briser les liens du sang et faire pompe de sa trahison? Choisissons, pour l'honneur de l'humanité, cette dernière version; elle se trouve retracée dans tout ce que le sentiment du cœur a pu arracher, même après sa défection, à ce souverain aveuglé; elle nous épargne la douleur d'imprimer la dernière marque de flétrissure sur la cendre d'un guerrier, qui fut notre compagnon d'armes et un de nos illustres chefs. La catastrophe sanglante et déplorable qui a terminé sa carrière, a cruellement expié ses erreurs.

Dès l'instant où la proclamation, que nous avons citée, avait annoncé aux Napolitains l'alliance de leur souverain avec l'Autriche, un grand nombre d'officiers généraux et de militaires français de tous grades, surtout ceux qui depuis vingt-cinq ans n'avaient jamais servi contre leur patrie, abandonnèrent le service napolitain. Quelques instances que le roi leur fît pour les retenir, ils persistèrent à vouloir se rendre sous les drapeaux

de l'armée d'Italie. Ce souverain fit tout ce qu'il put pour les engager à rester avec lui; mais il eut le chagrin de ne pouvoir réussir à les persuader; et la déclaration qu'ils lui firent, que, dans l'état de guerre où il était envers la France, aucun Français, aimant sa patrie, ne pouvait rester à son service, le blessa profondément. « Croyez-» vous, leur dit-il, que j'aie moins que vous le » cœur français? Croyez, au contraire, que je suis » très à plaindre. Je ne sais, de ce qui se passe » à la grande armée, que les choses désastreuses. » J'ai été contraint de faire un traité avec les » Autrichiens et un arrangement avec les Anglais, » et, par suite, à me déclarer en état de guerre, » afin de sauver mon royaume, menacé d'un dé-» barquement par les Anglais et les Siciliens. » Cela aurait immanquablement excité un sou-» lèvement intérieur. Peut-être les événemens de-» viendront-ils plus favorables. Restez donc avec » moi. J'ai fait votre avancement; d'autres avan-» tages vous attendent encore. C'est me payer » d'ingratitude, que d'abandonner mon service, » lorsque mes bonnes dispositions vous sont aussi » bien connues. »

Les officiers français, qui quittèrent le roi de Naples, demandèrent à servir à l'armée d'Italie. Le prince leur accorda leur demande. Peu après il reçut, du ministère de la guerre de l'empire français, l'avis officiel de l'état de guerre entre la

France et le royaume de Naples. A cette même époque, un décret impérial rappela, sous les peines portées par les lois, les Français qui se trouvaient au service de Naples. Un décret pareil fut rendu pour les sujets du royaume d'Italie.

Après avoir reçu la déclaration du roi de Naples, le prince Eugène crut devoir disposer son armée de manière à pouvoir porter un corps de troupes au-devant des Napolitains, sans être obligé à faire, dans le moment où cela deviendrait nécessaire, un mouvement dont le maréchal de Bellegarde pourrait profiter. En conséquence, aussitôt après l'affaire de Salò, l'armée d'Italie occupa les positions suivantes.

La division Marcognet était à Volta, ayant des postes dans les retranchemens, en face de Borghetto;

La division Quesnel, à Goito, ayant des postes au moulin de Volta, en face de Pozzolo;

La division Fressinet occupait la Pilla, Monzambano, et la tête de pont en avant de ce village;

La cavalerie était à Guidizzolo, Cereto et Foreste;

La garde royale revint de Salò à Desenzano, où elle resta, pour observer les mouvemens du général Stanisavlevitch;

La division Rouyer fut envoyée à Crémone et à Piadena, pour observer les mouvemens des Napolitains;

Le corps de droite resta dans les positions qu'il occupait, au delà du Pô; la division Gratien à Plaisance, et le corps du général Severoli derrière l'Enza.

Le prince vice-roi se trouvait, en ce moment, dans une des situations les plus difficiles qu'on puisse imaginer. Devant lui était une armée qui pouvait, sans trop dégarnir le blocus de Venise, réunir soixante mille combattans; à l'autre rive du Pô, il voyait avancer sur son flanc droit une armée de cinquante mille hommes. Il n'avait pas trente-cinq mille combattans à opposer à ces deux armées, c'est-à-dire, moins d'un tiers; les derrières et les communications de l'armée d'Italie allaient se trouver menacés de plus loin, par l'expédition que les Anglais préparaient contre Gènes. Il n'y avait, dans toute cette division militaire, qu'environ quatre mille combattans. Ce corps, ou plutôt ce détachement, ne pouvait défendre la côte, et allait bientôt être renfermé dans Gènes, à la garnison de laquelle il ne suffisait pas même. Le moment de la chute de Gènes, qu'il était facile de prévoir, et qui n'était pas éloigné, allait donc ouvrir l'accès du Piémont à une nouvelle armée de vingt à vingt-cinq mille hommes, Anglais, Sardes et Siciliens. L'ennemi, ayant trouvé les barrières de l'Helvétie ouvertes, avait pénétré de toutes parts dans ce pays. Le faible corps français qui avait défendu, ou plutôt

cherché à défendre la Savoie, se voyait déjà refoulé vers Lyon, par une masse à laquelle il ne pouvait résister; son éloignement livrait à l'ennemi les clefs de tous les passages qui conduisent en Italie, par les Alpes Cottiennes et Maritimes. Dès la fin de décembre, un corps autrichien avait occupé le grand Saint-Bernard; à la même époque, le colonel Simbschen était entré dans le Valais, et s'était emparé du passage du Simplon: il était soutenu par l'insurrection du pays[1]. Ce corps menaçait la capitale même, où le prince vice-roi n'avait pu laisser que deux faibles bataillons du 1er. et du 2e. légers italien, trois escadrons, presque démontés, des dragons Napoléon, et les dépôts de la garde, ce qui ne faisait pas deux mille hommes, la plupart recrues et désar-

[1] Dans les premiers jours du mois de février, le bataillon du 1er. régiment de volontaires italiens, qui était à Arona, reçut l'ordre de se porter sur les frontières du Valais, pour couvrir celles du royaume de ce côté. Le 24 ce bataillon arriva au Simplon, et, ayant repoussé les avant-postes ennemis, occupa le haut de la montagne. Le 2 mars, le colonel Simbschen, ayant réuni les troupes autrichiennes d'infanterie et de cavalerie, qu'il avait amenées avec lui, et un régiment de milices du Valais, attaqua le bataillon italien. Les recrues, dont il était composé, privés d'expérience, voyant paraître environ deux escadrons de cavalerie, lâchèrent pied en abandonnant leurs officiers, qui furent pris avec le colonel du régiment et environ cent soixante hommes.

més. Pour couvrir Milan, le prince n'avait pu disposer que de deux régimens volontaires, qui avaient été détachés des divisions italiennes, lorsque ces dernières furent destinées pour les garnisons de Mantoue et de Peschiera. Deux bataillons de ces régimens, faisant environ sept cent cinquante hommes, avaient été placés à Varese; un bataillon de quatre cent cinquante hommes à Arona, pour observer la route du Simplon; et un autre bataillon, de trois cents hommes, à Colico, pour servir de réserve aux détachemens qui étaient dans la Valtelline. Nous avons déjà vu que, pour défendre les vallées du Brescian, le général Bonfanti n'avait à ses ordres qu'un bataillon du 35e. léger, un du 6e. de ligne italien et cent cinquante gendarmes à cheval; on peut y ajouter environ cent chasseurs tirailleurs. Pour couvrir mieux son aile gauche contre le général Stanisavlevitch, le prince vice-roi avait été obligé de placer la garde royale à Desenzano.

Le maréchal de Bellegarde, décidé maintenant à attendre le résultat de la diversion qu'allait faire le roi de Naples, soutenu par la division Nugent, tenait toujours son armée concentrée entre le Mincio et l'Adige. Elle y était établie sur deux lignes; la première garnissait Castelnovo, Salionze, Valeggio et Pozzolo, s'appuyant à la division Mayer, qui bloquait toujours Mantoue, et dont la droite occupait de nouveau Marmirolo et

Nous avons déjà vu que le général napolitain Minutolo était arrivé à Florence, le 31 janvier, avec un corps de troupes. Le 5 et le 6 février, il y arriva encore quatorze cents hommes de cavalerie, et le lieutenant-général Joseph Lecchi[1], passé au service de Naples, prit possession de la Toscane, au nom de son nouveau souverain, par une proclamation. Il n'y eut après cela aucun mouvement dans cette province, jusqu'au 15. Ce jour-là, le commandant de Livourne, s'attendant à être bientôt assiégé, évacua les malades de la garnison sur la place de Pise. Pendant ce temps, le général Pouchin, ayant appris que le roi de Naples avait déclaré la guerre à la France, et que le général Minutolo marchait sur Pise, avec un corps de troupes, fit venir dans cette dernière place un détachement de sept cents hommes de la garnison de Livourne, qui arriva à Pise dans la nuit du 16 au 17. Le général Minutolo se présenta en effet le 17 au matin devant Pise, et les hostilités commencèrent entre ses troupes et celles françaises qui étaient en position devant la ville. Le soir du même jour, le duc d'Otrante, commissaire général de l'empereur Napoléon, qui était à Lucques, ayant fait annoncer au général Minu-

[1] Le comte Joseph Lecchi, qui avait été général de division au service du royaume d'Italie, était frère du général Théodore Lecchi, commandant la garde royale et dont la fidélité ne s'est jamais démentie.

menter la désertion parmi les troupes italiennes. Cette circonstance, jointe aux nombreuses maladies, qui affaiblissaient journellement la garnison, força le gouverneur à se réduire à la plus stricte défense et à renoncer à toute espèce de sortie.

Le blocus de la citadelle d'Ancône durait encore, depuis le 17 janvier. Le 11 février, le général Barbou, voyant que les Napolitains avaient établi des batteries et tout préparé pour un prochain bombardement, fit dans la nuit une sortie sur les ouvrages de l'ennemi. Cette sortie, trop faible contre les troupes que le général Macdonald avait devant la citadelle, fut repoussée avec perte d'une centaine d'hommes. La même nuit, les Napolitains ouvrirent toutes leurs batteries et commencèrent le bombardement. Ils y mirent une si grande activité que, le 13 vers midi, tous les bâtimens de la citadelle se trouvèrent incendiés ou ruinés. Le général Barbou, voyant que la garnison n'avait plus d'abri et que ses magasins même étaient détruits, se trouva dans la nécessité de capituler. Le 18, la garnison sortit avec les honneurs de la guerre, sous la condition de ne pas servir contre les alliés pendant un an. Elle conserva ses armes jusqu'à la petite rivière de Fiumicino (l'ancien Rubicon). Là, elle les posa et continua sa route par Bologne et Modène, étant escortée, jusqu'aux avant-postes français, par les troupes napolitaines.

tolo, s'étant fait précéder par une autre proclamation, entra dans Livourne avec trois mille hommes, et commença le blocus des châteaux. Le 19, le général Lecchi se rendit dans cette ville, d'où il entra en négociation avec le duc d'Otrante. Quoique la convention définitive n'ait été conclue que le 24, cependant l'ordre de remettre les forts de Livourne, aux troupes napolitaines, fut donné le 20, et le même jour la garnison en partit pour se rendre à Gènes, par Pise. La même remise fut ordonnée pour tous les postes du littoral de la Toscane, pour l'île de la Gorgone, pour le château de Volterra et pour celui de Florence. Ces derniers ouvrirent leurs portes le 22, et la garnison suivit également la route de Gènes. La même condition, de ne pas servir d'un an, fut imposée à ces différentes troupes, qui se trouvèrent, sans avoir presque brûlé une amorce, réduites à la même condition où aurait pu les mettre un long siége. Le dessein des Anglais était, aussitôt après l'évacuation de Livourne par les troupes françaises, d'y en débarquer des leurs pour assiéger Gènes. Le duc d'Otrante les servit avec un zèle qui n'est pas méconnaissable, en privant cette dernière place d'un renfort, bien nécessaire à sa faible garnison.

La convention conclue à Lucques, le 24 février, fut signifiée au général Miollis, dans les premiers jours du mois de mars, par une dépêche du duc

d'Otrante. Le général Miollis s'y conforma, sans observations, et, le 10 mars, la garnison du château Saint-Ange en sortit avec armes et bagages et la caisse militaire, pour se rendre à Civita-Vecchia. Les deux garnisons réunies devaient être embarquées à ce dernier port, pour être transportées à Marseille, aux frais du roi de Naples. Mais les bâtimens nécessaires n'ayant pas été fournis, elles furent dirigées par terre, sur Viterbe, d'où elles se rendirent, par Florence et Bologne, à l'armée d'Italie, qu'elles précédèrent, pour repasser les Alpes. Les bagages, seuls, et le dépôt du 2e. régiment étranger, furent embarqués.

Le 15 février, en même temps que le roi de Naples faisait signifier sa déclaration de guerre, au quartier général de l'armée française, il mit la sienne en mouvement. La division Carascosa se réunit à Reggio; la division d'Ambrogio s'avança à Modène; et le corps du général Nugent, prenant la tête de la colonne, s'avança vers San-Ilario. Le général Severoli, se voyant menacé par toute l'armée austro-napolitaine, et se trouvant à une trop grande distance de la division Gratien, jugea nécessaire de se rapprocher de Plaisance. Il était en effet facile, au général Nugent, de faire tourner le détachement du général Severoli, et de l'enlever même avant qu'on n'en eût eu avis à Plaisance. Ce dernier commença

donc sa retraite le même jour, et repassa successivement la Parma et le Taro, toujours suivi par le corps du général Nugent. Entre Fiorenzuola et Fontana-Fredda, le général Severoli fut atteint, le 17, par l'avant-garde autrichienne, composée de la brigade Stahremberg. N'ayant pu se refuser à un engagement, il perdit une centaine d'hommes. Le lendemain, il se retira sous les murs de Plaisance, et le corps ennemi vint prendre position derrière la Nura. Le général Nugent, dès son départ de Modène, avait dirigé, sur Pontremoli et Borgo-Taro, un détachement de trois cents hommes, qui y était arrivé le 17. Dès que le général Rouyer-Saint-Victor en avait eu avis, il y avait envoyé de son côté quelques troupes. Le 18, l'ennemi fut attaqué et repoussé sur Fornóvo, avec perte de soixante prisonniers.

Aussitôt que le prince Eugène eut appris que le général Nugent, suivi par l'armée napolitaine, était devant Plaisance, il se disposa à exécuter la diversion qu'il avait préparée. Le 20, la division Rouyer se mit en mouvement vers Plaisance; la brigade d'Arnaud y arriva le même jour, et la brigade Schmitz le lendemain. En même temps, le prince fit partir la brigade Jeanin, de la division Marcognet, de sa position de Volta, pour se rendre à Crémone, où elle arriva le 21. La brigade de cavalerie de Rambourg eut également l'ordre de se rendre à Plaisance.

Le général Grenier, chargé par le prince du commandement des troupes, qui allaient se trouver à la droite du Pô, partit également, le 21, du quartier général. A son passage, à Crémone, il fit avancer la brigade Jeanin à Codogno, où il arriva le 22. Le lendemain, les trois brigades d'infanterie et celle de cavalerie furent réunies à Plaisance. Pour renforcer un peu la ligne du Mincio, qui venait d'être affaiblie par le départ de trois brigades, le prince fit venir la garde royale à Volta, en remplacement de la brigade Jeanin. La ligne des postes fut laissée telle qu'elle était, et toutes les précautions furent prises, pour cacher à l'ennemi le mouvement qui venait d'être fait. Cependant le général Nugent avait jeté des partis d'infanterie et de cavalerie, à la droite de Plaisance, par le pied des montagnes, et dans la direction de Castel-San-Giovanni. Il paraissait que son projet était de tourner la ville, et de s'établir sur les communications de Gènes et du Piémont. Le 22 et le 23, le général Grenier envoya de fortes reconnaissances vers Castel-San-Giovanni et Agazzano, afin d'éclairer et de surveiller les mouvemens de l'ennemi. La marche de ces reconnaissances obligea le général Nugent à rappeler ses partis, et à se concentrer derrière la Nura. Le 24, le général Grenier s'avança jusqu'à cette rivière, et y prit position en face des Autrichiens.

Dès son arrivée à la Nura, le général Nugent, croyant sans doute que le prince vice-roi aurait besoin de toutes ses troupes au Mincio, et ne pourrait envoyer aucun renfort aux troupes de Plaisance, avait pensé à jeter un pont sur le Pô, à Sacca, près de Casal-Maggiore. Il détacha, sur ce point, le lieutenant-colonel Mezco, avec environ douze cents hommes d'infanterie et de cavalerie, tant Autrichiens que Napolitains, et une compagnie de marins de ces derniers. Ce détachement était couvert, sur sa droite, par un petit corps de sept cents Autrichiens et de deux cents hommes de cavalerie napolitaine, placé à Guastalla. Le lieutenant-colonel Mezco, ayant fait passer le Pô, le 24, à quatre cents hommes, sous les ordres du capitaine d'Aspre, ce détachement surprit la petite ville de Casal-Maggiore, et y prit le chef d'escadron Frangipani, avec quelques gendarmes. Le lieutenant-colonel Mezco, ayant alors fait jeter un pont à Sacca, établit à la rive droite du Pô des batteries pour le défendre, et fit travailler à une tête de pont.

Le prince Eugène, averti de la surprise de Casal-Maggiore, et de la construction du pont de Sacca, ordonna au général Bonnemain de s'y rendre avec sa brigade, un bataillon du 52e. de ligne, commandé par le chef de bataillon Bladinère, et une batterie d'artillerie; le 3e. léger fut envoyé à Casal-Maggiore. Le général Bonnemain arriva

le 26 à Marcaria, et le 27 il attaqua les Austro-Napolitains à Sacca. Malgré la supériorité de l'ennemi en infanterie, et la position avantageuse de ses batteries, après une longue et vive canonnade, le lieutenant-colonel Mezco fut obligé d'évacuer la tête de pont, puis de retirer ses canons. Vers le soir, le général Bonnemain parvint à détruire le pont, dont presque tous les bateaux furent recueillis à Casal-Maggiore.

Le général Grenier se mit en mouvement le 25 au matin, et ayant passé la Nura, en trois colonnes, il atteignit l'ennemi dans son mouvement de retraite. Le général Nugent ayant vu les brigades françaises, qui venaient du Mincio, se déployer devant lui la veille, avait jugé à propos de se replier derrière le Taro, où se trouvait encore l'armée napolitaine. Le corps autrichien fut attaqué, renversé au premier choc, et poussé jusqu'au delà du Taro, où il prit position, ayant les divisions napolitaines de Carascosa et d'Ambrogio derrière lui. Le général Grenier prit position, le 27, en avant de Borgo-San-Donino, avec la division Rouyer et les brigades Jeanin et Rambourg. La division Gratien et le détachement du général Severoli, qui avaient suivi son mouvement, restèrent en arrière de ce bourg.

Le 1er. mars, le prince Eugène, pour appuyer, par une diversion, l'expédition du général Grenier, et en même temps faire craindre au roi de

Naples le mouvement de flanc, dont il l'avait menacé, résolut de faire attaquer Guastalla. Pour donner plus de poids au bruit qui allait se répandre, de la marche d'un corps d'armée considérable, il résolut de se trouver en personne à cette expédition. Le général Villata ayant passé le Pô à Borgoforte, avec deux bataillons du 5e. de ligne, et deux du 3e. léger italien, un détachement de deux cents chevaux et quatre canons, se présenta, dans la matinée du même jour, devant Guastalla. La cavalerie napolitaine s'enfuit sur-le-champ à Reggio. L'infanterie autrichienne essaya de se défendre; mais elle fut enfoncée et poussée en désordre, au delà de la ville. La perte de l'ennemi s'éleva à une centaine d'hommes hors de combat, quatre-vingt-dix prisonniers, dont un major des hussards de Radetzky, et deux cent cinquante fusils. Le lendemain, la cavalerie, en poursuivant l'ennemi sur Modène, lui fit encore trente prisonniers.

Le général Grenier, ayant employé les journées du 28 février et du 1er. mars, à reconnaître les positions de l'ennemi, se disposa à l'attaquer. La disproportion des forces était grande, car derrière la division Nugent, qui était forte de plus de quinze mille hommes, se trouvaient les deux divisions Carascosa et d'Ambrogio, la garde napolitaine, et une forte division de cavalerie, c'est-à-dire, au moins vingt-cinq mille hommes.

Les troupes que le général Grenier avait avec lui, ne s'élevaient qu'à quinze ou seize mille hommes, en y comprenant le corps du général Severoli, et la division Gratien, toute composée de conscrits qui n'avaient pas vu le feu. Aussi ne fit-il donner, en première ligne, que les brigades qui venaient de l'armée du Mincio, c'est-à-dire environ dix mille hommes. Mais il n'y avait pas à balancer. Il était impossible de diminuer pendant plus de huit à dix jours, de trois brigades, l'armée du Mincio, à qui il ne restait plus que vingt mille combattans, à opposer à soixante mille ennemis. Déjà même le général Grenier, dont le mouvement avait été retardé par la crue des eaux, surtout au Taro, avait été forcé de perdre deux jours. D'un autre côté, il fallait absolument repousser l'armée napolitaine sur Modène et Bologne, et retarder le mouvement qu'elle avait commencé. Un avantage marqué, qu'on pouvait remporter sur elle, devait avoir pour résultat de la paralyser pendant quelque temps, et de rendre le roi de Naples plus prudent, dans les opérations qu'il voudrait entreprendre. Telles étaient, sans doute, les réflexions qui avaient déterminé le prince Eugène à la diversion qu'il faisait faire par le général Grenier. L'événement en a prouvé la justesse, puisque le résultat du combat de Parme a retardé, de six semaines, le mouvement du roi de Naples sur Plaisance.

Le 2 mars, le général Grenier passa le Taro, sur trois colonnes. Le roi de Naples, inquiet de l'occupation de Guastalla, par le général Vilatta, mit aussitôt son armée en retraite. La division Nugent était à la queue de la colonne, et la brigade Stahremberg faisait l'arrière-garde. Cette brigade, vivement attaquée, fut renversée sur le restant de l'armée, et serrée de si près, que le général Stahremberg crut devoir prendre le parti de jeter dans Parme le régiment de l'archiduc François-Charles, pour arrêter nos troupes, et, en se dégageant des autres brigades de la division Nugent, donner le temps à celle-ci de gagner chemin. C'était une faute qu'il paya assez cher. Une position n'est bonne à défendre de front, que quand l'ennemi ne peut pas la tourner impunément, surtout si c'est une position fermée, qu'on ne puisse pas évacuer quand on veut. L'erreur que commit ici le général Stahremberg, ou le chef, quel qu'il soit, qui donna l'ordre d'occuper Parme, n'est que trop commune, et vient ordinairement de ce que l'on se trompe, sur la véritable application des principes de la guerre de positions. Ce n'est point seulement en choisissant des sites avantageux, où le corps qui les occupe puisse opposer une résistance durable, qu'on peut se flatter de faire la guerre de positions. Car les sites, qu'on appelle tactiquement positions, ne sont que des points de la ligne

stratégique d'opérations. Or, si la ligne de mouvement de l'assaillant peut passer par un autre point, que celui qu'on a voulu défendre, ce dernier sera non-seulement inutile, mais il sera dépassé latéralement et enlevé. C'est ce qui arriva au général Stahremberg.

Le général Grenier, ayant conçu la possibilité d'emporter la ville de Parme, sans arrêter la poursuite de l'ennemi, fit sur-le-champ ses dispositions. Il fit passer à droite de la ville la brigade Schmitz, qui devait attaquer la porte qui conduit à Fornovo et Pontremoli. La brigade d'Arnaud resta sur la route qui vient de Castel-Guelfo. Derrière elle étaient, à quelque distance, le corps de Severoli et la division Gratien, qui restèrent en réserve, et ne prirent point part au combat. La brigade Jeanin passa à gauche, pour attaquer la porte qui conduit à Colorno. La brigade de cavalerie de Rambourg devait tourner la ville, par le même côté, pour suivre le gros de l'armée austro-napolitaine. La brigade Jeanin, en dépassant la porte de Colorno, coupa une colonne autrichienne de neuf cents hommes, qui fut obligée de rebrousser chemin et de rentrer en ville, où elle mit bas les armes un peu plus tard. Dans le moment où le général Rambourg traversait le chemin de Colorno, il aperçut sur la route la colonne ennemie de Sacca, qui revenait à Parme. Le général Rambourg se porta au-devant d'elle

et la fit charger par sa cavalerie
la brigade Jeanin appuya cette
brillante et heureuse; cinq ce
deux canons et beaucoup de bag
entre nos mains. La brigade Ram
ensuite son mouvement vers l'En
faisant, elle entama encore l'arr
nemie.

Cependant, le général Schm
porté, après une assez faible rési
de Fornovo, dirigea une partie de
le rempart, vers la porte de M
que le reste pénétrait dans la vill
Jeanin et d'Arnaud y étant entr
même temps des deux autres côté
y avait de troupes autrichienne
fut tué ou pris. Le même soir, le
nier vint prendre position sur l'I
austro-napolitaine s'était arrêtée
La perte de l'ennemi, dans Parme
viron six cents morts et dix-sept
prisonniers, dont trente-sept offic
nons avec leurs caissons, cinq vo
du génie, beaucoup de bagages
fusils. Le général Rambourg, ava
l'Enza, fit encore environ cinq cen
ce qui en porta le total à deux mil
Dans ce nombre étaient quatre-vi
litains, qui furent renvoyés désarr

Naples. Notre perte s'éleva à deux cent cinquante hommes hors de combat.

Il faut que le roi de Naples et le général Nugent aient cru que le corps qui les attaquait fût d'une force bien supérieure, à ce qu'il était réellement, puisqu'ils s'étaient préparés à une plus longue retraite. Le 3, le train d'artillerie et les équipages autrichiens et napolitains, qui avaient été à Modène, arrivèrent à Bologne, d'où les premiers continuèrent leur route vers Ferrare, sous l'escorte d'un fort détachement des hussards de Radetzky.

Le 3, la brigade Rambourg se porta sur Reggio; l'ennemi avait évacué cette place et s'était retiré derrière la Secchia, vers Modène, ne laissant pour couvrir sa retraite, qu'un escadron des hussards de Radetzky, devant Reggio. Cet escadron fut dispersé par notre cavalerie, qui lui fit quelques prisonniers. Le 4, le général Grenier envoya à Reggio le général Severoli, avec ses trois bataillons italiens, et quatre bataillons français de la brigade Soulier. Les sept autres bataillons de la division Gratien restèrent en position derrière l'Enza, et le général Grenier, avec la division Rouyer et la brigade Jeanin, ayant pris la route de Guastalla, passa le Pô à Borgoforte, et rentra, le 6, à l'armée en position au Mincio.

Le général Severoli, ayant placé à Rubiera une avant-garde composée des deux escadrons

du premier régiment de chasseurs à cheval italiens et de deux compagnies de voltigeurs, resta devant Reggio, avec son infanterie et la brigade Rambourg. L'avant-garde ennemie, composée des débris de la brigade Stahremberg, était en position à la droite de la Secchia, au delà de Rubiera.

Le prince vice-roi, non content de la démonstration qu'il avait faite sur le flanc de l'armée austro-napolitaine, en occupant Guastalla, voulut menacer également les communications entre cette armée et celle du maréchal de Bellegarde. L'ennemi communiquait directement avec Modène par Ostiglia, où il y avait un pont, qui était couvert du côté de Mantoue, par des retranchemens élevés vers Sustinente. En inquiétant le maréchal de Bellegarde sur ce point, dans le moment où il venait d'apprendre la défaite du général Nugent à Parme, et où il savait que le général Grenier était encore vers Reggio, le maréchal devait craindre un mouvement de flanc, sur Castellaro. Ce mouvement, qui aurait fortement compromis la division Mayer, aurait également pu attirer au général en chef autrichien un nouvel échec, puisque dans ce moment son armée était déployée sur le Mincio et à peu de distance de cette rivière. Le 5 au matin, le général Villata avec trois faibles bataillons du 2e. léger italien, qui faisaient environ mille hommes, sortit de Governolo. Les avant-postes ennemis fu-

rent repoussés jusqu'à peu de distance d'Ostiglia, et les retranchemens de Sustinente furent détruits. L'ennemi perdit six hommes tués et cinquante-un prisonniers, dont un officier; les régimens qui étaient là étaient celui de Bianchi, et un croate de nouvelle formation. Nous eûmes onze blessés. Le résultat de cette reconnaissance fut d'obliger le maréchal de Bellegarde à concentrer ses troupes. Son quartier général, qu'il avait transporté à Villa-Franca, pendant que le roi de Naples marchait sur Parme, rentra de nouveau à Vérone : le gros de l'armée, qui avait dépassé Villa-Franca, se replia entre cet endroit et Vérone. Les ouvrages, que l'ennemi avait élevés à la tête du pont de Borghetto, furent abandonnés.

Le 7 mars, l'armée du Mincio occupa les positions suivantes. La division Fressinet était à Monzambano et à Borghetto; la division Quesnel, depuis Montalto, près de Volta, jusque vis-à-vis de Pozzolo; la division Marcognet, à Goito et Cerlongo; la division Rouyer, à Mantoue; la garde royale quitta Volta, et vint à Mantoue. La cavalerie resta en seconde ligne, vers Cereto et Foreste. Le major San-Fermo fut envoyé à Viadana et Pomponesco, avec quelques détachemens d'infanterie, pour observer la rive du Pô, depuis Guastalla jusquà Casal-Maggiore et Sacca. Le quartier général fut établi à Mantoue.

Cependant le roi de Naples, ayant appris
le général Grenier avait repassé le Pô, et q
n'était resté devant lui que la division Gra
et le corps de Severoli, résolut de reprendre
mouvement sur Plaisance. Le 6 mars, il fit
forcer l'avant-garde du général Stahremberg,
un régiment d'infanterie et une division de ca
lerie napolitaine. Cette avant-garde passa la
chia dans l'après-midi; la division Carascos
suivait de près. L'avant-garde française, qu
général Severoli avait fait la faute de placer a
loin de lui, fut attaquée, et, malgré la résist
qu'elle essaya d'opposer, enfoncée et renve
sur Reggio. Le 1er. régiment de chasseurs à
val souffrit beaucoup, et une partie des voltig
furent pris; notre perte s'éleva à une cent
d'hommes, sur trois cents qui avaient com
l'avant-garde. Les feuilles du temps disent
les Napolitains attaquèrent avec courage et
les plus vives démonstrations de joie [1]. Sans d
c'est parce qu'ils se trouvaient dix-huit mi
contre trois cents.

Le 7, le roi de Naples continua son mo
ment sur Reggio. Le général Severoli, ayant l
dans la ville le général Soulier, avec ses q
bataillons, se porta au-devant de l'ennemi
les trois bataillons italiens et la brigade de I

[1] Voyez *Allgemeine Zeitung*, du 22 mars 1814,
Gazette de Trente, du 15 du même mois.

bourg. Il rangea son infanterie à cheval sur la grande route, ayant la cavalerie en seconde ligne. Bientôt le roi de Naples déploya son armée devant lui. Malgré la disproportion des forces, puisque l'ennemi avait sur ce point la brigade de Stahremberg, le restant de la division Nugent, la division Carascosa et une division de cavalerie, ce qui faisait au moins vingt mille combattans, tandis que nous n'y avions pas trois mille hommes, le combat s'alluma avec vigueur. La résistance des trois faibles bataillons italiens fut héroïque; malgré que le brave général Severoli eût été mis hors de combat, dès le commencement de l'action, ayant eu la jambe emportée par un boulet de canon, nos troupes n'en continuèrent pas moins à soutenir les efforts de l'ennemi. Le général Rambourg, qui en prit le commandement, maintint encore le combat assez long-temps; enfin la supériorité des forces de l'ennemi l'obligea à rentrer dans Reggio. Le roi de Naples l'y fit attaquer; mais la résistance des deux généraux Soulier et Rambourg fut si vive, et la perte qu'ils causèrent à l'ennemi tellement grande, que, désespérant de les forcer, il leur fit proposer de cesser le feu et d'évacuer la ville. Les généraux y consentirent, et, ayant repassé le Crostolo dans la nuit, ils se réunirent le lendemain à la division Gratien, derrière l'Enza. Le même jour, ce général se retira derrière le Taro, où il prit

position, ayant son avant-garde devant Castel-Guelfo, les brigades Soulier et Rambourg derrière cet endroit, et la brigade Vandeden à Sanguinara et Grugno.

Le 8, l'armée napolitaine arriva à l'Enza où elle prit position. La brigade autrichienne de Gobert, et une brigade de la division d'Ambrogio, furent poussées vers Bosco-di-Sotto et vers Guastalla, pour couvrir la droite et observer les mouvemens de l'armée française, vers Borgoforte et Sacca. Le 9, la brigade Stahremberg entra de nouveau à Parme. Le roi de Naples s'arrêta cependant là, ne voulant pas s'exposer à une seconde diversion de flanc, de la part du prince Eugène. Il savait que le prince, maître des passages de Borgoforte et de Sacca, avait l'œil sur tous ses mouvemens et pouvait d'un moment à l'autre faire passer le Pô, à un corps d'armée, qui, en occupant Parme lorsque l'armée napolitaine aurait été sur le Taro, pouvait la détruire et la disperser. Il résolut donc d'attendre encore avant de se porter en avant. Le prince vice-roi, ayant appris le combat de Reggio, fit passer, le 9, la division Rouyer à Marcaria et à Bozzolo. Le major San-Fermo, qui occupait toujours Viadana, Pomponesco et Casal-Maggiore, poussait des partis et des reconnaissances au delà du Pô, vers Sacca.

Les rapports des avant-postes ayant indiqué, au prince Eugène, que l'ennemi faisait quelques

mouvemens, dans sa ligne à la gauche du Mincio, il ordonna des reconnaissances sur toute la ligne de l'armée d'Italie. Ces reconnaissances sortirent, le 10 au matin, dans la direction de Castelnovo, de Valeggio, de Roverbella, de Castiglione-Mantovano, de Castellaro et d'Ostiglia. Celle de la garnison de Peschiera, rencontra les premiers postes ennemis sur les hauteurs de Cavalcaselle et de Pacengo. Le général Sommariva, qui était de ce côté, ayant fait marcher contre elle les régimens de Hohenlohe-Bartenstein et Warasdiner-Creutzer, un bataillon de Lindenau, le 4e. de chasseurs et des détachemens de hussards de Frimont et de Stipsitz, elle fut obligée de rentrer sous les murs de Peschiera, après avoir tué ou blessé à l'ennemi quelques hommes, parmi lesquels un capitaine de Lindenau. La reconnaissance de la division Fressinet, qui déboucha par la tête de pont de Monzambano, rencontra les postes ennemis à peu de distance. Les ayant repoussés vers le Monte-Bianco, au-dessus de Borona, elle se trouva sous le feu des batteries que l'ennemi avait sur ses hauteurs, et entre les brigades de Bogdan et de Baumgarten, qui étaient à Salionze et Valeggio. Elle ne put dépasser ce point, et rentra bientôt. La reconnaissance sortie de Goito, sous les ordres du général Jeanin, repoussa tous les avant-postes ennemis jusqu'à Roverbella, où elle se trouva en présence de la

brigade de Spiegel, avec laquelle elle soutint pendant quelque temps le combat. Le général Jeannin fit soixante-sept prisonniers, parmi lesquels quatre officiers. La reconnaissance qui sortit de Mantoue, dans la direction de Castiglione-di-Mantova, trouva les postes ennemis à Santa-Lucia, et les repoussa jusqu'à Castiglione, dont le château était occupé par un bataillon d'Ottokaner. Le feu se maintint sur ce point pendant une partie de la journée. Le général Zucchi, qui se dirigea sur Castellaro, poussa les postes ennemis au delà de ce point. Le général Suden, ayant réuni le régiment de Gradiscaner, une partie de celui de Bianchi et le 5ᵉ. bataillon de chasseurs, engagea le combat avec le général Zucchi. Il fut très-vif, et l'ennemi perdit quelques prisonniers et un assez grand nombre de morts; le général Suden eut deux chevaux tués sous lui. Le général Vilatta, qui sortit de Governolo, repoussa tous les postes autrichiens jusqu'à Ostiglia. L'ennemi perdit dans cette journée plus de trois cents hommes hors de combat, et cent prisonniers.

Le résultat de ces reconnaissances fut, que l'ennemi, craignant que l'armée d'Italie ne passât le Mincio de nouveau, pour livrer une seconde bataille, se tint sur la défensive. Au lieu de faire un mouvement en avant, pour seconder celui du roi de Naples vers Plaisance, il songea à se concentrer. L'armée autrichienne, laissant

une avant-garde, sous les ordres du général Neiperg, sur le Mincio, à Salionze, Valeggio et Pozzolo, s'établit en arrière sur deux lignes. La première occupa Castel-Novo et Villa-Franca; la seconde fut placée dedans et en arrière de Vérone. La réserve de grenadiers rentra au quartier général de Vérone; les équipages et les réserves d'artillerie passèrent derrière l'Adige, à Saint-Michel et Saint-Martin. Le maréchal de Bellegarde sentit si bien l'effet singulier que devait produire ce mouvement semi-rétrograde, d'une armée de soixante mille hommes, devant une de trente mille, qu'on en vit paraître une justification dans la gazette de Klagenfurt et dans celle de Trente. Mais ceux qui ont entrepris de défendre cette opération du maréchal de Bellegarde, s'en sont fort mal acquittés. L'un s'empresse de rassurer le public, sur les craintes qu'il avoue qu'on avait conçues, en annonçant que le mouvement rétrogade n'avait eu d'autre but, que de concentrer l'armée et d'en assurer les substistances. L'autre, plus maladroit, appelle ce pas en arrière, un mouvement combiné, pour appuyer celui du roi de Naples. Que le pays, entre le Mincio et l'Adige, ait été ruiné par la présence successive des deux armées, et que le maréchal de Bellegarde n'ait pu y maintenir la sienne plus longtemps, cela est vrai, et il y aurait de la mauvaise foi à le nier. Mais que le maréchal, pour nourrir

son armée, l'ait concentrée en arrière de la ligne qu'il avait occupée, pendant plus d'un mois, en s'éloignant ainsi de celle qu'il voulait forcer à à la retraite, ce mouvement n'annonce-t-il pas qu'il se croyait obligé de renoncer au projet de l'attaquer de front? Quant à l'histoire du mouvement combiné, c'est un conte, et le maréchal de Bellegarde a, à coup sûr, trop de jugement pour en être l'auteur.

Le 15 mars, il y eut sur le lac de Garda, à la vue de Torri, un combat entre la flottille italienne de sept barques canonnières, commandée par le capitaine Tempié, et la flottille autrichienne de huit barques, commandée par le capitaine Accurti. Après une canonnade assez vive, la flottille autrichienne ayant eu trois barques coulées à fond, les cinq autres furent obligées de s'échouer à la côte. L'ennemi eut une quarantaine d'hommes hors de combat, et nous à peu après la moitié, parmi lesquels le capitaine Tempié, grièvement blessé.

Dans la nuit du 30 au 31 mars, le prince Eugène fit faire, par le général Vilatta, une nouvelle reconnaissance, de Borgoforte sur Suzzara et Gonzaga, afin d'inquiéter en flanc l'armée austro-napolitaine, et arrêter encore les mouvemens du roi de Naples. Les avant-postes ennemis furent repoussés jusque vers Guastalla, avec perte de cinquante hommes hors de combat et quarante-trois prisonniers, dont un major de hussards.

›t compromises. Profitant donc de
momentané de la croisière an-
ıvoya à Venise, où elles vinrent se
›uchure du canal de Saint-Marc, à
ux qui y étaient déjà. Les Anglais
's le blocus maritime de Venise. Ils
cette place, les trois vaisseaux de
'e Lézard et *le Terrible*, et plu-
légers, sous les ordres du contre-
Gover.

ıt été occupée par les Napoli-
pes françaises ayant entièrement
·, rien n'empêchait plus les An-
rs projets sur Gènes. L'avis en
lord Bentink, l'expédition mit
me, le 28 février, composée
rica et *Edimbourg*, de 74;
rieuse, *l'Iphigénie* et *l'Au-*
vettes *l'Arc-en-Ciel*, *la Sy-*
de 18; et de quarante-deux
ordres du commodore che-
riva, le 9 mars, à Livourne,
qu'elle transportait débar-
le douze cents chevaux et
ommes d'infanterie, dont
nt étaient Anglais, le reste
de Sardes et de Siciliens.
s transports repartirent
y embarquer la seconde

sible de chasser l'ennemi. Il fit donc rentrer à Chioggia, dans la nuit du 22 au 23, toute l'artillerie et les munitions qui étaient à Cavanella. En effet, le général Marschall avait résolu, à quelque prix que ce fût, de se rendre maître des positions que nous occupions encore, entre la Brenta et l'Adige; le 23, au matin, le général Pulsky déboucha, avec sa brigade, en quatre colonnes, de la tour de Bebbe, et du poste qu'il occupait vers l'embouchure de l'Adige, passa cette rivière et le canal de la Cavanella, et attaqua le fort Saint-Anne. Malgré la vive résistance de la garnison, le fort fut pris, et une partie des troupes qui y étaient fut faite prisonnière, ou périt. La garnison de Cavanella, se voyant coupée, évacua le fort, et se fit jour la baïonnette au bout du fusil, au travers des ennemis, qui, malgré la supériorité du nombre, furent obligés de la laisser passer. Le général Pulsky s'établit alors dans l'île de Fossone, en face des retranchemens de Brondolo.

Le 1er. avril, la station de deux bateaux canonniers, qui était dans le canal delle Tresse, à la droite de Brondolo, ayant été attaquée par trois cents hommes, avec trois pièces de canon, fut obligée de se retirer plus en arrière dans les lagunes. Le 6, le général Dupeyroux, se voyant serré de plus près, craignit que les deux frégates italiennes, *la Princesse de Bologne* et *la Piave*, qui étaient dans la rade de Chioggia, ne se trou-

vassent bientôt compromises. Profitant donc de l'éloignement momentané de la croisière anglaise, il les renvoya à Venise, où elles vinrent se placer à l'embouchure du canal de Saint-Marc, à côté des vaisseaux qui y étaient déjà. Les Anglais resserrèrent alors le blocus maritime de Venise. Ils avaient, devant cette place, les trois vaisseaux de ligne, *l'Aigle*, *le Lézard* et *le Terrible*, et plusieurs bâtimens légers, sous les ordres du contre-amiral sir John Gover.

Livourne ayant été occupée par les Napolitains, et les troupes françaises ayant entièrement évacué la Toscane, rien n'empêchait plus les Anglais de suivre leurs projets sur Gènes. L'avis en ayant été donné à lord Bentink, l'expédition mit à la voile de Palerme, le 28 février, composée des vaisseaux *America* et *Edimbourg*, de 74; des frégates *l'Impérieuse*, *l'Iphigénie* et *l'Aurore*, de 38; des corvettes *l'Arc-en-Ciel*, *la Syrène* et *Termayant*, de 18; et de quarante-deux transports, sous les ordres du commodore chevalier Rowley. Elle arriva, le 9 mars, à Livourne, et, le 10, les troupes qu'elle transportait débarquèrent, au nombre de douze cents chevaux et de sept à huit mille hommes d'infanterie, dont deux régimens seulement étaient Anglais, le reste composé d'Allemands, de Sardes et de Siciliens. Peu de jours après, les transports repartirent pour Palerme, afin d'y embarquer la seconde

division anglaise, composée d'environ sept mil hommes.

Le 13, les troupes anglaises quittèrent Livour pour se rendre à Pise. Le 14, lord Bentinck publ à Livourne une proclamation, par laquelle il im tait les Italiens à prendre les armes. Cette pro clamation, qui semblait promettre tout et qui n promettait rien, fut reçue avec enthousiameen Tos cane et sur la rivière de Gènes. Les Anglais, voulant attendre l'arrivée d'un nouveau convoi, qui re nait d'Espagne, avec cinq bataillons de troupes de débarquement, s'arrêtèrent quelque temps à Pise et à Lucques, avant de continuer leur mou vement vers la Spezia. Ce convoi étant en vue, le 23 mars, les troupes anglaises vinrent prendre position à la gauche de la Magra. Le poste qui était à Sarzana fut obligé de se replier, et l'en nemi prit possession de cette ville. Le 25, les bataillons anglais venant d'Espagne débarquè rent à Lerici, sous la protection du feu des vais seaux de guerre. Un boulet ayant fait sauter le magasin à poudre de la batterie de San-Therese, voisin du point de débarquement, les canonniers gardes-côtes abandonnèrent leur poste. L'explo sion de ce magasin fut si forte, qu'elle causa sur la côte orientale du golfe un brouillard qui dura plus d'une heure. Le même jour, il y eut quelques engagemens sur la Magra; mais les troupes en nemies, qui avaient débarqué à Lerici, s'étant

approchées de la Vara, et menaçant le général Rouyer Saint-Victor sur sa droite et presque à dos, il jugea à propos de se replier, et de se rapprôcher de Chiavari. Cette retraite était d'autant plus nécessaire, que les vaisseaux de guerre de l'ennemi avaient fait voile vers l'ouest, et qu'il était possible que la seconde division anglaise, qui allait arriver de Sicile, débarquât dans le golfe de Rapallo. Alors le général Rouyer Saint-Victor se trouvait coupé, et la ville de Gènes privée de la moitié de ses moyens de défense en hommes. Le 26, ce général commença son mouvement de retraite, ayant laissé une petite garnison au fort Sainte-Marie, près de Porto-Venere, et confié à la municipalité de la Spezia la garde des forçats qui étaient au bagne. Le 28, le général Rouyer Saint-Victor vint prendre position sur les hauteurs de Sestri-di-Levante, afin de couvrir Chiavari et protéger les batteries du golfe de Rapallo. Il fit également occuper les hauteurs de de San-Pietro-di-Vara, afin d'assurer la retraite des détachemens qu'il avait vers les sources de la Magra. Les Anglais s'avancèrent lentement à la suite de nos troupes, et vinrent prendre position vers Trigoso et Dracco; mais ils ne firent aucun mouvement hostile, attendant, pour suivre leurs opérations, l'arrivée de la seconde division de Sicile et la prise du fort Sainte-Marie. Ils envoyèrent cependant des troupes à Pontre-

moli, et entrèrent par là en communication avec l'armée austro-napolitaine, qui avait des détachemens à Borgo-di-Taro. Le 31, le fort Sainte-Marie, vivement pressé, capitula, et les Anglais le désarmèrent, ainsi que toute la côte du golfe de la Spezia, dont ils enlevèrent l'artillerie pour leur compte. Ils en firent autant de l'arsenal de marine de la Spezia.

Dans les premiers jours du mois d'avril, le général de division baron Maucune étant arrivé au quartier général, le prince vice-roi lui confia le commandement du corps de droite, et le général Gratien prit le commandement supérieur de la place de Plaisance. L'armée était organisée de la manière suivante :

Première lieutenance. — Le général Grenier

		Bat.	Escad.	Homm.	Ch[illegible]
Division Rouyer.	Schmitz.	5	»	6,550	[illegible]
	D'Arnaud.	6	»		
Division Marcognet.	Jeanin.	5	»	6,350	[illegible]
	Roque.	5	»		

Deuxième lieutenance. — Le général Verdier.

		Bat.	Escad.	Homm.	Ch[illegible]
Division Quesnel.	Campi.	6	»	6,300	[illegible]
	Forestier.	4	»		
Division Fressinet.	Montfalcon.	5	»	4,950	
	Deconchy.	4	»		

Corps de droite.

		Bat.	Escad.	Homm.	Ch[illegible]
Division Maucune.	Vandeden.	6	»	5,400	[illegible]
	Soulier.	5	»		
	Rambourg.	»	9		9[illegible]
		51	9	29,550	[illegible]

	Bat.	Escad.	Homm.	Chev.
Report.	51	9	29,550	900
Réserve.				
Garde royale. Lecchi.	4	3	2,750	300
Cavalerie.				
Division Mermet. Bonnemain.	»	6	»	3,100
Division Mermet. Gentil S^t.-Alphonse.	»	11		
TOTAL.	55	29	32,300	4,300

A cette même époque elle occupait les positions suivantes. La division Rouyer était à Bozzolo, Casal-Maggiore, Piadena et dans les environs. La division Marcognet était dans les environs de Goito, ayant sa droite à Sacca sur le Mincio. La division Quesnel était à Volta et en face de Pozzolo, ayant le bataillon du 31e. léger détaché à Salò. La division Fressinet était à Monzambano, Borghetto et les environs. Les brigades de cavalerie de Bonnemain et de Gentil-St.-Alphonse étaient à Cereto, Foreste et Cerlongo, ayant le régiment de dragons Napoléon détaché à Piadena. La garde royale était à Marcaria, Bozzolo et Viadana. La réserve d'artillerie était à Pizzighettone, et le grand parc à Cremone.

Le corps de droite était toujours en position derrière le Taro. La brigade Vandeden occupait Castel-Guelfo et Borgo-San-Donino, ayant un bataillon à Noceto, sur le Taro. La brigade Soulier était à Grugno et Sanguinara, ayant un bataillon en arrière à Soragno et un à Plaisance. La bri-

gade Rambourg était le long du Taro, entre Noceto et Grugno.

Cependant le roi de Naples, qui avait eu tout le temps de se préparer, se décida à passer le Taro et à marcher sur Plaisance. Le corps anglais qui s'était dirigé sur Gènes, par la rivière de Levant, était déjà presque sous les murs de cette ville, et sa jonction avec le corps austro-napolitain, devant avoir lieu entre Tortone et Plaisance, il fallait occuper sans retard cette dernière place. Le corps ennemi, qui s'avança en présence du général Maucune sur le Taro, se composait des brigades autrichiennes d'Eckhardt, de Stahremberg, de Gobert et de Senitzer, sous les ordres du général Nugent, de la division napolitaine de Carascosa, de la garde et d'une division de cavalerie, faisant un total de près de trente mille hommes. La division d'Ambrogio était restée vers Corregio et Guastalla, pour couvrir Modène. Le roi de Naples, ayant fait toutes ses dispositions, passa le Taro le 13 avril, dans l'ordre suivant. Le régiment de Lusignan, sous les ordres du colonel Bourguignon, fut dirigé sur Grugno, où il devait passer le Taro et de là se porter par Fontanellato sur les derrières de Castel-Guelfo. La brigade Gobert devait passer le Taro à Medesano, pour arriver par Noceto, sur la gauche de Castel-Guelfo. Les brigades Stahremberg et Senitzer passèrent de front devant Castel-Guelfo.

soutenues par la brigade Eckhardt, par la division Carascosa et par la cavalerie. Cette colonne du centre était précédée par une avant-garde commandée par le colonel Prohatzka des hussards de Radetzky. Les régimens de Benjowsky et archiduc Charles avaient la tête de l'attaque.

Les généraux Vandeden et Rambourg opposèrent une si vive résistance, aux deux brigades ennemies de Stahremberg et Senitzer, quoiqu'ils n'eussent, sur ce point, que trois faibles bataillons du 9e. de ligne français et du 1er. italien, faisant à peine douze cents hommes, et trois cents chevaux du 1er. de chasseurs italiens, que le roi de Naples se vit forcé de faire avancer la brigade Pepe, de la division Carascosa, et le restant de la cavalerie. Le combat se soutint néanmoins jusqu'à ce que le régiment de Lusignan, ayant forcé le passage de Grugno, obligea le bataillon du 106e., qui y était, à se replier sur Borgo-San-Donino, avec quelque perte. Alors le général Maucune, craignant d'être tourné par Fontanellato, jugea à propos de se retirer sur Fiorenzuola. Ayant été destiné à couvrir Plaisance, il ne pouvait pas hasarder de s'engager dans une affaire générale, à une aussi grande distance de cette ville, surtout contre un ennemi cinq fois plus fort. Le général Maucune s'était préparé à un simple combat d'avant-garde; c'est pourquoi il n'employa sur le Taro que cinq bataillons, quatre cent cinquante

chevaux et quelques canons. Les six autres bataillons, avec le reste de sa cavalerie, étaient déjà en seconde ligne à Borgo-San-Donino, à trois lieues en arrière. Le général Maucune se replia donc en bon ordre vers le soir, et arriva dans la nuit à Fiorenzuola. Cependant le bataillon du 35e. régiment, qui était à Noceto avec cent cinquante chevaux du 3e. de chasseurs italiens, n'ayant pu résister à la brigade ennemie de Gobert, s'était également retiré sur Borgo-San-Donino, et le général Gobert continuait son mouvement par le pied des montagnes. Alors le général Maucune, se voyant au moment d'être de nouveau débordé, dans une position sans appui, se retira au point du jour derrière la Nura. Notre perte de cette journée s'éleva à plus de trois cents hommes tués, blessés ou pris. Celle de l'ennemi fut de plus de neuf cents hommes hors de combat.

Le 14, le roi de Naples continua son mouvement, et son armée arriva vers midi en face de Ponte-Nura. Il fit de suite ses dispositions pour passer la rivière. Le régiment de Lusignan, continuant son mouvement de flanc, devait passer la Nura en face de Nuradel, et se diriger par Castel-Groppo, sur la route de Plaisance à Crémone. Le colonel Gavenda, avec huit cents hommes des régimens de Warasdin et archiduc François-Charles, et trois cents hussards de Radetzky, fut dirigé sur San-Giorgio, afin d'arriver de flanc sur

Plaisance. L'avant-garde, sous les ordres du général Stahremberg, et composée de sa brigade et de celle de Senitzer, se dirigea sur Ponte-Nura. Cette avant-garde était soutenue par la brigade Gobert. La brigade Eckhardt et l'armée napolitaine suivaient de près. Le poste d'arrière-garde, que le général Maucune avait laissé en avant de Ponte-Nura, fut aisément ramené au delà de la rivière. Les trois brigades autrichiennes attaquèrent alors les bataillons, que le général Maucune avait établis en position à Borghetto, tandis qu'il occupait le couvent de San-Lazaro, un peu plus en arrière, avec le restant des troupes. Le poste de Borghetto fut si vigoureusement défendu que le général Stahremberg fut un instant obligé de plier, et qu'un bataillon français repassa la Nura. Mais le gros de l'armée était trop près, et ce bataillon fut ramené. Le combat dura à Borghetto jusqu'à la nuit; alors le général Maucune, ayant replié son avant-garde, l'établit en partie au couvent de San-Lazzaro et en partie vers Rudanico, en avant de Galiano. Le restant du corps de droite se retira sous les murs de Plaisance.

Le 15, le roi de Naples fit attaquer par la division Nugent le couvent de San-Lazzaro, qui fut emporté après un combat opiniâtre. L'armée ennemie s'y établit alors appuyant sa droite au Pô. Le colonel ●avenda, de son côté, continuant son mouvement sur Rudanico, attaqua l'avant-garde

française qui était de ce côté. Celle-ci défendit le terrain pied à pied, profitant de chaque pos qu'elle trouvait, sur les canaux qui entourent la ville, pour arrêter l'ennemi. Ce ne fut que vers le soir que le colonel put arriver à Galianq, où il prit position. Dès le moment où le roi de Naples avait passé le Taro, il avait détaché sur Bobbio le capitaine autrichien Zuchern, avec cent cinquante hommes du régiment de Warasdin et quelques hussards. Le général Rothe, qui commandait les troupes anglaises sur la rivière de Gènes, avait dirigé sur le même point, par Pontremoli, mille hommes sous les ordres du colonel Robertson. Ce dernier, arrivé à Robbio le 16, détacha de suite des partis vers Tortone, Voghera et Novi.

Ce fut à cette époque que le prince vice-roi reçut, de manière à ne pouvoir douter de la véracité de cette communication, la nouvelle des désastres qui étaient survenus en France, et du changement de gouvernement qui en avait été la conséquence. Toutes les hostilités ayant cessé entre le nouveau gouvernement et les puissances coalisées, aucun ne motif ne pouvait plus autoriser le prince à retenir les troupes françaises, hors des frontières réduites de leur patrie. Leur séjour en Italie, sous quelque titre que ce fût, conservait toujours une attitude hostile. Il avait rempli jusqu'au dernier moment, et dans toute leur éten-

due, les devoirs de général en chef de cette armée, et ces fonctions cessaient par l'état de paix où se trouvait la France. Il n'en était pas de même du royaume d'Italie. Aucun acte officiel ne lui avait annoncé que la révolution, qui avait eu lieu en France, se fût étendue jusqu'à ce pays, et que ses fonctions, ainsi que ses devoirs, comme chef suprême, civil et militaire, du royaume d'Italie, eussent cessé. Sans chercher à conserver une autorité dont il n'avait été jusqu'alors que le dépositaire, il jugea que son honneur et sa conscience l'obligeaient à rester encore, à la tête du peuple qu'il avait gouverné pendant neuf ans et à veiller sur ses intérêts. Il résolut donc d'attendre que les souverains alliés, en fixant le sort des autres états de l'Europe, décidassent également des destinées de l'Italie. Le bon ordre et la tranquillité des peuples exigeaient qu'il n'y eût ni lacune, ni interrègne, et que les rênes du gouvernement, loin de rester un instant flottantes, passassent sans interruption des mains d'un chef dans celles de l'autre, s'il était décidé qu'elles dussent en changer.

En conséquence, le prince Eugène consentit alors à la proposition qui lui fut faite, par le maréchal de Bellegarde, de traiter pour l'évacuation de l'Italie. Des plénipotentiaires furent nommés de part et d'autre; du côté du prince, ce furent les généraux Dode, commandant le génie, et Zuc-

chi, gouverneur de Mantoue; du côté des Autrichiens, le général Neiperg, commandant l'avant-garde. Les plénipotentiaires, s'étant réunis au château de Schiarino-Rizzino, à peu de distance de Mantoue, en avant de la Favorite, y conclurent, le 16 avril, une convention, qui fut ratifiée le lendemain par le prince vice-roi et par le maréchal de Bellegarde [1]. Cette convention portait en substance, que les troupes françaises, qui faisaient partie de l'armée d'Italie, rentreraient dans les limites de l'ancienne France, que les troupes italiennes continueraient à occuper la partie du royaume d'Italie, non encore envahie par l'ennemi; et que les places d'Osopo, Palma-Nova, Venise et Legnago, seraient remises aux Autrichiens. Le prince vice-roi prit congé de l'armée française par une proclamation [2]; l'armée crut devoir y répondre par une adresse [3]. Ces deux pièces, réciproquement dictées par la conviction intime et par le sentiment de la conscience, contiennent le plus bel éloge de l'armée et de son chef, et cet éloge est la vérité.

Le 12 avril, des salves d'artillerie, sur tous les points de la ligne et à bord des vaisseaux anglais, furent pour la garnison de Venise l'annonce d'événemens fâcheux pour la France. Le 16, l'ami-

[1] Voyez Pièces justificatives, N°. XXI.
[2] Voyez Pièces justificat., N°. XXII.
[3] Voyez Pièces justificat., N°. XXIII.

ral anglais envoya au gouverneur un canot, porteur de la nouvelle de l'entrée des alliés à Paris. Ce parlementaire était en même temps chargé de propositions, pour la reddition de la place. L'amiral, qui savait bien que la convention, qui fut conclue le même jour, se négociait déjà, voulait se hâter d'en prévenir l'annonce officielle, afin de pouvoir entrer le premier dans la place. Les vaisseaux et l'arsenal de marine, qui y étaient, lui tenaient à cœur; et, fidèle à la politique de son gouvernement, il voulait débarrassser l'empereur d'Autriche du soin d'entretenir la marine de Venise. Mais le général Serras, ne concevant pas bien la nécessité de capituler avec l'escadre anglaise, qui était ce qui pouvait le moins l'inquiéter, déclina toute proposition. Le 19, le gouverneur reçut officiellement la convention du 16, et le 20 les troupes autrichiennes entrèrent dans les lagunes, et commencèrent à en occuper les postes; mais cette convention n'avait pas nommément décidé le sort de la marine de Venise. En conséquence, le 21, le capitaine de pavillon de l'amiral anglais revint à la charge, et renouvela la proposition de remettre la ville de Venise à l'escadre anglaise. Lui et son amiral feignirent d'ignorer la convention conclue. La proposition extravagante de sir John Gover fut reçue, comme elle méritait de l'être. Cependant le contre-amiral Dupéré avait demandé des instructions; elles

arrivèrent le 22, et elles contenaient, par un article additionnel à la convention, la stipulation de remettre aux Autrichiens tout le matériel de la marine française et italienne, ainsi que l'arsenal.

La convention que venait de conclure le prince Eugène, était la transaction politique la plus importante et la plus avantageuse que les peuples du royaume d'Italie pussent espérer. Au milieu du chaos que formaient les débris du grand empire, écroulé, bien moins par l'impulsion de la masse qui l'avait choqué, que par les défections qui en désorganisèrent les élémens, le royaume d'Italie seul se soutenait encore. Bien que privé d'une partie de ses membres, il était encore debout, comme corps politique. Préservé du triple fléau de l'anarchie, du despotisme militaire, et des déprédations des agens du vainqueur, qui désolaient tous les autres pays, séparés du grand empire, le royaume d'Italie pouvait traverser, sans secousses, la révolution qui bouleversait l'Europe, et il n'avait pas perdu le droit de concourir à la construction du nouvel édifice politique, qu'on disait vouloir élever.

A l'instant de conclure cette convention, le prince Eugène avait écrit au chancelier Melzi, pour lui en développer les motifs et les conditions, dont la plus importante était celle énoncée par l'article 8 : l'envoi d'une députation au quartier général des coalisés. Il faisait sentir à Melzi la

convenance et la nécessité que le sénat se réunît, pour nommer cette députation, qui, dans le moment actuel, pouvait encore obtenir, des coalisés, la reconnaissance de l'indépendance du royaume. Outre que Melzi était revêtu des pouvoirs suffisans pour cette convocation, le prince Eugène s'en abstint, par les motifs les plus honorables.

Personne ne saurait révoquer en doute, que la conduite du prince ne lui aît mérité l'affection des peuples du royaume d'Italie. L'augmentation des charges pécuniaires et de la conscription, suites inévitables d'un état de guerre presque continuel, avait pu exciter quelque mécontentement dans la nation, ou, pour mieux dire, le désir de voir cesser une situation violente. Mais la masse des citoyens ne conçut jamais l'idée de renverser le gouvernement, et encore moins d'attribuer au prince Eugène des maux qu'ils le voyaient chercher à alléger, par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. La catastrophe de 1812 produisit en Italie une sensation douloureuse et pénible; mais, bien loin de faire naître aux citoyens le désir de bouleverser l'état, par une révolution, elle inspira à tous le sentiment de se rallier unanimement autour du gouvernement, et de le soutenir, en lui fournissant les moyens de se défendre. Mais laissons parler un écrivain italien, à qui le rang qu'il occupait, et ses opi-

nions, doivent donner un grand crédit [1]. « Les » Italiens furent encore stimulés par l'espérance » de voir cesser, à la paix générale, l'état provi- » soire d'un gouvernement par procuration, et » par l'organe d'un vice-roi, et de voir passer la » couronne indépendante sur la tête du prince » Eugène. Il n'y a pas de doute qu'*à cette épo-* » *que* (1813), le prince ne réunît l'amour et le » désir des sujets. Il n'y a pas de doute qu'il ne » fût considéré comme un administrateur habile » et zélé; comme un homme d'état consommé; » comme un général d'armée, valeureux et pru- » dent, élevé à une grande école. A ces senti- » mens se joignaient encore la respectueuse affec- » tion que s'était conciliée la princesse, son » épouse, à qui tous portaient le tribut de leurs » hommages, soit pour sa piété et ses vertus, » soit pour ses grâces et son amabilité, soit pour » les bienfaits qu'elle répandait à pleines mains, » sur la classe des indigens, qui la considéraient » comme leur mère et leur Providence. »

Quoi qu'en aient voulu dire quelques barbouilleurs de papier, ce vœu, mille fois répété, était public, et personne ne s'en cachait. L'armée ne balança pas à l'exprimer, et, peu de jours après la conclusion de la convention du 16 avril, les généraux Fontanelli et Bertoletti, furent chargés

[1] *Sulla Revoluzione di Milano*, par le sénateur comte Armaroli. — Paris, 1814; chez Barrois aîné.

par elle de le présenter aux puissances coalisées, près desquelles elle les nomma ses députés.

Mais les agens de l'Autriche, et Melzi, qui était le principal ennemi d'un gouvernement, dont il était un des dignitaires, se préparaient déjà à tourner au profit de cette puissance la chute du royaume d'Italie. Dès le commencement de 1813, ils s'appliquèrent à organiser une faction, contraire au gouvernement du prince. Ils trouvèrent des matériaux propices dans la noblesse milanaise, accusée en Italie de manque d'éducation et d'absence des qualités sociales. Disposée, par caractère, à haïr tout ce qui lui était étranger, et elle regardait comme tels tout ce qui n'était pas né à Milan, elle était dès long-temps mécontente, de ne pas posséder exclusivement tous les emplois du royaume. Cependant, si l'on jette les yeux sur l'almanach de la cour, on verra que non-seulement les nobles milanais remplissaient, presque seuls, les écuries et les antichambres royales, et les bureaux de toutes les administrations; mais qu'ils occupaient des emplois du royaume, plus que ne l'aurait permis une juste proportion entre les provinces, et beaucoup au delà de ce que pouvait admettre leur capacité. Quoi qu'il en soit, il fut facile aux agens de l'Autriche d'agiter des esprits faibles, et qu'égarait déjà une folle ambition. Le général Pino même, oubliant qu'il devait au gouvernement,

contre lequel il se déclarait, non-seulement sa fortune, son rang et ses honneurs, mais encore une réputation, que ne justifiaient ni ses hauts faits, ni ses talens, se joignit aux nobles milanais [1]. Dans la campagne de 1813, son incapacité absolue obligea le prince Eugène à le renvoyer de l'armée, pour éviter des désastres. Rentré dans l'intérieur, il s'associa un général italien, un étranger au service d'Italie et un jésuite français, agent d'intrigans à Milan, et tous trois réunis cherchèrent, par leurs propos, à nuire au gouvernement et à exciter le peuple au soulèvement. Leurs efforts ne réussirent pas dans l'armée, ni même dans la classe mitoyenne, toujours

[1] On n'avancerait pas une accusation pareille contre le général Pino, comblé des bienfaits de l'empereur Napoléon et du prince Eugène, si lui-même n'avait pas hautement avoué la part qu'il prit aux désordres du 20 avril. La veille de cette honteuse journée, il fit demander une entrevue à M. le baron Darney, directeur général des postes. Ce dernier, par égard pour le rang du premier capitaine des gardes, grand-officier du royaume, se rendit chez lui. Le but de l'entrevue, demandée par Pino, était de prévenir M. Darney du mouvement qui allait avoir lieu, et à la tête duquel lui, Pino, voulait se mettre, et de donner à M. Darney des assurances pour sa sûreté personnelle. Cc dernier, voyant que le général Pino était décidé à se mettre à la tête d'un mouvement révolutionnaire, se contenta de répondre que, dès l'instant où le gouvernement existant serait méconnu, sa mission était terminée, et qu'il se retirerait.

loyale et amie de l'ordre, dans tous les pays. Il ne leur resta que la noblesse milanaise et la lie de la populace, extrêmes qui se touchent souvent; ainsi limités aux salons, aux cafés et aux cabarets, ils attendaient, en clabaudant, une occasion favorable.

Elle leur fut fournie par la convocation du sénat, en suite de la convention du 16 avril. Melzi avait eu l'art, par des insinuations perfides, et en compromettant sous main le nom du prince Eugène, de faire manquer l'objet de la séance du 17. Il donna le signal aux nobles milanais, à qui les agens de l'Autriche n'avaient pas eu de peine à faire croire, qu'en renversant le gouvernement du prince Eugène, ils pourraient se mettre à sa place. Nous n'entrerons pas dans le détail des scènes affligeantes du 20; elles trouveront leur place dans un autre ouvrage. Nous nous contenterons de dire que, ce jour-là, les nobles Milanais et les sicaires qu'ils avaient armés, dispersèrent le sénat, dont ils pillèrent le palais, assassinèrent le ministre des finances Prina [1], détruisirent son hôtel, et mirent la capitale même en danger d'une subversion totale.

[1] Les recherches les plus exactes ont prouvé que le ministre Prina ne fut frappé par aucune arme tranchante, ni par aucun homme du peuple. Il fut assassiné à coups de pointes de parapluie *de soie*, par des gens bien mis et la plupart décorés.

L'assassinat du malheureux Prina dont les grands talens étaient généralement reconnus, et dont la probité fut démontrée par la médiocrité de sa fortune, après dix ans de ministère; cet assassinat, dis-je, commis par la connivence démontrée du général Pino, attira sur ce dernier un soupçon flétrissant [1] qu'accrédita l'opinion publique. La suite de ces scènes déplorables fut l'anarchie et une série d'extravagances inouies, de la part d'une poignée d'intrigans, qui, sous le nom de colléges électoraux, voulurent jouer le rôle de souverain; la farce finit par leur expulsion et la réunion du royaume d'Italie aux domaines de l'Autriche, qui avait guidé la contre-révolution.

Le prince Eugène n'ignorait rien de ce qui se passait à Milan, si ce n'est la part que prenaient Pino et Melzi dans ces intrigues. Les personnes qui l'entouraient et qui jouissaient de sa confiance, afin d'éviter les désordres que pouvaient produire ces menées, lui conseillaient de prendre des mesures, pour maintenir la tranquillité publique dans la capitale; il lui fut même proposé d'y envoyer un régiment d'infanterie de Mantoue et la brigade de cavalerie de Rambourg, qui était à Plaisance. Le prince s'y refusa, et ne

[1] On a prétendu que le général Pino, grand joueur, devait au ministre Prina une forte somme d'argent, qui se trouva payée de cette manière.

voulut avoir aucune influence directe sur les actes du sénat. Personne n'aurait imaginé que de prétendus libéraux seraient assez stupides, pour renverser le seul corps *légalement constitué* qui existât dans l'état. Quelle que fût la délibération du sénat, si la députation était nommée, et si elle obtenait la reconnaissance de l'indépendance du royaume, le but principal du prince Eugène était atteint. Le reste ne devait dépendre que du *vœu libre de la nation*, et du consentement des coalisés.

Presqu'en même temps que le prince Eugène reçut la nouvelle de ce qui s'était passé à Milan, il eut officiellement connaissance du traité de Fontainebleau, par lequel Napoléon renonçait, pour lui et ses successeurs, à la couronne d'Italie. Il lui fut en même temps notifié que le royaume d'Italie devait être occupé, au nom des coalisés, par l'armée autrichienne. Cette double communication changeait la face des affaires. D'un côté, la mission que le prince Eugène avait reçue de l'empereur Napoléon, était terminée; de l'autre, il paraissait que les coalisés avaient décidé du sort de l'Italie. Le prince avait rempli tous ses devoirs jusqu'au dernier instant, au milieu des circonstances les plus critiques; il ne pouvait aller plus loin, sans sortir de la ligne qu'il s'était lui-même tracée. Avec un cœur moins noble, il ne se serait pas imposé le nouveau devoir, qu'il remplit avec tant de générosité, et que la jus-

tice n'exigeait pas de lui. En abandonnant à leur propre sort les factieux qui avaient renversé le gouvernement, il pouvait d'autant mieux se dispenser de songer à leurs intérêts, que l'Autriche ne traita et ne voulut traiter qu'avec lui seul. Le prince Eugène avait conclu la convention du 16, pour sauver le royaume de l'anarchie, et essayer de lui conserver son indépendance. Écartant tout restentiment et n'écoutant que son affection, pour un peuple innocent des excès qui avaient été commis, il voulut encore lui assurer les garanties qu'il était en son pouvoir de stipuler: il fit donc proposer au maréchal de Bellegarde une seconde convention, qui fut conclue le 23, et ratifiée le 24. Les articles 2, 4 et 5, de cette convention, conservaient les autorités civiles dans leurs fonctions, et leur assuraient leur traitement, et maintenaient également l'organisation de l'armée italienne, jusqu'à ce que les coalisés eussent prononcé sur le sort du pays [1]. Le 26, le prince Eugène annonça ce nouvel état de choses aux peuples d'Italie, par une adresse [2].

Nous avons vu que, dès le mois de mars, les mouvemens de l'armée napolitaine menaçaient Plaisance. Malgré la victoire de Parme, il n'était plus possible d'espérer de l'empêcher de se porter de nouveau en avant. Les Anglais occupaient

[1] Voyez Pièces justificatives, N°. XXIV

[2] Voyez Pièces justificatives, N°. XXV.

la rivière de Gênes ; les Autrichiens, maîtres du Simplon, pouvaient déboucher dans le Novarais; la capitale pouvait donc se trouver compromise d'un moment à l'autre, et avec elle la sûreté de la vice-reine, très-avancée dans sa grossesse. Cette considération détermina le prince Eugène à appeler son épouse auprès de lui, à Mantoue, où, le 13 avril, elle donna le jour à une princesse qui reçut le nom de Théodoline-Louise-Eugénie-Auguste.

Après avoir conclu la convention du 23 avril, le prince Eugène se disposa à partir avec sa famille. Décidé à rentrer en France, sa patrie, il voulut, avant que de s'y rendre, donner à la princesse son épouse la consolation de revoir ses augustes parens, et il résolut de prendre la route du Tyrol. Jusqu'au dernier instant de son séjour à Mantoue, il y fut entouré des respects et de l'affection de cette armée italienne, qu'il avait créée et si souvent conduite à la victoire. Il en partit le 27, accompagné de ses vœux et de ses regrets, et traversa le Tyrol, où il reçut également des témoignages de la vénération des peuples qu'il avait gouvernés depuis 1809 (1).

[1] L'auteur des Mémoires sur la cour du prince Eugène, dit que les soldats italiens s'ameutèrent à Mantoue et le forcèrent à leur payer leur solde arriérée. Il n'y a pas de mensonge plus impudent et plus maladroit. Les troupes italiennes recevaient leur solde du trésor du royaume, par l'organe du ministre de la guerre, qui résidait à

Le moment où le prince Eugène quitta l'Itali fut le terme de sa vie politique : il aurait été à dé sirer qu'il eût pu rendre encore des services à sa patrie ; c'était le plus cher désir de son cœur. Mais il ne put pas lui-même s'abuser, sur l'impossibilité absolue de voir remplir ce vœu si légitime. Son nom et sa présence à Paris rappelaient trop de souvenirs incommodes. Sa gloire et ses talens of fusquaient la nullité ignoble et l'ignorance, qui sous les auspices de la faction dominante, convoi taient l'autorité et les emplois ; sa droiture et sa loyauté étaient odieuses à l'intrigue, qui déjà com mençait à remplacer les talens et les vertus;

Milan, et c'est là où les payeurs divisionnaires allaie chercher les fonds. Le prince ne tenait point de cai et ne faisait pas le métier de payeur.

Le même individu dit aussi que le prince Eugène put traverser le Tyrol, exaspéré contre lui, qu'en cha geant d'habits avec l'officier autrichien qui l'escorta D'abord il est aussi faux qu'absurde que le prince, voyageait avec les honneurs dus à son rang, ait été corté. Si l'auteur avait lu son anecdote aux Tyrolie aussi brusques qu'ils sont braves et loyaux, il au couru le risque d'être récompensé à coups de canne, p avoir voulu les transformer en assassins.

Le même quidam dit encore que le maréchal de Be garde fut le parrain de la princesse née à Mantoue. fait n'aurait rien que d'honorable pour le maréchal; il est faux. La princesse naquit avant la première c vention d'armistice, et M. de Bellegarde n'est entr Mantoue qu'après le départ du prince.

devise d'*honneur et fidélité* qui vivait dans son cœur et brillait sur son front, épouvantait et condamnait à l'opprobre les nombreuses défections de ceux qui aspiraient, à défaut de l'*honneur*, à accaparer *les honneurs*. La mort rapide et prématurée de sa respectable mère, et d'autres symptômes funestes, l'avertirent bientôt que l'inexorable fatalité l'obligeait à s'exiler de sa patrie; il quitta Paris et se retira au sein de la famille de son illustre et vertueuse épouse, et au milieu des étrangers, qui au moins surent l'apprécier.

Bientôt les événemens de 1815 vinrent de nouveau agiter l'Europe. Le prince Eugène était alors à Vienne, sollicitant et l'établissement que lui assurait le traité de Fontainebleau, et l'indemnité des propriétés qu'on lui refusait de conserver en Italie. On a voulu lui reprocher alors de n'être pas accouru en France, et on a prétendu qu'il avait, à cette occasion, montré de l'ingratitude envers celui à qui il devait sa fortune. Il est cependant de fait qu'il l'a servi mieux et plus longtemps qu'aucun autre, et avec une fidélité qui ne s'est pas démentie jusqu'au dernier instant. Napoléon lui-même l'a jugé tout autrement; mais ceux qui ont voulu le calomnier, ont-ils connu sa position? ont-ils su ce qui s'était passé à Vienne? et, s'ils l'ont su, comment n'ont-ils pas rougi de honte?

Dès que la nouvelle du retour de Napoléon, en

France, parvint à Vienne, la première mes
qui fut proposée au congrès, fut celle de fa
arrêter le prince Eugène. L'Autriche offrit de l
faire enfermer dans le château de Mungats
c'était un moyen simple de s'acquitter de l'in
demnité qu'on lui devait. L'empereur Alexand
s'opposa seul à une mesure honteuse, mais q
était bien dans l'esprit de la coalition. Le roi d
Bavière, informé de ce projet, accourut ch
l'empereur de Russie, déclarant qu'il allait qui
ter Vienne et emmener le prince Eugène, dans
voiture et à ses côtés. « Vous ne feriez, répond
» Alexandre, que vous attirer un outrage sa
» glant, et dont moi-même je ne pourrais vo
» garantir. On emploierait la violence, pour a
» racher le prince de votre propre voiture
» même entre vos bras. J'ai exigé et j'ai obte
» qu'on se contentera de la parole d'honneu
» que le prince Eugène me donnera, de ne p
» quitter la Bavière, ni le séjour qu'il habite
» jusqu'à la fin de cette guerre. A ce prix il pe
» choisir le séjour, qui lui convient, dans
» états. » Le roi de Bavière accepta pour s
gendre, et le prince Eugène confirma cet eng
gement par sa parole.

S'il s'y fût refusé, il finissait ses jours au ch
teu de Mungatsch. Est-ce là, peut-être, ce qu'a
raient désiré ceux qui, sous le prétexte d'i
dévouement hypocrite, ont cherché à calomni

celui qui avait servi Napoléon mieux qu'eux? D'autres ont voulu prétendre qu'il devait violer sa parole....... Tous ceux pour qui l'honneur n'est pas un vain mot, me dispenseront de répondre à cette observation.

La catastrophe de 1815 rendit la liberté au prince Eugène, mais elle influa sur les déterminations prises à son égard. Les traités de la coalition n'avaient été qu'un leurre; on pense bien que celui de Fontainebleau ne fut pas plus respecté que les autres [1]. L'indemnité de ses propriétés fut chicanée, réduite d'une manière honteuse, et payée après mille difficultés, qui portaient le caractère de la mauvaise foi. L'établissement promis se réduisit à un titre, que lui conféra le roi de Bavière, celui de duc de Leuchtenberg, et qu'il fut obligé de doter lui-même, en achetant la principauté d'Eichstett.

Peu après son retour à Munich, la princesse vice-reine donna le jour à une fille, qui vécut peu de mois. En 1817, le 2 octobre, elle donna à son époux un second fils, que le roi son père tint sur les fonts baptismaux, et qui reçut les noms de Maximilien-Joseph. Pendant le petit nombre

[1] Le traité de Fontainebleau avait aussi garanti et maintenu les dotations, fondées sur le mont de Milan. Celle de la couronne de fer était la première. Une violation inouïe, avant cette époque, l'a effacée, et le gouvernement autrichien ose encore parler de sa bonne foi!

d'années, qui lui restèrent encore à vivre, le prince Eugène ne s'appliqua qu'à faire le bien, autant qu'il lui fut possible. La principauté d'Eichstett, déchue et croupissant dans l'ignorance et la misère, sous un gouvernement ecclésiastique, commença à renaître. Des manufactures s'établirent; l'agriculture et les arts furent encouragés; les habitans marchèrent vers une aisance, qu'ils n'avaient pas encore connue. Le train même de sa maison, quoique tenu avec une sage économie, contribuait, par une magnificence royale, à augmenter l'aisance de la population industrieuse.

Chéri du roi son beau père, et de toute la famille royale; jouissant, de la part de l'empereur Alexandre, d'un attachement et d'une estime, qui ne se sont jamais démentis; considéré et respecté des grands, il était adoré par les habitans de la Bavière. Le bonheur le plus pur était son partage, au sein de sa nombreuse et si intéressante famille, entouré de beaucoup de ceux qui furent les serviteurs du vice-roi d'Italie, et qu'il traitait comme les amis du prince Eugène. L'armée italienne conserva toujours pour lui un dévouement, dont *aucun officier* ne laissa échapper l'occasion de lui renouveler les témoignages. Les peuples mêmes, qui, *alors*, l'apprécièrent plus que jamais, portaient encore sur lui, leur gratitude, leurs vœux et même....... dans une

douce et trompeuse illusion..... leurs espérances. Personne n'arrivait de Milan à Munich, ne fût-ce qu'un simple voiturier, sans être chargé, *pour notre prince*, d'un nouveau tribut d'amour et de respect.

Ce fut dans cette situation brillante et heureuse, que l'auteur revit celui qui avait été son chef suprême. Que sont devenues les quatre heureuses années, que celui qu'ont accablé, depuis, tant de douleurs et de maux, a passées auprès du prince Eugène? lorsque, recevant chaque jour de nouvelles et de plus flatteuses marques d'estime et de confiance, il puisait dans les épanchemens d'un cœur généreux, noble et sensible, de nouveaux motifs d'attachement et d'admiration?.......

Le prince Eugène était alors plein de vie et de santé. Sans regrets du passé, sans crainte pour l'avenir, il jouissait sans réserve du bonheur présent. Le ciel voulut encore lui accorder une dernière faveur, en le faisant survivre à l'établissement de l'aînée de ses enfans, par une alliance qui réunit, par les liens du sang, les descendans de deux de nos plus illustres chefs. La princesse Joséphine - Maximilienne - Eugénie épousa le prince royal de Suède, Oscar; leur mariage fut célébré à Stockholm, le 19 juin 1823, en présence des états généraux de la Suède, et d'une députation du storthing de Norvège. Élevée sous les

yeux et par les leçons de ses augustes parens, elle est destinée à pratiquer un jour, sur un trône brillant, les vertus dont sa mère et son aïeule ont donné un si noble exemple. Ce jour, d'un heureux augure, semblait devoir être, pour le prince Eugène, le gage d'autres jours de bonheur. Mais bientôt la parque, jalouse et inexorable, porta sur lui son regard sinistre, et le désigna pour une de ses plus illustres victimes!

A la fin de 1823, le prince Eugène fut atteint d'une attaque d'apoplexie, qui mit sa vie en danger. Depuis ce moment, il n'alla plus qu'en languissant et en s'affaiblissant, de jour en jour. Le 26 février 1824, une nouvelle attaque le priva de vie. Il n'était alors âgé que de quarante-deux ans, cinq mois et vingt-un jours. Dès le premier danger qui avait menacé sa vie, l'amour que lui portaient les peuples, au milieu desquels il vivait, quoiqu'en simple particulier, se fit voir par la sollicitude que chacun montrait pour la conservation de ses jours. L'annonce de sa mort fut le signal d'un deuil général. . . . .

La mort prématurée d'un prince, dont la vie sobre et active et la constitution robuste semblaient présager une longue vie, et la brièveté de sa maladie, firent courir, dans le temps, les bruits les plus étranges. Si l'affection, qu'on portait généralement au prince Eugène avait pu les faire naître, le souvenir des crimes politiques, accu-

mulés par la dépravation de quelques gouvernemens, pouvait les entretenir et les accréditer. Un cabinet chercha, peut-être, à détourner les accusations, en faisant annoncer dans quelques journaux, que l'Autriche avait fait saisir les papiers du prince Eugène; l'absurdité de cette nouvelle était palpable, et l'accueil qu'elle reçut prouva qu'en voulant trop se justifier, on s'accusait soi-même.

Un autre scandale vint encore ajouter à l'indignation de ceux qui avaient connu et su apprécier le prince Eugène. Tandis qu'en France les journaux, vendus à une faction abjecte et sanguinaire, cherchaient à flétrir sa mémoire par les plus dégoûtantes calomnies, l'auteur *seul* crut devoir un hommage de reconnaissance et d'estime, à la mémoire d'un des plus illustres généraux et d'un des meilleurs citoyens de sa patrie. Une notice nécrologique fut insérée, au mois de mars 1824, dans le journal anglais, le *Morning Chronicle*. Quelques autres journaux européens la répétèrent; mais aucun journal français, de ceux même qui ont des rédacteurs patriotiques, ne l'admit. Tant il est vrai que si l'esprit de faction est haineux et calomniateur, l'esprit de parti est au moins mesquin, personnellement exclusif, et inconséquent.

Nous croyons ne pouvoir mieux terminer cet

ouvrage, qu'en y ajoutant un extrait de cette notice, qui parut, au moins dans le restant de l'Europe, en temps opportun, et y fut accueillie avec éloge.

« Nous venons de perdre un des plus grands » hommes qui aient illustré l'Europe dans ce » siècle ; un du bien petit nombre de ceux qui, » au faîte des grandeurs, ont su conserver la dou- » ceur des vertus sociales, la simplicité de la vie » privée, et cette générosité, qui n'est pas toujours » l'attribut d'un rang élevé. L'éclat de la puis- » sance ne l'avait pas ébloui ; les revers n'abat- » tirent pas une âme généreuse, dont la grandeur » résidait en elle-même. L'inexorable destinée l'a » ravi, à la fleur de son âge, à sa famille, à ses » amis, à ceux pour qui il fut long-temps un chef » respecté et chéri.

» En descendant des premières marches du » trône, où le choix de son souverain et de son » père adoptif l'avait placé, il emporta avec lui » l'amour, l'estime et les regrets de la saine par- » tie de la nation qu'il avait administrée, et pour » ainsi dire organisée. En descendant au tom- » beau, il y entra accompagné par la juste dou- » leur de tous les hommes, qui savent apprécier » le mérite éminent du général vaillant et habile; » le génie de l'homme d'état éclairé et philo- » sophe; et les vertus, plus estimables encore, du

» prince qui, sous la pourpre, ne cessa jamais » d'être homme.

» . . . .

» C'est ici (en 1805) que commence la vie politique du prince Eugène, qui, à peine âgé de » vingt-quatre ans, développa bientôt les grandes » qualités dont la nature l'avait doué. Quoique la » république italienne eût une administration, » des lois organiques, une armée, il n'en est pas » moins vrai que tout était à créer, pour ainsi » dire, pour le royaume d'Italie. Il fallait donner » de la stabilité à des établissemens, dont la fon» dation se ressentait de l'état provisoire sous » lequel ils étaient nés; il fallait poser les bases » d'un état militaire permanent, qui trouvât en » lui-même les élémens de sa reproduction; il » fallait, en un mot, former en corps de nation, » des provinces séparées pendant plusieurs siè» cles; réunir, dans une seule opinion et un seul » intérêt, des intérêts long-temps contraires et » des opinions divergentes. C'est à quoi le prince » Eugène s'appliqua constamment, depuis 1805 » jusqu'en 1814.

» L'intention seule ferait déjà son éloge; mais » il ne s'y arrêta pas. Je n'entrerai pas dans le dé» tail de toutes les opérations d'une administra» tion sage et brillante. La simple énumération » des principaux établissemens, qui lui doivent

» leur création ou leur perfectionnement, suffira
» pour fixer l'opinion publique, sur le gouverne-
» ment du vice-roi d'Italie. L'armée, portée à
» soixante mille hommes, complétement orga-
» nisée, et fournie de bons officiers, par la créa-
» tion des écoles militaires; les travaux im-
» menses des fortifications de Venise, Mantoue et
» Palma-Nova; l'ordre judiciaire, organisé, sur
» un pied uniforme; l'administration, établie et
» régularisée avec tant d'ordre et d'économie,
» que, malgré les charges qui pesaient sur le
» royaume, la caisse d'épargne voyait augmenter
» ses fonds tous les ans; les Universités de Padoue,
» Bologne et Pavie rétablies; des lycées ouverts
» dans tous les départemens; les colléges des de-
» moiselles de Milan et de Vérone, le Muséum
» de peinture de Milan, qui, dès 1810, présa-
» geait la renaissance des beaux siècles de l'Ita-
» lie; la superbe route du Simplon; le canal de
» Milan à Pavie; la façade de la cathédrale de
» Milan achevée, après des siècles d'attente; la
» mendicité abolie, par l'établissement d'ateliers
» de charité : tels sont les titres que le prince
» Eugène a acquis à la reconnaissance d'un pays
» dont il avait commencé le bonheur et la pro-
» spérité.

» . . . .

» Au commencement de 1813, ce prince,

» connu jusqu'alors par sa valeur brillante, changea de rôle, et mit le comble à sa gloire militaire. Nouveau Fabius, il sut, avec les débris échappés aux ravages du climat glacé du Nord, arrêter un ennemi formidable, disputer pied à pied les dernières provinces de la Pologne et de la Prusse, et se contenir derrière l'Elbe, jusqu'à ce que Napoléon pût arriver à Lützen. Là, il fixa la victoire, par une marche savante sur le flanc de l'ennemi.

» . . . .

» Il restait au prince une dernière épreuve à subir, afin de développer les vertus sur lesquelles reposaient ses grandes qualités. La catastrophe de 1814 la lui fournit. Personne n'ignore à quel prix il pouvait acheter une couronne. Il la mérita bien mieux en la refusant. Dans une position délicate et critique, *honneur et fidélité* furent les guides de sa conduite, et il mérita d'en faire sa devise. L'opinion publique la confirma dès lors. Ayant su noblement concilier et *remplir* des devoirs sévères et presque opposés, il rentra, sans regret et *sans reproche*, dans la vie privée. L'amour, la satisfaction et l'approbation de son auguste beau-père, furent sa première récompense. Il trouva le bonheur près de son illustre épouse et au sein d'une famille intéressante.

» Le prince Eugène n'est plus. Aux regr
» son illustre famille, se joindront ceux d
» anciens serviteurs, de ses nombreux ami
» même des peuples qu'il a gouvernés. Puis
» hommage pur, d'un homme dont il a con
» dévouement, être déposé sur sa tombe! »

FIN DU TOME SECOND.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

TOME PREMIER.

N°. I, page 57.

PEUPLES DU ROYAUME D'ITALIE!

Le cabinet de Vienne a résolu la guerre contre vous et le peuple français. Il ose dire aujourd'hui que la guerre a été provoquée par la France et par l'Italie; ce ne sera pas à vous qu'il lui sera facile de faire croire cette étrange calomnie. Peuples d'Italie! Vous savez si, depuis cinq mois, l'Autriche a cessé de rassembler, sous nos yeux, de nouvelles forces, d'approvisionner les places, de menacer vos frontières. Vous savez si l'empereur des Français, roi d'Italie, averti de tous les préparatifs hostiles, dont vous étiez si justement alarmés, ne s'est pas, en quelque sorte, obstiné à ne pas croire le cabinet de Vienne injuste et déloyal. Vous savez si, alors même que vous étiez menacés de voir votre territoire envahi, l'empereur n'a pas refusé d'accueillir vos alarmes, et d'ordonner des dispositions militaires capables de les dissiper; vous savez, enfin, combien de fois il vous est arrivé de vous étonner,

de vous inquiéter, de vous plaindre de sa longanimité. Il ne voulait pas croire à la guerre et demandait des explications; il ne rappelait pas ses ambassadeurs; il considérait le séjour de l'ambassadeur de Vienne à Paris comme une preuve que la maison d'Autriche voulait aussi la paix.

Et voilà que, profitant de cette noble confiance les armées de la maison d'Autriche envahissent le territoire d'un prince de l'empire, d'un prince coupable d'une faute inexpiable : d'être demeuré fidèle aux traités, d'être demeuré l'allié de l'empereur des Français et roi d'Italie. Napoléon est allé se placer lui-même à la tête de ses armées. Encore quelques instans et le crime commis sur la Bavière sera vengé; encore quelques efforts et la paix, si souvent accordée, sera pour long-temps affermie. Peuples d'Italie! je veillerai, autant qu'il sera en moi, au maintien de vos lois et de vos constitutions.

Sans doute il est pour les peuples, les plus vaillamment défendus, des maux inséparables de la guerre; reposez-vous sur mon zèle à remplir mes devoirs; reposez-vous sur mon cœur, sur tous les sentimens que je vous ai voués. Peuples d'Italie, j'écarterai de vous tous les maux qu'il me sera possible d'en écarter.

J'attends de vous du zèle, du dévoûment et du courage. Vous savez quelle confiance illimitée vous devez à cette portion de l'armée française, rassemblée en Italie; vous savez quelle confiance est due au fils chéri de la victoire, à qui l'empereur a confié l'honneur de vous défendre.

Peuples d'Italie ! Votre roi compte sur vous, reposez-vous sur lui. Il a pour lui le Dieu des armées, toujours terrible aux parjures; il a pour lui sa gloire, son génie, la justice de sa cause, la valeur, la fidélité et l'honneur de ses peuples.

Nos ennemis seront vaincus !

EUGÈNE NAPOLÉON.

N°. II, page 109.

La lettre que le prince Eugène écrivit à cette occasion au pape, pouvant donner une idée de son propre caractère, et de la modération avec laquelle on réclamait de la cour de Rome, une conduite plus loyale et plus raisonnable, nous avons cru qu'il ne serait pas hors de propos d'en donner à nos lecteurs un extrait assez étendu, dans lequel les principaux passages seront rapportés textuellement.

« TRÈS-SAINT-PÈRE,

» A peine de retour à Milan, d'un voyage que » j'ai été obligé de faire dans les pays vénitiens, » je m'empresse de répondre à la lettre que votre » sainteté m'a fait l'honneur de m'écrire, le 11 mars.»

Cette lettre contenait des plaintes contre le général Tisson, qui commandait à Ancône, et le prince répond qu'il y a fait droit.

« Mais puisque votre sainteté m'a fait l'honneur » de s'adresser à moi, sur un objet relatif à la » ville d'Ancône, qu'elle me permette de saisir » cette occasion, pour lui parler d'un objet d'un » intérêt beaucoup plus important et plus général :

» je veux parler de l'état d'abandon où votre sainteté
» semble laisser l'église d'Italie, par les délais que
» son cabinet apporte à l'institution des évêques,
» qui ont été nommés par sa majesté. »

Le prince déclare à sa sainteté, que les observations qu'il va faire sont purement confidentielles, et s'adressent à son cœur seul.

« Je commence par rappeler les faits.

» Après avoir été couronné en Italie, sa majesté
» l'empereur et roi, voulant donner une nouvelle
» preuve de ses sentimens pour la religion, et pour
» son digne chef, considéra comme un de ses pre-
» miers devoirs de nommer à tous les évêchés qui
» se trouvaient alors vacans. Elle fit plus : elle ap-
» pela aux siéges les plus considérables divers car-
» dinaux italiens.

» Votre sainteté n'ignore pas que, sous différens
» motifs, ou plutôt sous divers prétextes, tous les
» cardinaux refusèrent; sa majesté fut autorisée à
» croire, que l'esprit de la cour de Rome ne lui était
» pas favorable. Elle aurait pu se plaindre que ses
» meilleures intentions eussent été trahies, par ceux-
» là même qui auraient dû en être les plus recon-
» naissans et qui étaient les plus intéressés à la se-
» conder; et pourtant elle ne se plaignit pas. Elle
» choisit aussitôt d'autres sujets, pour les siéges qui
» avaient été réfusés, et chargea son ministre du
» culte de solliciter, auprès de votre sainteté, l'insti-
» tution des nouveaux élus. Sa demande fut rejetée,
» et le fut sur ce motif : Que les formes d'usage
» n'avaient point été observées, et que sa majesté

» aurait dû écrire elle-même une lettre à votre » sainteté, pour chacun des évêques en faveur des» quels elle demandait l'institution.

» Les circonstances politiques de l'Europe étaient » telles à cette époque, qu'il eût peut-être été » également sage et juste, de la part de la cour de » Rome, de se montrer moins rigoureuse sur l'ob» servation des formes. Et cependant sa majesté ne » fit aucune plainte; mais constante dans sa volonté, » de ne pas laisser sans chefs ecclésiastiques plu» sieurs diocèses du royaume, elle écrivit, au milieu » de son camp, toutes les lettres que la cour de » Rome avait paru exiger.

» Quel a été pour sa majesté le prix de ce nouvel » acte de condescendance? un nouveau refus; et ce » refus est fondé, dit le cardinal secrétaire d'état, » sur les motifs suivans :

» 1°. Parce que quelques articles du concordat » n'ont pas été exécutés, ou ont été mal interprétés » par le gouvernement italien.

» 2°. Parce qu'aucun concordat n'ayant été fait » entre sa majesté et votre sainteté, pour régler les » affaires ecclésiastiques dans les pays vénitiens, » les nominations aux siéges vacans peuvent être » considérés comme n'appartenant pas à sa majesté, » et comme appartenant toujours à la cour de Rome.

» J'ose prier votre sainteté d'examiner elle-même, » et avec l'esprit de sagesse qui lui est propre, les » motifs de refus qui ont été exposés par le cardinal » secrétaire d'état. »

Le prince Eugène fait observer au pape, que s'il

y avait réellement des contestations à élever sur le concordat, le moment d'une guerre violente qui tenait le roi d'Italie exclusivement occupé, n'était pas raisonnablement celui qu'on pouvait choisir, et qu'il n'était ni juste, ni politique, de saisir ce prétexte pour refuser aux peuples les évêques qu'ils réclamaient. Quant au second motif, le prince en est aussi affligé que surpris. Si l'empereur lui-même avait dit que, le concordat étant fait avant la réunion des provinces vénitiennes, il se regardait comme en droit de n'y avoir aucun égard, dans ces mêmes provinces, qu'aurait-on répondu ?

« Comment se fait-il donc que ce que l'empereur » n'a dit ni voulu dire, ce soit la cour de Rome » qui le dise? Je prie votre sainteté de réfléchir à » toutes les conséquences de la proposition mise en » avant par le cardinal secrétaire d'état. »

Quant à la question du droit de nomination, mise en avant par le cardinal secrétaire d'état, sans vouloir l'examiner à fond, le prince Eugène la regarde comme jugée sans réplique, par l'histoire du passé. Comment la cour de Rome pourrait-elle prétendre refuser à l'empereur, roi d'Italie, le droit dont ont joui, sans discussion, l'empereur Joseph II, pour le Milanais, et l'empereur François II, pour les pays vénitiens, depuis 1797 jusqu'à 1806 ?

« Je n'ai pu me dispenser de faire mettre sous » les yeux de sa majesté la dernière note du cardinal » secrétaire d'état, que je viens d'examiner. J'ai » craint et je crains encore les ordres que sa majesté » pourrait me donner, en réponse à la communi-

» cation que j'ai dû lui faire. Je n'ai reçu aucun » ordre; mais je sais que sa majesté, après avoir » lu la note du cardinal secrétaire d'état, a dit : » *Le pape ne veut donc pas que j'aie des évêques* » *en Italie! à la bonne heure. Si c'est là servir la* » *religion, comment doivent donc faire ceux qui* » *veulent la détruire!* Il est impossible de se » tromper sur le sentiment d'affliction et de justice » qui a dicté ces paroles.......... Sa majesté a plus » fait, depuis six mois, pour le triomphe de la » religion, que n'ont fait ou pu faire les souverains » qui l'ont précédée. C'est elle qui non-seulement » a reconduit la France sous l'empire de la religion, » mais qui, chaque jour, étend et affermit son em- » pire partout où elle porte ses armes victorieuses. » Comment donc expliquer aujourd'hui, que tous » les actes de la cour de Rome semblent avoir pour » but d'irriter sa majesté, ou d'affliger son cœur? »

Le prince Eugène demande quels sont les heureux résultats qu'on croit pouvoir espérer, de pareilles altercations. Il ne les attribue cependant pas au pape. Ce n'est point lui, dit-il, qui peut oublier que refuser des pasteurs aux peuples des royaumes d'Italie, ce serait, non-seulement se charger d'une grave responsabilité, mais transgresser la loi de l'église, qui veut qu'un siége épiscopal ne soit pas plus de trois mois vacant. Le prince espère donc que, mû par ces considérations, le pape ne persistera pas dans son refus, et ne s'obstinera pas à s'aliéner l'esprit d'un souverain, qui a toujours manifesté pour lui les meilleures intentions.

N°. III, page 110.

Les passages de la lettre de l'empereur dont le prince Eugène jugea à propos de donner communication au pape, sont les suivans :

« Mon fils, je reçois à mon passage ici (Dresde), » la dernière note du cardinal secrétaire d'état.

» La cour de Rome est assurément frappée de » vertige. Ainsi le pape persiste dans son refus! » La voix des conseillers qui l'entourent l'emporte » sur celle de la raison et de son propre intérêt. Il » ouvrira les yeux quand il ne sera plus temps.

» Le pape n'est pas content d'être placé sous la » sauvegarde du plus puissant monarque de la » chrétienté? Que veut-il? Que prétend-il? Mettre » mes royaumes en interdit?.... Ignore-t-il combien » les temps sont changés? Me prend-il pour un » Louis-le-Débonnaire, et croit-il que ses excom- » munications feront tomber les armes des mains de » mes soldats? Que dirait-il, si je séparais de la » catholicité la plus grande partie de l'Europe? » J'aurais de meilleures raisons pour le faire que » Henri VIII.

» Que le pape y songe bien, qu'il ne me force » pas à proposer et à faire adopter en France, et » ailleurs, un culte plus raisonnable que celui dont » il est le chef. Cela serait moins difficile qu'il ne » le pense, dans l'état actuel des idées, et lorsque » tant d'yeux se sont ouverts, depuis un demi-siècle, » sur les iniquités et les inepties du clergé.....

» Je ne veux plus, mon fils, que vous correspondiez avec le pape. C'en est assez. Je ne veux » pas non plus que mes évêques d'Italie aillent à » Rome. Qu'iraient-ils y faire ? Y sucer des principes de sédition et de révolte contre leur souverain.

» Je verrai, en arrivant à Paris, le parti que » j'aurai à prendre et je vous le ferai connaître. Il » sera tel, sans doute, que le pape regrettera de » n'avoir point adheré à des propositions, qui conciliaient ses intérêts et ceux de l'église. »

N°. IV, page 142.

Sans rapporter cette proclamation dans toute son étendue, nous en donnerons un extrait suffisant pour la connaître et la juger.

« Italiens ! écoutez la vérité et la raison : elles » vous disent que vous êtes les esclaves de la » France ; que vous prodiguez pour elle votre sang » et votre or. Le royaume d'Italie n'est qu'un songe, » un vain nom. La conscription, et des charges » oppressives de tout genre, la nullité de votre » existence, voilà les faits.... Voulez-vous être » Italiens ? Réunissez vos forces, vos bras, vos » cœurs, aux armes généreuses de François et de » ses puissans alliés.... *Il veut assurer l'indépendance des nations*.. Si Dieu protége ses vertueux » efforts, l'Italie redeviendra heureuse et respectée » en Europe, le chef de la religion recouvrera la » liberté et ses états. Une *constitution* fondée sur

» la nature et la vraie politique, rendra le *sol*
» *italien fortuné et inacessible à toute force étran-*
» *gère*.... C'est *François qui vous promet une aussi*
» *heureuse et aussi brillante existence*. L'Europe
» sait que sa parole est *sacrée, immuable autant*
» *que sincère*. C'est le ciel qui a parlé par sa bou-
» che.... De quelque parti que vous ayez été ou
» que vous soyez, ne *craignez rien;* il suffira que
» vous soyez Italiens.... Aimez-vous votre sainte
» religion, l'honneur et la patrie, moins que les
» Espagnols ?.... Si vous vous unissez fortement à
» vos libérateurs l'*Italie renaît; elle reprend sa*
» *place* parmi les grandes nations du monde; et
» ce qu'elle fut déjà elle peut le devenir, la pre-
» mière !.... Rappelez-vous les temps de votre
» glorieuse antiquité; ils peuvent renaître plus
» beaux que jamais. Vous n'avez qu'à le vouloir,
» et vous serez Italiens. »

La proclamation était signée par l'archiduc Jean, et contre-signée par le comte de Goes.

La contre-révolution, de 1814 et 1815, a fait voir combien la parole de François est *sacrée*, *immuable* et *sincère*. Depuis que l'Italie est opprimée et dépouillée par les Autrichiens, elle est sans doute *heureuse et respectée* en Europe; son sol est *inaccessible aux forces étrangères;* elle est régénérée; et elle a *repris sa place*, *parmi les grandes nations du monde*. Quand un gouvernement a l'impudeur de proclamer des mensonges pareils, il suffit de les publier pour le flétrir.

N°. V, page 216.

Ordre du jour de l'archiduc Jean.

Au quartier-général de Citadella, le 2 mars 1809.

Victorieux et vaillans soldats ! Depuis que vous avez quitté les frontières de la patrie, vous avez battu l'ennemi dans *quatre combats* sanglans, mais glorieux pour vous. La fortune était avec nous et elle devait y être.... Non-seulement nous avons eu l'ennemi à combattre, mais les élémens même nous ont été tellement contraires, qu'il a fallu tout votre courage, votre patience et votre constance, pour supporter les fatigues que vous avez essuyées. La reconnaissance de la patrie est due à des troupes pareilles et à leurs chefs. — Je m'empresse d'abord de faire connaître solennellement la mienne à toute l'armée. Le résultat de vos laborieux efforts a été la prise d'un *grand nombre de milliers d'ennemis*, la conquête d'une province, de beaucoup de magasins, de canons et d'attirails de guerre. Encore avant-hier, vous avez cueilli de nouveaux lauriers ; vous avez repoussé, battu l'ennemi, qui nous attaquait avec de grandes forces.

Cependant l'armée a fait aujourd'hui un mouvement de retraite. Il est de mon devoir de vous en faire connaître le motif. Des événemens fâcheux ont atteint une partie de notre armée en Allemagne; cela seul m'oblige à vous rapprocher de la patrie, au lieu de suivre les succès que j'ai obtenus.

C'est ce qu'exige la prudence, votre conservation, l'espérance prochaine d'un avenir heureux. Je n'ai pas besoin de vous en dire davantage. Animés du même esprit, avec lequel vous avez commencé la campagne, sous mes ordres, vous vaincrez encore, j'en suis certain, partout où votre prince et votre patrie auront besoin de vos bras. Je partagerai avec vous les peines les soins, les privations, en un mot le bien et le mal. Je vous l'ai déjà prouvé ; vous me trouverez toujours dans vos rangs.

Signé l'archiduc JEAN.

Il faut avouer que l'archiduc Jean n'est pas heureux en proclamations, ni en ordres du jour. Celui-ci, lorsqu'il fut publié, était déjà une exagération digne du théâtre mélodramatique ; plus tard, il est devenu une vraie pasquinade.

N°. VI, page 310.

Ordre du jour de l'empereur Napoléon.

Au quartier-général d'Ebersdorf, le 26 mai 1809.

SOLDATS DE L'ARMÉE D'ITALIE !

Vous avez glorieusement atteint le but que je vous avais marqué ; le Semering a été témoin de votre jonction avec la grande armée.

Soyez les bienvenus ! ! Je suis content de vous !!! Surpris par un ennemi perfide, avant que vos colonnes fussent réunies, vous avez dû rétrograder

jusqu' à l'Adige. Mais, lorsque vous reçûtes l'ordre de marcher en avant, vous étiez sur le champ mémorable d'*Arcole*, et là vous jurâtes, sur les mânes de nos héros, de triompher. Vous avez tenu parole à la bataille de la Piave, aux combats de Saint-Daniel, de Tarvis, de Goritzia ; vous avez pris d'assaut les forts de Malborghetto, de Predill, et fait capituler la division ennemie retranchée sous Laybach. Vous n'aviez pas encore passé la Drave, et déjà vingt-cinq mille prisonniers, soixante pièces de bataille, dix drapeaux, avaient signalé votre valeur. Depuis, la Drave, la Save, la Muhr, n'ont pu retarder un instant votre marche. La colonne autrichienne de Jellachitch, qui la première entra dans Munich, qui donna le signal des massacres dans le Tyrol, environnée à Saint-Michel, est tombée sous vos baïonnettes. Vous avez fait une prompte justice de ces débris, échappés à la colère de la grande armée.

Soldats! cette armée autrichienne d'Italie qui, un moment, souilla par sa présence mes provinces, qui avait la prétention de briser ma couronne de fer, battue, dispersée, anéantie, grâce à vous, sera un exemple de la vérité de cette devise : *Dio me la diede*, *guai a chi la tocca.*

Signé NAPOLÉON.

N°. VII, page 333.

Première proclamation de l'empereur François, aux Tyroliens.

A Wolkersdorf, le 29 mai 1809.

Après de grands revers, et après que l'ennemi eut même occupé la capitale de la monarchie, mon armée est parvenue à battre le 21, et une seconde fois le 22, dans le Marchfeld, la grande armée française, commandée par Napoléon en personne, et à la rejeter, avec une grande perte, au delà du Danube. L'armée et les peuples de l'Autriche sont animés du plus grand enthousiasme; tout justifie de grandes espérances. Plein de confiance en Dieu et dans la justice de ma cause, je déclare par la présente, à ma fidèle comté du Tyrol, y compris le Voralberg, que jamais elles ne seront plus séparées du corps de l'empire d'Autriche, et que je ne signerai aucune paix, que celle qui unira ces pays à ma monarchie par des liens indissolubles. Aussitôt qu'il sera possible, mon cher frère, l'archiduc Jean, se rendra dans le Tyrol, et sera le guide et le protecteur de mes fidèles Tyroliens, jusqu'à ce que tout danger soit éloigné des frontières de la comté du Tyrol.

Seconde proclamation aux mêmes.

MES AMÉS ET FÉAUX LES ÉTATS DU TYROL,

La confiance filiale que vous témoignez dans votre adresse du 11 mai, et votre détermination glorieuse de persévérer avec constance, et de ne pas laisser

abattre votre courage par des revers militaires passagers, m'ont de nouveau prouvé que vous êtes encore ce peuple probe et attaché à Dieu et à son prince légitime avec une fidélité inébranlable ; c'est pourquoi vous avez toujours été chers à mon cœur. Vous avez déjà ma parole sacrée que je ne vous abandonnerai jamais, et que j'emploierai toutes mes forces pour éloigner les dangers qui vous menacent encore ; jamais je ne négligerai ce devoir, que je m'impose solennellement. Quoique l'ennemi soit parvenu à obtenir des avantages momentanés, quoiqu'il en ait profité pour inonder et dévaster une partie de mes provinces, où selon son habitude il exerce sa vengeance sur des innocens et des individus désarmés, j'espère cependant de Dieu que le moment n'est pas éloigné où cette folle audace trouvera son châtiment ; alors je vous enverrai des secours prompts et actifs, auxquels vous avez des droits si incontestables. Déjà mon armée a remporté une victoire décisive sur l'ennemi, qui a été obligé de se retirer avec une perte inouïe. Avec l'aide de Dieu, des événemens importans suivront celui-ci, et alors nous nous donnerons de nouveau la main, et nous braverons l'ennemi avec nos forces réunies. Soutenez-vous jusque-là. Vous avez fait voir au monde ce que peut un peuple valeureux, quand il prend les armes avec justice, pour conserver sa religion et se délivrer du joug étranger. La Providence a assuré de nouvelles entreprises ; elle le fera encore à l'avenir. Que la pensée que le temps d'épreuve sera court trempe votre courage, afin que nous terminions glorieuse-

ment la grande lutte à laquelle nous forcent l'honneur et le devoir envers la postérité.

N°. VIII, page 433.

Ordre de l'empereur d'Autriche, à l'archiduc Jean.

De Comorn, le 15 juillet 1809.

On parle d'un armistice que notre frère, le généralissime, doit avoir conclu, et sur les conditions duquel les notifications faites par l'ennemi ne sont pas d'accord. Je dois donc le considérer comme un bruit vague, que rien ne garantit, jusqu'à ce que notre frère nous en ait fait un rapport officiel, d'autant plus que cet armistice doit contenir des conditions qui exigent une garantie plus certaine. Vous n'aurez donc aucun égard à ce prétendu armistice, ni à ce que vous pourriez recevoir qui y soit relatif, de quelque part que ce soit; mais seulement aux ordres qui pourront vous parvenir, à ce sujet, signés de ma main. Je vous ferai également parvenir en temps opportun, quand cela sera nécessaire, les ordres relatifs aux positions que vous devez occuper. *Signé* FRANÇOIS.

Ordre de l'archiduc Jean, adressé au général Buol, en Tyrol.

Du quartier général de Teth, le 18 juillet 1809.

Comme il est possible qu'un parlementaire vous apporte l'ordre d'évacuer le Tyrol, en vertu d'un

armistice, il vous est défendu d'avoir égard à un ordre pareil, excepté qu'il ne fût signé par moi.

A l'égard de la poudre, on vous secourra promptement et autant qu'on le pourra, dès que la communication avec la Carinthie sera assurée.

Signé l'archiduc JEAN.

TOME SECOND.

N°. IX, page 22.

Proclamation du prince Eugène, aux Tyroliens.

Au quartier général de Villach, le 25 octobre 1809.

TYROLIENS!

La paix a été conclue entre S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin, mon auguste père et souverain, et S. M. l'empereur d'Autriche.

La paix règne donc partout autour de vous ; vous seuls ne jouissez pas de ses bienfaits. Égarés par des suggestions ennemies, vous recueillez aujourd'hui les tristes fruits de votre rébellion. La terreur est dans vos cités, l'oisiveté et la misère dans vos campagnes, la discorde entre vous, le désordre partout.

S. M. l'empereur et roi, touché de votre situation déplorable et des témoignages de repentir, que plu-

sieurs d'entre vous ont fait parvenir jusqu'à son trône, a expressément consenti, par le traité de paix, à vous pardonner vos égaremens; je vous apporte la paix, je vous apporte votre pardon.

Mais, je vous le déclare, votre pardon est à ce prix : que vous rentrerez vous-mêmes dans l'ordre, que vous déposerez volontairement vos armes, que je ne trouverai nulle part aucune résistance. Chargé du commandement en chef des armées qui vous entourent, je viens recevoir votre soumission, ou vous l'imposer.

L'armée sera précédée par des commissaires, que j'ai expressément chargés d'entendre vos plaintes, d'écouter les réclamations que vous aurez à faire.

Mais, ne l'oubliez pas, ces commissaires ne sont autorisés à vous entendre, que lorsque vous aurez mis bas les armes.

Tyroliens ! si vos plaintes et vos réclamations sont fondées, je vous le promets, *justice vous sera rendue.*

Signé EUGÈNE NAPOLÉON.

N°. X, page 36.

Proclamation de Hofer, aux Tyroliens.

TYROLIENS, MES CHERS FRÈRES,

La paix entre S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, et S. M. l'empereur d'Autriche, a été conclue dès le 14 du mois passé. Nous en sommes instruits de manière à ne plus donner lieu à aucun doute raisonnable. La générosité de Napoléon vous

a assuré le pardon et l'oubli du passé. J'assemblai, d'après cette nouvelle, autant que je pus de députés. Le révérend Joseph Dumi de Schlunders, et M. le major Sieberer d'Unterlangkampfen, sont porteurs d'un écrit signé par tous les députés et adressé à son altesse le vice-roi, à Villach. Aujourd'hui messieurs les députés ci-dessus sont revenus, rapportant le gracieux rescrit, de la main de son altesse le vice-roi d'Italie, que je me fais un devoir de faire connaître à chacun.

COPIE.

« J'ai reçu, messieurs les députés, l'écrit que » vous m'avez adressé, par l'organe de vos députés. » Je vois avec plaisir que vous prenez enfin, en » considération, vos vrais intérêts, et que vous » vous êtes décidés à donner la paix à votre patrie, » et à mettre toute votre confiance dans la générosité » de sa majesté l'empereur des Français, roi d'Italie. » Il me serait douloureux de devoir employer la » force contre un peuple, que les séductions, qui » l'ont égaré si long-temps, ont déjà rendu assez » malheureux. Il me sera donc infiniment agréable » de pouvoir annoncer à sa majesté l'empereur que » le Tyrol est soumis, et que cette soumission n'a » pas coûté une goutte de sang aux habitans de vos » montagnes. Je n'ai qu'un mot à vous dire. Con- » naissez-vous ma proclamation? Si vous la con- » naissez, cherchez à remplir les conditions qui y » sont exprimées. De mon côté, j'aurai soin de » remplir les promesses que je vous ai faites. L'em-

» pereur Napoléon vous a promis le pardon du pas
» L'empereur ne promet rien qu'il ne maintien
» Les généraux de l'armée que j'ai l'honneur de com
» mander, ont reçu des instructions conformes a
» sentimens que j'ai exprimés dans ma proclamatio
» et que je vous renouvelle avec plaisir. Dépos
» vos armes dans leurs mains. Remplissez cette co
» dition, et soyez sûrs qu'ils vous traiteront e
» amis, et qu'ils vous recevront, comme j'ai reç
» vos députés.

» Recevez en même temps, MM. les députés
» l'assurance de la part que je prends au bien de
» votre pays, dont je ne désire rien tant que le
» bonheur. »

Donné à notre quartier général de Villach, le 5 no vembre 1812.

Signé EUGÈNE NAPOLÉON.

MES FRÈRES,

Nous ne pouvons combattre contre la puissance invincible de Napoléon. Entièrement abandonnés par l'Autriche, nous deviendrions la proie de maux incurables. Je ne puis pas vous commander à l'avenir, comme je ne puis plus vous garantir des plus grands malheurs et de dévastations inévitables. Une puissance supérieure guide les pas de Napoléon. Les victoires et les révolutions des empires sont la conséquence des desseins immuables de la Providence divine. Il ne nous est pas permis d'y résister plus long-temps : aucun homme raisonnable ne luttera contre le torrent. Rendons-nous actuellement di-

gnes, par notre résignation à la volonté divine, de la protection du Ciel, et par notre amour fraternel et la soumission qui nous est imposée, de la généreuse clémence et de la grâce de Napoléon. Il résulte des rapports véridiques, que l'armée royale bavaroise s'est avancée jusqu'à Steinach (je ne sais pas jusqu'où dans l'Ober Inn-Thal), et l'armée impériale française par Botzen, jusqu'aux montagnes de Ritter, et, avec trois divisions, par le Pusterthal, jusqu'à Clauzel. Autant il est douloureux à mon cœur de devoir vous donner cette nouvelle, autant je me trouve consolé d'avoir par là rempli un devoir, à l'accomplissement duquel j'ai été exhorté par S. E. l'évêque prince de Brixen. D'après les assurances de S. E. le général Rusca, les armées abandonneront d'autant plus tôt notre pays, que nous aurons plus tôt achevé de nous soumettre.

Signé ANDRÉAS HOFER.

N°. XI, page 42.

Proclamation de Hofer, pour la seconde insurrection.

MES TRÈS-CHERS FRÈRES,

Voici un nouvel exemple de l'assistance divine. Nous sommes à présent dans le Passeyer, où nous pouvons aisément atteindre l'ennemi, qui est en déroute. Nous avons pris mille hommes prisonniers. Ainsi vous voyez, mes très-chers frères, que Dieu nous a choisis pour son peuple chéri, et nous invite à battre une nation étrangère, la plus forte qui existe

sur la terre. Nous nous battrons comme les anciens chevaliers, et Dieu et notre Sainte-Vierge nous donneront leur bénédiction; et, après la guerre, nous espérons vivre tranquilles et non délaissés par l'empereur d'Autriche, qui, à n'en pas douter, redeviendra maître de notre pays. Surtout ne perdez pas courage, des troupes de la Carinthie viennent à notre secours.

Passeyer, le 8 novembre 1809.

Signé ANDRÉAS HOFER.

N°. XII, page 43.

Ordre ouvert du chef Zingerlé.

A porter, en le communiquant, par Mais, Haflingen, Veran, Möllen, Flas, Afingen, Wangen, (dans le Surenthal), et de là plus loin si le besoin le requiert.

D'après la nouvelle qui vient de parvenir au commandant supérieur André Hofer, de Passeyer, il assure que deux députés du Pusterthal, lui apportent la nouvelle que les troupes autrichiennes sont à Sachsenburg; qu'en conséquence, l'Autriche renaît, et que nos peines n'auront pas été infructueuses. M. le commandant supérieur annonce, en outre, que les actions qui ont eu lieu à Brixen et dans le Passeyer, sont sur le point de terminer, et que la victoire nous est assurée.

Il requiert toute notre contrée de reprendre les armes; nul habitant n'est exempt de marcher, afin

que tous les postes soient de suite occupés, et que l'on combatte avec dévouement. Dieu est avec nous.

Signé JOSEPH-THOMAS ZINGERLÉ.

P. S. Le porteur de la présente assure qu'il a rencontré un autre député du Pusterthal, avec une dépêche pour M. le commandant supérieur, annonçant que les Autrichiens vont entrer dans le Pusterthal.

N°. XIII, page 221.

Proclamation du prince Eugène.

Au quartier général de Goritzia, le 20 août 1813.

SOLDATS !

La guerre se déclare de nouveau et l'armée d'Italie est appelée à en partager les périls et la gloire.

Votre discipline et votre courage m'assurent que vous soutiendrez l'ancienne réputation des corps dont vous faites partie. Puisque les efforts de notre empereur ont été vains, pour conquérir la paix, travaillons à la conquérir, et prouvons à nos ennemis combien leurs espérances sont illusoires. Les insensés ! Ils ont formé le projet chimérique de partager le grand empire, et ils croyaient qu'il n'y avait plus de soldats pour le défendre.

Soldats ! souvenons-nous, avec un sentiment d'orgueil, que notre souverain, notre patrie, nos familles, ont les yeux fixés sur nous, et chacun fera son devoir.

Signé EUGÈNE-NAPOLÉON.

N°. XIV, page 293.

PEUPLES DU ROYAUME D'ITALIE !

Vous fûtes les heureux témoins des premiers exploits du héros, qui guide nos destinées. Vous en êtes d'autant plus présens à ses pensées, d'autant plus chers à son cœur. A peine ses mains victorieuses eurent-elles rétabli le trône de Charlemagne, que ce trône fut à jamais consolidé? Tous les Français jurèrent de le soutenir et de le défendre; ils ont été fidèles à leurs sermens.

Mais ce que l'empereur avait fait pour la France, ne suffisait pas à sa grande âme; les destinées de l'Italie ne pouvaient lui être indifférentes. Il prit cette couronne de fer, trop long-temps oubliée, et les voûtes de votre temple rétentirent de ces mots remarquables : « *Dieu me l'a donnée, malheur à qui la touche !* »

Ces mots réveillèrent votre enthousiasme et votre fierté. Vous en saisîtes le véritable sens, et vous avez alors unanimement répété : *Dieu la lui a donnée, malheur à qui la touche !*

Dès ce moment, le royaume d'Italie reçut son existence; dès ce moment, les Italiens se rappelèrent la gloire de leurs ancêtres; dès ce moment ils prirent, aux yeux de l'Europe étonnée, leur rang au milieu des nations les plus considérées. Italiens ! je vous connais; vous aussi, vous serez fidèles à vos sermens. Un ennemi qui, pendant long-temps,

vous a tour à tour subjugués, et qui, dans les siècles passés, a le plus contribué à vous diviser, afin de n'avoir pas à vous craindre, n'a pu voir, sans trouble et sans jalousie, votre résurrection et la gloire qui vous environne.

Il ose aujourd'hui, pour la troisième fois, menacer votre territoire et votre indépendance. Vous avez courageusement coopéré à vaincre ses premiers efforts; vous le ferez bientôt repentir de ce troisième.

Combien de nouveaux motifs ne réveillent-ils pas actuellement votre patriotisme et votre courage ! vous n'avez pas oublié ce que vous étiez il y a douze ans; vous êtes dignes de sentir ce que vous êtes devenus depuis. La main qui vous a reconstitués, vous a donné les institutions les plus nobles et les plus généreuses. Ces institutions font en même temps votre fierté et votre bonheur; vous ne permettrez pas qu'on ose vous les ravir.

Italie ! Italie ! Que ce nom sacré, qui autrefois produisit tant de merveilles, soit aujourd'hui votre ralliement. Qu'à ce nom vos jeunes guerriers se lèvent; qu'ils accourent en foule, pour former autour de leur patrie un second rempart, devant lequel l'ennemi n'ose se présenter. Le brave est toujours invincible, alors qu'il combat pour ses foyers, pour sa famille, pour la gloire et pour l'indépendance de sa patrie.

Forçons l'ennemi à s'éloigner de notre territoire, et nous pourrons dire, avec confiance, à notre auguste souverain : Sire ! nous étions dignes de rece-

voir de votre main une patrie; nous avons su la défendre.

Donné en notre quartier général de Gradisca, le 11 octobre 1813.

EUGÈNE-NAPOLÉON.

Par ordre du vice-roi, le conseiller secrétaire-d'état,

A. STRIGELLI.

N°. XV, page 325.

Lettre du prince Eugène à sa sœur, la reine de Hollande.

Vérone, le 9 novembre 1815.

MA BONNE SŒUR,

« Depuis huit jours j'ai le projet de t'écrire, et chaque jour une nouvelle occupation vient me déranger. J'avais pourtant besoin de te mander ce qui m'est arrivé la semaine dernière.

« Un parlementaire autrichien demande avec instance, à nos avant-postes, de pouvoir me remettre lui-même des papiers très-importans. J'étais justement à cheval; je m'y rends, et je trouve un aide-de-camp du roi de Bavière, qui avait été sous mes ordres la campagne dernière. Il était chargé, de la part du roi, de me faire les plus belles propositions pour moi et pour ma famille, et assurait d'avance que les souverains coalisés approuvaient que je m'entendisse avec le roi, pour m'assurer la couronne d'Italie. Il y avait aussi un grand assaisonnement de protestations d'estime, etc. Tout cela est bien

séduisant, pour tout autre que pour moi. J'ai répondu à toutes ces propositions comme je le devais, et le jeune envoyé est parti rempli, m'a-t-il dit, d'admiration ponr mon caractère. J'ai cru devoir rendre compte du tout à l'empereur, en omettant toutefois les complimens qui ne s'adressaient qu'à moi.

» J'aime à penser, ma bonne sœur, que tu aurais approuvé toute ma conservation, si tu avais pu l'entendre. Ce qui pour moi est la plus belle récompense, c'est de voir que si ceux que je sers ne peuvent me refuser leur confiance et leur estime, ma conduite a pu gagner celle de mes ennemis.

» Adieu, ma bonne sœur; ton frère sera dans tous les temps digne de toi et de sa famille; et je ne saurais assez te dire combien je suis heureux des sentimens de ma femme, en cette circonstance. Elle a tout-à-fait suspendu ses relations directes avec sa famille, depuis la déclaration de la Bavière contre la France, et elle s'est réellement conduite divinement pour l'empereur.

» Adieu, je t'embrasse, ainsi que tes enfans, et suis pour toujours ton frère et meilleur ami.

» EUGÈNE.

» Ne montre cette lettre qu'à Lavalette; car je désire éviter qu'on ne fasse des bavardages à mon sujet. »

N°. XVI, page 394.

Le général Millet, qui fit publier cet ordre du jour, y exposait d'abord la nécessité où le roi se trouvait de se réunir aux alliés, pour conserver son royaume, puisque Napoléon ne voulait plus agréer ses services. Après avoir assuré que le roi ne voulait, ni licencier les Français qui étaient dans son armée, ni les forcer à servir contre une patrie, pour laquelle ils avaient porté vingt-cinq ans les armes, il continuait dans les termes suivans :

« Sa majesté, après son retour dans ses états, se » trouva réduite à ses propres ressources. Néanmoins le roi, guidé par un courage inébranlable, » s'offrait, si on lui confiait la défense de l'Italie, de » la conserver à son auguste souverain. Un silence » obstiné fut la seule réponse que le roi reçut; le » temps s'écoulait, l'ennemi s'avançait, et la position du roi devenait tous les jours plus désavantageuse. Il la mit sous les yeux de l'empereur; la » réponse tarda long-temps et il parut au roi qu'il » n'était réservé qu'à la honte de céder, au premier » qu'on jugerait à propos de choisir, une couronne » à laquelle il avait donné tant d'éclat. On parut » vouloir négocier, mais le roi resta dans l'incertitude de savoir s'il aurait part aux négociations, » lui qui en avait tant eu à la gloire des armées » françaises.

» Réfléchissez, d'un côté, à ce mépris révoltant » d'un prince, dont les services éclatans paraissent

oubliés, tandis que sous ses yeux on relève avec tant de soin le trône, si long-temps ébranlé, du pape. Voyez, de l'autre, les puissances étrangères alliées, bien loin d'abuser de la fortune, offrir au roi l'indépendance de ses états, la paix de ses peuples, le maintien de sa couronne et le bonheur de sa maison, et, respectant la répugnance du roi à entrer en hostilités contre sa patrie, n'y mettre d'autre prix que son alliance. Mettez-vous à sa place et dites : Qu'eussiez-vous fait? Auriez-vous voulu, sans espoir d'être utiles à une cause, qu'il a soutenue si noblement et avec tant de forces, dans l'instant où d'innombrables armées menaçaient déjà le cœur de l'Italie; où leurs masses énormes avaient subjugué la Suisse, passé le Rhin et pénétré dans cette malheureuse France, divisée par les violentes secousses, dont le refus de la conscription et les impositions sont la cause, comme la chute du crédit public en est l'effet; auriez-vous voulu dans cet instant exposer le sort futur de vos enfans, le bonheur de vos sujets, votre existence politique et celle de ces braves Français? Non, vous auriez vous-même cédé à la force des circonstances, afin de servir dans des temps plus heureux cette patrie chérie, qu'un cœur noble et magnanime, comme celui de notre roi, ne pourra jamais oublier. »

N°. XVII, page 397.

De justes motifs nous ont décidé à rechercher l'alliance des puissances liguées contre l'empereur des Français, et nous avons eu le bonheur d'y être admis. Nous avons cédé les trois îles qui sont en face de Naples, et toute notre flotte. On nous en promet cependant un dédommagement suffisant. Nous nous ressouviendrons toujours de nos devoirs. Les autorités légales qui ne s'opposeront pas à nos mesures, lorsque nous prendrons, avec droit, possession de l'Italie méridionale jusqu'au Pô, au nom des puissances alliées, ne seront jamais traitées en ennemis.

Naples, le 17 janvier 1814.

JOACHIM-NAPOLÉON.

N°. XVIII, page 407.

SOLDATS DE L'ARMÉE D'ITALIE!

Depuis l'ouverture de la campagne vous avez enduré de grandes fatigues, vous avez donné à l'ennemi de grandes preuves de courage, et à votre souverain de grands témoignages de fidélité; mais quelle gloire et quels avantages n'aurez-vous pas acquis enfin, par vos nobles efforts! Vous avez forcé l'ennemi à vous estimer, vous avez mérité la satisfaction et les éloges l'Empereur, et vous pouvez vous honorer d'avoir protégé, jusqu'à présent, la plus grande et la plus belle partie de l'Italie, et un grand

nombre de départemens français, contre un ennemi dévastateur.

Soldats! de tous côtés s'élevaient les espérances d'une paix sincère et durable; mais ce jour d'un honorable repos n'est point encore arrivé pour vous; un nouvel ennemi s'annonce; et quel est-il? Quand je l'aurai nommé, je doute que vous croyez à mes paroles; mais votre incrédulité, à cet égard, que j'ai long-temps partagée avec vous, vous fait honneur. Ce nouvel ennemi, ce sont les Napolitains, qui nous avaient solennellement promis leur alliance.

La confiance dans leurs promesses les a fait accueillir en frères, dans le royaume d'Italie, dont on leur a permis d'occuper plusieurs départemens. Nous avons partagé avec eux vos vivres et vos munitions. Ils sont venus en frères, et dès lors leurs armes étaient préparées contre nous.

Soldats! je lis dans votre âme toute l'indignation que vous éprouvez; ce noble sentiment rehausse encore votre valeur. Les Napolitains ne sont pas invincibles; peut-être avons-nous quelques amis dans leurs rangs. Car, bien que le sentiment de la loyauté puisse être momentanément étouffé, il faut cependant de la réflexion pour s'affermir dans la carrière de l'infidélité. Un grand nombre de Français sont répandus dans les troupes napolitaines, ils abandonneront bientôt ces drapeaux, qu'ils croyaient inséparables de ceux de leur souverain. Ils se réuniront à vous et retrouveront, dans vos rangs, les mêmes grades auxquels ils s'étaient élevés auparavant. Vous les recevrez en amis, et votre accueil les

dédommagera de la circonstance douloureuse dans laquelle ils se sont trouvés, et dont ils n'ont pas mérité d'être victimes. Français! Italiens! j'ai confiance en vous; comptez aussi sur moi! Vous y trouverez toujours votre avantage et votre gloire. Soldats! ma devise est *Honneur et Fidélité!* Qu'elle soit aussi la vôtre; avec elle et l'aide de Dieu nous triompherons enfin de nos ennemis.

Donné en notre quartier général de Vérone, le 1er. février 1814.

EUGÈNE NAPOLÉON.

N°. XIX, page 408.

PEUPLES DU ROYAUME D'ITALIE.

Depuis trois mois nous avons eu le bonheur de préserver la plus grande partie de votre territoire des invasions de l'ennemi. Depuis trois mois les Napolitains nous ont solennellement promis leurs secours. Et comment aurions-nous dû jamais nous méfier de leurs protestations? Leur souverain est allié par les liens du sang au grand homme à qui, lui et moi, nous devons tout; et ce grand homme est aujourd'hui moins heureux!...... Confiant dans la parole des Napolitains, nous pouvions donc espérer que les efforts que nous avons faits jusqu'à présent, ne seraient pas perdus, et que l'ennemi serait bientôt obligé de se retirer de nos frontières.

Peuples du royaume d'Italie! le croirez-vous?

Les Napolitains trompent aussi tous nos vœux, toutes nos espérances. Cependant, tandis qu'ils paraissaient comme alliés, ils se sont avancés sur notre territoire, et ont occupé plusieurs départemens. Nous les avons accueillis en frères, nous leurs avons ouvert avec empressement nos magasins, nos caisses, nos arsenaux et nos forteresses. En récompense de cette confiance, en récompense de nos sacrifices, sur la même ligne où ils devaient unir leurs armes aux nôtres, ils tendent la main à l'étranger, ils élèvent leurs drapeaux contre nous. L'inexorable histoire dévoilera un jour tous les artifices, toutes les machinations qu'il fallut employer, sans doute, pour égarer à ce point un souverain, qui s'est trop distingué par sa valeur, pour ne pas posséder toutes les autres vertus d'un soldat.

Peuples du royaume d'Italie! Nous ne le cachons pas; la défection des Napolitains a cruellement augmenté les difficultés de notre position. Mais nous ne craignons pas de le dire: notre courage sera d'autant plus grand que notre situation est plus difficile. Réunissez-vous donc autour du fils de votre souverain; ayez confiance dans la justice et dans la sainteté de votre cause; marchez à la voix de celui qui vous porte tous dans son cœur, et qui, vous le savez, n'eut jamais d'autre ambition que celle de contribuer de toutes ses forces à l'augmentation de votre gloire, et à l'affermissement de votre bien-être. Italiens! ceux-là seuls sont immortels, même dans l'estime et dans les Annales des nations étrangères, qui savent vivre et mourir, fidèles à leur souverain

et à leur patrie, fidèles à leurs sermens et à leurs devoirs, fidèles à la reconnaissance et à l'honneur.

Donné en notre quartier général de Vérone, le 1er. février 1814.

EUGÈNE NAPOLÉON.

N°. XX, page 409.

VÉRONAIS !

Des circonstances pressantes et imprévues m'obligent à m'éloigner de vous. En vous quittant j'éprouve la plus vive douleur. Pendant les trois mois mémorables qui viennent de s'écouler, vous avez acquis de nouveaux titres à mon affection, par l'excellent esprit qui vous anime, par l'hospitalité que vous avez exercée envers l'armée et par l'attachement que vous avez montré pour ma personne.

Véronais ! je vous remercie. Tant que je vivrai, je garderai le souvenir de votre noble conduite. Je m'estimerai heureux, si je puis un jour vous récompenser des sacrifices que vous avez faits, avec tant de générosité. Adieu! vous conserverez à jamais des droits sur mon cœur, sur ce même cœur, qui vous promet, pour toujours, reconnaissance et attachement.

Donné à Vérone, le 3 février 1814.

EUGÈNE NAPOLÉON.

N°. XXI, page 494.

Les soussignés, après avoir échangé les pouvoirs qui leur ont été délivrés par leurs généraux en chefs respectifs, sont convenus des articles suivans, sous la ratification des mêmes généraux en chef.

Art. 1er. Du jour de la présente convention, il y aura suspension d'armes entre les troupes italiennes et françaises, sous les ordres de son altesse impériale le prince vice-roi, d'un côté; l'armée autrichienne, sous les ordres du feld-maréchal comte de Bellegarde, les troupes de sa majesté le roi de Naples, et celles sous les ordres de lord Bentink, de l'autre.

Art. 2. Cette suspension d'armes ne doit expirer que huit jours après que les troupes françaises, rentrant par les routes qui seront indiquées, auront traversé les contrées de la France occupées par les armées alliées.

Art. 3. Les troupes françaises, qui font partie de l'armée du prince vice-roi, rentreront dans les limites de l'ancienne France, au delà des Alpes.

Art. 4. Si, dans deux jours, après l'échange des ratifications de la présente convention, les troupes françaises n'ont reçu aucun ordre de leur gouvernement, elles se mettront de suite en mouvement, pour rentrer en France, par étapes, avec les séjours ordinaires, et par divisions ou par brigades, selon que les localités le permettront.

Art. 5. Les colonnes de l'armée françaises mar-

cheront d'abord sur la route d'étapes prescrite, par la gauche du Pô, ce qui aura lieu également pour les troupes qui sont à Plaisance. Des commissaires et des officiers d'état major, français et autrichiens, vérifieront d'abord si les routes du mont Genèvre et du col de Tende sont, dans cette saison, praticables pour les troupes et pour l'artillerie, et dans ce cas l'armée française prendra cette route. Dans le cas contraire, cette armée passera par le mont Cenis et par la Savoie, en suivant les dispositions de l'art. 2, et les susdits commissaires régleront tout ce qui est relatif à la marche, à l'entretien, aux moyens de transport et au logement, selon les règlemens militaires.

Art. 6. Les troupes italiennes, commandées par le prince vive-roi, continueront à tenir la partie du royaume d'Italie, non occupée par les troupes alliées, et les places fortes qui s'y trouvent.

Art. 7. Les troupes autrichiennes pourront traverser le royaume d'Italie, par les routes d'étapes de Crémone et de Brescia, sans cependant passer par la capitale.

Ce mouvement ne commencera que dix jours après que les troupes françaises se seront mises en marche, pour retourner en France. Des commissaires italiens accompagneront les troupes autrichiennes, dans les districts du royaume d'Italie, pour leur faire fournir les vivres, fourrages, logement et moyens de transport; elles ne pourront rien exiger au delà.

Art. 8. Une députation du royaume d'Italie

pourra se rendre au quartier général des alliés, et, dans le cas où elle ne recevrait pas une réponse satisfaisante pour toutes les parties, les hostilités ne recommenceront, entre les troupes autrichiennes, les alliées et celles du royaume d'Italie, que quinze jours après avoir reçu la décision des puissances alliées.

Art. 9. Les forteresses d'Osopo, Venise, Legnago, et les forts qui en dépendent, seront remises, après la ratification de la présente convention, à l'armée autrichienne, dans l'état où elles se trouvent maintenant. La remise aura lieu dans les formes ordinaires, le 20 du courant.

Art. 10. Les garnisons de ces places sortiront avec les honneurs de la guerre, armes et bagages, caisses militaires, magasins d'habillement, artillerie de campagne, voitures d'artillerie, papiers relatifs à l'administration militaire. Les officiers du génie et d'artillerie de ces places, remettront aux officiers autrichiens, nommés à cet effet, les papiers, plans et inventaires, relatifs au génie et à l'artillerie.

Art. 11. Il sera permis à toutes les autorités civiles, administratives et judiciaires, qui voudront suivre les garnisons, d'emporter leurs effets et les papiers relatifs à leur service. A leur départ, elles remettront aux autorités autrichiennes les papiers, documens et archives, relatifs à la branche d'administration qui leur était confiée.

Art. 12. Les troupes françaises qui sont dans ces forteresses, suivront le sort de l'armée française, et les troupes italiennes, celui de l'armée italienne.

Art. 13. Dans le cas où quelqu'une de ces forteresses aurait capitulé, avant l'échange des ratifications de la présente convention, la capitulation aura son plein et entier effet. Cependant, les garnisons, soit françaises, soit italiennes, retourneront, sans autre condition, à leur armée.

Art. 14. Les troupes de ces quatre forteresses traverseront, par journées ordinaires d'étape, les pays occupés par l'armée autrichienne, et il leur sera fourni les vivres, fourages, logemens et transports nécessaires.

Art. 15. Il sera conclu entre les commandans de ces forteresses et ceux des troupes autrichiennes du blocus, des conventions relatives à l'évacuation, ainsi que pour les malades et blessés à laisser aux hôpitaux, et aux moyens de transport à leur accorder.

Art. 16. Les officiers d'état major, qui auront l'ordre d'accompagner ces colonnes, veilleront à ce que les moyens de transport, que le pays doit fournir, soient remplacés à chaque étape. Les commandans des colonnes seront responsables de l'exécution de cet article, et devront fournir main-forte aux commissaires autrichiens, toutes les fois qu'ils le demanderont.

Art. 17. Des officiers d'état major, français et italiens, seront de suite envoyés dans les places ci-dessus dénommées, pour faire connaître à leurs commandans la suspension d'armes et leur porter l'ordre d'exécuter la présente convention.

Art. 18. Si la présente convention est ratifiée,

les ratifications seront échangées dans le plus bref délai possible.

En foi de quoi les soussignés y ont apposé leur signature et leur cachet.

Fait au château de Schiarino - Rizzino, près Mantoue, le 16 avril 1814.

Le général, baron Dode de la Brunerie,
commandant en chef le génie de l'armée.

Le général de division, baron Zucchi,
gouverneur de Mantoue.

Le comte De Neiperg, feld-maréchal-lieutenant
commandant l'avant-garde de l'armée autrichienne.

La présente convention a été ratifiée, le 17 avril, par son altesse impériale le prince vice-roi, et par le maréchal de Bellegarde.

N°. XXII, page 494.

Soldats français !

De longs malheurs ont pesé sur notre patrie. La France, cherchant un remède à ses maux, sous son antique égide, le sentiment de toutes ces souffrances s'efface déjà pour elle, dans l'espoir du repos, si nécessaire après tant d'agitations.

En apprenant la nouvelle de ces grands changemens, votre premier regard s'est porté vers cette mère chérie, qui vous rappelle dans son sein. Soldats français! vous allez reprendre le chemin de vos foyers.

les plénipotentiaires, et sous les formes fixées par la convention du 16 avril.

Art. 2. S. E. le maréchal de Bellegarde enverra un plénipotentiaire à Milan, pour prendre possession au nom des HH. PP. AA., du territoire non occupé du royaume d'Italie. Toutes les autorités resteront en place et continueront leurs fonctions.

Art. 3. Les troupes autrichiennes passeront le Mincio, au moment où le maréchal de Bellegarde l'ordonnera; elles continueront leur marche sur Milan, en laissant un intervalle d'une journée de marche entre elles et les colonnes de l'armée française rentrant en France.

Art. 4. Les troupes italiennes resteront dans leur organisation actuelle, jusqu'au moment où les HH. PP. AA. auront décidé de leur sort futur. En attendant, elles seront sous les ordres du feld-maréchal comte de Bellegarde, qui prend possession, au nom des HH. PP. AA. de la partie non envahie du royaume d'Italie.

Art. 5. Jusqu'à ce que le sort des pays, dont l'armée autrichienne prend possession, soit décidé, les traitemens, pensions et solde des troupes italiennes, des autorités et des employés civils et militaires, seront payés sur le même pied et par les mêmes caisses, qu'elles l'ont été jusqu'au jour de la présente convention.

Art. 6. Il est permis à chaque officier de quitter le service, mais il devra s'adresser aux autorités compétentes, pour obtenir un congé définitif.

Art. 7. Un officier général, de l'armée royale ita-

lienne, sera envoyé au quartier général du maréchal de Bellegarde, pour conférer de tout ce qui est relatif au détail de ces troupes.

Art. 8. En cas que la présente convention soit ratifiée, les ratifications seront échangées dans le plus bref délai possible.

En foi de quoi les sousignés l'ont revêtue de leur signature

Mantoue, le 23 avril 1814.

Le général major, comte de Fiquemont, le général de divison, baron Zucchi.

Ratifié le 24 avril, par le prince vice-roi et par le maréchal de Bellegarde.

N°. XXV, page 504.

Peuples du royaume d'Italie !

Pendant neuf ans, ma vie vous a été consacrée; depuis neuf ans, il n'est pas un instant de cette vie qui n'ait été employé, au dedans à votre bonheur, au dehors à votre défense. J'ai trouvé la récompense de mes soins et de mes peines, dans vos cœurs et aussi dans le mien. J'ai reçu de vous d'honorables suffrages, l'histoire les a recueillis, afin qu'après les avoir goûtés moi-même avec délices, ils fussent légués en héritage à mes enfans. Oui! j'ai senti tout ce qu'offrait de doux au cœur de l'homme, l'affection et la reconnaissance d'un peuple, réuni au témoignage d'une conscience sans reproche.

Après ces longues preuves de mon dévouement et de mon amour, je vous ai donné la marque la plus signalée d'une confiance portée jusqu'à l'abandon. Je

me suis séparé de mes amis naturels pour rester parmi les amis de mon choix.... Mais de nouveaux arrangemens politiques m'obligent à m'éloigner de vous, et rendent incertain l'accomplissement d'un vœu, qu'il me fut bien possible de laisser échapper une fois, quand vous l'aviez vous-même manifesté mille.

Peuples du royaume! en quelque lieu que la Providence me place, le cours de mes affections ne peut plus changer. Depuis long-temps, le premier objet de mes vœux ne pouvait plus être que votre félicité. Italiens! soyez donc heureux! vous pouvez me devenir étrangers; mais indifférens, jamais.... Partout il faudra que, pour jouir sans mélange du souvenir du temps que j'aurai vécu parmi vous, j'écarte de moi le souvenir des circonstances où je vous aurai quittés.

Et vous! brave armée italienne! soldats, dont j'emporte à jamais gravés dans mon cœur tous les traits, toutes les blessures, tous les services!...... ces blessures reçues sous mes yeux!.... ces services dont je vous ai procuré les justes récompenses!..... Peut-être ne me verrez-vous plus à votre tête et dans vos rangs, peut-être n'entendrai-je plus vos acclamations! Mais si jamais la patrie vous rappelle aux armes, j'en suis sûr, braves soldats, vous aimerez encore, au fort du danger, à vous rappeler le nom d'Eugène.

Mantoue, le 26 avril 1814.

Le prince Eugène.

FIN DES PIÈCES JUSTIFICATIVES.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME SECOND.

CHAPITRE VIII.

Pages.

Situation du Tyrol depuis le mois de mai 1809. . 1
Embarras des chefs tyroliens. 6
Notification de l'armistice de Znaym 7
Évacuation du Tyrol par les Autrichiens. 8
L'insurrection y continue. . . . . *ibid.*
Anarchie qui y règne. 11
Une brigade italienne occupe Trente. 13
Elle y est bloquée par les insurgés. 15
Le général Vial réunit une division à Trente. . . . 16
Blocus de Sachsenburg, par les insurgés. 18
Formation d'une armée d'expédition pour le Tyrol. 19
Proclamation du prince Eugène. 21
Opérations de l'armée bavaroise. 22
Mouvemens du général Vial. 26
Le général Peyri marche sur Botzen. 28
Marche du général Baraguey-d'Hilliers. 31
Prise du fort de Mühlbach. 34
Soumission des Tyroliens. 36
L'armée s'étend dans le Tyrol. 37

Pages.
Nouvelle insurrection du Tyrol. 39
Les insurgés battent le général Rusca, et prennent deux bataillons. 41
Proclamation de Hofer. 42
Opérations de l'armée d'expédition. 43
Soumission de la vallée de l'Adige. 44
Soumission des autres vallées, et évacuation du Tyrol. 46
Arrestation et mort de Hofer. 49
Administration intérieure du royaume d'Italie. . . 50
Le prince Eugène est appelé à Paris, pour le divorce de sa mère. 52
Causes qui ont amené ce divorce. . . . . *ibid.*
Intrigues auxquelles il donne lieu. 54
Entrevue du prince Eugène et de Joséphine, avec Napoléon. 56
Le divorce se fait. 59
Nouveau mariage de Napoléon. 60
Le Tyrol méridional est réuni au royaume d'Italie, qui perd l'Istrie et la Dalmatie. 61
Conduite de la cour de Rome, en 1808 et 1809. . . 62
Motifs pour éloigner le pape de sa capitale. 64
Organisation de la société jésuitique, sous le nom de théocratie anti-napoléonienne. 66
Les chefs en sont arrêtés et exécutés. 69
Administration intérieure du royaume. 71
Expédition de Lissa. 72
Naissance d'un fils du prince Eugène 74

CHAPITRE IX.

Situation de l'Europe. 75
Querelles suscitées par le pape et le clergé. 76
Projets de Napoléon au sujet du prince Eugène. . 79

Pages
Adecdote de la cour de Milan. 81
Dispositions administratives. 83
État du royaume, à la fin de 1811. 84
Une armée se forme en Italie, pour la guerre de Russie. 85
L'armée d'Italie, devenue le 4e. corps de la grande armée, passe le Niémen. 87
Situation du 4e. corps, au 19 juillet 1812. 89
Combats d'Ostrovno. 91
Le 4e. corps s'arrête à Suraj. 97
Il passe le Dnieper. . . . . *ibid.*
Bataille de Borodino, ou de la Moscowa. 98
Le 4e. corps arrive à Moscou. 104
Bataille de Malojaroslavetz, le 24 octobre. 105
Bataille de Viazma, le 2 novembre. 110
Combat de Krasnoi. 115
Désorganisation du 4e. corps. 117
Affaires administratives d'Italie. 118
Naissance de la princesse Amélie, fille du prince Eugène. 119

CHAPITRE X.

Position et mouvemens de l'armée française et de l'armée russe, en janvier 1813. 120
Le prince Eugène prend le commandement de l'armée. 126
Il s'occupe à en réorganiser les débris. 127
Mouvemens des Russes, sur la Vistule. 131
Le prince Eugène se retire derrière l'Oder. 133
Combat de Kalisz. 134
Arrivée du corps du général Grenier. 135
Mouvemens des Russes, sur l'Oder. . . . . *ibid.*
Le prince Eugène occupe Berlin. 136

Pages.
Réunion d'un camp français sur l'Elbe. 138
Le prince Eugène évacue Berlin. 141
Il se retire derrière l'Elbe. 143
Situation des armées russes, prussiennes et françaises. 144
Leur force. 148
Réunion d'une armée française, sur le Mein. . . . 151
Déclaration de guerre de la Prusse. 152
Les Russes occupent Dresde. 153
Le prince Eugène se retire derrière la Saale. . . . 154
Combat de Lünebourg. 157
L'assassinat du général Morand est puni. 160
Combat de Möckern, le 5 avril. 162
Mouvemens des deux armées, sur la Saale. 165
Prise de Harbourg, par le général Vandamme. . . 173
Prise de Thorn, Spandau et Czentoschau, par les ennemis. 174
Mouvemens du prince Eugène, pour joindre la grande-armée. 176
La jonction se fait. 181
Position et force des armées, au 1er. mai. 184
Bataille de Lützen. 185
Le prince Eugène commande l'avant-garde de la grande-armée. 192
Il arrive à Dresde. 197
Il quitte l'armée, pour retourner en Italie. 199

CHAPITRE XI.

Situation défensive de l'Italie. 201
Le prince Eugène arrive à Milan. 204
Il s'occupe à organiser une armée. 205
Position qu'occupent les troupes françaises, en Italie, au mois de juin 1813. 209

Pages.
Formation de l'armée d'Italie. 214
Elle se déploie sur les frontières. 217
Elle entre en Illyrie. 219
La guerre est déclarée. 221
Invasion de la Croatie, par les Autrichiens. 222
Force et situation de leur armée. 224
Mouvemens de l'armée. 225
Combat de Villach. 229
Position des denx armées. 232
Affaires du Leobel et de Crainburg. 235
L'armée d'Italie se déploie derrière la Save. 238
Combat de Feistritz, le 6 septembre. 241
Observations sur ce combat. 249

CHAPITRE XII.

Fautes commises par le général Pino. 252
Le général Belotti se fait prendre, avec un régiment. 254
Position de l'armée d'Italie. 257
Affaires de Saint-Marein et de Weichselburg. . . . 259
Affaire de Fiume 262
Mouvemens des Autrichiens en Tyrol 264
Situation et mouvemens de l'armée d'Italie. 267
Seconde affaire de Saint-Marein. 268
Marche des Autrichiens sur Villach. 272
Affaire de Saint-Hermagor. 273
Les Autrichiens passent la Drave. . . . . *ibid.*
Affaires de Tchernütz et de Zirknitz. 276
Réflexions sur la position de l'armée d'Italie. . . . 278
Le prince Eugène la reploie derrière l'Isonzo. . . . 282
Affaires en Tyrol. 286
Mouvemens de l'aile gauche de l'armée d'Italie. . 287
Le prince Eugène s'occupe à la compléter. 291

Pages.
Affaires en Tyrol. Le général Hiller s'y dirige. . . 29
Affaire de Bellune. 29
Le prince Eugène échelonne son armée en retraite. 30
L'armée d'Italie repasse le Tagliamento. 30
Le général Hiller arrive à Trente. 30
Affaire de San-Marco. 30
Le prince Eugène fait occuper Rivoli. 30
Les Autrichiens occupent Bassano. 309
L'armée d'Italie repasse la Livenza. 311
Et la Piave. 31
Affaire de Cassoni. 31
Combat de Bassano, le 31 octobre. 31
L'armée d'Italie arrive devant Vérone. 321
Message des coalisés au prince Eugène. 323

CHAPITRE XIII.

Mouvemens des Autrichiens. 326
Perte du fort de Trieste. 327
Affaires en Dalmatie. 328
Blocus de Palma-Nova. . . . . ibid.
Blocus de Venise. 329
Force et position de l'armée d'Italie. 330
Position de l'armée autrichienne. 333
Combats en Tyrol, les 9 et 10 novembre. 335
Les Autrichiens passent l'Alpon. Combat de Vago. 340
Combat de Caldiero, le 15 novembre. 342
Combat de Saint-Michel, le 19. 348
Formation d'un corps d'armée de réserve. 35
Les Autrichiens débarquent à Goro. 35
Ils occupent Ferrare. 35
Combat de Ferrare. 3
Mouvemens des Napolitains, vers la haute Italie. 3
Force des troupes françaises à Rome. 3

Pages.
Mouvemens sur l'Adige. 361
Combat de Rovigo. 363
Combat de Boara. 367
Les Autrichiens occupent Ravenne. 369
Affaires en Tyrol. 370
Le maréchal de Bellegarde prend le commandement de l'armée autrichienne. 371
Le prince Eugène manœuvre sur l'Adige. . . . . *ibid.*
Affaires de Cervia et de Forli. 373
Blocus de Venise. 374
Conduite équivoque des Napolitains. 376
Les Anglais échouent devant Livourne. 378
Les Autrichiens reçoivent des renforts. . . . . . . *ibid.*
Force et position de l'armée d'Italie. 379

CHAPITRE XIV.

Napoléon songe à rappeler l'armée d'Italie en France. 381
Le prince Eugène demande une armistice. 384
Nouvelles propositions des coalisés. 385
Position des deux armées. 386
Affaire de Toscolano. 388
Blocus de Palma-Nova et de Venise. 389
Le roi de Naples se joint à la coalition. 391
Les Napolitains occupent Bologne, Modène et Ferrare. 396
Ils bloquent Ancône. 397
Ils prennent possession de l'état romain. . . . . . *ibid.*
Et de la Toscane. 399
Le prince Eugène envoie des troupes à la droite du Pô. 401
Le général Fresia prend le commandement de Gênes 402

Pag.
Le prince Eugène se prépare à quitter l'Adige. . . . [illegible]
L'armée d'Italie se replie derrière le Mincio. . . . [illegible]
Combat de Villa-Franca. . . . . [illegible]
Position des deux armées. . . . . [illegible]
Le prince Eugène se décide à livrer bataille. . . . . [illegible]
Bataille du Mincio, le 8 février 1814. . . . . [illegible]
Le prince Eugène repasse le Mincio. . . . . [illegible]
Combat de Borghetto. . . . . [illegible]
Affaire de Gardone et de Salò. . . . . [illegible]
Organisation de l'armée d'Italie. . . . . [illegible]

CHAPITRE XV.

Les Autrichiens réorganisent le duché de Modène. [illegible]
Déclaration de guerre du roi de Naples. . . . . . [illegible]
Position de l'armée d'Italie. . . . . [illegible]
Position de l'armée autrichienne. . . . . [illegible]
Combat de Gavardo. . . . . [illegible]
Blocus de Venise. Perte d'Ancone. . . . . ibid.
Le duc d'Otrante livre la Toscane et les états romains au roi de Naples. . . . . [illegible]
Les Napolitains s'avancent vers Plaisance. . . . . . [illegible]
Le général Grenier marche contre eux. . . . . [illegible]
Affaires de Casal-Maggiore et de Sacca. . . . . . . [illegible]
Affaires de la Nura et de Guastalla. . . . . [illegible]
Combat de Parme, le 3 mars. . . . . [illegible]
Reprise de Reggio. . . . . [illegible]
Mouvement et position des armées. . . . . [illegible]
Combat de Reggio. . . . . [illegible]
Mouvemens sur le Mincio et sur le lac de Garda. . [illegible]
Blocus de Venise. . . . . [illegible]
Débarquement des Anglais à Livourne. . . . . . . [illegible]
Ils arrivent devant Gènes. . . . . [illegible]
Positions de l'armée d'Italie. . . . . [illegible]

Pages.
Mouvemens des Napolitains. 487
Affaire du Taro. 488
Affaire de la Nura 490
Combat de Plaisance, le 15 avril. 491
Convention pour l'évacuation de l'Italie, par l'armée française. 492
Les Anglais essaient de faire remettre Venise. . . . 494
Avantages de la convention du 16 avril. 496
Le prince Eugène en donne avis au chancelier du sénat d'Italie. *ibid.*
État de l'esprit public du royaume d'Italie. 497
L'armée désire avoir le prince Eugène pour roi. . . 498
Intrigues de Melzi et de Pino. 499
Désordres à Milan; assassinat du ministre des finances. 501
Situation et conduite du prince Eugène. 502
Seconde convention, pour la remise du royaume d'Italie aux coalisés. 504
Naissance de la princesse Louise, fille du prince Eugène. 505
Le prince Eugène vient en France. . . . . *ibid.*
Il est obligé de se retirer en Bavière. 507
Situation où se trouve le prince Eugène, en 1815. *ibid.*
Sa vie privée en Bavière. 509
Naissance de son second fils. . . . . *ibid.*
Mariage de sa fille aînée. 511
Maladie et mort du prince Eugène. 512
Son éloge. 513

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

TOME PREMIER.

N°. I. Proclamation du prince Eugène, aux Italiens.

N°. II. Lettre du prince Eugène, au pape. . . .

N°. III. Lettre de Napoléon, au prince Eugène. .

N°. IV. Proclamation de l'archiduc Jean, aux Italiens. . . . .

N°. V. Ordre du jour de l'archiduc Jean. . . . .

N°. VI. Ordre du jour de l'empereur Napoléon. .

N°. VII. Proclamation et rescrit de l'empereur d'Autriche, aux Tyroliens. . . . .

N°. VIII. Ordre de l'empereur d'Autriche, à l'archiduc Jean. . . . .

TOME SECOND.

N°. IX. Proclamation du prince Eugène, aux Tyroliens. . . . .

N°. X. Proclamation de Hofer, aux Tyroliens. . .

N°. XI. Seconde proclamation du même. . . . . .

N°. XII. Ordre d'insurrection. . . . .

N°. XIII. Proclamation du prince Eugène, à l'armée. . . . .

N°. XIV. Proclamation, aux peuples du royaume d'Italie. . . . .

N°. XV. Lettre du prince Eugène, à la reine Hortense sa sœur. . . . .

Pages.

N°. XVI. Ordre du jour du général Millet. 546

N°. XVII. Proclamation du roi de Naples. . . . 548

N°. XVIII. Proclamation du prince Eugène, à l'armée. . . . . *ibid.*

N°. XIX. Proclamation, aux peuples du royaume d'Italie. 550

N°. XX. Proclamation, aux Véronais. 552

N°. XXI. Première convention, pour l'évacuation de l'armée française. 553

N°. XXII. Proclamation du prince Eugène, à l'armée française. 557

N°. XXIII. Adresse de l'armée française, au prince Eugène. 558

N°. XXIV. Seconde convention, pour la remise du royaume d'Italie, aux coalisés. 559

N°. XXV. Proclamation du prince Eugène, aux peuples du royaume d'Italie. 561

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND ET DERNIER.

ERRATA.

Page 25, *ligne* 6,	*au lieu de*	Rottemberg,	*lisez* Rattemberg
73,	21,	la garnison	sa garnison
98,	26,	les er.	les 1er.
149,	12,	vingt mille	vingt-cinq mille
159,	13,	sos les ordres	sous les ordres
17[illegible],	19,	Roullo	Rou le
435,	8,	Hormada	Hromada
49[illegible],	14,	Robbio	Bobbio

AVIS AU RELIEUR,

POUR LE PLACEMENT DES PLANCHES.

TOME PREMIER.

Pages
Le portrait, ... en regard du titre.
Planche I, bataille de Sacile. 173
Planche II, bataille de la Piave. 244
Planche III, carte du passage des Alpes Juliennes. 291
Planche IV, bataille de Raab. 366

TOME SECOND.

Vignette de la bataille de Malojaroslavetz. 114
Planche V, combat de Möckern. 165
Vignette de la bataille du Mincio. 435

tamens olographes, Promesses, Ventes. Échanges, etc., etc., etc.; par M. L'Hoste, avocat. Un fort vol. in-12. 3e. Édition : 1828. Prix : 3 fr., et 4 fr. franc de port.

PRÉCIS DE L'HISTOIRE POLITIQUE ET MILITAIRE DE L'EUROPE, depuis l'année 1783, jusqu'à l'année 1818; contenant le récit des guerres entre la Russie et l'Autriche, la Porte-Ottomane, la Suède, la Pologne; la Révolution Française et les événemens qui en ont été la suite; l'abdication de Napoléon, et le rétablissement des Bourbons sur le trône de France, etc., etc., par J. Bigland; traduit de l'anglais sur la seconde édition, et continuée par Mac-Carthy; 3 forts vol. in-8., Prix : 21 fr., et 25 fr. franco; et sur papier vélin, 42 fr., et 45 fr. franco.

MÉMOIRES DU COMTE ALEXANDRE DE TILLY, ancien Page de la Reine de France, pour servir à l'Histoire des Mœurs de la fin du 18e. siècle, accompagnés de Notes Historiques et Biographiques. Trois forts vol. in-8., prix : 21 fr. et 25 fr. franc de port.

HISTOIRE DE FRANCE ET D'ANGLETERRE, depuis leur origine jusqu'à la paix de 1814, représentées en figures dessinées et gravées par David. 4 vol. in-8., contenant 112 belles gravures, exécutées avec le plus grand soin. Prix : 40 fr. et 45 fr. franco.

BIOGRAPHIE DES ENFANS CÉLÈBRES, ou Histoire abrégée des jeunes savans qui se sont illustrés avant l'âge de vingt ans. Seconde édition, 2 forts volumes in-12, ornés de 12 jolies gravures. Prix : 8 fr., et 9 fr. 50 c., francs de port par la poste.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE DES SOUVERAINS DE LA TERRE qui ont péri de mort violente, ou Histoire abrégée des principaux personnages du monde, depuis la plus haute antiquité jusqu'à ce jour, avec les causes et circonstances de leur mort. Nouvelle Édition, augmentée de la Vie et de la Mort de Monseigneur le Duc de Berri et de celle de Napoléon Bonaparte. 2 vol. in-12, ornés de huit belles figures, couverture imprimée. Prix : 7 fr. 50 c., et 9 fr. franc de port par la poste.

DICTIONNAIRE INFERNAL, ou Bibbliothéque universelle des matières qui tiennent à la Magie, au commerce de l'Enfer, aux Divinations, aux Prodiges, aux Sorciers, etc., etc.; par M. Collin de Plancy. 4 forts vol. in-8., avec un Atlas de 16 belles Figures, utiles à l'intelligence de l'Ouvrage. Prix : 36 fr., et 42 fr. franco.

DICTIONNAIRE (PETIT) CLASSIQUE D'HISTOIRE NATURELLE. ou Morceaux choisis dans les trois règnes de la Nature; par Bernardin de Saint-Pierre, Buffon, Châteaubriand, Delille, Lacépède, etc. 2 vol. in-12, ornés de 30 planches en taille-douce. Prix : 10 fr.—Avec les Figures parfaitement coloriées. Prix : 15 fr.

PORTEFEUILLE (LE) DE 1813, ou Tableau politique et militaire, renfermant un Choix de la Correspondance inédite de l'empereur Napoléon, et de celle de plusieurs Personnages distingués; par M. de Norvins. 2 forts vol. in-8. Prix : 15 fr., et 18 fr. franco.

VOYAGE EN ARAUCANIE, AU CHILI, AU PÉROU ET DANS LA COLOMBIE, ou Relation historique et descriptive d'un séjour de vingt ans dans l'Amérique du Sud; suivie d'un Précis des Révolutions des Colonies Espagnoles de l'Amérique du Sud; traduit de l'anglais de W.-B. Stevenson. 3 vol. in-8., ornes de six belles figures coloriées. Paris, 1828. Prix : 18 fr., et 22 fr. 50 c. franco.



